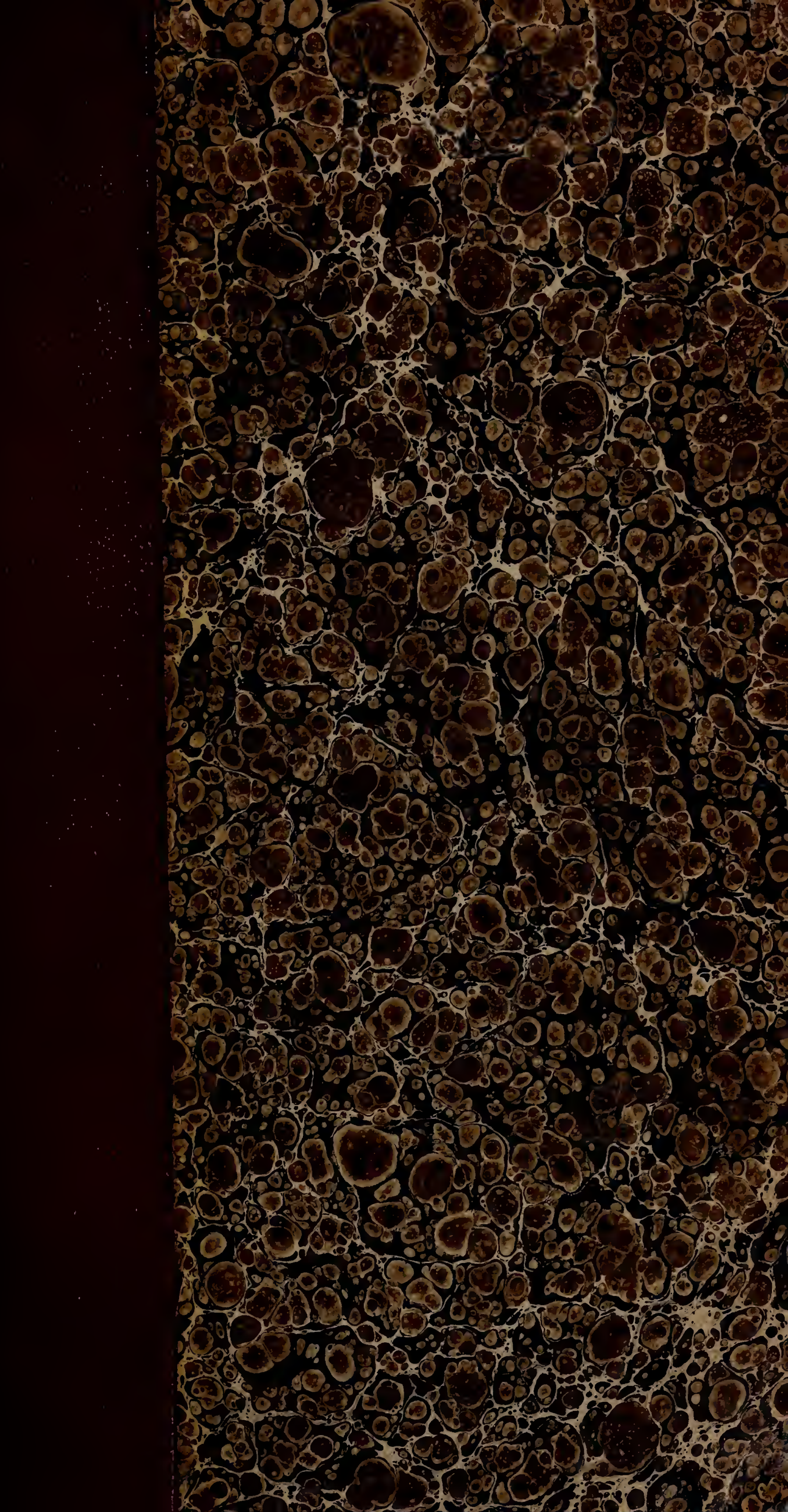
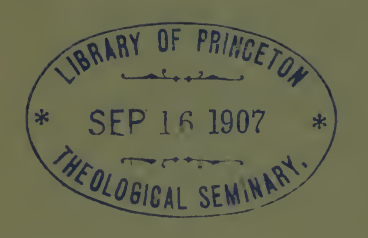



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

# JOURNAL

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1894

# JOURNAL

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

TROISIÈME SÉRIE — DIX-NEUVIÈME ANNÉE

---



SOIXANTE-NEUVIÈME ANNÉE



PARIS
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
**A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES**
102, BOULEVARD ARAGO, 102

1894

# SOCIÉTÉ

## DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### STATION DE MEKUATLING. — Lettre de M. Daumas, sous la date du 14 février, 1846.

*Réveil parmi les gens de Moletsané. — Détails sur cette œuvre de grâce. — Dédicace du nouveau temple. — Coopération des natifs à son érection. — Baptême de onze adultes et de quinze enfants.*

(Cette lettre n'est arrivée au Comité qu'après le dernier Rapport annuel de la Conférence de nos missionnaires, bien qu'elle lui soit antérieure de près de trois mois. Les détails qu'elle renferme n'ont rien perdu pour cela de leur intérêt. Aussi n'en avons-nous guère retranché que ceux qui, insérés dans le Rapport, ont déjà passé sous les yeux de nos lecteurs.)

« Messieurs et très-honorés frères,

« Quoique nous ayons, durant l'année qui vient de s'écouler, joui de la paix à l'extérieur, les combats du dedans ne nous ont pas manqué. En vous parlant dans ma dernière lettre de la joie que nous causait l'augmentation sensible de notre population par l'arrivée du chef Moletsané, nous ne vous cachions pas les inquiétudes que nous donnait la présence dans la station de cette multi-

tude de païens, pour la plupart encore fortement attachés aux coutumes de leurs ancêtres. Nous craignions que leur influence, que celle d'un chef jadis puissant ne paralysât nos efforts et n'entraînât de nouveau des âmes faibles dans les superstitions du paganisme; nous redoutions les danses, les chants nationaux, la cérémonie de la circoncision, et tout le cortége de vices qu'elle entraîne après elle. Mais une œuvre intéressante, qui se developpa bientôt dans le village du chef, vint nous montrer de nouveau que le Seigneur peut, en changeant et purifiant les cœurs par la toute puissance de sa parole, détruire dans sa racine le paganisme grossier de ces peuples. Quelques détails sur ce mouvement admirable ne pourront, j'en suis sûr, que vous réjouir, en vous excitant à la reconnaissance envers Celui qui en est l'auteur.

« Je vous ai dit quelque part, que lors de l'assemblée nationale qui se tint chez Moletsané, un de ses gens avait violemment porté les mains sur un des chrétiens. Cet homme, peu de temps après son arrivée dans la station, éprouva l'influence régénératrice de l'Evangile, mais voulut y résister, en ayant recours aux moyens les plus singuliers pour étouffer ce qu'il ressentait. Il alla de lieux en lieux, consulter les engakas, (1) qui lui déclarèrent sérieusement qu'il était ensorcelé, que ses ancêtres étaient irrités contre lui, et que pour les apaiser il fallait leur offrir des sacrifices. Il essaya tout, mais en vain; « il était serré par derrière et par devant, la main du Seigneur était sur lui, » et une force irrésistible l'entraînait au temple, où l'harmonie des chants et la prédication le jetaient dans des convulsions effrayantes. Enfin, après bien des jours de combats, il trouva la paix dans cette Parole qui est la *puissance de Dieu, en salut à tout*

(1) Espèce de médecins empiriques.

*croyant.* Son divin maître l'ayant, depuis, exposé à la persécution pour éprouver sa foi, il a tout enduré avec patience. Plusieurs de ses anciens compagnons de plaisir, touchés comme lui, ont hautement donné leur cœur au Seigneur, et, chose rare dans ce pays, il s'est joint à eux un vieillard, dont la piété, quoique moins éclairée, n'est pas moins vivante que la leur. « Ma première femme, nous disait-il, a disparu par suite de frayeurs paniques qui s'étaient emparées de son âme. Oh! si elle avait connu l'Evangile elle aurait probablement trouvé la paix dont je jouis, et je la verrais encore.»

« A côté de ce vieillard, on voit dans mes classes un jeune garçon d'une douzaine d'années, qui, il y a quelque temps, se séparant tout-à-coup de ses camarades de jeux, s'enfonçait dans les jardins, et allait s'asseoir à côté d'un membre de notre Eglise, pour lui faire part de ce qu'il éprouvait, de ses doutes, de ses craintes, de son désir de connaître le Sauveur mort sur la croix. Puis, quand Jacob lui avait, avec une bonté vraiment chrétienne, expliqué les vérités de l'Evangile, il s'en allait, satisfait, faire paître le bétail, en repassant ce qu'il avait entendu. Ce fut ainsi qu'il parvint à comprendre qu'il était pécheur, et à désirer de se consacrer au service de ce bon Sauveur mort pour lui.

« Il y a quelques mois qu'étant allé, à plusieurs lieues de la station, visiter un de ses parents, les habitants du kraal vinrent le saluer et lui demander ce qu'on faisait à Mékuatling. « On prie Jéhovah, » leur répondit-il avec sa simplicité enfantine. On s'informa s'il le priait lui-même; il leur dit qu'oui. Puis, les sauvages voulant savoir où était ce Dieu puissant que les blancs adorent, il éleva la main et leur montra le ciel, en ajoutant quelques paroles qui les remplirent tous d'étonnement.

« Lorsque, dans les premiers siècles, le christianisme,

rompant les barrières du paganisme, pénétra jusqu'au sein des familles, «le sort des femmes, dit Blumhardt, (1) devenait étonnamment difficile, quand leurs maris ne se convertissaient pas avec elles. Quelles difficultés immenses dans l'éducation des enfants et dans le seul gouvernement matériel de la maison, où tout, jusqu'au foyer, présentait des idoles, et provoquait des cérémonies idolâtres ! » Tel est aussi le sort des femmes qui se déclarent pour la vérité parmi les païens qui nous entourent. Le foyer domestique n'est pas, à la vérité, entouré d'idoles, mais c'est là que sont apprêtées les viandes et que s'accomplissent les rites des sacrifices. Qu'une épidémie se déclare parmi le bétail, qu'un parent tombe malade, qu'un accident quelconque arrive dans la famille, que la foudre éclate dans le village, aussitôt l'engaka est appelé, et il se livre à une foule de cérémonies plus ridicules les unes que les autres, auxquelles tous les habitants du kraal doivent se soumettre indistinctement, sans quoi l'effet de ses charmes serait détruit. Quelquefois il faut, après avoir dépecé la bête sacrifiée, en ouvrir les entrailles, y prendre l'herbe à demi digérée, et s'en frotter tout le corps; d'autres fois, ce sont des marques noires qu'on doit, après avoir subi certaines incisions, se faire autour des yeux, sur le nez, à toutes les jointures. Dans d'autres occasions, il faut mâcher certaines plantes médicinales. Or, représentez-vous ce que doivent avoir à souffrir de pauvres femmes qui, devenues chrétiennes sans avoir cessé de rester esclaves, comme elles le sont, de leurs maris, refusent de se soumettre à ces coutumes païennes. Souvent elles sont battues ou éloignées brutalement de la station, sous prétexte qu'elles y apprennent la *désobéis-*

(1) Histoire générale de l'établissement du Christianisme, tome I, p. 165, traduction de M. Bost.

*sance*. Si elles appartiennent à des polygames, elles ne peuvent être agrégées à l'Eglise qu'à condition d'être renvoyées à leurs parents; et les maris, n'étant pas toujours disposés à y consentir, emploient tous les moyens possibles pour les forcer à se détourner de la vérité. D'un autre côté, c'est au foyer domestique aussi que les femmes préparent les boissons enivrantes, dont leurs maris font un usage tellement immodéré qu'il les abaisse au niveau de la brute. Les maisons où l'on en donne le plus, sont les plus fréquentées; celles, par conséquent, où il se fait le plus d'orgies. Si les femmes chrétiennes se refusent à fabriquer ces liqueurs, elles s'exposent à être maudites, frappées, souvent privées des choses les plus nécessaires à la vie. Ainsi, une jeune femme, grandie dans notre maison, puis mariée à un chef très-riche en bétail, n'a pas de tout l'hiver reçu, pour son enfant, une seule goutte de lait qui provint des vaches de son mari. Il ne lui a jamais non plus donné le moindre vêtement ; et elle s'habille encore avec ce qu'elle avait gagné à notre service. Et tout cela, parce qu'elle ne veut pas concourir à fournir à son mari les moyens de s'enivrer avec ses amis. Une autre jeune femme, épouse d'un polygame, eut d'abord à supporter les plus cruels traitements de sa part, puis, enfin, fut renvoyée par lui à ses parents, quand il vit qu'il ne parviendrait pas à la faire renoncer à son Dieu. Mais, pauvre infortunée ! ce ne fut pour elle que tomber de Charybde en Scylla. Son père, païen très-prononcé, irrité d'ailleurs d'avoir été contraint de rendre le bétail qu'il avait reçu en échange d'elle, la tient comme en prison, lui interdit de venir à la station, soit pour les services du dimanche, soit pour la réunion des catéchumènes. Elle pleure, refuse toute nourriture, supplie ses parents d'avoir pitié d'elle; le tout en vain : on la menace

de l'assommer à coup de *molamo*, (1) si elle fait le moindre effort pour se sauver. Malgré ces oppositions, il ne s'est pas déclaré pour l'Evangile moins de 52 personnes dans le village du chef Moletsané. De ce nombre sont plusieurs de ses enfants, et quelques-unes de ses femmes.

« Vous savez, Messieurs, que depuis plusieurs années, notre petit temple était en construction. Après bien des soucis et des fatigues, nous avons eu la joie de le voir enfin terminé. Sa forme est celle d'un T; la façade a 59 pieds de long, et 21 de large; l'aile en a 28. (Nous supprimons ici quelques détails.) Ce bâtiment est le plus solide et le mieux soigné de tous ceux de la station. Quoique les indigénes n'aient pas, à proprement parler, fait de souscriptions pour nous aider à l'ériger, vu que nous n'avions pas cru devoir le leur proposer, ils se sont prêtés aussi largement que possible à diminuer les dépenses, en nous procurant gratis tous les matériaux nécessaires que le pays peut fournir. Ils amassèrent d'abord toutes les pierres, et fabriquèrent ensuite environ 60,000 briques, que les femmes transportèrent de l'aire au four et y empilèrent pour la cuison. Ce fut par leur assistance aussi, je pense vous l'avoir déjà dit, que nous coupâmes et tirâmes, à force de bras, des montagnes les plus escarpées, le bois qu'il nous fallait pour la toîture. Ils nous aidèrent également à construire la charpente. Le chaume et les roseaux, coupés par les hommes, furent transportés par le wagon ou par les femmes et les jeunes filles que, de grand matin, nous voyions arriver, chantant des cantiques, et portant sur la tête chacune une grosse

---

(1) Espèce de massue en bois.

gerbe, qu'elles déposaient à côté de la chapelle. Avant de faire la couverture, il nous fallut un grand nombre de peaux de gnous. Une chasse générale fut faite par les indigènes, et en quelques jours ils nous en apportèrent une pleine *wagonée.* Cette chasse avait quelque chose de particulier. C'était pour la maison du Seigneur qu'on l'avait entreprise, et chaque soir les chasseurs, au nombre de plusieurs centaines, se réunissant silencieusement sous la voûte étoilée, y chantaient, avant de se livrer au sommeil, une hymne au Créateur des hommes, et lui adressaient leurs prières. J'étais parvenu, après plusieurs années de recherches, à trouver de la pierre calcaire dans un des enfoncements de la montagne, endroit charmant, où une jolie fontaine tombait en cascade sur des blocs de pierre à chaux, de l'espèce qu'on appelle dans le pays *druipkalk* (chaux distillée). Un jour, nous nous disposâmes donc à y aller chercher ce qu'il nous fallait de pierres pour la chapelle. Ce fut une vraie partie de plaisir pour tous les habitants de la station à peu près, et un bon nombre de ceux des environs. Comme j'allais moi-même avec les wagons, je pris avec moi ma femme et nos chers enfants, pour les faire jouir de l'air pur de la montagne. Le maçon et le charpentier nous accompagnèrent, et eurent à déployer toute leur force pour briser avec leurs marteaux ces blocs de chaux, qui étaient presque aussi durs que le marbre. Cela une fois fait, hommes, femmes et enfants, se mirent à descendre les morceaux jusqu'au pied de la montagne où, avant le soir, il n'y en eut pas moins de cinq charretées que dix forts bœufs traînèrent à la station, ce jour-là et le lendemain. — Le dernier des travaux faits en commun pour la chapelle fut le plancher. Ce fut la tâche des femmes. Elle commencèrent par transporter sur leur tête, au moyen de leurs

*séroutous*, (1) une grande quantité de terre pour niveler la chapelle ; puis, l'ayant un peu mouillée, elles se mirent à la battre, au moyen de cailloux bien unis, aidées par tous les enfants de l'école, qui frappaient des pieds en cadence, en chantant le bel air anglais de *Martin's lane*. Elles allèrent ensuite chercher une terre particulière propre à polir le plancher, qui, après quelques jours de travail, brilla comme une glace,

« La fête de l'inauguration fut fixée au 4 janvier dernier; j'avais choisi ce jour-là, de concert avec les frères, pour leur faciliter les moyens de se rendre au milieu de nous après la fête de Noël. Mais, à notre grand regret, nous n'eûmes pas la joie de les posséder ; désappointement, dont nous fûmes un peu dédommagés par la présence de M. et Mme Allison, et de M. Bertram, de la Société wesleyenne, qui se joignirent à nous. Le matin, de bonne heure, comme les ombres de nos montagnes se dessinaient sur la plaine, la cloche appela les fidèles dans le sanctuaire. Là, pendant le calme d'une belle matinée d'été, nous repandîmes nos âmes devant le Seigneur, lui demandant d'une manière toute particulière de bénir la solennité du jour, et d'accepter la maison que nous voulions lui consacrer.

« Au service de dix heures, le temple se remplit aussitôt que les portes en furent ouvertes. Onze candidats au baptême, avec quinze de leurs enfants, étaient assis devant la chaire. J'avais choisi pour texte de mon sermon, ces paroles du Seigneur, si bien appropriées à la circonstance: « Allez et instruisez toutes les nations, les « baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Après la prédication, écoutée avec le plus grand recueil-

(1) Corbeilles indigènes.

lement, et après le chant d'un cantique, les candidats se levèrent, firent, en présence de leurs compatriotes, confession de leur foi, et reçurent le saint baptême. Au service de l'après-midi, M. Allison fit à l'assemblée un récit touchant des premiers travaux de sa mission parmi les tribus lointaines des Barapoutsas, et se recommanda aux prières de l'Eglise. J'eus la joie de distribuer la cène à une soixantaine d'indigénes. Cette journée bénie ne sera pas aisément oubliée dans la station. Le lendemain, lundi, deux couples reçurent la bénédiction nuptiale. Les amis des jeunes époux s'étaient rendus dans la station pour assister à cette fête, et, dès que la cloche eût sonné, plus de 500 personnes se pressèrent dans le temple. Après le chant d'un cantique et la prière, j'adressai quelques paroles sur ce passage de la Genèse : « Cette affaire est procédée de l'Eternel ; nous ne pouvons dire ni bien ni mal. » Ce discours historique sur le mariage d'Isaac fut écouté avec la plus vive attention. Les deux époux étaient très-proprement vêtus, et leurs compagnes habillées de blanc. A les voir ainsi debout devant la chaire, recevant la bénédiction nuptiale, nous ne pouvions nous soustraire à une profonde émotion, en nous rappelant que cette tribu, naguères encore réduite au cannibalisme le plus affreux, sortait du paganisme et commençait à faire partie de la grande famille civilisée sous la bienfaisante influence du christianisme. En sortant du temple, nos amis, M. et Mme Allison, nous disaient : « Oh ! si ceux qui, en France, s'intéressent à l'œuvre des Missions, avaient été à notre place, nous sommes sûrs qu'ils ne regretteraient pas les grands sacrifices qu'ils ont faits, pour envoyer l'Evangile dans ce pays. » Comme les jeunes mariés appartenaient à des familles aisées, six têtes de gros bétail furent tuées pour régaler les convives, au nombre de plusieurs centaines. Dans la soirée, nous pré-

sentâmes à nos amis anglais les nouveaux époux, à qui nous offrîmes le thé. L'un de ceux-ci appartient à la station de Thaba-Bossiou, et s'y est rendu avec sa compagne. Ces deux mariages s'étaient faits sans que les parties eussent été forcées de donner du bétail selon l'ancienne coutume, ce qui ne surprit pas peu les païens. Deux Barapoutsas, qui assistaient pour la première fois à une cérémonie de ce genre, ne pouvaient revenir de leur étonnement. Je leur demandai, en sortant de l'église : « Eh bien! comment trouvez-vous le mariage chrétien?» « *Bien beau, bien beau,* » s'empressèrent-ils de me répondre.

« Excusez, Messieurs, les imperfections de cette lettre, écrite au milieu de beaucoup de distractions et d'occupations diverses. Continuez à vous souvenir de nous dans vos priéres, et recevez, etc.

« F. DAUMAS. »

---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## GRAND ARCHIPEL D'ASIE.

### BORNÉO.

*Ses habitants. — Les missionnaires de Barmen. — Les missionnaires américains.*

Au centre du vaste archipel, qui semble prolonger l'extrémité sud-est du continent de l'Asie jusque bien avant dans les eaux du Grand-Océan, se montre, imposante par sa masse, l'île de *Bornéo*, dont l'étendue surpasse celle de la France. Tous les groupes dont se

compose ce monde d'îles, auquel on a donné le nom de *Notasie*, l'entourent comme une couronne, et attirent l'attention sur elle. Bornéo mérite l'intérêt du naturaliste et du commerçant par d'immenses richesses naturelles; elle excite, à plus juste titre encore, celui du chrétien, quand il sait que les millions d'êtres humains qui vivent et s'agitent sur cette grande terre, n'ont pas encore *connu le chemin de la paix* (Rom., ch. III) ; et il se demande avec douleur pourquoi l'Eglise a été si longtemps peu jalouse de servir à la réalisation de cette promesse divine : *Les îles se confieront en moi, et leur espérance sera en mon bras.* (Esaïe , ch. LI, v. 5.)

La connaissance plus exacte des nations et des races qui habitent l'île de Bornéo, ne fait qu'augmenter cette tristesse. Trois populations principales s'y trouvent devant nos pas, chacune avec ses superstitions dégradantes, ou sa religion farouche, ou ses cérémonies de parade. C'est, dans l'intérieur de l'île, la race aborigène ; ces *Dayaks*, dont le nom seul, synonyme de *coupeurs de têtes*, rappelle que la désolation et la ruine sont encore dans leurs voies; les uns touchant, semblerait-il, à la brûte, errant dans les forêts, étrangers même au lien de la famille ; d'autres atteignant des degrés plus ou moins rapprochés de la vie civilisée, gouvernés par des princes puissants, habitant des villages populeux, même des villes considérables, connaissant les travaux de l'agriculture, s'enrichissant par l'échange des productions variées dont leur territoire abonde, surtout par l'exploitation des mines de diamants et d'une foule de métaux. C'est encore, sur presque toute l'étendue du littoral, cette race des *Malais*, qui partout où l'émigration l'a dispersée, se montre hardie, entreprenante, sillonne les mers de ses vaisseaux, les désole par ses habitudes de piraterie. C'est, enfin, la population chinoise, qui transporte partout avec

elle son industrieuse activité, son avidité infatigable, et qui à Bornéo s'adonne surtout aux travaux des mines. Le nombre de ces derniers est d'environ 300,000, tandis que celui des Malais peut s'élever à un million; mais la population des Dayacks, beaucoup plus considérable encore, ne peut être évaluée, en raison de l'impossibilité où les Européens se sont trouvés de pénétrer dans les districts intérieurs de l'île.

Les Dayacks ont été représentés comme essentiellement cruels. Comment juger autrement d'un peuple, où l'homme se joue de la vie de son semblable, et l'immole tantôt à sa fureur sanguinaire, tantôt même à un simple point d'honneur? La moindre insulte qu'une tribu a reçue, est vengée par l'effusion du sang. Nulle pitié pour le pauvre esclave; on lui coupe un pied pour l'empêcher de fuir; on l'immole, quand il est devenu vieux, en l'honneur des ancêtres. L'influence des Hollandais, très-grande à Banjermessing, ne peut empêcher des actes de la plus révoltante barbarie; on y a vu sans étonnement un des fils du prince régnant faire expirer sa femme dans d'horribles souffrances, pour la cause la plus légère, en la faisant tenir par ses gens, tandis qu'il la frappait lui-même, jusqu'à ce qu'elle eût tous les membres rompus et le crâne enfoncé.

L'impudicité la plus effrénée s'ajoute à la cruauté pour avilir ce malheureux peuple; elle y fait partie des actes religieux. Une classe de femmes, appelées *bliangs*, sont une des plaies les plus terribles du pays. Initiées dans les secrets de la médecine dont elles font un usage affreux, elles font tout à la fois les fonctions de prêtresses et le métier de danseuses et de chanteuses. Elles assistent d'office aux noces, aux sacrifices et à toutes les fêtes. Il n'y a pas d'abomination qui ne soit déclarée chose sacrée parmi ce peuple.

Il y a peu d'années (1843), quelques Dayacks revenaient à Gohong d'une expédition destinée à venger sur un ennemi d'une tribu éloignée la mort d'un parent qui avait été assassiné. La population s'était livrée trois semaines entières à un état d'ivresse, en attendant le jour mémorable de leur retour. Une fête générale était organisée, et quelle fête! Au fond de la place publique étaient dressées quatre idoles gigantesques. Sur le devant, près du fleuve, au bord duquel le village est bâti, s'élevait un portique décoré de drapeaux et d'un rideau. L'entrée en était fermée par une forte barrière; derrière la porte, douze bliangs, à peu près nues, les bras et les jambes chargés d'innombrables anneaux, frappaient, en chantant, des tymbales. Bientôt arriva, au son d'une bruyante musique, le bateau qui apportait la tête de l'ennemi vaincu. Elle était plantée sur un pieu, et plusieurs de ces mêmes femmes l'entouraient. On débarqua d'abord des vases précieux et sacrés, enlevés aux ennemis; les meurtriers arrivent ensuite; celui qui avait donné le coup mortel demande d'être introduit dans l'enceinte. « Si ta lance est sanglante, lui répond une bliang, tu peux entrer.» A la vue de sa lance rougie de sang, on lui ouvre, il est suivi des cinq meurtriers, d'une trentaine d'autres hommes et de douze bliangs. La scène qui suivit me glaça d'horreur, raconte le missionnaire. Leurs longs cheveux noirs, ordinairement tressés autour de la tête, pendaient épais sur leurs épaules; leurs corps, entièrement nus, étaient tatoués et frottés de sang; leurs mains, leurs lances, tout était teint de sang; leurs coutelas étaient ornés des cheveux de leurs victimes. Des porcs furent égorgés d'un coup de poignard dans le flanc, et pendant qu'ils expiraient lentement, les hommes se frottèrent le corps avec leur sang, et en firent de même à leurs idoles; puis ils dansèrent autour de la tête de mort.... Ces contorsions de

corps, ces attitudes forcées, tantôt d'une dégoûtante impudicité, tantôt menaçantes; les contractions de leurs physionomies, l'expression de mépris ou de rage qui se peignait dans leurs traits; leurs yeux renversés ou fermés, tout ce tableau me transportait dans une des salles de l'enfer. Ces danses, excitées par la boisson et accompagnées de hurlements, durèrent environ une demi-heure, jusqu'à ce que, harassés, les acteurs se retirèrent chez eux.

C'est donc une œuvre pressante, mais qui veut toute l'intrépidité et toute la patience du serviteur de Christ, que celle de renouveler, par l'Evangile, des hommes aussi profondément corrompus. Elle a été tentée; elle est poursuivie depuis onze ans avec des succès trop faibles au gré de l'impatience humaine; mais quelques âmes converties, quelque adoucissement dans les mœurs, quelques progrès dans l'instruction, ont aidé aux missionnaires à endurer avec joie toute espèce de souffrances, et les encouragent à aller au devant de celles qui les attendent encore.

Deux points principaux de l'île de Bornéo sont occupés par des missionnaires : l'un près de la côte méridionale, où la Société des Missions du Rhin (ou de Barmen), a placé six missionnaires dans cinq stations, dont Banjermassing est la principale; l'autre sur la côte occidentale, où des missionnaires du *Conseil américain* occupent les deux stations de Pontianak et de Karangan. Ces deux districts de l'île sont du nombre de ceux où les Hollandais, seuls Européens qui aient pu réussir à prendre pied à Bornéo, ont formé des établissements, et ont acquis une prépondérance telle que plusieurs souverains indigènes sont successivement devenus leurs vassaux. A l'abri de cette influence toujours croissante, les missionnaires ont trouvé une sécurité qui n'existerait pas pour eux dans les états indépendants de l'intérieur; l'accès leur en est entièrement fermé.

Nous ne rappellerons ni l'origine de la mission de nos frères de Barmen, ni les voyages de Barnstein, son premier missionnaire, ni l'alliance de sang qu'il contracta avec un des chefs de Bornéo, ni la fondation des premières stations. — On connaît l'importance de Banjermassing comme poste missionnaire. Là, le serviteur de Christ proclame librement l'Evangile au milieu d'une population de 40,000 âmes, fait entendre sa voix aux Européens comme aux indigènes, et dirige des écoles. Le fleuve, qui non loin de là verse le volume considérable de ses eaux dans la mer, et le long des rives duquel s'étend, sur l'espace d'une lieue, cette ville bâtie sur pilotis, transporte les missionnaires par ses nombreuses ramifications dans l'intérieur de l'île, au travers des vastes plaines qui en forment la partie méridionale. Une petite église chrétienne s'y trouve déjà, prémice d'une moisson future. Plusieurs Chinois, même des Malais mahométans, sont convertis. Baba-Inn, le Chinois, l'ancien fabricant d'idoles, connu déjà de nos lecteurs, sert d'auxiliaire actif aux missionnaires. Il a refusé le baptême par des scrupules ou des craintes qui n'ont pu être entièrement pénétrés, mais il est vraiment dévoué à la cause de Christ. La population a déjà le pressentiment, que le christianisme remplacera toutes les superstitions actuelles lorsque la génération présente aura passé. Des Dayacks, venus de l'intérieur, séjournent souvent à Banjermassing, y entendent l'Evangile, en remportent des impressions sérieuses. — Plusieurs stations (Palinkau, Bathabara, Binsang, etc.,) ont été fondées dans le district de Pulopitar, (1) au bord du fleuve des petits Dayacks,

---

(1) *Pulo* signifie île ; ce nom donné à quelques lieux dans l'intérieur des immenses plaines du midi, fait supposer que toute cette portion de Bornéo a été un jour recouverte par la mer, du sein de laquelle sortaient des îles basses, maintenant jointes entre elles. Les

dans la tribu peu nombreuse qui porte ce nom. Des églises chrétiennes s'y trouvent, un chef est converti, les écoles y prospèrent. — Enfin, dans la tribu plus considérable des Grands-Dayacks, et au bord du fleuve de ce nom, deux stations ont été fondées à 90 lieues de Banjermassing. Gohong est le nom du principal village (Campong) qu'ont occupé les missionnaires. Les tribulations les y ont suivis, et les en ont plusieurs fois chassés. Nation grande, forte et intelligente, mais excessivement dissolue et d'un caractère sauvage, les Grands-Dayacks n'ont pas encore eu le temps de s'attacher aux hommes qui leur apportent le message de paix, et leur chef, ou sultan, a même attenté à leur vie.

D'autres douleurs ont été dispensées aux missionnaires. Dès les premières années ils ont perdu deux de leurs compagnons d'œuvre, victimes d'un climat dangereux et de travaux trop considérables. Un troisième les a suivis dernièrement dans la tombe ; il avait été envoyé par la Société des Missions de Halle, et travaillait d'un commun accord avec ses frères de Barmen. Deux autres ont enseveli sur cette terre étrangère les fidèles épouses qui s'étaient associées à leur œuvre. Deux autres, enfin, ont dû changer Bornéo contre des stations moins meurtrières pour leur santé, au midi de l'Afrique. Mais ce n'est pas encore tout ce que Dieu leur destinait pour perfectionner en eux l'œuvre de la patience. La plupart des stations prospéraient, lorsque cette prospérité même les exposa tout-à-coup à de graves dangers. L'adversaire suscita des méfiances, même des persécutions ; la haine contre la vérité se prononça d'une manière plus générale; les

courants de mer et les fleuves accroissent en effet sensiblement le sol de cette partie de l'île de Bornéo.

mœurs de la nation ne faisaient qu'empirer. S'exposer tous les jours sans résultat, aux périls du climat, à ceux des voyages, et à la haine des hommes ; multiplier en vain les travaux de la prédication, ceux de l'enseignement, ceux de la traduction des Saintes-Ecritures ; voir tant d'espérances confondues, tant de prières sans réponse : un courage tout humain se fut promptement brisé contre ces divers obstacles ; mais toujours fermes et soutenant leurs jeunes frères, les anciens missionnaires écrivaient, au plus fort de la détresse, par l'organe de Barnstein, le pionnier de cette petite troupe : « En dépit de nos expériences les plus douloureuses, je conserve de bonnes espérances pour notre peuple ; le christianisme a obtenu le respect d'un grand nombre de personnes, qui sentent quelle est sa supériorité sur toutes leurs superstitions ; la conscience commence à se réveiller, des besoins religieux se font sentir ; la Bible se lit. Pour moi je considère ce lieu (Banjermassing) comme ma seconde patrie ! » « Ne faiblissons point, disait à la même époque le missionnaire Becker, et cherchons auprès du Seigneur l'énergie, le courage, l'espérance ; nous les y trouverons. Puis mettons-nous tout de nouveau à l'œuvre. On trouve une délicieuse paix à faire son devoir, et quand il arrive qn'on n'a pas travaillé en vain pour le Seigneur, ce sont des arrhes pour l'avenir ; or, il nous en a déjà accordé. Oui, à l'attaque de l'ennemi ! S'il résiste d'un côté, pressons-le d'un autre ; et s'il résiste encore, attaquons de tous les côtés à la fois. Il faudra bien qu'enfin il nous abandonne la place. Et si nous recueillons quelques blessures dans cette bonne guerre, s'il se fait des vides en nos rangs, vite, qu'on accourre avec le vin et l'huile au secours des blessés, que les lacunes se remplissent, qu'on envoie même des renforts, et qu'on recommence

le combat, et qu'on le poursuive, quoiqu'il doive en coûter ; car autant la retraite ou la défaite serait honteuse, autant le prix de la victoire sera magnifique. Des milliers d'âmes immortelles, des milliers de captifs de Satan deviendront notre butin ; nous les présenterons à Jésus-Christ, notre Roi et Grand Sacrificateur, comme son peuple élu et bien-aimé, qui annonce avec nous ses vertus glorieuses, et qui proclamera aussi un jour avec nous sa victoire dans les tabernacles des justes. »

Les détails nombreux que nous donnent sur leur œuvre les missionnaires de Barmen, justifient pleinement cette ferme résolution de persévérer sous l'assistance du Seigneur. « Ce n'est pas avec éclat, dit encore M. Becker, que le royaume de Dieu s'établit parmi nos Dayacks ; mais il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre, que dans nos stations de Pulopetak il s'est insensiblement frayé une voie au travers des ténèbres et de la superstition, et qu'en particulier, depuis deux ans, il fait sortir de sa vieille ornière l'empire de satan, et pâlir ses lueurs mensongères. Ce n'est plus qu'en riant avec embarras, ou en baissant les yeux dans un sentiment de confusion, que beaucoup de personnes répondent, quand on leur parle de leurs superstitions, des sacrifices qu'elles offrent à leur Sengiang, à leur Tempo Tallon, etc. Tandis que chacun se détournait de nous avec aversion au commencement de notre séjour ici, maintenant il n'y a pas moins de deux cents âmes qui écoutent chaque dimanche la parole de l'Evangile. Personne, alors, ne connaissait une lettre ; un grand nombre savent maintenant lire et écrire. Les œuvres magnifiques de Dieu dans l'Evangile ont remplacé pour eux la dévotion avec laquelle ils recouraient à de ridicules peintures sus-

pendues dans leurs demeures. Au lieu de chants qui renfermaient les fables merveilleuses transmises par leurs ancêtres, on entend maintenant dans la bouche d'un bon nombre des cantiques de louange qu'ils entonnent avec nous en l'honneur de Dieu et de l'Agneau. »

Comment pourrait-il penser qu'il a travaillé en vain, le missionnaire de Palinkau, quand il entend, sur la rive du fleuve où se trouve sa station, des chants chrétiens que la brise du soir lui apporte de la rive opposée, et qui ont remplacé les divertissements païens? Comment ne sentirait-il pas que le Seigneur agit dans le cœur de ses Dayacks, celui que la maladie retient, plusieurs mois de suite, dans sa demeure, et qui n'en voit pas moins le service du jour du Seigneur se poursuivre sans interruption? Son petit troupeau s'est réuni dans la chapelle, et il s'y édifie de son mieux par des lectures et par des chants. Comment ne pas voir une bénédiction signalée de Dieu dans une scène touchante dont les missionnaires ont été témoins? L'un d'entr'eux était rappelé dans l'éternité (M. Berger, missionnaire de Halle) : qui se trouvait auprès de son lit de mort pour fortifier son âme, pour consoler sa femme et ses enfants? Le vieux Baba-Inn, devenant missionnaire à son tour auprès de l'un de ceux qui l'avaient amené à la vérité! Le pauvre chinois parlait au serviteur de Dieu expirant, avec une force et un entraînement extraordinaires, des espérances du chrétien.

Les missionnaires se sentent autorisés à fonder de grandes espérances sur les aides indigènes qui se sont formés sous leurs soins, particulièrement dans le séminaire de Bintang. Ces jeunes gens paraissent pleins de zèle, dirigent des écoles, répandent la bonne semence de village en village. En voici un exemple cité par

M. Becker : « J'ai pu mettre à l'œuvre un nouveau catéchiste, Marat, qui a été mon élève pendant quatre ans; voici trois mois qu'il est établi dans un village vis-à-vis de Polingkau, instruisant cinq écoliers dans la maison du chef; j'ai placé André dans un autre village, où il a neuf écoliers, dans le nombre desquels sont deux hommes d'un âge déjà assez avancé. Akou a vu s'accroître le nombre de ceux qui viennent à son école. Sarang, un de mes anciens élèves, revenu dernièrement d'un voyage qu'il avait entrepris à dix journées d'ici sur les bords du fleuve Rongan pour des affaires de commerce, y a trouvé des jeunes gens de la tribu des Grands Dayaks en état de s'écrire des lettres les uns aux autres. Aucun missionnaire, aucun Européen, n'y avaient porté leurs pas; c'est par nos élèves que cette étincelle d'une nouvelle lumière y était parvenue; il y trouva aussi quelques-uns de nos livres qui avaient excité l'intérêt de plusieurs personnes. Veuille le Seigneur applanir ainsi lui-même les voies, en sorte que bientôt, prenant le baton du pélerin, nous partions pour étendre les limites de son royaume, et que sur les collines et les montagnes de Bornéo on salue avec joie les pieds des messagers qui annoncent la paix et publient le salut! »

A la même époque survint un événement douloureux qui sert à montrer à quels dangers les missionnaires eux-mêmes sont journellement exposés. M. Hardeland écrivait: « J'ai a déplorer la mort d'un jeune homme de la plus belle espérance, Saman, mon élève et mon aide, agé de vingt ans, qui, devant notre maison, et sous mes yeux, fut arraché de dessus un bateau par un crocodile et disparut dans les eaux. »

Les dernières nouvelles achèvent de rassurer sur les craintes dont la mission de Bornéo avait été l'objet. Au moment où l'ennemi redoublait de rage d'un côté, on

moissonnait, de l'autre, dans les champs du Seigneur. Un chef des Grands Dayaks, tyran de son peuple, dont il est haï, avait juré la mort du missionnaire de Gohong; le poignard, le poison, avaient été tentés pour satisfaire sa haine. Trois fois M. Hupperts s'était vu obligé de s'éloigner, et trois fois son amour persévérant l'avait ramené au milieu d'un troupeau qui l'accueillait avec un empressement toujours plus marqué. Obligé de fuir encore et de choisir enfin une autre station, la fureur de Sinja Radja l'y poursuit, et va frapper un aide qui lui était bien cher, Deing, prémices des Boughis, baptisé sous le nom de Manassé. Sa tête est enlevée et transportée dans la contrée des Grands Dayacks, pour figurer dans les superstitions d'une fête funèbre. Cet attentat réveillera-t-il l'instinct sanguinaire des Dayaiks? les missionnaires en deviendront-ils victimes? A cette question, M. Hupperts se borne à répondre : « C'est un devoir plus évident de jour en jour, pour moi, de consacrer ma vie à ce pauvre peuple; à cette pensée, la paix, la joie, l'amour pénétrent mon cœur, qui se sent élargi et plein de cette espérance qui ne confond point... »

Ailleurs, disons-nous, se passaient en même temps, dans le champ des missions, des scènes bien différentes. Tous les missionnaires des stations de Pulopetak et de Banjermassing annoncent des progrès; les écoles sont plus nombreuses, les chapelles se remplissent; des Dayacks demandent le baptême; le Nouveau-Testament, tout entier, imprimé dans leur langue, se répand dans toutes les stations. Un missionnaire écrivait, à la date du 24 décembre 1845: « Je n'ai pas encore passé de plus belle journée à Bornéo que celle-ci. Présumant bien que notre maison ne suffirait pas, comme à l'ordinaire, pour l'assemblée qu'attirerait notre fête de la veille de Noël, j'avais ouvert, dans ce but, notre petite chapelle. Nous

lui avions donné un air de fête, au moyen de deux lampes et de quelques verres remplis d'huile et placés autour des parois. Le soleil était à peine couché qu'arriva toute notre jeunesse, accompagnée d'un bon nombre d'adultes. Nous comptâmes environ cent-cinquante personnes dans la chapelle, qui n'avait jamais encore réuni une assemblée si nombreuse. Dès que mon harmonica eut disposé à l'attention par quelques accords, tout le chœur entonna un beau cantique de Noël. Le récit de la naissance du Sauveur fut écouté ensuite avec une attention marquée et compris mieux que jamais, à en juger par plusieurs excellentes réponses. J'ose dire que ce récit n'est pas seulement gravé dans la mémoire, mais qu'il y a tel de nos Dayacks, qui, tâtonnant peut-être encore, accompagne à Bethléhem les bergers pour y saluer et y adorer le divin enfant. J'insistai particulièrement sur ces mots : « Car il sauvera son peuple de leurs péchés. » Jamais la langue des Dayacks n'était sortie de mes lèvres avec une si grande facilité ; les heures s'écoulaient et je parlais encore, lorsque enfin je me trouvai baigné de sueur et complétement épuisé. Le service terminé, ma femme nous envoya un peu de pâtisserie de sa façon, et surtout une abondante provision des fruits que nous avaient fournis cette année avec profusion et le jardin et les bois. Jeunes et vieux s'en régalèrent. Nos enfants de l'Allemagne en eussent fait autant, et n'eussent pas hésité à les préférer à leurs noix et à leurs pommes de Noël. Après le chant d'un nouveau cantique de louange, toute la procession se dirigea du côté du fleuve, à la lueur des flambeaux qui éclairaient la verdure des cocotiers et des pisangs, et bientôt la foule des petits bateaux se dispersa de tous côtés au doux bruit des rames. Oui, les Dayacks, à leur tour, ont vu la lumière succéder à d'antiques ténèbres, et le jour viendra où

les fils et les filles de Bornéo marcheront à cette lumière et se réjouiront du salut de notre Dieu. »

Ajoutons en terminant, que les missionnaires ont établi dans leurs stations de petites colonies dont ils espèrent d'heureux résultats pour le règne de Dieu. Il y a à Bornéo une classe nombreuse d'hommes qui se trouvent réduits à une sorte d'esclavage, faute de pouvoir payer leurs dettes; ces malheureux sont contraints de se donner, eux et leurs familles, en gage à leurs créanciers, et demeurent leur propriété. Les missionnaires leur aident à se racheter, à se construire des demeures dans leurs stations, y mettent des conditions qui favorisent l'esprit d'activité et d'industrie, trouvent en eux des cœurs que la reconnaissance dispose à écouter l'Evangile, et dans leurs enfants de nombreux écoliers. Toute coutume païenne est bannie de ces colonies, l'esprit de famille s'y établit, les bonnes mœurs y règnent, les fondements d'une civilisation simple et chrétienne y sont jetés.

Quant aux missionnaires américains établis depuis plusieurs années dans deux stations de la côte occidentale de Bornéo, nous aurions beaucoup à raconter, si nous voulions dire toutes leurs souffrances et les difficultés de toute espèce qu'ils ont à affronter. La maladie et la mort ont jeté la consternation dans le cercle des familles missionnaires, et rien n'annonce jusqu'à présent que leurs travaux dans les écoles, leurs prédications, leurs voyages, aient produit le moindre effet. « Nous sommes encore, écrivent-ils, comme dans la triste vallée de la vision d'Ezéchiel, n'ayant autour de nous qu'ossements desséchés. Rien n'égale la désespérante incrédulité du peuple Dayak, l'état d'avilissement dans lequel les Malais savent le tenir, sa profonde apathie, et le déréglement honteux de ses mœurs. Nous ne sommes nul-

lement abattus, ni découragés; mais nous devons déclarer, en toute sincérité, que tout espoir d'un prompt succès semble s'affaiblir, si nous sommes laissés plus longtemps en si petit nombre. Quelle douleur pour nous de sentir que notre mission pourrait périr, faute de secours! Mais non; la lumière s'est levée sur Bornéo; elle ne s'éteindra plus. Que l'Eglise d'Amérique réponde aux cris que font entendre les misères spirituelles de tant de millions d'âmes! »

---

# VARIÉTÉS.

## COUP D'OEIL SUR LE KALAGARI. (1)

### I.

*Le pays et ses habitants.*

Les navigateurs modernes, dirigeant de tous côtés leurs recherches, ont découvert des îles, des archipels et jusqu'aux rochers de l'Océanie. Les uns, revenus du pôle antarctique, nous disent y avoir vu de prodigieux contrastes, des monts couverts de neiges éternelles, tandis que des volcans déchirent leurs entrailles. Les autres, cinglant vers le pôle opposé, ont exploré les mers qui s'étendent au-delà des continents de l'Amérique et du détroit de Bering. Cependant l'Afrique centrale, peu visitée, reste encore couverte d'un voile mystérieux, et pour ne parler que du Kalagari, personne ne s'est encore risqué à letr averser.

---

(1) L'auteur du travail dont nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui la première partie à nos lecteurs, et qui nous fournira qnelques autres articles de *Variétés*, est M. Lemue, missionnaire à Motito. *Rédacteurs.*

Nous étions partis, pleins d'audace et comptant résolument braver les dangers du désert; nous, avec l'intention de découvrir et d'évangéliser le chef Sebegoa et sa tribu, et les gens qui nous accompagnaient, dans l'espoir de faire fortune. Mais, lorsque nous eûmes marché deux jours et une nuit, sans trouver une goutte d'eau, et quand au lieu d'une source vive qu'on nous promettait, nous n'arrivâmes qu'à un puits desséché, l'inquiétude, ou plutôt la fièvre, s'empara de notre malheureuse caravane, et nous décidâmes, à contre cœur, mais à l'unanimité, qu'il fallait renoncer au voyage.

Si cependant le lecteur veut me prendre pour guide, je m'efforcerai de le faire pénétrer dans ces régions, aussi loin que me le permettent mes connaissances, aidées par fois du récit des natifs. Ce voyage, plus facile que le nôtre, pourra lui offrir quelque intérêt.

Et d'abord, il est bon de remarquer que le pays que nous allons essayer d'explorer, est situé entre les 20$^{e}$ et 26$^{e}$ degrés de longitude, et les 21$^{e}$ et 27$^{e}$ de latitude. Au sud s'étend une chaîne de montagnes bleuâtres, c'est le Lang-Berg; à l'ouest, le plateau du Kalagari va se confondre avec celui des Namaquois et des Damaras; au nord il est borné par le lac Mokoro, sur les bords duquel on trouve les Batletlis ; à l'est, enfin, par les peuplades béchuanases, des Bamanguatos, des Bakaas, des Bakuénas, des Baoakhetsis, des Bakhatlas et des Barolongs.

Pour voyager dans la plaine renfermée dans ces limites, il faut se résoudre à marcher sur le sable ou sur le dos d'un bœuf. On ne s'y lasse pas à remonter ou à descendre le cours des rivières, car il n'y en a point; ni à gravir des montagnes, ou à supputer leur hauteur, car, à moins qu'on ne donne ce nom à quelques monticules de sable, il n'y en a pas davantage. Ces obstacles écartés,

il ne reste qu'une surface presqu'infinie, sans côte ni colline, et, ce qui est encore plus étrange, sans une seule pierre. C'est, pour les habitants de ce désert, un objet rare et précieux qu'une pierre à moudre du tabac, ou à écraser des pepins de coloquinte, car il a fallu l'y importer. Aussi au lieu du trépied séchuana, formé de trois cailloux placés en triangle, sans lequel les Béchuanas n'entreprennent jamais un voyage de longue haleine, et dont ils se servent pour faire bouillir leur *pitia*, ou pot de terre, il faut ici se contenter de creuser un profond sillon, que l'on évase aux deux extrémités pour servir de fourneau.

On se tromperait pourtant si l'on concluait de ce que je viens de dire, que le Kalagari est un autre *Sahara*, c'est-à-dire, une suite perpétuelle d'ondulations sablonneuses qui se déplacent au gré des vents. Cela est si peu le cas, que ce qui caractérise proprement le plateau qui nous occupe, ce sont les impénétrables forêts dont il est couvert. Tous ceux qui en reviennent s'accordent à dire qu'il serait absolument impossible d'y faire passer un fourgon tiré par dix bœufs, et cela me paraît très-vraisemblable, d'après ce que j'en ai vu moi-même aux environs de Chué. Aussi, jour après jour, les voyageurs y marchent-ils à la file, comme du gibier, chassant devant eux leurs bœufs de charge, et suivant de tortueux sentiers bordés d'épines, au dessus desquels s'élèvent les arbres touffus de la forêt, qui leur dérobe presqu'entièrement la clarté du soleil pendant le jour, à plus forte raison celle de la lune et des étoiles pendant la nuit. La chaleur suffocante qui règne dans ces routes, ainsi privées d'air, y rend la soif plus insupportable encore.

Lorsque les pluies sont envoyées d'en haut pour rafraîchir et féconder ces lieux solitaires, le Kalagari n'est point dépourvu de beauté. Il revêt alors une parure

élégante de verdure, à travers laquelle l'imagination la plus vive ne dédaignerait pas de se promener. Mais, malgré les richesses que la végétation y déploie sur le passage du voyageur, malgré les gigantesques mimosas, les arbustes vigoureux, les fleurs variées épanouies sur les bruyères et les pensées africaines que son pied foule; nonobstant les espèces nombreuses du règne animal, quadrupèdes, oiseaux, reptiles, qui viennent quelquefois le distraire, il n'a ni yeux ni cœur pour admirer ces beautés. Sa seule pensée, son seul cri, c'est : *De l'eau, de l'eau.*

Cette sécheresse tient, non à ce qu'il y pleuve moins fréquemment qu'ailleurs, mais à la surface unie du plateau. N'ayant ni élevation, ni pente, ni dépression, qui permettent aux eaux de s'accumuler sur quelques points, la couche profonde du sol léger et sablonneux qui recouvre tout le pays, reçoit toujours et ne rend jamais; elle absorbe chaque goutte d'eau à mesure même qu'elle tombe, de sorte que le voyageur peut y être exposé durant le jour à une pluie battante, et y endurer, le soir les horreurs de la soif.

Cependant, puisque la divine Providence y nourrit beaucoup d'habitants, outre un nombre considérable d'animaux, il faut bien qu'il y ait des réservoirs où l'eau se conserve. Et en effet, on trouve cà et là des bassins, revêtus d'une couche de marle ou de pierre calcaire, dans lesquels de petites sources font jaillir un filet d'eau; mais ils sont situés à de grandes distances les uns des autres. Au temps des pluies, ces citernes deviennent de petits lacs. C'est là que l'homme, le lion, la giraffe et les autres hôtes de ces régions arides viennent tour à tour étancher leur soif, et que par fois, à la suite de ces rencontres fortuites, s'engagent de violents et mortels combats. Mais, comme ces flaques ne contiennent qu'un volume

d'eau peu considérable, et que la surface en est constamment exposée à l'action de l'air et du soleil, elles sont bientôt mises à sec, et alors hommes et bêtes se trouvent de nouveau exposés à la soif. En outre, l'eau qui séjourne longtemps sur un fond de pierre calcaire, est sujette à s'imprégner de sels et devient très-saumâtre. Il existe dans le Kalagari plusieurs bassins de ce genre, dont le breuvage *tantalisant*, loin de rafraîchir, ne fait que rendre la soif plus ardente; à ce point que les jambes enflent à ceux qui en veulent boire jusqu'à satiété.

Dès que l'hiver est passé, il ne reste plus aux Kalagariens qu'une ressource, celle de se creuser des puits. A l'aide de pieux de bois, affilés en pointe, il perforent jusqu'à vingt pieds de profondeur. Ces puits offrent cette particularité qu'on y descend par de tortueux détours. Au lieu de ces lignes courbes et brisées, nous autres Européens nous emploierions peut-être de préférence, pour aller directement au but, la ligne droite ou perpendiculaire. Mais l'expérience nous a prouvé que leur procédé vaut mieux que le nôtre. Un jour que, voyageant avec des guides de cette nation, nous nous vîmes réduits à la nécessité de creuser un puits, nous commençâmes par nous mocquer du travail de ces pauvres gens qui, dépourvus de bêches et de pioches, semblaient vouloir faire un terrier plutôt qu'un puits. Mais quand nous eûmes percé le nôtre à une certaine profondeur, en droite ligne, nous nous aperçûmes que le sable mouvant y croulait si abondamment de toutes parts, qu'il fallait sans cesse en agrandir l'ouverture; puis, une fois parvenus à la profondeur voulue, nous n'osâmes y descendre, dans la crainte de faire crouler le tout, ce qui nous exposa à notre tour à la risée des Bakalagaris. Ces pauvres gens qui ne connaissent pas l'usage de la poulie, y substituent des marches, lorsque le sol le permet; sinon, un

tronc d'arbre, revêtu d'une partie de ses branches, leur tient lieu d'échelle et d'échelons. Si par malheur le puits cesse de bouillonner, l'habitant du désert a recours à un autre procédé. Placé à deux genoux au fond du puits, il plante un roseau dans le sable humide où il puisait la veille et pompe, à force de poumons, jusqu'à ce que l'eau vienne. L'habitude lui a enseigné l'art de faire monter cette eau par un des coins de la bouche, et de la laisser, à mesure qu'elle y arrive, tomber de l'autre dans un pot de terre, placé devant lui pour la recevoir. L'effort que nécessite cet exercice est si violent, que l'eau obtenue de cette manière est presque toujours colorée du sang, qui s'échappe des parois du palais. Telle est l'extrémité où la soif réduit souvent ces enfants du désert. On compte cependant plusieurs petites sources vives dans le Kalagari. Telle est *Lehoutitoung* (bassin), située au cœur du pays, et naguère le refuge des Barolongs et des Baoakhetsis. Telle est encore *Chué* (lac), appelée par les Griquois *Honey-Fley*, ou la vallée du miel, et située à l'extrémité du désert, à quatre journées ouest de Motito. C'est à partir de là que les voyageurs commencent à pénétrer dans le Kalagari proprement dit, après avoir eu le soin d'y remplir leurs outres.

La forme svelte, et les traits de ces populations, ainsi que leurs usages et leurs superstitions, font connaître au premier abord qu'elles sortent de la même souche que les Béchuanas. Leur couleur est peut-être un peu plus foncée, mais cette différence s'explique aisément par la chaleur plus intense du climat, et surtout par leurs habitudes, qui les exposent sans cesse au grand air. Leur langue, non plus, n'est qu'un patois du Séchuana; la seule différence un peu sensible qu'on y remarque est l'absence de la consonne *l*, que les fils du désert ont retranchée de leur langue; suppression si complète, qu'elle

ferait distinguer un Mokalagari d'un Mochuana, aussi sûrement que la prononciation du Schibboleth faisait anciennement distinguer un Ephratien d'un Galaadite D'ailleurs, quand nous n'aurions pas ces moyens d'arriver à reconnaître la véritable origine de cette race, la tradition serait là pour nous apprendre que les habitants du Kalagari étaient originairement les serviteurs ou la classe la plus pauvre des Béchuanas. Et, si nous étions tentés de l'oublier, leurs anciens maîtres ne l'oublieraient pas si facilement. Leur séparation s'explique assez par ce qui se passe chaque jour sous nos yeux. Les fréquentes migrations, si soudaines et si désordonnées auxquelles les tribus Béchuanases sont sujettes, leur en auront fourni l'occasion. Lorsqu'une population nombreuse quitte un lieu avec précipitation, il s'en détache toujours, volontairement ou non, un certain nombre de traînards. Mais, après un nouvel établissement, il s'écoule quelque temps avant que, le calme et l'ordre étant rétablis, chacun puisse aller à la recherche de ses anciens serviteurs restés en arrière. Puis enfin, ceux-ci sont, pour se dispenser de retourner auprès de leurs maîtres, fertiles en inventions et en prétextes; ou bien ils ont ensemencé un petit champ, ou bien quelqu'un des leurs est absent. Le maître n'ayant alors d'autre alternative que de leur ôter la vie ou de les exploiter à son profit, se contente pour le moment d'en exiger un tribut. Telle est l'origine des habitants du Kalagari. L'immensité du désert et son aridité même en font un refuge contre l'oppression. Ajoutez à cela la paresse du Mochuana, son amour de la chasse, sa passion pour la fourrure du chacal, et vous comprendrez à quoi le désert est redevable de ses habitants.

Le nom de Kalagari n'est pas un mot vide de sens; son étymologie est même d'une rigoureuse vérité; formé

de *kala*, serviteur; et suivi de la terminaison féminine ou diminutive *gari*, il signifie, à la lettre, *la terre de servitude*. La servitude, telle est en effet la condition de ses habitants vis-à-vis des peuplades qui les avoisinent. Il n'est pas de chef Motlapi ou Morolong, si petit qu'il soit, qui ne revendique le droit de domination sur quelques Kalagariens, et ils ont sans cesse à la bouche les mots sonores de : *Nos serviteurs les Bakalagaris*. Quand vient la saison où les épis du millet commencent à paraître, ils s'en vont à la recherche de leurs serfs, qu'ils ramènent pour chasser les oiseaux de leurs jardins. Quand les baies, ou raisins sauvages, sont mûres, ils bâtent leurs *pélésas* et vont mendier un tribut de *litletloa*. Si la sécheresse règne dans le pays, ou s'ils redoutent une attaque, ils conduisent vers leurs vassaux un troupeau de bœufs, qu'ils leur font paître, en leur assignant pour récompense le lait d'une vache ou de quelques chèvres. Tous les ans, ils exigent d'eux un tribut, et si parfois il se fait trop attendre, le maître part pour l'aller chercher. Alors les menaces et les coups ne sont pas épargnés, et à défaut de fourrures, il dévaste leurs réduits, enlevant tout ce qu'il y trouve. Les finesses du trafic leur fournissent aussi des moyens de tirer parti de leurs vassaux éloignés. Ils élèvent des chiens pour les chasseurs du Kalagari, et suivant une coutume, qui remonte aux temps les plus reculés, le produit de la chasse est ainsi réparti : la chair de l'animal au chasseur, et la robe à son maître. Ainsi, nos Bakalagaris sont évidemment considérés comme une race inférieure, dont on est en droit de tirer le plus grand parti possible.

Mais, à la longue, les liens qui unissent les propriétaires aux esclaves, se relâchent et finissent même souvent par se rompre. D'ailleurs, la puissance illimitée que ces derniers exercent sur les animaux semble les dé-

dommager de cette oppression passagère. Insensiblement aussi, une espèce de gouvernement s'établit parmi eux; il s'y forme de petites communautés modelées sur celles des Béchuanas, leurs seigneurs; et l'on peut déjà remarquer, au sein de ces chétives peuplades, la passion des hommes pour les rangs et les distinctions. Quand deux ou trois familles sont fixées dans un district, elles jouissent du droit exclusif de traquer le gibier à deux ou trois lieues à la ronde; et si, par hasard, de malveillants voisins outre-passent ces limites, c'est souvent à coups de massue que se vide la querelle.

Mais, malheur aux Kalagariens, quand ceux qui les ont asservis se font la guerre entre eux! Durant la longue mésintelligence qui a régné entre les Barolongs et les Baoakhetsis, et qui vient de se terminer par la ruine de Sebegoa, ces infortunés habitants du désert se trouvaient placés entre deux feux. Des partis des Barolongs, parcourant le pays, disaient: « C'est à nous que vous paierez le tribut.» Passaient ensuite ceux de Sebegoa, disant à leur tour « Nous sommes vos maîtres. » Ces pauvres gens ne pouvaient réclamer l'assistance des uns sans s'attirer aussitôt la vengeance des autres. Sebegoa fit un jour une expédition contre l'une de ces tribus, qui n'avait commis d'autre crime que de recevoir des Barolongs, et, après avoir confisqué leurs chèvres, il fit enfermer hommes, femmes et enfants dans les huttes, auxquelles on mit ensuite le feu. Telles sont les cruautés exercées dans ces solitudes où les hommes sont déjà si rares! En quel coin du monde trouvera-t-on le repos et la liberté, si le Mokalagari ne les a pas dans ces affreux déserts? Hélas! la misère suit le paganisme pas à pas, jusque dans ses plus sombres retraites.

Leurs oppresseurs ont dit, pour se justifier des mauvais traitements qu'ils leur font subir, que les Bakalagaris sont

adonnés à la dissimulation et au mensonge, et il n'est pas invraisemblable qu'une nation tellement opprimée ait contracté quelque chose de ces vices. Mais ce qui est surprenant et dit beaucoup en leur faveur, c'est qu'on n'a jamais ouï parler d'un seul meurtre commis par eux sur des étrangers. Nul peuple au monde ne pourrait se venger plus aisément de ses oppresseurs, mais il ne paraît pas même y songer. Il y a trois mois, à peine, qu'un jeune homme de nos environs, étant allé à Chué chercher des pauvres pour chasser les oiseaux de son jardin, et, cette demande lui ayant été refusée par le petit chef du village, il prit son fusil et en tua le premier serviteur qui s'offrit à ses yeux ; et cela en présence du maître qui n'osa rien dire. Aussi, la douceur de cette race est-elle devenue proverbiale, et tandis que nous voyons les Bushmen, placés dans les mêmes circonstances, devenir astucieux et féroces ; tandis qu'on nous représente les habitants isolés des montagnes du Lessouto comme de cruels cannibales, les Bakalagaris sont, au contraire, les plus bénévoles des hommes sans culture.

Un autre trait saillant de leur caractère, c'est leur hospitalité. Un missionnaire en a eu naguère une preuve touchante. Comme il traversait une épaisse forêt de mimosas, la faim lui fit mettre pied-à-terre, pour chasser une troupe de caamas. Entraîné au loin sans succès, il rebroussa chemin pour rejoindre son équipage, mais la nuit le surprit égaré, et il lui fallut se résoudre à la passer en plein air, sans feu, dans des lieux affreux, où il entendait au loin les rugissements du lion. Il monta sur un arbre, et s'y attachant avec son mouchoir, essaya d'y dormir, mais bientôt la fatigue l'obligea de descendre pour prendre son repos à terre. Le lendemain, il put, du haut d'une colline, reconnaître la direction d'un village de Bakalagaris où il avait campé la veille, et où il arriva le

soir, plus mort que vif, épuisé de faim, de soif et de lassitude. Mais il faudrait l'entendre raconter lui-même l'empressement que ces bonnes gens mirent à le secourir. Ils lui offrirent de l'eau dans des coques d'œufs d'autruche, des tranches de *tama* rissolées sous la cendre, et des haricots bouillis. Enfin, pour mettre le comble à leur hospitalité, quelques-uns de la troupe partirent de grand matin, pour aller à la recherche de sa voiture perdue, qu'ils ne manquèrent pas de lui ramener le même jour.

Leurs hôtes Béchuanas sont loin de se montrer aussi reconnaissants que le fit ce missionnaire. Lorsqu'une de leurs caravanes séjourne dans un endroit, il faut, de force ou de gré, que les guides l'escortent jusqu'aux plus prochaines habitations. Et, au fait, sans cet usage, qui est devenu loi, les étrangers ne pourraient guère pénétrer dans le pays. (1) Cette vertu d'hospitalité a quelque chose de si touchant, qu'on serait porté à croire que ceux qui savent si bien l'exercer, sont les gens du monde les mieux disposés ponr recevoir l'Evangile; ce qui arriverait probablement si des missionnaires pouvaient s'établir parmi eux. Mais, puisque d'invincibles obstacles s'y opposent, espérons que bientôt la bonne nouvelle du salut leur sera portée par ceux-là même qui ont pris, jusqu'à présent, plaisir à les opprimer.

L'indolence des Kalagariens est extrême. Pourvu qu'ils aient de quoi apaiser les tiraillements de la faim, il se soucient fort peu du reste. Aussi leur dénuement est-il à peu près aussi grand que celui des Bushmen. Quand ils émigrent d'un lieu à l'autre, leur mobilier ne les embarrasse guère, et leurs huttes sont aussi chétives que pos-

---

(1) Cette coutume rappelle celle qui existait dans la Judée au temps de Jésus-Christ, et à laquelle il faisait allusion quand il disait : *Si quelqu'un veut te contraindre d'aller avec lui une lieue, vas-en deux.*

sible, car elles ne consistent guère qu'en quelques branches enfoncées en terre, recourbées par le haut, puis recouvertes de quelques poignées d'herbes, arrachées à l'endroit même où ils ont bâti. L'intérieur n'en est point pavé, et on y enfonce dans le sable jusqu'aux genoux. Bien qu'ils amassent des fourrures pour leurs supérieurs, ils vivent eux-mêmes entièrement nus, ou ne se vêtent tout au plus que d'un lambeau de peau dégoûtante. Au lieu de la houe en fer des Béchuanas, ils bêchent la terre avec un morceau de bois aminci par le bout, auquel on ne peut pas même donner le nom de pelle, et c'est à genoux qu'ils font cette opération, remuant le sol tout juste ce qu'il faut pour en extirper les touffes d'herbe, et en recouvrir leur semence. Ils ne savent pas même fabriquer des pots de terre; les plus aisés d'entre eux se les procurent des Béchuanas, et les autres se contentent de tessons. En un mot, l'on trouvera un fidèfe tableau de la condition de ce peuple au chapitre 30e du livre de Job, où il dit : *De disette et de faim ils se tiennent à l'écart, fuyant dans les lieux arides, ténébreux, désolés et déserts. Ils coupent des feuilles aux arbrisseaux, et se nourrissent de la racine des genévriers. Ils sont chassés d'entre les hommes et on crie après eux comme après un larron. Ils habitent dans les creux des torrents, dans les trous de la terre et des rochers. Ils braient d'entre les arbrisseaux et s'assemblent sous les épines. Ce sont des hommes de néant et sans nom, qui sont abaissés plus bas que la terre.*

La chasse est l'unique occupation du Mokalagari. Quand la faim le presse, il part, aux premiers rayons du jour, et bat la campagne en tout sens, armé d'un bâton noueux et d'une sagaie, et suivi de son chien, s'il a le bonheur d'en posséder un. Tout ce qui peut servir à calmer sa faim, lui est bon : lièvre, chacal, chevreau, mar.

motte, chat sauvage, ont à ses yeux une égale valeur et il appelle gibier tout ce qui se mange, sans en excepter l'hyène, le tigre et le lion. Cette habitude de la chasse lui a donné une telle audace et une telle adresse, que deux hommes de cette nation ne craignent pas de débusquer un lion de son gîte pour lui livrer combat. Dans ces occasions, le fier animal, aussi étonné que furieux de voir troubler son repos, se jette ordinairement sur l'un de ses antagonistes, sur quoi l'autre s'avance résolument pour l'empoigner par la queue. On assure, que le lion, surpris de cet étrange procédé, perd tout-à-coup sa présence d'esprit et sa force, de sorte que, tandis qu'il se consume en vains efforts pour se retourner et faire face à son insolent adversaire, le premier parvient facilement à le percer de coups. On dit également que lorsque ces hommes intrépides connaissent le gîte d'une lionne et de ses petits, ils en diffèrent l'attaque, jusqu'à ce que les lionceaux aient grandi assez pour que leur peau ait acquis de la valeur.

Outre ces chasses particulières et privées, ils en ont de générales, toutes les fois que le gibier est abondant, et qu'ils sont en nombre suffisant pour les exécuter. Au rendez-vous donné, on creuse des fosses de quelques pieds de profondeur, et fort rapprochées les unes des autres. La terre qui en provient, sert à faire un rempart autour des fosses, et ce rempart est à son tour fortifié par une forte cloison d'épines, ouverte à son extrémité, et prolongée à plusieurs centaines de mètres au sein de la forêt. C'est à faire entrer le gibier entre ces deux haies, qui ont la forme d'un entonnoir, et vont toujours en se resserrant vers les fosses, que consiste le succès du stratagème. Pour y réussir, un immense cercle est formé par les chasseurs, qui, à l'aide de leurs chiens, poussent le gibier devant eux; et comme celui-ci n'a d'autre alterna-

tive que d'enfiler l'ouverture qui se présente à lui, il s'y jette et longe les haies à l'intérieur, sans soupçonner l'artifice, jusqu'à ce qu'il arrive à l'endroit fatal. Là, un premier élan le précipite dans les fosses; un second et un troisième lui rompent les jambes et le fixent de façon à ce qu'il ne puisse plus remuer. Alors commence un horrible carnage: gnous, quaggas et gazelles tombent pèle mêle en mugissant, dans le piége. Ceux qui essaient de fuir, sont percés de traits par les chasseurs, postés autour de la cloison, et ceux qui tentent de rebrousser chemin, rencontrent une meute de chiens et d'autres chasseurs, qui leur ferment le passage. On conçoit le vacarme, les louanges ou le blâme, les altercations terribles, et enfin la fête qui s'en suivent.

Un autre moyen de prendre le gibier, plus communément employé, parce qu'il n'exige pas les efforts réunis de tant de chasseurs, consiste à creuser des fosses isolées sur les petits sentiers qui mènent aux réservoirs où le gibier va étancher sa soif durant la nuit. Ces piéges se nomment *mamina*, et sont recouverts d'une couche légère de broussailles, que la lueur incertaine des étoiles ou un ciel nébuleux ne permettent pas de distinguer. Un pieux pointu est d'ordinaire fixé au fond de ce trou.

Une autre ressource, fournie encore par la Providence au Mokalagari, et même à tous les animaux du désert, pour les restaurer, c'est le passage de la sauterelle (*gryllus devastator*). Ce qui est un fléau pour le cultivateur devient un bienfait pour ces malheureux. Tout le monde a entendu parler de ces légions, qui obscurcissent quelquefois le soleil; mais ce qu'on connaît peut-être moins généralement, c'est leur mode de reproduction et d'accroissement. Sous ce rapport, ces insectes ont plusieurs points de ressemblance avec les végétaux. Leurs œufs, semblables à une semence menue, sont déposés dans le

sable, où ils attendent patiemment les pluies et les rayons de soleil qui doivent les féconder. On commence à s'apercevoir que ces œufs sont éclos, à ce signe que la terre se couvre de petits points noirs de la grosseur d'une mouche, et au bout de quelques jours on ne peut plus s'y tromper, car on voit alors apparaître tous les traits de la sauterelle. C'est aussi à ce période qu'elle commence à mériter le nom de dévastatrice, et à changer en désolation les lieux qui l'ont vue naître. Sautant à la file, par myriades, rien ne peut détourner ces insectes de leur marche, et quand même on parviendrait, en les effrayant, à leur donner momentanément une autre direction, elles prendraient un détour qui les ramènerait à leur premier but. D'abord immobiles, puis sauteuses, au bout de deux ou trois mois elles changent encore de condition, et, abandonnant leur habit d'enfance, rouge et bigarré, elles revètent leur dernière forme. Au commencement de cette seconde transformation, leurs ailerons mous et blanchâtres ne pouvant encore remplir leurs fonctions, les plus avancées se contentent de voltiger parmi leurs camarades d'enfance, qui sautillent encore; mais on ne tarde pas à les voir s'élever toutes ensemble jusqu'aux régions de l'aigle, pour y former une armée prête à voler partout où le souffle du Tout-Puissant la dirigera. Ces nuées vivantes, chargées de porter la terreur aux portes du riche et l'abondance au foyer du pauvre, se composent de trois espèces différentes. La plus commune, celle que j'ai déjà mentionnée, est considérée par les natifs comme une bonne nourriture, tandis qu'on regarde comme malsaines le *kope*, qui est d'une couleur verdâtre, et le *molome*, dont les aîlerons sont rouges et la poitrine couverte de duvet. (1)

(1) Le prophète Joël, en décrivant ce même fléau, qui devait ravager la Judée, parle du *gazam*, de l'*arebeh*, du *jaleck* et du *khasil*, rendus

Le fier lion et l'hyène vorace, le rusé chacal et l'astucieuse civette, tous les oiseaux, (1) (à l'exeption de ceux qui vivent de graines) le serpent, le crapaud et presque tous les reptiles, se réjouissent à l'apparition des sauterelles. Mais les Kalagariens surtout en font bonne curée. C'est le matin, quand les ailes de l'insecte sont encore engourdies par le froid, et que la terre et les plantes en sont couvertes, qu'ils vont les recueillir dans des sacs, prison d'où elles ne sortent que pour être jetées dans une autre plus horrible. De retour à la maison, en effet, les Kalagariens, n'ayant ni eau ni marmites pour les apprêter, se contentent de creuser des fosses, où ils les enterrent toutes vivantes, et par dessus lesquelles ils allument de grands feux. Au sortir de là elles sont tout étuvées, et à mesure qu'ils les retirent, comme on tire des marrons de la cendre, ils leur coupent les ailes et commencent à s'en régaler. Cette chair, moitié animale,

---

dans nos versions par le hanneton, la sauterelle, le hurbec et le vermisseau. Mais, suivant l'opinion de plusieurs commentateurs distingués, ces noms ne désigneraient que des variétés de la même espèce, c'est-à-dire, différentes sortes de sauterelles. Selon Gésénius, gazam, גָּזָם doit toujours s'entendre de la sauterelle à son état primitif, durant le période où elle est encore privée d'ailes.

(1) Peu de jours après que j'eus écrit ce paragraphe, une nuée de sauterelles passa sur la station, suivie d'une volée de plusieurs milliers d'oiseaux, d'une espèce qui ne se nourrit que de sauterelles. Cet oiseau est de la grosseur d'un étourneau et du genre des conirostres. Il a le dos et les ailes d'un noir cendré et le ventre blanchâtre. Par la forme de ses ailes et de sa queue, il ressemble à l'hirondelle, et comme elle, il est infatigable au vol. A supposer que cette volée d'oiseaux fut de cinq mille, ce qui est plutôt au dessous qu'au dessus de la réalité, et à supposer encore que quarante sauterelles suffisent à chacun d'eux pour sa subsistance journalière, cette volée seule devait n'en pas détruire moins de deux cent mille par jour. Il faut convenir que la sagesse du Créateur est admirable et riche en moyens pour établir et entretenir un équilibre salutaire entre les êtres organisés.

moitié végétale, est pour les natifs un mets aussi délicieux qu'il paraît insipide aux Européens. Quelquefois aussi ils les pilent dans un mortier et les mangent par pincées. On dit que les nègres du Sénégal ont coutume de les préparer ainsi. Ceux qui s'en nourrissent longtemps et exclusivement, sont sujets à une constipation opiniâtre qui leur devient quelquefois fatale. Mais il n'en est pas moins vrai que, prise avec modération, cette nourriture est d'un grand secours au nécessiteux habitant du Kalagari.

En somme, et pour résumer l'impression que peut produire ce coup d'œil sur les habitants du Kalagari, c'est une race malheureuse, souvent opprimée, luttant sans cesse contre la faim, la soif et les bêtes féroces. Et pourtant ces pauvres gens sont contents du sort que la Providence leur a fait. J'en ai vu plusieurs, j'ai conversé avec eux, et je ne sache pas que le moindre murmure se soit jamais échappé de leurs lèvres. Ce peuple, ainsi maltraité, se montre doux, hospitalier, sans rancune! N'y a-t-il pas dans ce spectacle quelque chose de bien propre à faire profondément réfléchir? Que de peuples plus privilégiés, qui n'en sont pas pour cela ni meilleurs ni plus reconnaissants envers Dieu! Rien cependant n'ennoblit chez ces hommes, ni leurs privations, ni leurs souffrances; car la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux; Dieu est bien loin de leurs pensées. Aussi, quand on jette un regard vers ces espaces, qui renferment dans leur immensité un si grand nombre de malheureux, et quand on pense qu'ils sont là tous exilés, sans Dieu, sans Sauveur, sans bonheur dans le présent, et sans espérance pour l'avenir, quel est le chrétien qui n'éprouve un sentiment de tristesse et ne soit pressé de s'écrier: « O Seigneur, que les pieds des messagers de « paix qui portent de bonnes nouvelles puissent pénétrer « bientôt dans le désert! »

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### STATION DE MORIJA. — Extraits d'une lettre de M. Arbousset, missionnaire, en date du 18 juillet 1846.

*Etat de la station depuis la rentrée de M. Arbousset. — Son excursion avec Moshesh, en qualité d'aumônier de l'armée de ce chef.*

Messieurs et très-honorés frères.

Depuis ma rentrée des Conférences missionnaires tenues à Mekuatling, au commencement de mai dernier, mon temps a été partagé entre les soins que réclamaient la station ou ma famille, et entre divers autres devoirs. La prospérité de notre Eglise a tout particulièrement attiré mon attention. J'ai visité un bon nombre de ses membres, ici donnant un encouragement, là bandant une plaie, plus loin faisant une remontrance. Dans la prédication j'ai insisté tout spécialement sur la nécessité pour nos gens d'être saints, vivants en Christ, et assidus aux services publics autant par besoin personnel que pour l'exemple. Les catéchumènes ont aussi été soignés et encouragés. Qu'elles sont douces, quand tout va bien, les relations du pasteur avec son troupeau! Et quel bien ne peut-on pas attendre des exhortations particulières! Loin de nous fuir, les convertis Bassoutos recherchent

au contraire l'occasion et guettent le moment de venir nous trouver, pour nous ouvrir leurs cœurs, et nous exposer avec confiance leurs peines et leurs joies: signe incontestable de vie, excellente disposition dans un enfant spirituel. *Heureux*, disait le Sauveur, *ceux qui sont affamés et altérés de la justice, car ils seront rassasiés.* — La saison est belle à souhait. Nous en profitons pour ensemencer nos champs, cultiver le jardin de la mission, le mieux arranger, et en faire un pour M. Maeder. — Paix dans les stations et au dehors, nulle entrave dans notre œuvre; nous devons d'autant mieux reconnaître ces grâces que nous voyons tout près de nous le Seigneur appesantir son bras sur des frères, dont il met la foi à une forte épreuve. S'il nous épargne, c'est sans doute dans des vues aussi miséricordieuses que sages. Puisse-t-il nous continuer longtemps ses faveurs, et abaisser un regard de compassion sur la noble mais revêche tribu des Caffres Amakozas, et sur l'encourageante mission qui y avait été commencée!

Ces deux mots de *Caffres* et de *mission* sont aujourd'hui prononcés ici dans un sentiment de deuil. Les journaux anglais vous auront appris quels ont été dans ces derniers temps les revers de tout le district d'Albany, et de la tribu du défunt Gaika. La guerre a fait et fait encore là de très-grands ravages. Elle ne menace point, je crois, les Bassoutos, mais pourtant il me semble bon, Messieurs, de vous informer de tout ce qui se passe à cet égard parmi eux, et je vais tâcher de vous en donner une idée, en vous soumettant, en toute confiance, les extraits suivants de mon journal (1).

---

(1) Nous ne donnons ici de ces extraits que ceux qui nous ont paru les plus propres à intéresser ou à édifier nos lecteurs.

*Rédacteurs.*

*Lundi*, 15 *juin.* — Moshesh ayant, dans ces temps critiques et alarmants, reçu des plaintes nombreuses sur le compte de quelques chefs Caffres et Tamboukis établis le long de la frontière méridionale de son pays, et craignant que ce quartier-là ne soit envahi par les Amakozas, dans le cas où ils se verraient forcés de fuir devant les Anglais, se décide à se rendre sur les lieux pour se mieux enquérir de l'état des choses, et faire une *démonstration de pouvoir* destinée à rassurer les uns et à effrayer les autres. Plusieurs pensent qu'il va se montrer aggressif et rapace, mais il assure le contraire, et M. Casalis ne prévoit que du bien de cette expédition. Le chef l'a prié de l'y accompagner pour l'aider de ses conseils relativement au maintien de la paix, lui traduire au besoin ou écrire pour lui quelque lettre anglaise; en outre de quoi il aurait l'avantage d'évangéliser, dans ce voyage, des milliers de Bassoutos, et d'être pour eux, par sa présence, une garantie de moralité sous plusieurs rapports. Une indisposition de ce cher frère l'engage à se décharger sur moi de cette tâche. Je l'accepte et pars avec Moshesh, sans aucune appréhension fâcheuse, et comme j'ai fait maintes fois pour d'autres excursions missionnaires. — Nous passons la nuit dans la ville de Séfari, où je raconte et explique, au service du soir, le sacrifice d'Isaac à une nombreuse assemblée.

*Mardi*, 16. — Je prêche, à un auditoire de trois à quatre cents hommes, sur la visite des anges à Abraham. On est attentif et recueilli. Le service fini, Moshesh répète mon sermon, en commençant ainsi : « Je ne sais que dire, comment m'exprimer. Toutes ces beautés du *Livre* m'émerveillent. Il me semble que mes oreilles ont été frappées de nouveaux sons; je suis près de confesser que je n'avais jamais bien compris cette histoire, qui me paraît si noble, si touchante

aujourd'hui ! Mes frères, Dieu c'est Dieu. Il faut le reconnaître à ces traits-là et lui rendre hommage. »

Mon domestique avait perdu mes instruments de dentiste, que quelque voleur mal affermi avait ramassés. Là dessus, le chef, en terminant son discours, se récrie, gronde, menace, demande que tout le monde se mette à fureter partout afin de retrouver les « pinces réputées. » On me les rapporte bientôt ; soit par peur, soit par remords, le larron venait de les déposer adroitement sous une touffe d'herbe aux environs du village. Il ne me manque plus à présent que la trousse.

Notre troupe s'est accrue aujourd'hui d'une foule de gens accourus, des quatre coins du pays, au rendez-vous chez Sésari. A midi on s'est exercé à la cible, où Moshesh et ses fils se sont particulièrement distingués. On tirait contre un vieux museau de bœuf dressé contre un rocher à trois ou quatre cents pas de distance. Chacun venait d'abord, avec son fusil, le viser, le menacer même, puis, s'asseyant ensuite, tirait à l'aise pour le mieux cribler et s'épargner le déshonneur d'avoir manqué le but.

*Samedi*, 20 *juin.* — Moshesh tient un *pitso* (sorte de conseil national), où assistent plusieurs chefs auxquels il promet qu'ils ne seront point molestés si eux-mêmes ne molestent personne. Il arrange ensuite quelques différents relatifs à des pâturages, écoute quelques plaintes, puis enfin annonce à son peuple qu'il a résolu de prélever un impôt sur lui pour se défrayer de cette expédition, de l'envoi des messagers et autres dépenses semblables. Après cela il se retire, mais son fils aîné Letsié et Paul Matété le remplacent, en prolongeant la séance pour mieux expliquer l'affaire, et surtout insister sur sa nécessité. Plusieurs orateurs l'appuient après eux, et concluent en disant qu'ils donneront tous leur bœuf,

comme ils l'ont donné, il y a deux ans, pour l'érection d'une église à Morija. Le dernier d'entr'eux se plaint de ce qu'il n'a vu encore s'avancer que des *morênas*, ou chefs. Là dessus se lève un tout petit homme qui fait aussi son petit discours, disant qu'il n'est pas *moréna* lui, mais humble, passablement pauvre, ce qui ne l'empêchera pas de promettre un bœuf comme les autres. Il se retire ensuite, en ajoutant qu'il est fils de Molouri, *le siffleur.* — « Eh bien! que tout le monde siffle, » s'écrie Letsié. Sur quoi il se fait un sifflement général, et l'assemblée se dissout au milieu de l'hilarité. C'était là un trait fort adroit, car, chez les Bassoutos, au lieu de crier *bravo*, on siffle, tant les mœurs sont différentes suivant les pays et les peuples!

*Dimanche*, 21 *juin.* — Cette journée s'ouvre par l'invocation du saint nom de Dieu et le chant des cantiques sur les divers points du camp où les chrétiens de nos établissements missionnaires se trouvent répandus. A dix heures et demie les tribus s'assemblent au pied d'une petite colline isolée, et je tiens pour elles un service régulier, composé de deux prières, du chant des cantiques, de la lecture de la Bible et des dix commandements, puis enfin d'un sermon sur les malheurs et l'intégrité de Job. L'assemblée est attentive et recueillie, et plus d'un auditeur, y compris Moshesh, me font l'effet d'écouter comme s'ils craignaient de perdre le moindre détail. Ces enfants du patriarche qui s'invitent réciproquement à leurs festins, ce père qui se lève de bon matin afin de prier pour eux et de les sanctifier, l'arrogance de Satan, son dialogue avec l'Eternel, son plaisir à faire le mal, ces messagers de malheur arrivant vers Job l'un sur l'autre et finissant tous par: *Et je suis échappé moi seul pour te le rapporter;* enfin l'ulcère de Job, ses serviteurs le fuyant, ce test dont il se gratte

à l'écart, assis sur la cendre, et sa femme venant l'y trouver la bouche pleine de plaintes et de reproches; il y a dans cette histoire une mine inépuisable d'émotions auxquelles n'échappent pas nos Bassoutos. Ils s'en entretiennent toute la journée, et pour leur aider à en mieux profiter, j'envoie, dans les principaux bivouacs du camp, l'élite de notre jeunesse chrétienne la redire et l'expliquer à tous ceux qu'ils y trouveront. De mon côté je tiens un service en hollandais pour les Boers de l'endroit, et pour ceux qui sont venus des environs afin d'y assister. Ils chantent les psaumes comme nous, mais en y ajoutant des ritournelles. Leur culte, bien qu'un peu froid, n'en est pas moins admirable sous le rapport de la forme et pour le recueillement traditionnel qu'ils y apportent. Les femmes entonnent et le font avec ferveur. L'une d'elles s'est montrée touchée aux larmes comme je retraçais le tableau des souffrances du Sauveur, d'après Jean, XIX. 4.

Dans la soirée j'ai fait ma tournée habituelle dans le camp, pour en surveiller et en encourager les divisions principales; moyen d'instruction simple, facile et béni, comme le sont en général tous ceux qu'on emploie de la sorte, *en dehors de la chaire.*

*Mardi*, 23 *juin.* — Les affaires prenant une bonne tournure, nous reprenons, avec Moshesh et tout son monde, le chemin de la maison. Près de Matlakeng, nous faisons un moment de halte chez un Boer forgeron qui raccomode un des wagons du chef. L'endroit qu'il habite n'est pas loin de Koesberg, et vaut *incomparablement* mieux pour devenir le site d'une station missionnaire. Si le Seigneur le permet, la Société pourrait un jour y en fonder une. Belle exposition, fortes eaux, riches pâturages, bon nombre d'indigènes Bassoutos et autres répandus dans les environs, et enfin les Boërs du

district qui nous ont tourmentés, Moshesh et moi, pour avoir au milieu d'eux, autant pour leur tranquillité que pour l'instruction de leurs enfants, un missionnaire quelconque. Ce lieu et ces besoins ne sauraient être oubliés.

*Dimanche, 4 juillet.* — Rentré à Morija, je reprends tranquillement mes occupations habituelles. Le gouvernement de la Colonie vient d'inviter Moshesh à tomber à l'improviste sur les Caffres, et à les dévaliser à son profit comme aussi sous sa responsabilité privée. Mais il me serait doux d'espérer que le chef ne se prêtera point à cet expédient de guerre, si démoralisant et si dangereux. Comment une colonie qui se plaint si habituellement et avec tant de raison des déprédations de ses voisins, peut-elle en encourager elle-même de semblables? Il faut que le gouverneur soit bien alarmé au sujet des Caffres, ou bien mal conseillé pour provoquer de pareils maux sur le pays. — Du reste, comme missionnaire, je ne me mêle pas de ces affaires politiques, si ce n'est pour avoir quelquefois mon opinion et l'exprimer s'il y a lieu.

---

## Extraits d'une lettre de M. Maeder, aide-missionnaire, en date du 15 juillet 1846.

*Culture et aspect du pays. — Retour de M. Arbousset. — Malheurs de la mission chez les Caffres.*

Vivant toujours paisiblement sous notre toit de Morija, nous nous réjouissons de ce que le Seigneur daigne nous bénir dans l'œuvre que nous faisons en son nom. Nous prêchons le salut par Jésus-Christ sur la station, et en portons aussi, de temps en temps,

la nouvelle au dehors pour ceux qui, par indifférence, ne viennent pas à l'église de Morija, et pour d'autres qui refusent absolument de s'enquérir de leur bien spirituel.

Le pays abonde en champs de millet, de froment, de maïs; il produit aussi des haricots, des pommes de terre, et quelque peu de carottes que les natifs cultivent. La dernière moisson a été si abondamment bénie que le pays est plein de ses produits et que beaucoup de fermiers sont venus faire ici leurs provisions de blé.

Je suis actuellement occupé à planter nos jardins. Frère Arbousset a eu la bonté de me fournir pour le mien quelques bons arbres qui forment une petite allée. Nous tâchons d'avoir ici presque toutes les espèces d'arbres fruitiers, amandiers, pêchers, pommiers, figuiers, pruniers, grenadiers. Nous avons aussi quelques petits chênes, le peuplier, le seringa, le saule-pleureur et le sureau. Tous ces arbres nous viennent de graines collectées çà et là parmi les fermiers de la colonie et à l'étranger. Ici le terrain est propre à tout, pourvu qu'il soit bien cultivé et qu'on le mette à l'abri des dégâts du bétail et des insectes. Quel agréable travail, quelle douce récréation, après les fatigues du travail, qu'un jardin que l'on plante et que l'on cultive dans l'espérance d'en jouir long-temps! Après que l'on a fait ce qu'on doit, Dieu envoie sa pluie qui fait croître les fruits, afin qu'ils servent à la fois à notre nourriture et à notre plaisir.

Les terres du Lessouto étalent partout une agréable verdure et sont couvertes d'innombrables troupeaux de bœufs, de chèvres et de brebis, marques réjouissantes de la prospérité des Bassoutos. De toutes parts la fumée des villages monte vers le ciel; les champs sont

traversés par mille sentiers; tout paraît être dans l'allégresse, à l'exception des bêtes sauvages et du gibier qui diminuent de plus en plus. Il y a pourtant encore dans les environs de la station des hyènes en assez grand nombre, et quelquefois des panthères visitent la montagne de Morija. Aussi, pour s'en défaire, frère Arbousset a-t-il apporté du Cap une trappe à loups, dans laquelle nous en avons déja pris une. Les frères qui ont fondé cette station avaient souffert beaucoup des bêtes féroces, et nous en souffrons encore. Il faut absolument leur payer chaque année, pour notre part, le tribut d'environ vingt brebis ou chèvres. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'elles déchirent les poulains de préférence à tout autre animal. Les frères en ont aussi considérablement perdu. — A ce propos je dirai que frère Arbousset tient un certain nombre de chevaux, qui nous sont très-utiles pour porter l'Evangile dans les environs et faire d'autres voyages indispensables.

Il me semble que le retour du missionnaire avec sa famille et les jeunes chefs a vivifié toute la tribu. L'église de Morija entend de nouveau le pasteur qu'elle aime, et plusieurs personnes sont venues de très-loin, rien que pour le saluer. Les chefs racontent tant et plus les incidents de leur voyage intéressant, et parlent avec admiration des manières des blancs. Moshesh surtout ne se lasse pas d'écouter ses fils, qui ont vu et entendu tant de choses dans la ville du Cap et en d'autres endroits de la colonie. — Mme Arbousset s'est donné la peine de faire, au Cap, une collecte en faveur des écoles de la Mission, et en particulier pour celle de Morija, que ma femme continue à tenir par suite de la mauvaise santé de cette chère sœur. Dernièrement, plus de quinze de nos élèves ont reçu des prix de sagesse et

d'encouragement, consistant, pour les garçons, en jaquettes et pantalons, et pour les filles, en robes, tabliers et mouchoirs.

Tandis que le Seigneur répand ainsi ses bienfaits sur nous personnellement et en général sur notre Mission, il éprouve sévèrement nos frères missionnaires de la Cafrerie. Ils ont dû quitter le pays, champ de leurs travaux, à cause de la guerre que le gouvernement anglais est obligé de faire aux Caffres, qui n'ont pas voulu se conformer aux traités qu'il avait conclus avec eux. La guerre était déjà commencée quand les missionnaires ont été invités par la Colonie à quitter leurs stations. Plusieurs ont même eu de la peine à s'en tirer la vie sauve, et l'un d'eux s'est vu forcé de partir seul, à pied, durant la nuit, et de laisser derrière lui sa famille. Ils ont perdu la plus grande partie de ce qu'ils possédaient; leur œuvre a été détruite, et ce qui est plus triste encore, plusieurs des Caffres convertis paraissent avoir été obligés de se joindre à leurs compatriotes pour prendre part à la guerre.

Les frères de la Société de Berlin se sont retirés à Béthanie, qui est située, comme vous savez, près du pays des Bassoutos. Ils se sont dernièrement rendus à Colesberg pour y acheter quelques habits, les leurs étant restés en Caffrerie. Les églises, les écoles, les instituts et les maisons des missionnaires ont été en grande partie détruites ou démolies. Voilà le fruit de plus de vingt années de travail et de sueurs perdu en quelques mois! Quelles épreuves! quel malheur! Il est bien doux, en présence de cela, de savoir que rien ne peut nous arriver sans la permission du Seigneur, et que toutes choses doivent contribuer à notre bien; et que nous lui devons être reconnaissants de ce qu'il daigne préserver notre pays des ravages de la guerre! Nous ne savons pas

comment les choses iront pour nous à l'avenir; mais nous sommes sous la garde de Dieu, qui, lui, le saura bien. Il me semble du reste, que tout ce que nous avons à craindre, ce sont les Caffres fugitifs qui pourraient bien se jeter dans le pays des Moshesh et y faire d'autant plus de mal que ce chef est allié des Anglais, et que cette raison seule suffirait pour porter les Caffres à lui chercher querelle. Quelque ami de la paix que soit Moshesh, il est même obligé, à l'heure qu'il est, de penser à préparer des guerriers dont il pourrait avoir besoin plus tard.

---

### *Arrivée de MM. Frédoux et Cochet à Motito.*

Nos lecteurs se souviennent sans doute que la dernière Conférence des missionnaires, tenue à Mékuatling, et dont nous leur avons donné le rapport, ayant appelé M. Lemue et M. Lauga aux fonctions de Directeur et de Sous-directeur du Séminaire indigène qu'elle a le projet de fonder, a désigné, pour les remplacer dans leurs stations, MM. Frédoux et Cochet, les derniers ouvriers arrivés d'Europe. Ces chers frères se sont en conséquence mis en route pour se rendre à Motito, et une lettre de M. Frédoux, en date du 25 août 1846, nous apprend qu'ils y sont arrivés après un voyage assez long, mais que n'a marqué aucun accident fâcheux ou extraordinaire. Nous regrettons de ne pouvoir insérer ici que quelques courts passages de cette lettrè, pleine d'ailleurs de détails intéressants. « Quand nous arrivâmes à Mamousa, dit M. Frédoux, il était onze heures du soir, mais plusieurs personnes, et entr'autres le chef Mosheu, se levèrent pour venir nous saluer. Le lendemain, qui était un dimanche, M. Lemue prêcha deux

fois à une assemblée nombreuse, qui se montra fort attentive. Il y avait là bon nombre d'âmes pieuses que le Seigneur a retirées du paganisme, et qui le servent avec simplicité de cœur. Nous éprouvions un vrai bonheur à nous trouver ce jour-là au milieu de ces chrétiens, et à unir nos prières aux leurs. Le lendemain, quand nous les quittâmes, la foule se pressait autour de nous pour nous saluer, comme on la voit se presser à Paris autour de quelque objet curieux à voir. Des multitudes de mains étaient tendues vers nous de tous les côtés. Nous en avions souvent trois ou quatre dans la nôtre, que chacun voulait avoir l'avantage de toucher, jusqu'aux plus petits enfants tenus dans les bras de leurs mères. Souvent dèjà nous avons été témoins de ces démonstrations affectueuses de la part des indigènes convertis et non convertis, et j'en ai toujours été profondément touché. »

M. Frédoux termine sa lettre par ces réfléxions qui ne seront pas nouvelles pour les amis de nos missions, mais que nous croyons bonnes à reproduire jusqu'à ce qu'elles aient porté des fruits abondants. « La disette d'ouvriers se fait vivement sentir dans ces contrées. Plusieurs Sociétés y ont des représentants, mais tous les postes sont loin d'être occupés. Dans le seul pays de Moshesh, il faudrait encore sept ou huit missionnaires. Chez les Koranas, parmi lesquels va se fixer mon ami M. Cochet, il en faudrait aussi plusieurs, tandis qu'il ne pourra pas même leur consacrer tout son temps, obligé qu'il sera d'en réserver une partie pour les gens de Mosheu, qui devraient certainement avoir à eux seuls un missionnaire. Dans les environs de Motito, il y aurait aussi à évangéliser bien des payens qui sont négligés, faute d'ouvriers. Voilà des besoins réels. Les connaît-on bien en France? Quelques-uns y pensent peut-être que cette partie de

l'Afrique sera bientôt suffisamment pourvue de messagers de paix. Il est loin d'en être ainsi. Qu'on nous envoie dix, douze nouveaux collaborateurs, et pour leur procurer des payens à convertir, nous n'éprouverons d'autre embarras que celui du choix. »

---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## GRAND ARCHIPEL D'ASIE.

*Missions anciennes. — Iles de la Sonde. — Les Moluques. — Célèbes.*

En lisant l'histoire des missions de ces îles, nous assistons à d'étranges mais instructives destinées. Il y a trois siècles, c'était précisément en l'an 1547, on en reçut tout-à-coup des nouvelles merveilleuses. Nos pères purent entendre raconter qu'un homme intrépide, que l'on surnommait, déja alors peut-être, l'Apôtre des Indes, voyait partout les multitudes idolâtres s'incliner à sa parole éloquente. François Xavier, après avoir converti à la foi catholique des milliers d'âmes dans le royaume de Travancore, dans les villes de la côte de Malabar, à Malacca, parcourait ce vaste archipel d'Asie que les Portugais avaient en partie assujetti à leur domination, et en peu de temps Banda, Amboine, Macassar, Ternate, les îles du More, s'étaient, disait-on, couvertes d'églises chrétiennes. — Un siècle plus tard, c'est aux Hollandais de faire reconnaître leur puissance dans ces lointains parages; de Java aux îles Moluques s'étendent leurs établissements de commerce, et l'Europe apprend

que partout le protestantisme fleurit sous leur protection; que Java compte cent mille baptisés, Amboine et les îles voisines cinquante églises, etc. — Lorsque l'esprit missionnaire, éteint presque partout au siècle passé, se ranime au commencement de celui-ci, que trouvent les premiers serviteurs de Christ qui visitent de nouveau le théâtre de tant de travaux? Hélas! des ruines d'un bout à l'autre de ces archipels magnifiques, qui enrichissaient des peuples chrétiens de leurs précieux produits, et qui n'en recevaient rien en retour. Un christianisme purement extérieur y avait été établi; il avait dégénéré de plus en plus, et enfin il se distinguait à peine de l'idolâtrie qui régnait à ses côtés. Les missions évangéliques modernes ont donc reçu du passé de sérieux enseignements, et grace à Dieu, elles savent en profiter, en aspirant moins à la promptitude et à l'éclat qu'à la réalité du succès, et en ne voulant d'autres moyens que ceux sur lesquels on a le droit d'attendre la bénédiction du Seigneur.

Il fallait certes une foi courageuse pour entreprendre de réparer tant de dégâts, et de relever les cloisons rompues de la vigne du Seigneur. Mais ce travail n'a affrayé ni la Société néerlandaise (de Rotterdam), qui est vouée exclusivement à l'évangélisation de ces archipels soumis à la domination de la Hollande, ni les dignes ouvriers qu'elle y entretient au nombre d'environ vingt-quatre. Les voyages du missionnaire Kam, ses prédications, et tous ses travaux poursuivis pendant dix-huit ans, semblent dépasser ce qu'on peut attendre des forces humaines. Le Brun, Hellendoin, Terlinden, et bien d'autres hommes d'élite y ont déjà donné leur vie. Maintenant c'est au missionnaire Baer, blanchi par plus de vingt-cinq années de fatigues et de privations, à Bruckner qui en compte davantage encore, à Riedel, à

Schwarz, et à leurs compagnons d'œuvre à nous dire que le Seigneur bénit leur ministère, que la vie reprend dans les Eglises anciennes, et que les idolâtres abandonnent leur voie pour s'attacher à Christ.

Telles sont bien les nouvelles que nous en recevons. Et pourtant s'il est quelque part une œuvre qui présente au missionnaire évangélique l'apparence de grandes difficultés, c'est celle qu'il trouve dans ces îles. Une population composée d'un mélange incroyable de nations et de races, des superstitions et des croyances non moins nombreuses, des langues et des dialectes tout aussi variés, voilà ce que le messager chrétien y rencontre à son arrivée. A la race primitive sont venus s'ajouter, dans des temps déjà anciens, ces Malais conquérants, et ces Chinois industrieux que nous avons déjà trouvés à Bornéo; puis des Hindous, des Arabes, des Siamois, des Japonais; puis enfin des Européens d'entre les nations diverses qui ont successivement possédé une partie des îles et acquis de la prépondérance dans les autres. Idolâtres grossiers, Boudhistes, sectateurs de Brama, mahométans, chrétiens ignorants ou superstitieux, tel est le champ que doivent cultiver les missionnaires dans le Grand Archipel asiatique. Nous le répétons; ils y ont déjà recueilli quelques belles moissons.

Sumatra semble, par son étendue, y réclamer la première place; mais elle n'en a occupé jusqu'à ce jour que la dernière. Des missions baptistes y étaient établies; elles donnaient à juste titre de grandes espérances; des événements politiques les ont fait suspendre. Après la mort cruelle des missionnaires américains Munson et Lyman, massacrés et dévorés par les Battas, en 1834, après les voyages entrepris en 1837 par M. Ennis, pour connaître l'état des tribus de l'intérieur, rien de suivi n'a été tenté en faveur d'une population qu'on porte à

six millions d'âmes. La prédication de la croix y rencontrerait sans doute une opposition violente au milieu des royaumes malais, qui sont à la fois musulmans et jaloux de leur indépendance. Mais plusieurs villes de la côte, mais les sauvages Battas eux-mêmes sembleraient disposés à l'accueillir; leurs superstitions portent l'empreinte de quelques vérités primitives; ils ont une langue déjà fixée, et ils ont en plusieurs lieux réclamé comme une faveur l'envoi d'un missionnaire. Le sang de Munson et de Lyman ne semble-t-il pas aussi demander qu'on aille leur prêcher l'amour de Christ?

Nous passons à la riche et populeuse Java. Là règne surtout le mahométisme, et pourtant le culte de Boudha y fut jadis partout établi. Les débris des temples consacrés à ce culte, magnifiques encore dans leur état de ruine, et les riches monuments d'une ancienne littérature annoncent que le Javanais, courbé maintenant et avili sous le joug que fait peser sur lui la religion du faux prophète, était parvenu à un haut degré de civilisation. Cette extension du mahométisme dans les îles asiatiques est un douloureux témoignage du coupable sommeil dans lequel a langui si longtemps l'Eglise chrétienne.

Nous avons dit que tout était à fonder de nouveau, il y a environ trente ans, dans cette colonie de Java qui s'était vantée de la conversion de cent mille naturels; mais que d'obstacles durent entraver l'œuvre des évangélistes qui entreprenaient cette tâche! La colonie venait de changer de maîtres; les autorités locales furent loin, pour la plupart, de favoriser la prédication du christianisme. Croira-t-on un jour, que les habitants d'un village boudhiste, qui, tout entier, désirait devenir chrétien et demandait des moyens d'instruction, reçurent pour toute réponse l'injonction de demeurer boudhistes?

Le sol des possessions hollandaises de l'Inde fut longtemps interdit à tout missionnaire étranger. Enfin la population chrétienne des principales villes (Batavia, Samarang, Sourabaya,) donnait par la corruption de ses mœurs un démenti continuel et sanglant aux instructions évangéliques des missionnaires. Aussi fut-elle laborieuse la carrière des ouvriers qui se mirent à la culture d'un champ si ingrat.

Ils furent aussi dès le commencement, comme ils sont encore à cette heure, hors de proportion par leur petit nombre avec les immenses besoins d'une île qui compte par millions ses habitants. Supper, Brückner, Medhurst se multipliaient. A la prédication, à l'étude des langues, aux écoles, ils joignaient d'abondantes distributions de Livres-saints et de traités; bon nombre de Chinois, des Malais mêmes, en recevaient des impressions sérieuses et se convertissaient. Mais Supper écrivait dans le sentiment de son insuffisance et en présence de la grandeur de sa tâche: « Quand j'aurais mille voix pour proclamer la Bonne Nouvelle, elles ne suffiraient pas» à des époques diverses, des missionnaires, dont le nom est honorablement attaché à l'histoire de l'évangélisation de la Chine, Milne, Abeel, Gützlaff, venaient soutenir pendant quelques instants les mains fatigués de leurs frères et combler les lacunes que la mort faisait au milieu d'eux. Des femmes chrétiennes, Miss Thornton, Mlle Combe, ont aussi paru sur cette scène changeante des missions de Java, et se sont dévouées à l'instruction des jeunes filles. Mais maintenant que reste-t-il de cette succession d'ouvriers et pour cette œuvre immense? Deux hommes, autant que nous pouvons le savoir: le missionnaire baptiste Brückner, à Samarang, le missionnaire hollandais Wenting, à Depok, près de Batavia. C'est depuis plus de trente-deux ans que le premier, qui, en 1836, se plaignait déjà du

déclin de ses forces, joint à des prédications incessantes, d'importants travaux littéraires. Sa carrière a été semée d'épines; longtemps il lui sembla que la bénédiction était refusée à ses efforts. Mais ce que sa parole ne paraissait pas produire sur ceux qui l'entendaient, ses nombreux écrits allaient l'opérer au-delà de son attente, jusque dans les plus lointains districts. En 1821 parut sa traduction du Nouveau-Testament, elle se répandit promptement en dépit des difficultés que suscitait le gouvernement colonial, et, aussi bien que ses traités, elle trouva des lecteurs avides. Sa maison était quelquefois comme assiégée par la foule ; d'autres fois il avait la joie de voir les solliciteurs arriver de plus de vingt lieues de distance. « Lit-on chez vous les livres chrétiens ? » demanda-t-il à un jeune Javanais venu de loin pour en chercher. « Certainement, » répondit-il, « ils nous font verser bien des larmes de repentance. » Non, ils ne sont pas perdus les longs et consciencieux travaux d'un Brückner, et de tant d'autres fidèles témoins de Jésus-Christ. Un fait récent est venu en donner une preuve frappante. Aux environs de Sourabaya, au Nord-Est de l'île, un réveil étendu vient de se manifester, dans un village d'abord, puis de proche en proche dans plus de dix ; le nombre de ceux qui sont sous l'influence de l'Esprit du Seigneur s'est élevé de vingt personnes à plus de cent-cinquante. Ils demandent avec instance des livres, et se sont construit une vaste cabane, où ils célèbrent entr'eux un culte chrétien, soit le dimanche, soit d'autres jours de la semaine. Cette nouvelle est donnée par le missionnaire Keasberry, de Singapore, qui s'est rendu au milieu d'eux, et qui admire, avec raison, cette œuvre de Dieu opérée sans le concours des missionnaires, mais qui paraît être le fruit de la semence répandue précédemment par eux.

Il y aura une centaine d'années qu'un Hollandais possédait non loin de Batavia une étendue de terrain de deux lieues de long et d'environ une lieue de large ; il y avait bâti un village où habitaient ses esclaves, Malais d'origine ; il offrit à ceux-ci de leur accorder leur liberté, ainsi que l'entière propriété de sa terre pour eux et leurs descendants, s'ils consentaient à se laisser instruire dans la religion chrétienne et à recevoir le baptême. Cette proposition extraordinaire fut acceptée, et leur bienfaiteur bâtit une église et une école, y établit un instituteur, et les plaça sous la direction spirituelle du pasteur hollandais de Batavia. Si ce zèle et cette générosité furent peu éclairés, ils n'ont cependant pas été sans bénédiction. Les descendants de ces esclaves libérés ont formé jusqu'à présent un petit peuple à part, menant une vie tranquille et exemplaire. Au commencement de ce siècle ils étaient environ deux cents, et quoique la plupart ne fussent chrétiens que de nom, il y avait pourtant chez quelques-uns une piété vivante. Leurs maisons sont propres, leurs terres bien cultivées. « Ce charmant petit village, écrivaient, en 1825, MM. Bennet et Tyerman, est entouré de grands arbres de diverses espèces, qui l'ombragent de leur feuillage ; on y respire un air de bien-être et d'habitudes pieuses, qui restaure l'âme lorsqu'on compare la lumière chrétienne qui éclaire cette petite terre de Goscen avec les épaisses ténèbres du mahométisme et du paganisme, dans lesquelles la presque totalité de la population de Java est encore plongée. » Telle est l'intéressante station de Depok, d'où le missionnaire Wentink annonce l'Evangile dans la contrée environnante.

Enfin de grands travaux se poursuivent encore pour procurer à toute la population de Java l'accès aux

Saintes-Ecritures. « L'œuvre qui m'est imposée est d'une difficulté extrême, écrivait, en 1844, un des missionnaires. Aucune langue au monde, sans en excepter le Chinois, n'est à comparer pour la richesse et pour la difficulté avec la langue javanaise... — Pendant mon premier séjour ici, j'avais traduit en Javanais des fragments de l'Ancien et du Nouveau-Testament, qui forment un recueil de lectures bibliques. Depuis mon retour j'ai encore traduit les quatre Evangiles, les Actes des Apôtres, les Psaumes et les cinq livres de Moïse. Si le Seigneur continue à me prêter son secours, j'espère d'achever la traduction de tout le Nouveau-Testament, et de frayer ainsi à des milliers de Javanais le chemin du salut éternel. Quand ils posséderont les Ecritures dans une langue qui leur sera intelligible, nous pourrons espérer d'en voir un grand nombre se convertir au christianisme; tout comme la langue et la civilisation javanaises se répandirent jadis sur tout l'archipel Indien, on verra peut-être la connaissance du salut suivre un jour la même marche. Notre temps est celui de la préparation; travaillons, espérons, prions, pour que le Seigneur fasse lever le soleil de sa grâce sur cette contrée. »

On croirait voir cet ardent désir sur le point de se réaliser, en lisant ces quelques mots écrits le 6 mars, 1846, par le même ouvrier infatigable : « J'ai maintenant plus que jamais la ferme espérance que le jour de la grâce est près de paraître pour les Javanais. Partout se manifeste un désir d'instruction chrétienne. Mon recueil de lectures bibliques, en langue javanaise, est avidement recherché et lu par des princes et princesses, et par des personnes de toutes classes. Vous savez peut-être déja que ma traduction complète du Nouveau-Testament s'imprime en Hollande. J'ai lieu de croire

que cette traduction sera claire et intelligible pour tout Javanais. Il s'en prépare une édition de deux mille exemplaires ; mais j'ai insisté pour l'impression de vingt-cinq mille exemplaires, qui seront à peine suffisants pour une population de huit millions d'âmes. »

---

Cette longue chaîne d'îles, qui, avec Sumatra et Java, forme l'archipel de la Sonde, depuis Bintang, à l'extrémité de la presqu'île de Malaca, jusqu'à la riante et fertile Timor qui avoisine aux Moluques, ces terres populeuses, qui reconnaissent presque toutes le sceptre de la Hollande, mais où il n'y a que ténèbres spirituelles, n'ont pu avoir qu'une faible part dans les travaux de la Société néerlandaise. *Riouw*, dans l'île *Bintang*, voisine de Singapore, est un des points de son activité missionnaire. Deux serviteurs de Dieu, Wentink et Gützlaff, ont travaillé dans cette île, d'où l'Evangile peut rayonner comme d'un centre dans beaucoup d'autres îles voisines; ils ont été réjouis par des preuves de la bénédiction du Seigneur ; ils ont vu l'action lente mais sûre de la lecture des Ecritures dans beaucoup d'âmes. M. Röttger a poursuivi après eux la même œuvre; il a voyagé, prêché, donné des soins médicaux aux malades d'un hopital fondé par lui-même ; il a pourvu de Bibles les Chinois, qui viennent par milliers s'établir à Riouw pour la culture du poivre, et qui, au bout de quelques années, rapportent dans leur pays natal le fruit de leur industrie ; et il bénit Dieu de ce que plusieurs d'entr'eux disent, avec une femme de cette nation qu'il a baptisée dans l'île de Banka : « La doctrine de l'Evangile me rend heureuse; j'ai rejeté pour toujours le culte des idoles, parce que j'ai la conviction en mon âme que

Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, est *mon* Sauveur; c'est en lui que je crois, c'est lui que j'aime et pour qui je veux vivre, et c'est en lui que je veux mourir. »

*Timor*, à l'autre extrémité de l'Archipel, Timor, dont rien n'égale les richesses végétales et minérales, et où commencèrent, au XVIIe siècle, ces premières missions hollandaises qui ont laissé des résultats si peu durables, n'a pas moins d'importance comme station missionnaire. Aussi la Société de Rotterdam y a toujours eu des ouvriers depuis Lebrun, qui le premier vint relever de leurs ruines d'anciennes Eglises, et qui les vit déja s'accroître jusqu'au nombre de trois mille membres. Une presse y est en activité. Les écoles, suivies par un millier d'enfants, commencent à être appréciées par les chefs. « Dans l'année 1843, dit le missionnaire Heymering, il s'en est ouvert plusieurs nouvelles aux environs de Kupang, l'une de quatre-vingt-huit enfants, tous fils de chefs de premier et de second rang, une autre de cinquante enfants, d'autres encore où les parents n'ont pas craint d'envoyer leurs filles; si tous les enfants qui nous sont annoncés arrivent, nous compterons bientôt dans nos écoles près de quatre cents enfants de chefs... » Quatorze païens adultes avaient été baptisés par lui à la même époque. Ces détails sont réjouissants; mais pour nous forcer de regarder davantage à Celui d'où nous vient le secours, ils sont accompagnés de la triste nouvelle, que dans l'île *Rotty*, voisine de l'extrêmité méridionale de Timor, un ouragan d'une violence sans égale avait détruit la maison du missionnaire Hartig, toutes les maisons d'école à l'exception d'une seule, et toutes les demeures des maîtres d'école dans l'île entière. M. Hartig dû chercher un refuge à Timor, et mille six cents enfants se sont trouvés tout-à-coup privés d'instruction.

Ni Bali, surnommée la petite Java, et peuplée de huit cent mille habitants d'une civilisation assez avancée, ni d'autres îles tout aussi considérables du même Archipel, n'ont entendu la voix des messagers de Christ.

---

Notre course rapide nous conduit aux MOLUQUES. Les richesses admirables de leur sol sont connues. Leurs habitants appartiennent aux mêmes races d'hommes que nous avons trouvées dans les îles de la Sonde. Nous ne pouvons nommer toutes les îles où la parole de l'Evangile est prêchée. Rarement elle a trouvé un terrain propice parmi ceux qui font profession de christianisme, et parmi les musulmans et les païens qui sont témoins de ce christianisme dégénéré et qui le méprisent. Que n'a pas travaillé et souffert pendant vingt ans le missionnaire Baer dans l'île *Makisser*, condamné à une entière solitude, en proie aux plus dures privations, oubliant sa langue maternelle, quelquefois près du tombeau, et voyant ses exhortations, ses larmes, ses prières laisser dans leur endurcissement des populations redevenues presque païennes! « Je me suis trouvé bien abattu depuis quelque temps, écrit-il un jour dans son journal ; de rudes combats se livrent dans mon cœur, et me privent souvent du sommeil. Le sentiment de mes propres misères, l'endurcissement de ceux qui se disent chrétiens, l'insubordination des enfants dans les écoles, les soucis qu'occasionnent notre état de dénuement, et l'abandon où nos amis semblent me laisser, tout cela me trouble et m'agite cruellement. » — Un autre jour nous lisons : « Je n'ai pu faire ma visite annuelle à l'île de Romane, parce que je manque de souliers; je n'ai pour chaussures que des

bottes que je me suis fabriquées moi-même tant bien que mal; mes enfants vont nu pieds, et ma femme porte des espéces de sandales. » — « Oh, combien j'ai besoin, s'écrie-t-il souvent, des prières des fidèles pour moi et pour mes pauvres insulaires ! Le souffle de l'Esprit de Dieu ne viendra-t-il jamais vivifier ces campagnes couvertes d'ossements désséchés ? Seigneur, j'attends ton salut. » Nous abrégeons le détail de ses souffrances, pour annoncer qu'une nouvelle station, celle de Waay, dans l'île d'Amboine, à été assignée à ce fidèle serviteur de Dieu, et que l'île de Makisser, si long-temps sourde à sa voix, a été abandonnée par la Société. Dans sa nouvelle sphère d'activité, Baer continue à combattre le bon combat de la foi; mais sa prédication paraît bénie, écrit-il à ses anciens amis de Suisse; (1) il voit couler des larmes sur les faces brunes des Malais, et des cœurs sont touchés. « Quand vous recevrez ces lignes, écrit-il dernièrement, trente années auront passé sur l'institut des missions de Bâle, et ma vie se trouvera partagée en deux portions égales : Les trente ans que j'ai vécu dans mon paisible village (Affoltern), et ceux que j'ai donnés aux missions. Qu'il me soit accordé de travailler fidèlement pour le Seigneur, jusqu'au moment où l'on dira : Le vieux frère Baer a été rappelé dans sa patrie d'en haut. »

*Amboine*, où nous venons de le suivre, a été pendant de longues années le centre d'où se répandait dans son inépuisable ardeur le missionnaire Kam, dont ce journal a déja mentionné les nombreux voyages, et qui, cherchant à réveiller d'île en île d'anciennes Eglises dégénérées, s'est trouvé enfin avoir quatre-vingts troupeaux à

(1) M. Baer est natif du canton de Zurich et il a terminé à Bâle sa préparation à la carrière missionnaire.

visiter et à diriger. Ses successeurs, dont plus d'un a déjà succombé, poursuivent cette tâche. A Amboine est une imprimerie missionnaire et un séminaire confiés aux soins de M. Roskott ; soixante-quatre écoles, suivies par sept mille deux cents enfants, appartiennent à cette mission, qui comprend, avec Amboine, les îles voisines de Saparua, de Haruko et de Nussalaut.

---

Enfin nous atteignons Célèbes, qui, en terminant cette revue succinte des missions de la Notasie, nous laissera de douces impressions et de grandes espérances. Deux millions d'habitants étrangers à l'Evangile, et des villages entiers demandant avec instance l'instruction, ne pouvaient être oubliés par les chrétiens de la Hollande. — Les premiers missionnaires, en particuliers Hellendoorn, (de 1826 à 1839) y moissonnèrent comme à pleines mains. Reidel et Schwarz à leur arrivée (1831) entendirent de tous côtés des expressions comme celle-ci : Instruisez nous ; procurez nous *le Livre qui dit tout !* Et six ans plus tard, le premier écrivit que son travail ne cessait d'augmenter et d'être béni par le Seigneur, et qu'en particulier rien ne pouvait donner une idée des rapides progrès des enfants. « Qui aurait pu croire il y a trois ans, s'écriait en pleurant un vieux chef, que ces sauvages enfants des forêts acquerraient tant de connaissances ! » Les maisons d'écoles, les chapelles se bâtissaient comme d'elles-mêmes. — Ces beaux succès ont été remportés, non sur les Malais qui, en qualité de mahométans, repoussent pour la plupart avec violence la doctrine du salut; mais dans la partie la plus septentrionale de l'île, aux environs de Manado, parmi ces Harfours, ou Alfores, qui en sont les habitants primitifs. Peu d'années ont suffi pour amener quatre mille enfants

dans les écoles des missionnaires. « Même dans le temps de la récolte du riz, écrit M. Riedel, lorsque presque toute la population couche dans les rizières, afin de ne pas perdre de temps en se rendant de leur demeure au travail, il vient tant de monde au culte du dimanche, que le nouveau temple, bien plus spacieux que l'ancien, se trouve complètement rempli. » — Les dernières nouvelles sont de la même nature. Si nous ne pouvons les donner à nos lecteurs que brièvement, sans aucun de ces détails qui ajoutent à leur intérêt, ils y suppléeront en se rappelant de quel prix est chaque âme amenée au Sauveur. « Le zèle pour l'instruction continue à s'accroître, écrit le même missionnaire. Le 31 mars, j'ai reçu quarante-six nouveaux membres ; bien des larmes ont coulé, chose rare dans ce pays-ci. » M. Schwarz, après de longues et pénibles semailles à Langowang, voit des personnes de tout ordre et jusqu'à des prêtres païens demander le baptême ; peu de mois se sont passés sans de nouvelles recrues pour l'Eglise, ce mouvement s'étend dans de nouveaux districts. Tous les missionnaires annoncent des nouvelles semblables. Lorsque M. Wilken se rendit au mois d'août 1844 au village de Fataarang, il y trouva une cinquantaine d'Alfores, qui avaient abjuré l'idolâtrie et demandaient instamment le baptême ; quelques mois plus tard il y inaugura une chapelle et baptisa vingt personnes, du nombre desquelles étaient le chef du village et quatre prêtres. A Wuwukh, M. Herrmann a baptisé, le 24 novembre 1844, vingt-cinq Alfores, de l'âge de quarante à soixante-dix ans. Le même missionnaire s'étant rendu quelques jours après à Kumelembuain pour visiter l'école, fut fort surpris d'y trouver une jolie petite maison neuve destinée au maître d'école, ainsi qu'un autre bâtiment presque terminé et propre à servir à la fois de maison d'école et de chapelle. Les

Alfores, qui avaient résolu d'abandonner l'idolâtrie et de se faire instruire le dimanche, avaient gardé le secret sur ces constructions, afin de causer une agréable surprise au missionnaire, à sa première visite.

La Société de Rotterdam, désirant de prendre toutes les mesures propres à faire prospérer, moyennant la bénédiction de Dieu, ses Missions de la Notasie, a chargé un de ses membres, M. le pasteur de Rhyn, d'en visiter toutes les stations. Il doit être parti au mois d'août 1845, pour ce long et important voyage. Puissent les travaux pour le règne de Dieu en recevoir une nouvelle impulsion !

---

# VARIÉTÉS.

## COUP-D'OEIL SUR LE KALAGARI.

### II.

### *Les plantes.*

Le voyageur sérieux ne saurait traverser un pays sans en observer les productions naturelles, ni jouir de l'ombrage des forêts, sans remarquer au moins les plus beaux d'entre les arbres qui le lui donnent. Je vais essayer de faire connaître quelques-uns de ceux qui croissent dans les plaines du Kalagari.

L'un des ornements les plus curieux de ce pays, est le *Mogonono*. Les natifs donnent ce nom à une très-belle espèce de protée, dont les feuilles argentées ont une teinte si douce et si gaie, que les yeux s'y arrêtent toujours avec un grand plaisir. Ses graines ailées, d'un rouge

foncé, et suspendues en bouquet aux aisselles des feuilles, forment un contraste non moins agréable avec la blancheur de celles-ci. Son bois est de couleur safran, de longue durée, et à ce titre employé fréquemment par les natifs dans la construction de leurs maisons. Ce protée se trouve aussi aux environs de Motito, et je le mentionne d'autant plus volontiers qu'il nous a fourni les châssis de nos portes et de nos fenêtres.

Mais comment nommer le protée sans se rappeler aussitôt le *Mimosa*, son voisin. Ces deux arbres aiment le même sol, les mêmes plaines, mais appartiennent pourtant à deux familles bien distinctes. Tandis que le premier, avec ses rameaux délicats et comme aëriens, abandonne au souffle des vents ses tendres feuilles, dont le bruissement délecte l'oreille et fait penser au tremble de nos forêts, l'autre, au contraire, par sa tête chevelue et compacte, par son tronc colossal et ses branches musculeuses, semble être le symbole de la stabilité et de la force. Et que d'années il peut résister à la véhémence des tempêtes ! Par sa forme, il ressemble à nos plus beaux pommiers, et son feuillage, toujours vert, offre un refuge délicieux au gibier, qui aime à se mettre sous sa protection, pendant que le soleil étincelant passe son méridien. Il y a, du reste, réciprocité de bons offices entre cet arbre et les animaux qu'il rafraîchit de son ombrage. On remarque que ceux-ci sont très-friands des gousses qui contiennent sa semence, peut-être parce que la pesanteur de cette semence facilite leur digestion : à la manière du gravier qu'avalent certains oiseaux, ou peut-être aussi par la vertu qu'elle a de fermenter dans leur estomac, comme fait le pois. Quoiqu'il en soit, ces hôtes généreux, en quittant l'ombre salutaire de leur bienfaiteur, vont répandre au loin ses graines, dont le germe n'a nullement souffert par son séjour dans leurs intestins. Sans cet

auxiliaire, une graine si lourde, tombant toujours au pied de l'arbre, courrait grand risque d'y être étouffée. Les natifs, frappés de la forme de cet arbre, lui ont donné le nom de *Mokala* (ramosus) du mot *kala*, qui signifie *rameau.* Les modernes ayant remarqué que ses feuilles étaient la nourriture favorite de la giraffe, ont associé son nom à celui de cet élégant quadrupède, en l'appelant *mimosa girafea.* Ce nom est, en effet, bien propre à faire ressortir une de ces harmonies que la sagesse divine s'est plu à répandre parmi ses œuvres. Qui ne serait frappé de la proportion qui existe entre la taille gigantesque du cameleopard et celle de l'arbre qui l'alimente. Nul autre quadrupède ne saurait paître en si haut lieu. Pourvue, d'ailleurs, de lèvres fortement cartilagineuses, et d'une langue qui peut s'allonger comme une main, la giraffe ferme ses naseaux et enfonce sans crainte sa tête délicate dans les rameaux épineux du mimosa, pour en extraire sa nourriture.

Les natifs, eux aussi, recherchent le mimosa et aiment singulièrement à bâtir leurs maisons sous l'abri de ses magnifiques parasols. Bien qu'ils fassent insensiblement disparaître ces arbres, en mettant le feu au pied de leurs troncs, pour les dépouiller de leurs branches et en construire leurs kraals, les petits chefs ont toujours soin d'en conserver un dans la cour commune, où les hommes du village se rassemblent pour préparer et coudre leurs peaux. Jamais une troupe de chasseurs, ou une caravane de voyageurs, n'est plus heureuse que lorsqu'elle peut passer la nuit dans une forêt de mimosas. Ils se groupent dans l'obscurité autour d'un vieux tronc embrasé. Ils y dépècent et font cuire le produit de la chasse du jour, assaisonnant la fête par le récit d'aventures burlesques; puis, ainsi restauré, chacun s'enveloppe dans son *kobo*,

les pieds tournés vers le brasier, et peu soucieux de ce qui se passe autour de lui.

Il est un autre peuple encore pour qui ces belles forêts ont un charme perpétuel, ce sont les oiseaux des cieux. C'est là qu'aussitôt que les premiers rayons du soleil commencent à dorer les cimes touffues des arbres, la tourterelle (columba risaria) fait entendre ses roucoulements tendres et plaintifs, sorte de salut matinal que répètent au loin ses compagnes. C'est là aussi que l'aigle et le milan viennent établir leurs aires, et que, perchés sur quelques rameaux secs, ils épient les innocentes tourterelles, qui, les apercevant, interrompent tout à coup leurs chants et s'enfuient épouvantées. Les loxies suspendent aux branches leurs nids flexibles, pour les soustraire aux ruses de l'astucieux serpent. Des passereaux, nommés *kuéréré*, à cause de leur cri, y construisent des villes, où se trouvent réunis, pères, grands-pères, et petits enfants, ajoutant chaque année de nouvelles chambres à l'édifice, jusqu'à ce que les bras vigoureux du mimosa s'affaissent et tombent sous la charge. Le pic et le toucan grimpent sur son tronc, et vont chercher sous son écorce écailleuse un ample repas de larves et d'insectes. Quand le premier bâtit son nid, la forêt retentit de ses formidables coups de bec, et il est plaisant de le voir quitter précipitamment son ouvrage, pour inspecter avec soin le côté opposé du tronc, et s'assurer s'il n'est déjà pas percé d'outre en outre. Là se voient aussi des étourneaux, d'un bleu foncé éblouissant, et des geais plus richement parés que ceux de nos climats, passant de temps en temps d'un arbre à l'autre avec l'éclat et la vivacité d'un trait de lumière. Rien de plus animé que ce tableau. Ce qui vient l'assombrir un peu, c'est que le lion fait souvent son gîte dans les buissons qui croissent au

pied du *Mokala ;* et que le ceraste (serpent à cornes) se glisse quelquefois dans ses branches, d'où son œil enflammé épie les gazelles paissant dans la plaine. Au dire des natifs, les bonds de ce serpent sont horribles, et pour saisir une proie, il peut sauter d'un arbre à l'autre en s'élançant sur les branches. Il n'étrangle pas sa victime dans ses replis, comme le serpent divin, mais son venin est assez violent pour donner la mort à un bœuf. (1)

Outre le *mokala*, on trouve dans le Kalagari cinq autres espèces de mimosas : le *moka*, très-ressemblant au premier, mais moins gigantesque ; le *mokuékuélé*, qui diffère des espèces précédentes par ses fleurs jaunes et pourprées ; le *mokolo*, arbrisseau à feuilles blanches d'une grande beauté ; le *mangana*, qui, formant souvent un fourré impénétrable, déchire et lacère sans miséricorde tout ce qui en approche ; et enfin le *séké*, arbuste misérable et vivace, qui s'élève rarement à un pied au dessus du sol, mais qui, nonobstant sa petitesse, sait se faire respecter des hommes, en les obligeant à se détourner pour éviter son contact. Il a d'ailleurs, comme toutes les autres plantes, son utilité, car ses gousses, nombreuses et énormes pour sa taille, servent de pâture au gibier.

Parmi ces mimosas, il n'y a guères que l'arbre à la giraffe, dont le bois puisse être employé en charpente. L'espèce connue sous le nom de *mimosa nilotica*, très-abondante dans la colonie, est une grande ressource pour ces pays, où l'on manque de bois de construction ; mais ce bois a l'inconvénient d'être promptement rongé des vers. Il n'en est pas de même du *mokala*. Comme il croît lentement et dans un sol fort sec, il est, pour ainsi dire,

---

(1) Il n'y a que quelques semaines qu'un bœuf, appartenant à un habitant de notre station, a péri de cette manière.

indestructible. (1) Les natifs ne l'emploient guères qu'au chauffage. Cependant, les dames béchuanases d'autrefois trouvaient moyen d'employer ses gousses au profit de leur vanité ; elles en faisaient des sonnettes qu'elles s'attachaient aux chevilles des pieds, sans doute pour attirer les regards des passants. Je ne ferais pas mention de cette coutume puérile et bizarre, si elle n'avait pas existé dans les temps les plus reculés, comme on peut s'en convaincre en lisant les reproches que le prophète Esaïe adressait à cet égard aux filles dégénérées du peuple d'Israël.

Le *motlopi* est une autre production du Kalagari. Dans la langue du pays, le mot qui le désigne signifie l'*élégant*, éloge bien mérité, car il y a peu d'arbres, sous quelque climat que ce soit, qui le surpassent en beauté. Il revêt toutes les formes imaginables, mais en général on peut dire qu'il a beaucoup de traits de ressemblance avec l'olivier. Ses feuilles menues, serrées, d'un vert très-foncé, et qui le plus souvent se trouvent dans le voisinage des feuilles argentées du protée, donnent un charme inexprimable à la forêt. L'écorce blanche et délicate, dont son tronc est revêtu, rehausse encore sa beauté. Je n'ai jamais vu ses fleurs, mais on dit que le fruit qu'il porte est une grappe dont le goût rappelle celui de nos raisins. Ayant eu la curiosité de goûter son écorce, j'ai été frappé de la ressemblance que son amertume offre avec celle du quinquina. Ses racines, profondément enfoncées et fort tendres, servent souvent à apaiser la faim des Bakala-

---

(1) On a conjecturé que le bois de *gopher*, qui servit à la construction de l'arche de Noé, devait appartenir à cette espèce. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Mokala eut été assez dur pour rester vingt-six ans sur le chantier.

garis, qui, les pilant sur des pierres, en font un pain grossier, mais nourrissant; elles fournissent, de plus, un breuvage sucré, rafraîchissant et légèrement acidulé. Qui sait si, préparées convenablement, elles ne donneraient pas une fécule très-saine, et si son écorce, livrée à l'art du chimiste, ne fournirait pas un nouveau remède contre les fièvres intermittentes? Le motlopi abondait, il n'y a pas encore bien longtemps, entre Motito et Morokoeng, mais, à l'heure qu'il est, on peut dire de lui que *il n'est plus*. Une plaine, de trente à quarante lieues de circonférence, raboteuse, couverte de pierre calcaire, et située aux environs de Morokoeng, est maintenant tristement jonchée de troncs et de rameaux desséchés, dépouilles funèbres du motlopi. La forêt verdoyante, où les pauvres d'alentour se donnaient rendez-vous pour cueillir les raisins du pays, où les oiseaux de l'air venaient aussi prendre leur part du festin, a disparu, et, à la place qu'elle occupait, le sol a été complètement envahi par une autre génération, le *mangana*, nouveau maître, rabougri, épineux, auquel on ne peut toucher sans en être douloureusement déchiré. Une vingtaine d'années a suffi pour changer la face de cette plaine malheureuse, qui, comme Eden, s'est presque subitement convertie en un champ de ronces et d'épines. Peut-être est-ce afin de forcer à la culture de la terre et à la civilisation, les hommes vicieux et oisifs de ces contrées, que Dieu leur refuse, pour l'avenir, ces fruits qui croissent d'eux-mêmes. La même chose se peut dire du gibier, qui lui aussi diminue partout sous l'artillerie des armes à feu, et qui, à mesure que la civilisation s'avance, disparaît rapidement pour faire place aux troupeaux plus régulièrement substantiels des moutons et des bêtes à cornes.

Aux ressources que fournissent aux pauvres de ces contrées les raisins et les racines du motlopi, viennent

se joindre celles qu'ils trouvent dans plusieurs baies, qui mûrissent en différentes saisons. Telle est la nèfle sauvage, fruit très-acide, il est vrai, mais qui vient fort à propos, durant les grandes chaleurs de l'été. On ne trouve le néflier que le long du désert, sur les bords du lit desséché de la rivière Moshaoeng, et en général dans les rochers et sur les lieux élevés ; il disparaît dès qu'on arrive dans la plaine sablonneuse. Tel est encore le fruit du *kureboom* (*sophora capensis* de Linné), qui appartient à cette famille de plantes que les botanistes ont distinguée par le nom *d'unisexuus*, parce que, comme ce nom l'indique, ce sont des individus séparés qui portent les fleurs mâles, et les fleurs femelles. Le fruit du sophora est un drupe, recherché comme aliment par les Kalagariens. Telles sont, enfin, les baies connues sous le nom de *morobe*, *lotlage*, ou raisin des jackals, *lipochoa* et *littletloa*. Ces deux derniers sont produits par des arbrisseaux appartenants à la famille des rosacées. Ces fruits, médiocrement charnus, contiennent un noyau multiple, et peuvent se conserver une année et même plus. Les natifs en retirent une nourriture saine et quelquefois aussi un breuvage agréable. Ils ont donné à nos raisins le nom de leur *littletloa*, bien qu'ils ne lui ressemblent que très-imparfaitement, soit pour le goût, soit pour la forme. Ce sont là du reste les baies sèches que les Béchuanas des villes populeuses vont mendier auprès de leurs vassaux du désert.

Un autre arbrisseau, qui mérite d'être mentionné, est le *motolo*, dont les rameaux, employés en guise de briquets, rendent de grands services aux habitants de ces contrées. Ses branches se recourbent en forme de cerceaux; sa fleur, à quatre étamines et à corolle monopétale, a la couleur du lilas, et son fruit est une baie rouge de la grosseur d'un pois. C'est, dis-je, au moyen de ce

bois que les natifs obtiennent du feu. Le procédé qu'ils emploient pour cela, consiste à prendre deux buchettes d'environ quatre pouces de longueur, dont l'une est placée à terre, avec une légère entaille au milieu, et l'autre plantée perpendiculairement dans cette entaille. En faisant ensuite tourner avec vélocité ce dernier morceau entre les paumes des mains, le bois ne tarde pas à donner de la fumée, puis à s'enflammer. Cette opération, si simple en apparence, ne réussit pourtant pas à tout le monde; il faut en avoir l'habitude. Les hordes sauvages de Mousselekatsi ne connaissaient pas ce procédé, ou ne savaient pas le pratiquer, puisque dans leurs lointaines et cruelles expéditions, ils avaient toujours avec eux un porte brandon, comme on a des portes-drapeaux dans nos armées, dont l'office consistait à transporter un tison ardent, d'un campement à l'autre. Aujourd'hui, les Béchuanas ont reçu des Européens l'usage des briquets, mais, en reconnaissance des services que leur a rendus l'arbrisseau dont je parle, ils lui ont conservé le nom de *lotolo*. Pour leurs voisins plus arriérés du Kalagari, le *motolo* n'a rien perdu de son prix.

Le sol, à la fois léger et profond, de ce pays, est particulièrement favorable aux plantes bulbeuses. C'est à elles et aux bruyères que le désert est redevable des couleurs brillantes et variées dont il se pare quelquefois. On remarque que les bulbes qui croissent à fleur de terre, sont protégées contre la sécheresse, par un nombre presqu'incroyable d'enveloppes. L'embryon, caché dans ses langes, reste inactif, mais en sûreté, jusqu'à ce que les pluies viennent développer et mettre au jour sa tige somptueuse. Vers le printemps, lorsque les vents du nord commencent à souffler, la plante desséchée se détache du col de la racine et va rouler dans les plaines, disséminant ses graines partout sur son passage. Quelques

bulbes ont une enveloppe unique, mais calleuse, qui suffit à la garantir de la chaleur; d'autres, qui n'en ont qu'une très-mince, s'enfoncent, on ne sait comment, jusqu'à deux pieds de profondeur, dans la terre, et trouvent néanmoins la force de faire éclore, à sa surface, leur calice délicat. — Les tubercules ne sont pas moins abondants dans le pays. On en compte, en y comprenant quelques autres racines, une trentaines d'espèces qui servent à la nourriture des hommes ou des animaux. Il en est qui contiennent un jus pur et transparent comme de l'eau, en assez grande quantité pour qu'un seul suffise à désaltérer un homme. Mais la plus remarquable de ce genre de plantes est, peut-être, le *tama*, qu'on appelle le pain des pauvres. Sa racine, d'une couleur rosée et d'une grosseur énorme, ne peut se comparer à rien mieux qu'à la betterave, dont elle a d'ailleurs les qualités. Jeune, elle est tendre et succulente, mais a l'inconvénient de devenir filandreuse en vieillissant. Le *tama* a d'ailleurs sur la betterave l'avantage de produire, pour graine, un beau marron, d'un goût assez agréable.

La couleur vive de cette plante me rappelle le *mositsana*, autre production du Kalagari, que l'on trouve aussi dans toute la partie du sud de l'Afrique qui est au delà du fleuve Orange. Cette racine, longue d'environ un pied et demi, croît horizontalement et donne naissance à une souche très-prolongée, qui se développe sous le sol à l'abri de la sécheresse et des accidents. La tige qui perce souvent au pied ou dans le voisinage du *mimosa girafea*, son noble parent, est elle-même, par ses feuilles, sa fleur et ses gousses, un mimosa en miniature. La fève contenue dans ses gousses se mange à la manière de nos fèves d'Europe, et la racine fournit aux Béchuanas le *tannia*, qui donne à leurs cuirs une couleur rougeâtre. Cette

plante est herbacée dans le sud, mais devient ligneuse à mesure qu'on avance vers les tropiques.

Je terminerai cette énumération des légumineuses par le *tloöu*, qui se cultive avec avantage auprès du lac Mokhoro, et aux environs de Littakou et de Mosiga. Ce n'est qu'un haricot, mais qui, au lieu de donner ses gousses à l'air et sur sa tige, les émet sous terre; d'où il résulte que la graine du tloöu est fort tendre, et par son goût tient à la fois du haricot et de la pomme de terre. Cette plante ne croît pas sans culture, et pour qu'elle produise davantage, on butte ses racines, comme nous le faisons en Europe à la pomme de terre. Aucun légume ne conviendrait mieux que celui-ci au sol sablonneux de l'Afrique centrale.

Je passe maintenant aux cucurbitaires, qui se plaisent tellement dans ces climats que, durant la saison pluvieuse, on en voit pour ainsi dire à chaque pas surgir quelque espèce. Courges calebasses et à trompettes, courges moyennes et diminutives, courges lisses et aiguillonnées, courges rampantes et grimpantes, concombres, pastèques, coloquintes et coloquinelles très-amères, tout cela, ou à peu près, s'y trouve.

Au nombre des espèces cultivées, est la courge à bouteille *(cucurbita lagenaria)*, que l'on voit souvent grimper comme une vigne, le long des murs de l'humble hutte des pauvres, et au mois d'avril, en couvrir le toit conique comme d'un réseau de verdure. Cette espèce se distingue des autres, par sa corolle blanche. Les plus grosses calebasses servent à fabriquer des cuillères; des plus petites on fait des tabatières. Quant à la pulpe de cette espèce de courge, j'ai lu quelque part, que sur les côtes occidentales d'Afrique on la regarde comme un poison violent. Les naturels de nos contrées, dont les usa-

ges ont d'ailleurs tant de rapport avec ceux des nègres de l'ouest, ne la considèrent point comme telle. Quoiqu'ils en aient toujours usé comme aliment, on n'a jamais ouï dire qu'il en fût résulté d'accident, et s'ils la dédaignent quelquefois, c'est uniquement lorsqu'elle se trouve trop amère.

Les coloquintes que cultivent les Bakalagaris, sont inférieures en qualité à la citrouille commune, mais elles compensent ce défaut par leur multiplication, qui est vraiment prodigieuse. On en voit quelquefois des champs entiers, où l'on aurait peine à poser le pied sans en heurter quelqu'une. Comme le millet ne croît pas dans ces contrées, ce sont, ainsi que je l'ai déjà dit, ces légumes grossiers qui, coupés par tranches et séchés au soleil, servent d'approvisionnement durant une partie de l'hiver. J'en ai vu, sur les bords du désert, en 1831, de vastes champs, où croissaient, pêle-mêle avec elles, d'excellents melons d'eau.

Quant aux coloquintes qui croissent sans culture, elles sont très-amères. Semblables au *cucumis colocyntus*, qu'on appelait en hébreu *vigne sauvage*, et dont l'amertume arracha aux disciples d'Elisée cette exclamation: *O homme de Dieu*, *la mort est dans le pot*, nos coloquintes africaines font faire plus d'une grimace aux natifs, qui ont la démangeaison de goûter de tout. Malgré cela, l'utilité de cette plante est évidente. Les bœufs de charge du voyageur s'en engraissent et s'en désaltèrent. Lui-même en étanche sa soif, lorsque l'eau de ses outres est épuisée, et il peut, en les exposant à l'action du feu pour en diminuer l'âcreté, en extraire une abondante liqueur. Les pauvres Kalagariens y ont si souvent recours, pour eux et pour leurs chèvres, que, chez eux, le mot de *coloquinte* est synonyme de celui d'*eau*. Comme la graine du mimosa, les pepins de la coloquinte sont propagés au

loin par les animaux; c'est ce qui explique leur immense multiplication, surtout auprès des vieux kraals abandonnés, aux environs desquels le bétail l'a semée avec profusion.

Les animaux contribuent aussi, quoique d'une manière différente, à propager une très-belle plante campaniforme que l'on trouve partout. Sa graine, qu'on prendrait pour une véritable écrevisse, est pourvue de griffes ou vrilles si crochues qu'elle s'attache avec tenacité, soit à la toison, soit à la queue traînante des quadrupèdes; et, ainsi cramponnée, elle fait souvent avec eux un trajet de plusieurs lieues. Les Béchuanas, frappés de la forme crochue de cette semence, en ont fait le symbôle de la perversité, et au mot de *sekhopo*, par lequel ils la désignent, ils ont donné le sens de *crochu* et de *pervers*, de même que les latins ont tiré *perversitas* de *per* et de *verto.* (1)

Une autre production curieuse de ces contrées, est le *tunya* (explosion), qui, par son mode de dissémination, a du rapport avec la balsamine. C'est une petite plante annuelle, à corolle simple, ayant un calice composé très-semblable à un portefeuille, et dont chaque fleur s'épanouit successivement dans l'espace de quelques semaines. La graine est une capsule, à deux ventricules, qui, dès le moment où elle sent l'eau, se gonfle et se rompt en lançant au loin, à plusieurs pieds, les semences qu'elle contient. De là le nom que les natifs lui ont donné.

Remarquons ici, du reste, que, malgré leur grossièreté, les habitants de ces déserts ont découvert les traits, qui

---

(1) Le nom de cette plante est l'*harpagophyton procumbens*, figurée dans le 5ème volume des *Icones selectæ* de M. Benjamin Delessert.

*Rédacteurs.*

distinguent la plupart des plantes qui croissent autour d'eux. Il n'en est presque pas une qu'ils n'aient désignée par un nom, et qu'ils n'emploient à quelque usage. Ainsi, la glu, dont ils se servent pour prendre les oiseaux, se tire, dans quelques régions du Kalagari, du fruit du chèvre-feuille qui y abonde, et ailleurs, de la sève visqueuse de certains arbres. En brûlant certaines plantes rampantes et résineuses, ils les convertissent en poix. Les Masaroas, ou Bojesmen, connaissant les poisons végétaux les plus violents, les savent mêler au venin des serpents, pour en empoisonner leurs flèches. Les plantes, dont les docteurs ou *lingakas* font usage en médecine, sont presque innombrables. Il en est dont ils connaissent avec certitude les qualités astringentes; d'autres qu'ils emploient avec efficacité comme vomitifs; d'autres encore qui, prises intérieurement, sont un bon remède contre la morsure des reptiles venimeux. Sans doute que l'ignorance mêle à ces connaissances pratiques beaucoup d'abus et de superstitions, mais il n'en est pas moins vrai que leurs observations ne sont pas à dédaigner, et que, dans bien des cas, elles ont conduit à des découvertes utiles.

Je m'arrête. Mes connaissances en botanique sont trop bornées pour que je pense avoir aperçu la millième partie des merveilles du règne végétal, qu'il a plu au Créateur de donner pour ornement à ces déserts. Mais le peu que nous en avons pu discerner, suffit pour remplir nos cœurs de joie, et pour nous enseigner qu'en ceci, comme en toutes choses, il est souverainement sage, souverainement bon et souverainement adorable.

Dans un prochain article, je me propose de vous parler des principaux animaux du Kalagari.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### STATION DE BÉRÉE. — Lettre de M. Maitin.

*Baptême de cinq néophytes. — Nouveaux candidats pour le baptême. — Augmentation du nombre des auditeurs.*

Bérée, le 25 août 1846.

Messieurs et chers Directeurs,

« Je suis heureux de pouvoir vous annoncer qu'aux sentiments pénibles, qui remplissent si souvent mon cœur, en présence de l'opposition à l'Evangile que manifestent les habitants de ma station, succèdent de temps en temps des sentiments plus doux qui me font oublier mes peines et me permettent de me livrer à la joie et à l'espérance. Bien humble encore aux yeux de la chair, l'œuvre qui se fait à Bérée est grande déja aux yeux de la foi, car c'est l'œuvre de Dieu et non celle de son serviteur et de sa servante, qui font tous les jours l'expérience que si le cœur n'est pas ouvert d'en haut, il ne peut ni comprendre ni recevoir la bonne nouvelle dont ils sont porteurs. Mais cette grâce, qui fut autrefois accordée à Lydie, quelques-uns de nos pauvres Bassoutos l'ont aussi reçue, et dès lors, de païens dégradés

qu'ils étaient, ils sont devenus nos frères et nos sœurs en Christ, et nos chers enfants dans la foi.

« C'est un peu tard que je viens vous annoncer, Messieurs et chers Directeurs, que, le 7 juin dernier, j'ai eu le privilége de consacrer au Seigneur par le baptême cinq de mes candidats, qui avaient, pendant plus d'un an, donné des preuves de la sincérité de leur foi. Confident des troubles et des angoisses qui avaient signalé le moment de leur réveil spirituel, j'ai eu le bonheur d'être témoin du développement de leur nouvelle vie, et des effets que produit toujours l'Evangile dans la conduite de ses disciples. Deux de ces chers néophytes, en particulier, ont été appelés à supporter bien des persécutions, et à mettre en pratique ce précepte du Sauveur : *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps.... Mais craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a le pouvoir d'envoyer dans la géhenne.* La cérémonie de leur baptême avait attiré un grand nombre de païens, auxquels je me sentis heureux de pouvoir adresser la parole. Comme de coutume, nos amis de Thaba-Bossiou étaient venus, accompagnés des membres de leur Eglise, partager nos émotions et nos joies ; et au service de l'après-midi, les missionnaires et les membres de leurs troupeaux resserrèrent les liens qui les unissent les uns aux autres en s'approchant ensemble de la table sacrée, où étaient déposés les gages de leur commune rédemption ; la solennité de cet acte saint ne souffrit pas de ce qu'il nous manquait un édifice assez vaste pour contenir tout le monde qui s'était rendu à Bérée. Ce beau ciel étendu sur nos têtes et l'enceinte des montagnes qui nous environnent ne pouvaient-ils pas nous servir de temple, et ajouter à nos impressions, en nous redisant la grandeur et la puissance du Dieu qui nous a rachetés ? Oui, il

était au milieu de nous, le Dieu de l'univers. Nous sentions sa présence et savourions son amour. Nous éprouvâmes sans doute quelque chose de ce que ressentiront les élus de toutes les nations lorsqu'avec Abraham, Isaac et Jacob ils seront assis à la table du Seigneur. — Et cette fête chrétienne n'a pas été bénie seulement pour ceux qui en étaient le plus spécialement les objets. Il est à ma connaissance que deux personnes y ont reçu des impressions qui les ont conduites au pied de la croix du Sauveur. — Gloire soit rendue à Dieu, la bonne odeur de l'Evangile a communiqué la vie à quelques âmes qui se réjouissent maintenant dans le Seigneur! Ma petite Eglise ne se compose encore que de dix membres (les enfants non compris), mais elle me donne beaucoup de joie par le bon esprit qui en anime les membres. Dieu veuille conserver à ces fidèles leur premier amour, les tenir dans l'humilité et leur inspirer toujours la crainte de son nom!

« Quelques jours après l'admission dans l'Eglise des cinq chrétiens dont je viens de parler, je pus admettre dans ma classe de candidats au baptême quatre personnes converties, ce qui, avec les deux qui en faisaient déja partie, porte leur nombre à six. Parmi elles se trouve une toute vieille femme, qui, appelée à la onzième heure, ne cesse de répéter combien elle est heureuse de connaître le Seigneur et d'avoir l'espérance d'entrer bientôt dans le repos de son peuple. Il est édifiant de voir cette bonne vieille, appuyée sur son bâton, venir chaque dimanche et deux fois dans la semaine, d'un village assez éloigné, se nourrir, comme elle dit, de la bonne parole de son Sauveur. On s'étonne dans son village qu'une femme si âgée ait subi en si peu de temps une transformation si complète, et surtout on ne comprend pas comment, passionnée pour la bierre, comme

elle l'était autrefois, elle a pu renoncer sans peine à cette boisson enivrante. — Dans ma dernière lettre, je vous parlais de deux femmes du chef Koabane, qui me donnaient beaucoup d'espérances. L'œuvre commencée en elles n'a pu être détruite par les efforts du chef, qui ne pouvait se résoudre à les voir embrasser l'Evangile ; elles ont persévéré et aujourd'hui je les compte aussi au nombre de mes candidats au baptême. Koabane lui-même paraît vouloir les suivre dans la bonne voie : chaque dimanche, il assiste régulièrement à tous les services religieux. Espérons que lui aussi aura part aux bénédictions qui ont été répandues sur sa famille.

« Outre ces candidats, il y a quelques personnes que j'espère pouvoir bientôt préparer au baptême par des instructions spéciales. Le changement qui s'est opéré en elles, et les persécutions que deux d'entr'elles souffrent déja pour le nom de Christ, me permettent de croire que la semence est tombée dans une bonne terre, et qu'en elles nous aurons encore quelques pierres précieuses à ajouter à cet édifice spirituel dont parle St.-Pierre. (1ère Ep. ch. II, v. 5.) Un fait réjouissant à signaler, c'est que, malgré l'opposition toujours très-vive du paganisme, le nombre de nos auditeurs augmente, comme on peut en juger par les chiffres suivants. Il y a environ un an je n'avais que vingt auditeurs; à l'époque de notre dernière Conférence, j'en avais trente-cinq à quarante; aujourd'hui j'en compte de cinquante-cinq à soixante-cinq, et quelquefois plus. Ce n'est pas beaucoup encore, mais il ne faut pas oublier que c'est un à un qu'il faut les gagner, et qu'à Bérée il n'y a pas beaucoup de personnes qui assistent à la prédication de la parole de Dieu par habitude ou par curiosité. Avant que la conscience ne soit réveillée, on ne veut pas s'exposer à être pris dans le lacet de l'Evangile, parce qu'on

n'ignore pas les sacrifices qu'il exige de ses disciples. Mais serait-ce le temps de nous livrer au découragement, en désespérant de triompher des difficultés qui restent à vaincre? Tout, au contraire, ne nous invite-t-il pas à marcher en avant par la foi et dans la force de notre Dieu, qui se sert des choses faibles pour confondre les fortes? Il nous a soutenus et bénis jusqu'à ce jour; en lui nous nous confions pour l'avenir; à son nom il donnera gloire, en détruisant l'empire de Satan!

« Quant aux travaux matériels, je suis toujours fort occupé de la construction de notre maison. J'espère que nous aurons le plaisir de la terminer cette année et qu'alors j'aurai à ma disposition un peu plus de temps pour faire quelques excursions dans les environs de Bérée.

« Souvenez-vous toujours, Messieurs et chers Directeurs, de nous et de notre œuvre dans vos prières, et recevez, etc. » J. MAITIN.

## BÉTHESDA.

### MALADIE ET CONVALESCENCE DE M. SCHRUMPF.

Dans une lettre, en date du 15 septembre dernier, M. Schrumpf annonce au Comité qu'il vient d'essuyer une grave maladie, la fièvre jaune, qui l'a mis aux portes du sépulcre. Il exprime en quelques mots sa reconnaissance envers Celui qui l'a *retiré de la fosse*, et le bonheur qu'il éprouve à pouvoir reprendre les fonctions de son ministère. (1) Quant aux détails de sa maladie il ne

(1) Le Comité s'associe d'autant mieux à ces sentiments de gratitude, qu'à la même époque un élève de la Maison des Missions, atteint d'une fièvre typhoïde, était, lui aussi, aux portes du tombeau, et n'en a été, comme M. Schrumpf, délivré qu'au moment où ses amis l'y croyaient près de descendre. *Rédacteurs.*

peut mieux les faire connaître que par l'extrait suivant du journal de sa femme. Nous aimons à penser que l'on ne trouvera pas ces détails trop intimes. L'histoire des Missions ne se compose pas seulement du récit de la conversion des idolâtres, mais aussi de la vie et des épreuves des enfants du Seigneur qui donnent chaque jour leur vie pour cette bonne œuvre.

### Extrait du Journal de Mme Schrumpf.

« Ce fut dans la dernière semaine du mois de juillet que M. Gossellin nous quitta pour aller faire une visite à Morija. Mon cher mari se plaignait d'une extrême fatigue, de douleurs dans les membres, etc.; mais comme il toussait un peu, j'espérais que ce ne serait qu'un rhume et lui fis quelques boissons qui d'ordinaire ne manquent pas de lui faire du bien. Je m'étais trompée, son état empira de jour en jour; le dimanche il prêcha, enveloppé dans son manteau, avec beaucoup de peine; le mardi suivant il dût se coucher, car la fièvre et le délire s'étaient emparés de lui. Il ne prenait plus aucune nourriture, passait les jours et les nuits sans fermer l'œil, privé de toute connaissance, et toujours en délire. — Ce pauvre ami ne me connaissait plus du tout, il ne voulait pas de mes soins, me croyant une étrangère; il ne faisait que répéter : « Où est donc ma femme, c'est elle seul qui doit me soigner. » — A tout instant il sautait de son lit, il se croyait dans une fournaise, ne voyant autour de lui qu'un feu consumant. — Oh ! que j'ai crié à l'Eternel dans ces jours d'angoisse !— « Seigneur, disais-je, je ne te demande qu'une chose. — Rends-moi mon mari tel qu'il était autrefois, rends-lui sa connaissance; qu'il meure, si telle est ta volonté; mais qu'il ne meure pas dans cet état ! » — Le Seigneur m'exauça; il est fidèle. Dimanche matin Paul (Tsegoa) entra dans sa chambre et s'approchant de

son lit: «Mon *Moruti* (pasteur), lui dit-il, que ferons-nous aujourd'hui? Tu ne peux nous instruire.» — «Ami, dis-je, à cet homme, vas, je te dirai ce qu'il y a à faire; mon mari ne te connaît plus — et ne saurait te comprendre!» — Dans cet instant mon mari se lève, s'assied dans son lit: —

« C'est dimanche, dit-il, tu dis vrai; — je ne saurais vous prêcher aujourd'hui; montez à la maison de prière, demandez ensemble au Seigneur d'être avec vous dans cette heure, et si quelqu'un se sent appelé à parler, qu'il exhorte ses frères au nom du Seigneur. — Ceci, il l'avait dit avec la plus grande peine, s'interrompant à tout moment. — Pour moi, je sortis pour bénir l'Eternel, j'avais retrouvé l'ami que pleurait mon cœur. Je revins bientôt, et m'asseyant auprès de son chevet, je lisais le Psaume 24, et me fortifiais par cette lecture. — Christian! dis-je enfin, me reconnais-tu, m'aimes-tu encore? — *Armes Fraüchen, armer Christian, arme Kinder* (Pauvre petite femme, pauvre Christian, pauvres enfants,) répéta-t-il trois fois d'une voix déchirante, et de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux. — « Cher ami! repris-je de nouveau, tu sais, — lors de la naissance de Caroline, à Bossiou, j'étais aux portes de la mort; tu as crié à l'Eternel; il t'a exaucé, en nous tirant de l'angoisse. — Alors, me prenant dans ses bras, il pria avec une grande véhémence; mais bientôt il retomba sur son lit tout épuisé. — C'était là la première crise; le délire l'avait quitté, mais une affreuse fièvre le consumait. J'avais écrit quelques mots à M. Gosselin pour l'instruire de la maladie de mon mari; il quitta sur le champ Morija et rentra ici le mardi. Ce pauvre frère fut tout hors de lui en voyant notre ami; car celui-ci était déjà bien changé. Ne pouvant me cacher son émotion, il s'enferma dans sa chambre, et là, cachant sa tête dans ses

mains, il pleurait comme un petit enfant. — La maladie allait en croissant; ce même soir, bien avant dans la nuit, frère Arbousset arriva; les frères Casalis, Maitin et Keck le suivirent de près. Le treizième jour de la maladie mon mari était très-mal; toutes ses facultés semblaient l'avoir abandonné; il n'entendait qu'avec la plus grande peine et avait les yeux toujours fermés. Bains, vomitifs, purgatifs — je lui avais tout prodigué à temps et avec suite, guidée par nos livres de médecine et suivant mes pauvres connaissances; bien convaincue dès le commencement que cette maladie ne pouvait être qu'une espèce de fièvre de nerfs, *fièvre jaune*, si connue et si justement redoutée dans ces climats, je me confiais dans le Seigneur. Quant à l'espoir de le conserver, je ne l'avais plus; tous les frères présents le déclarèrent perdu. Chacun voulait encore entendre quelques paroles de paix de cette bouche mourante. — L'appelait-on à différentes reprises, il paraissait revenir comme à regret à la vie; il parlait avec la plus grande peine, mais ses paroles nous fortifiaient, ne respirant que le bonheur des enfants de Dieu. Je lui lisais de temps en temps quelque portion de l'Evangile. Samedi, quatorzième jour de la maladie, croyant qu'il allait rendre le dernier soupir, je lui lus le 17me chapitre de St-Jean. « Merci — ah! c'est beau, » — dit-il. Il voulut encore parler, mais ses lèvres ne faisaient que de vains efforts; ses yeux, quand je l'appelais, ne pouvaient plus s'ouvrir. Il resta pendant de longues heures sans donner le moindre signe de vie. Vers le soir tout son corps se raidit; une sueur froide, glaciale le couvrit; tous ses traits se décomposèrent, — son teint gris et livide, une odeur très-forte de dissolution, enfin tout nous fit croire que son âme était entrée dans le sein du Père. La petite Caroline, qui toujours nous entourait, monta alors sur le lit de son père, et le regardant avec une expression de

mélancolie qu'on ne saurait décrire, — « Maman! papa a bien, bien mal, dit-elle; vois sa bouche (elle essaya de la fermer). — C'est si froid; vois ses yeux — ils ne regardent pas Caroline. Ah! papa est si froid, si noir! Ah! maman, ne pleure pas; laisse dormir papa, — je veux toujours l'embrasser, toujours chanter. » Puis elle répétait le commencement de quelques cantiques, que souvent elle nous avait entendu chanter.

« Cette chère enfant me paraissait dans ce moment bien animée de l'Esprit de Dieu. Pour moi, je me sentais puisamment soutenue par *la grâce du Seigneur*, je supportais *avec joie* ce que l'homme naturel n'aurait jamais pu endurer. A minuit tous les frères déclarèrent qu'il avait cessé de vivre; j'en étais convaincue moi-même. Tous parlaient des dons que le Seigneur avait accordés à notre frère bien-aimé; chacun priait à l'écart, ne pouvant étouffer ses sanglots. J'étais calme — j'étais heureuse! Oui, seule je me promenai long-temps devant la croisée où reposait celui que mon cœur aimait; la lune était superbe. Le Sauveur avec toutes ses promesses était là devant moi. « Seigneur, lui dis-je, tu me vois en cet instant. L'ami de mon cœur a accompli son œuvre; cette âme était tienne depuis long-temps; elle a achevé sa course; elle a gardé la foi; tu l'as appelée pour la revêtir de la couronne immortelle que tu lui avais promise. Maintenant, Seigneur, prends soin de ta servante, prends soin de ces deux petits orphelins et de l'enfant qu'elle porte dans son sein! Oui, me disais-je, si je dois vivre encore, le Seigneur me donnera de vivre pour sa gloire. Forte en mon Dieu, je retournai auprès de ce corps, dont je ne pouvais me détacher. Je l'appelais des noms les plus doux, je collais ma bouche sur la sienne, pour lui rendre, s'il était possible, un reste de respiration; mais en vain, tout

était froid et glacé. Succombant à la fatigue, je cédai alors aux instances des frères. Depuis plus de quinze jours, je n'avais pas fermé l'œil, je craignis de faire une fausse couche, seule, sans femme pour me soigner. Cette épreuve encore aurait été rude pour moi.

« Je m'étendis donc auprès de mon petit Albert. Frère Gosselin me remplaça auprès du lit de mon époux. Vers les trois heures j'entends quelqu'un se remuer : je me lève. Gosselin entre dans ma chambre : « Je viens de le lever, » me dit-il. « Pourquoi ? j'aurais voulu le faire avec vous, » répliquai-je. Je pensais qu'on avait profité de mon absence pour le changer une dernière fois de linge. « Non, » dit-il, « il vit ; il vous cherche, vous demande. » « Ah ! ne me trompez pas ainsi. Que dites-vous ? le Seigneur aurait-il fait un miracle ! »

« C'en est assez.—Oui, il était mort, et le Dieu fort l'a ressuscité. Peu à peu la vie est rentrée en lui. Que dirai-je de ma joie, de mes actions de grâces ? Le Seigneur seul, qui a vu le déchirement de mon cœur, a pu voir mon bonheur ! Il m'avait demandé mon Isaac, et quand je le lui ai donné, il me le rend dans sa bonté. O que cette épreuve puissse étre bénie pour nous et les nôtres ! »

R. S.

## MOTITO. — Fragment d'une Lettre particulière de M. Lemue.

### *Le Séminaire de Carmel.*

Nous avons dit à nos lecteurs, dans notre livraison du mois de décembre dernier, (page 459), que M. Lemue avait, sur les instances réitérées de ses collègues, fini par accepter les fonctions de Directeur du Séminaire indigène,

que, par humilité, il avait précédemment cru devoir refuser. Voici comment ce cher frère exprime, dans une lettre particulière à M. le Directeur de la Maison des Missions, en date du 17 août dernier, les sentiments avec lesquels il se dispose à occuper ce poste, si important pour la mission française.

« Comment vais-je entrer en matière pour vous annoncer la grande décision des jours passés ? L'importance de la vocation que le vénérable Comité avait bien voulu m'adresser, m'avait d'abord effrayé. Je sentais que la direction d'une telle œuvre demande plus de foi, plus de capacité, plus de dévouement que je n'en ai. J'arrive à la Conférence dans ces dispositions, puis voilà que les encouragements des frères me font accepter. Plaignez-moi, monsieur et cher Directeur, d'avoir dû assumer une telle responsabilité avec si peu de moyens, et si le Comité daigne sanctionner la résolution qui a été prise, veuillez venir à mon aide par vos prières et par vos conseils. A la vérité, je désire bien entrer consciencieusement dans cette carrière nouvelle, et faire tous mes efforts pour en remplir les devoirs, mais je sais aussi que l'esprit est prompt et que la chair est faible ; que je ne suis rien et moins que rien, sans le secours tout puissant de Celui qui peut accomplir sa vertu dans nos infirmités. Ce qui me rassure un peu, c'est que ni l'ambition ni la vanité n'ont, j'espère, été pour rien dans cette affaire ; et puis, j'aime à croire que l'accord unanime des personnes éclairées qui ont bien voulu m'engager à accepter ce poste, est une manifestation de la volonté de Dieu, à laquelle je ne devais pas m'opposer plus longtemps. Une autre circonstance m'encourage encore ; c'est que nos bons amis Lauga, ainsi que ma femme, qui tous doivent prendre part à cette œuvre, se sont par degrés réconciliés avec l'appel qui nous a été fait, désirant aussi n'avoir d'autre

volonté que celle du Seigneur. Tout cela, bien considéré, me porte à croire que nous devons aller en avant. Et puis, si nous avions la douleur d'échouer, ce qu'à Dieu ne plaise, il resterait toujours une précieuse ressource, celle de convertir l'établissement en une station, dirigée d'après les mêmes principes que celles qui existent déjà.

« La commission, chargée d'examiner l'emplacement où le séminaire sera établi, vous ayant sans doute adressé déjà son rapport, je me bornerai à dire ici, que le nom de Quagga-Fountain, qui a désigné jusqu'ici cette localité, nous ayant paru impropre et même trivial, je désirerais qu'il fût remplacé, dès le début, par celui de *Carmel.* Le torrent limpide qui fertilise la vallée, et le bel aspect des montagnes qui surgissent à l'horizon, pourraient, à eux seuls, justifier le choix de ce nom qui rappelle l'un des sites les plus favorisés de la Terre-sainte; mais l'idée qui nous y a surtout déterminé, c'est le désir sincère de voir un jour le séminaire répondre à l'étymologie de son nom, en devenant, sous la bénédiction de Dieu, et par les prières de nos Eglises, un vrai *Carmel*, c'est-à-dire, *une vigne de Dieu* fertile en fruits de sainteté et de justice.

« D'ailleurs, nous n'avons pas pu craindre un seul instant que la libéralité des fidèles nous fasse défaut en cette conjoncture importante. Il s'agissait, comme on l'a déjà dit, de couronner une œuvre commencée depuis treize ans, de multiplier les canaux destinés à porter au loin les bienfaits de l'éducation, en formant des instituteurs indigènes qui iront enseigner à lire les Ecritures, et à prier, jusque dans les hameaux les plus reculés, où se seront retirés l'ignorance et le paganisme. Comment se refuser à tenter la réalisation d'une œuvre si bonne, quand le Seigneur lui-même semble nous y convier? Pour moi, j'ai la ferme confiance que pasteurs et troupeaux, riches et pauvres, que tous ceux enfin qui se sont toujours montrés

affectionnés à l'œuvre des Missions, ne manqueront pas d'apporter leurs offrandes aux enfants des prophètes réunis à Carmel. Ils le feront encore plus volontiers lorsqu'ils apprendront les nouveaux sacrifices qui vont être imposés aux pères de la Mission en Caffrerie, par suite des nouveaux désastres qui viennent de fondre sur ces Eglises naissantes. »

---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## CHINE.

*Coup-d'œil sur les travaux antérieurs. — Gützlaff et les evangélistes chinois.*

Nous voici arrivés sur le théâtre des plus grands événements qui aient marqué l'époque actuelle. C'est ainsi qu'il nous est permis d'envisager les résultats de la guerre qui a forcé l'empereur de la Chine à signer un traité avec l'Angleterre, le 29 août 1842. Le plus vaste empire de la terre et le plus ancien à cessé d'être entouré d'une insurmontable barrière. Il entre en relation avec les peuples de l'Europe, dont il feignait d'ignorer la supériorité, et qu'il gratifiait superbement du nom de *barbares*. Le mépris héréditaire a fait place au respect, l'aversion à la curiosité. Tout un monde nouveau de connaissances, d'idées, de sentiments, se déploie devant cette race d'hommes aussi remarquable par son intelligence, qu'abrutie dans l'immobilité de ses coutumes et de ses superstitions. L'Evangile, seule source de paix, seule voie de salut, voit s'ouvrir devant

lui une porte immense. Les destinées de plus de trois cent soixante millions d'hommes s'y rattachent.

Nos lecteurs se sont trop intéressés à ces événements naguère encore à l'ordre du jour, pour que nous tardions davantage de les conduire dans un champ de missions devenu tout-à-coup l'objet de si vives espérances. Mais en les conviant aujourd'hui à se joindre au concert de prières qui s'élèvent de toutes parts en faveur de la Chine, en leur communiquant les dernières nouvelles sur la marche du règne de Dieu dans cette contrée, nous ne pourrons qu'effleurer un sujet où de nouveaux détails viennent chaque jour se presser en grand nombre. (1)

On se rappelle qu'aucun missionnaire évangélique ne faisait encore entendre sa voix en Chine, il y a quarante ans. Il ne s'y trouvait que les rares débris de missions, autrefois fameuses : quelques prêtres romains, décimés par de cruelles persécutions, et abandonnant leur vie avec un courage digne d'une foi plus éclairée. Morrisson y arrive le premier. (1807.) Longtemps seul, il prépare en secret, avec une incroyable persévérance, les armes devant lesquelles doivent tomber les citadelles de Satan ; sa foi le soutient, en lui montrant dans l'avenir tant de millions d'âmes renouvelées par cette Bible qu'il traduit, qu'il imprime au péril de sa vie. Qu'est-ce qu'un seul homme, a-t-on pu se dire longtemps avec quelqu'impatience, en présence de l'empire chinois tout entier? Mais maintenant on voit ses nombreux successeurs jouir du fruit de ses admirables travaux.

---

(1) Plusieurs articles ont initié le lecteur de ce Journal au caractère, aux mœurs, au gouvernement, aux superstitions du peuple chinois. Voyez en particulier les années 1838, 1839 et 1845. Nous recommandons aussi l'intéressant ouvrage intitulé : *l'Evangile et la Chine*, trois discours, etc., par M. de Watteville. Genève, 1844.

Ah! laissons l'homme de foi poursuivre sa tâche, et soyons sûrs que l'Esprit de Dieu qui la lui assigne, en connaît l'importance, et la manifestera à tous en son temps.

Vingt ans après Morrison, arrivait en Chine un homme dont le nom restera toujours attaché à l'histoire de cette contrée, Charles Gützlaff. Jamais encore on n'a vu réunir comme lui, à tant d'amour pour le Sauveur des âmes, une si rare intrépidité de caractère, et le don de se jouer des dialectes de la plus difficile des langues. *Le Céleste Empire* est devenu sa patrie, le Chinois son compatriote. On pouvait, il y a quelques années, compter ses voyages; les énumérer maintenant, n'est plus possible. Mieux que personne, il nous a fait connaître la Chine et ses habitants par ses récits pleins de vie. Plus qu'aucun autre, il a semé de province en province la Parole du salut; il l'a remise aux mains des ministres d'état, des mandarins et des gouverneurs de province, comme dans celles du pauvre. La main de Dieu l'a conduit et gardé, et bientôt nous le retrouverons à la tête d'une œuvre nouvelle que de grandes bénédictions ont déjà signalée.

Milne, Abeel, et successivement d'autres missionnaires arrivèrent d'Angleterre et d'Amérique, et s'établirent partout où il était possible à un étranger de poser le pied; cependant leur nombre n'était encore que de dix-sept au moment où tomba la barrière qui avait si longtemps fermé la Chine. Mais l'obstacle à peine enlevé, une même pensée monte au cœur des Sociétés missionnaires des deux continents; en même temps que les nombreux prêtres de Rome accourant pour relever les ruines de leurs missions, débarquent dans les cinq ports ouverts aux nations étrangères des messagers de l'Evangile de grâce; leur nombre s'accroît sans cesse,

ils prêchent en liberté, bâtissent des lieux de culte, ouvrent des écoles, répandent les Ecritures, et instruisent des indigènes, qui, à leur tour, transportent librement la connaissance de Christ dans toute l'étendue de l'empire. Une ère nouvelle commence pour la Chine.

Mais c'est aux Chinois que doit appartenir essentiellement l'œuvre de l'Evangélisation des Chinois, s'est dit Gützlaff, après avoir, plus qu'aucun autre, parcouru la Chine, étudié ses habitants, et le problème de leur conversion. En effet, voyez arriver à grands frais l'Européen sur les côtes de l'immense empire, voyez le lutter plusieurs années contre ce terrible adversaire, la langue chinoise; voyez le, comme emprisonné sur quelques points du littoral, puis contraint, par l'effet d'un climat étranger, d'aller demander de nouvelles forces à l'air de sa patrie, abandonnant avec douleur une œuvre à peine commencée, et constamment remise à des mains nouvelles; et vous comprendrez la nécessité de former des évangélistes indigènes, qui toujours sous la direction de missionnaires éprouvés, annoncent le salut, et transportent sans obstacle la Parole dans des lieux encore inaccessibles à l'étranger. Or, nul ne semble être mieux doué pour cet office que le Chinois, quand la grâce de Dieu a agi dans son cœur. Tel est le désir qui bientôt remplit l'âme de Gützlaff. Pour mettre le sceau de son approbation à ce pieux dessein, le Seigneur l'entoure d'hommes capables et pleins de zèle, fruits de son ministère, instruments tout préparés pour cette belle œuvre. Ils ne seront d'abord que huit ou dix, peut-être, pour commencer une entreprise qui appellerait les forces réunies de huit ou dix mille hommes; mais qu'importe? ils ouvriront la campagne au nom de l'Eternel des armées. Telle a été l'origine de la Société de Missions fondée par l'intrépide Gützlaff, et que nous nom-

mons à plus juste titre une Société de Missionnaires. Pour faire connaître l'esprit qui l'anime, et ses travaux, nous la laisserons parler elle-même, glanant de trop courts extraits dans la correspondance active et régulière qu'elle soutient par la plume de son secrétaire Gaehan (nom chinois adopté par Gützlaff), avec le rédacteur de la Feuille des Missions de Calw (Würtemberg). Le centre de ses opérations est l'île de Hong-kong, à l'entrée de la baie de Canton. Elle s'exprimait ainsi dans son premier rapport :

«Le Seigneur de gloire, le suprême Souverain du monde, nous a fait passer du service des idoles à la jouissance de sa grâce infinie. Pénétrés de reconnaissance, et nous plaçant sous la lumière et la conduite du Saint-Esprit, nous avons résolu d'annoncer à nos compatriotes la réconciliation de notre Dieu et Sauveur. Nous nous sommes solennellement engagés à le faire, chacun de nous, selon nos circonstances et selon les forces que nous recevons du Seigneur. Afin d'accomplir en cela le bon plaisir de Dieu, nous voulons nous abandonner entièrement à la direction de Celui qui est mort pour nous sur la croix... Nous ne sommes encore qu'un bien petit troupeau, cependant trente-sept personnes ont été ajoutées à notre nombre par le baptême pendant l'année dernière. Ce que nous souhaitons par dessus tout, c'est une effusion abondante du Saint-Esprit sur nous, afin de persévérer dans l'œuvre de la charité, et de travailler comme de fidèles ouvriers dans la vigne de notre Dieu. Quelles qu'aient été les épreuves que nous ont apportées la maladie, la disette, la perfidie des hommes et la mort, nous nous considérons nous-mêmes comme nos plus grands ennemis, et nous prions en conséquence le Sauveur glorifié de nous maintenir dans la jouissance de sa grâce, et de faire découler sur nous ses eaux salutaires,

qui effacent nos péchés et nos infirmités... Nous prions les adorateurs du Sauveur Jésus-Christ dans les pays lointains de l'Occident, d'obtenir par leur intercession devant le trône de la grâce, que nous soyons revêtus de fermeté, d'amouret de zèle... »

Hong-kong, Canton, et une foule de villes et de villages jusqu'à une distance de plus de 400 milles, sont parcourus et évangélisés par ces ouvriers toujours en activité. Quelques-uns séjournent dans leurs familles et travaillent à l'œuvre du Seigneur, tout en exerçant une profession. Une correspondance continuelle est entretenue par chaque évangéliste avec le Comité central. Ils reviennent par intervalles rendre compte de leurs excursions et se préparer à en faire de nouvelles. Des noyaux d'Eglises chrétiennes se forment en divers lieux. Les Ecritures se répandent en abondance. De nouvelles traductions, des impressions de la Bible se font par les soins du Comité. Peu de semaines se passent sans que le baptême soit accordé à des hommes de tout âge et de tout état qui confessent Christ, et dont une partie vont grossir les rangs de la petite armée missionnaire. Aucune source régulière de dons n'entretient le Comité et ses agents; ils y emploient tout ce dont ils peuvent disposer de leurs revenus propres; quelquefois la pénurie est grande; le Seigneur y pourvoit toujours; maint envoi inattendu, parti d'Europe, est arrivé au moment où tout semblait désespéré. Mais écoutons-les eux-mêmes par l'organe de Gützlaff :

23 *septembre* 1844. — « Nos frères de Canton ont travaillé avec vigueur. De bon matin ils parcourent les vastes faubourgs de la ville et répandent des traités. Ils se réunissent ensuite pour la prière commune, suivie d'études théologiques. Puis arrivent les visiteurs presque toujours fort nombreux, auxquels on expose les vérités

du salut. Et ceux-ci ont à peine quitté, que les frères se dispersent de nouveau dans la ville ou dans les bateaux, où ils prêchent jusque fort avant dans la soirée. Et au milieu de cette activité règne tant d'onction, tant de simplicité chrétienne, un si joyeux sacrifice de toutes choses à la cause du Seigneur! »

11 *octobre* 1844. — « Le Comité de Hong-kong a résolu, après de ferventes prières, de redoubler d'efforts pour la prédication de l'Evangile. *Hwang* et *Yang* sont partis, en conséquence, pour Nantow, où jamais encore la Parole de vie n'avait été entendue, et *Tai* est allé de son côté annoncer le Sauveur à Tienhawan. Sept frères sont en activité à Canton. Et comme il a plu au Dieu de toute grâce de nous procurer de nouveaux collaborateurs, hommes instruits et capables, nous projetons d'établir un centre permanent de Mission à Kweischen, où se manifestent des dispositions favorables. Deux frères sont allés pour la première fois répandre la Parole de Dieu à Taipäng. La traduction du 1er Livre de Samuel est près d'être terminée; l'Histoire de la Vie du Sauveur sortira de presse prochainement. Il ne nous reste plus un sou pour l'impression de Nouveaux-Testaments, ni pour celle de l'Ancien; douze évangélistes sont sans ressources, et le Seigneur place devant nous de nouvelles entreprises à faire; c'est pourquoi *nous l'avons établi notre banquier*, et nous verrons s'il permet que sa sainte cause reste en souffrance par défaut de moyens pécuniaires. — Nous recevons d'excellentes nouvelles du succès des prédications de *Ming*, à Tiojio. »

20 *janvier* 1845. — « Jour béni, que nous avons passé tout entier à prêcher l'Evangile aux pauvres, tantôt sous la vaste tente du ciel, tantôt sous leurs cabanes de feuillage ; nous eûmes dix-huit réunions successives, car le nombre des auditeurs était considérable, et leurs

cabanes éloignées les unes des autres. Comme ils n'ont aucun bien à attendre dans ce monde, les richesses de Christ sont pour eux l'unique objet d'espérances solides. Nous avons cru apercevoir plusieurs fois comme un éclair de joie à notre arrivée, et partout nous entendions dire : Bien ; on va nous parler encore de Jésus! » — *Le 27.* « Hier fut encore un des beaux jours de notre vie. De bonne heure déjà nous étions en marche. *Tchiong* alla parler du Sauveur le long de la côte ; *Tai*, *Pa* et moi, dans une vallée profonde. Arrivés à la première maison, quelques personnes âgées nous crièrent : Venez nous annoncer la Parole de vie dans le temple ; et aussitôt, elles nous ouvrirent un édifice neuf, propre, consacré à la mémoire de leurs ancêtres, où toute la population du village accourut, et où nous fûmes écoutés avec une singulière attention. De hameau en hameau, la réception fut tout aussi cordiale, et les marques d'intérêt évidentes. »

9 *février.* — « Après délibérations et prières, il a été résolu de porter l'Evangile à Tioschio, ville de 300,000 habitants. *Ming* s'y rend en confessant qu'il est sans force propre, mais qu'il se jette dans les bras du Sauveur, qui pourra, s'il le veut, le rendre capable d'annoncer la Parole de la croix aux myriades d'âmes de cette grande ville. Il vient de nous communiquer un traité, qui est si plein des plus profondes expériences chrétiennes, qu'il mériterait bien une place parmi les plus exquis. »

*Avril.* — « A Canton, l'ennemi s'agite et a donné essor à sa haine, par un écrit fort étendu, dont l'auteur accuse la religion chrétienne d'avoir des tendances hostiles à tout ordre social. Les agents de la police ont voulu expulser nos frères de leur chapelle, à cause du concours extraordinaire d'auditeurs que leurs prédications y attirent ; ils n'y ont pas réussi. Une plus grande épreuve pour ces frères a été la mort de l'excellent *Tschun*,

évangéliste infatigable. Lorsqu'il n'était encore que mendiant, il fut vivement saisi à l'ouïe des prédications évangéliques, qui lui offraient gratuitement des biens infinis dans le ciel par la miséricorde du Sauveur. De ce moment il se mit lui-même à annoncer Christ sans interruption dans les rues, sur les vaisseaux et dans les chapelles; toujours et partout, c'était Christ qu'il exaltait, Christ qui donne tout gratuitement, Christ qui est tout amour et générosité. Ni l'âge, ni la maladie ne l'arrêtaient. Près de sa fin, il désira de recevoir la sainte-Cène, puis s'endormit presque aussitôt, dans la joyeuse espérance d'une résurrection glorieuse, pour aller adorer éternellement l'Agneau devant son trône. »

*Mai.* — « *Gni* va se rendre à Tinghai pour y glorifier le grand nom du Sauveur. C'est un jeune homme d'un caractère ouvert, mais auquel je n'avais presque pas pris garde, quoiqu'il fût baptisé depuis longtemps; cependant je l'avais trouvé quelquefois lisant de nuit la vie du Sauveur, à la suite du rude travail de la journée. Souvent aussi, il était allé visiter des malades dans l'hopital du missionnaire Hobson. Sans chercher en aucune façon à se faire remarquer, il ne négligeait aucune occasion de parler à ses compatriotes, de soigner les infirmes, de consoler les mourants. Un jour il arriva chez moi au moment où, réfléchissant aux millions d'âmes qui sont en Chine, je m'affligeais de notre peu de ressources. « Prenez courage, me dit-il, Dieu saura trouver les moyens nécessaires pour glorifier son saint nom ; quant à moi, je veux m'adonner entièrement à cette œuvre. » Ces mots furent prononcés avec un si joyeux abandon, qu'ils firent sur moi une impression profonde. »

*Août.* — « L'impression de l'Ancien-Testament est à présent le principal objet de notre attention. Nous occupons pour cet objet vingt graveurs sur bois, trois copistes

et deux correcteurs lettrés; la plupart sont chrétiens et membres de notre Société. Le Seigneur bénit cette œuvre; nous sentons sa présence et la puissance de sa Parole pendant nos travaux. » — « A la suite du baptême de quelques personnes, nous avions instamment demandé au Seigneur de nous amener de nouveaux disciples, et voici il nous a exaucés; nous avons de nouveau baptisé sept personnes: deux négociants; un vieux pêcheur, qui nous assure qu'à Tingtschiu cinquante hommes ont, de concert avec lui, abandonné les idoles, par l'effet des prédications de notre évangéliste *Tai;* un paysan, un lettré, un ancien copiste au service du gouvernement, et un autre chrétien. » — *Le* 31 » Traduit ce matin de bonne heure quelques chapitres des Proverbes. — Réunion des frères pour la prière et la méditation de Ephés., ch. I. — Exhortations à plusieurs d'entr'eux qui allaient partir pour un voyage d'évangélisation. — Révision de quelques chapitres de Job. — Nous nous dispersons ensuite, les uns dans les villages situés à l'Orient, d'autres avec Gaehan au bord d'une baie, où vivent dans un site magnifique une multitude de paysans, de pêcheurs et d'ouvriers occupés dans les carrières. Première réunion auprès d'une route très-fréquentée. De là nous pénétrons dans une gorge de rochers, d'où les auditeurs nous arrivent de tous côtés du fond des carrières, et nous leur parlons des demeures éternelles des cieux. Bientôt après, nous avons l'occasion de recommander les trésors célestes à une foule de femmes et de fort pauvres gens. L'heure du repas arrivée, nous nous entretenons des dons de Dieu et de l'aliment qui ne périt point, avec la foule des ouvriers qui s'étaient assis sur la terre. L'érection de la Cité de Dieu devient ensuite le sujet de quelques paroles que nous adressons à des maçons occupés de la bâtisse d'une maison. Dans un grand magasin, nous parlons du gain à hauts intérêts de

l'éternité, à des auditeurs en grand nombre qui sont tout oreille; une boutique d'opium, où nous pénétrons, nous invite à exhorter fortement d'autres auditeurs, qui tous paraissent vraiment émus, à abandonner les œuvres du diable pour s'attacher à Christ. Un maître d'école chrétien nous conduit après cela dans sa demeure, image de la misère temporelle, comme elles le sont presque toutes, et là, nous trouvons une réunion de personnes agées, auxquelles la Parole du Seigneur est recommandée comme le seul moyen de trouver accès dans les demeures de la paix après leur prochain départ de ce monde. Des pêcheurs reçurent ensuite des exhortations appropriées à leur état. Puis vient le tour d'un temple, puis encore celui d'une misérable cabane. Le soir, à notre retour, nous eûmes encore une douce réunion, où l'Auteur de toute grâce fut loué de ce que pendant toute cette journée il nous avait fait sentir sa présence et nous avait remplis de joie. Ces travaux d'une de nos journées peuvent donner une idée de ce que sont les autres. »

*Octobre.* — « Quatre jonques (vaisseaux) étaient prêtes à mettre à la voile; mais leurs nombreux équipages, en nous voyant approcher, différèrent leur départ, pour entendre la Parole du Salut. »

*Décembre.* — « Un négociant de Kweilin, capitale de la province de Kwang-si, m'écrit: « Nous avons répandu dans toute la ville, et dans tous les villages, les livres que mon frère cadet nous a apportés. Mais on vient tous les jours encore nous en demander. Je t'envoie donc mon frère Tschungiu (la distance est de plus de 400 milles), pour qu'il nous en apporte d'autres et qu'il ramène avec lui un prédicateur de la Parole.» — «Nous eûmes une assemblée solennelle à l'ouïe de cette lettre, et nous résolûmes d'obéir à cet appel du Seigneur.» — « Quatre-vingt personnes du village de Tsiantatsing ont abandonné leurs

idoles, demandent instamment qu'on les instruise, et ont envoyé, en attendant, deux d'entr'eux, les meilleurs lecteurs, pour recevoir l'instruction. Ainsi donc, ce sont les paysans incultes qui donnent l'exemple; tel est l'effet de ton insondable sagesse, Seigneur tout puissant! Nous nous sommes rendus aujourd'hui au milieu de cette intéressante population, qui se nourrit chétivement de la culture de jardins établis dans une terre sablonneuse au bord de la mer. En un clin-d'œil ils se trouvèrent rassemblés. Nous tombâmes tous à genoux, sous une puissante impression de la présence du Seigneur qui nous remplissait de paix et de joie. »

*Janvier* 1846. — « Deux de nos messagers de l'Evangile arrivent de Tungkwan avec d'excellentes nouvelles. La foule s'y pressait autour d'eux et les écoutait avidement. Même les lettrés témoignaient de l'intérêt. — *Si* nous rapporte qu'à Sitsio onze personnes se sont déclarées chrétiennes. »

*Avril.* — « Douze personnes ont reçu le baptême dans la grande ville de Tistchio, après avoir été instruites par *Ming.* — Le jeune *Gny*, qui avait si bien su relever un jour mon courage abattu, et que nous avons envoyé à Tinghai, m'écrit qu'il s'y trouve dix-sept personnes, convaincues de leur état de péché, qui font profession de croire au Sauveur et qui demandent instamment le baptême; beaucoup d'autres écoutent avec intérêt la Parole de l'Evangile. »

Nous regrettons vivement le tort que nous faisons à nos lecteurs, en abrégeant autant ces communications, riches de détails édifiants et encourageants, qui vont jusqu'à la fin de juin 1846. La Chine s'incline donc aussi devant le Seigneur de gloire! nous disions-nous avec émotion, en parcourant ces nombreuses pages qui décrivent, d'une manière si intéressante, un travail à la fois si nouveau et

si visiblement béni. Elles se terminent par le second Rapport annuel de l'Association missionnaire. Nous y voyons que 179 personnes ont été baptisées pendant ces deux années; « bien faible nombre, et dont nous avons à rougir, » s'écrient ces hommes si dévoués; « car si nous avions eu plus d'amour, de zèle, de foi, de confiance filiale, le Seigneur aurait sans doute couronné notre œuvre d'une plus grande bénédiction. » Douze stations principales étaient alors établies dans autant de villes différentes, et la plupart d'entr'elles voyaient se former de petits troupeaux chrétiens. En outre, un nombre considérable de villes et de villages avaient été parcourus par des membres de l'Association, qui s'efforcent d'étendre toujours plus loin le cercle de leurs excursions missionnaires. — Les travaux littéraires ont pris une extension toujours plus grande. La liturgie anglicane, les histoires bibliques de Calw, ont été traduites et imprimées. Une huitième édition du Nouveau-Testament est sortie de presse, et il s'en prépare une nouvelle en plus petit format. Fidélité au texte original et pureté de langage, sont deux qualités qu'on s'efforce d'associer. Une seconde édition de l'Ancien-Testament est presque terminée. « Notre géographie a produit une grande sensation parmi les principaux du pays. Le nombre des livres que nous répandons est très-considérable; cet objet seul nous coûte par mois de 30 à 100 dollars. Nous reposons sur l'inépuisable trésor du Seigneur, nous avons plus d'une fois mis en œuvre de nouvelles éditions de la Bible, et fait imprimer 50,000 traités sans posséder un sou; mais l'argent nous a toujours été fourni par lui au moment du besoin. — Nous n'avons pu faire que fort peu de chose par le moyen des écoles; cependant, quatre ou cinq maîtres d'écoles chrétiens, membres de notre Société, font connaître l'Evangile aux enfants qui reçoivent leurs

soins. — Nos dépenses n'ont cessé de s'accroître dans la proportion de nos travaux; nous ne parvenons que difficilement à persuader aux Chinois qu'ils ont à y pourvoir eux-mêmes selon l'étendue de leurs moyens; nos exhortations, accompagnées de prières, leur mettront enfin au cœur ce devoir. — Le Seigneur a apposé le sceau de son approbation à la Parole de sa grâce, annoncée bien faiblement par ses indignes serviteurs. Nous frémirions à la pensée de notre insuffisance, en présence de la prodigieuse étendue de l'œuvre, si le Puissant, l'Invincible n'avait dit : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la fin du monde. » A l'ouïe de ces paroles, les obstacles nous effraient peu. Il est notre caution. Sa promesse aura son exécution. Que les chrétiens d'Europe nous assistent de leurs prières, qu'ils nous envoient des frères expérimentés, capables de se mettre à la tête de nos indigènes; qu'ils ne nous refusent pas leurs dons. »

---

# VARIÉTÉS.

## COUP-D'OEIL SUR LE KALAGARI.

### III.

*Les animaux.*

Je viens remplir ma promesse, en essayant de donner un aperçu des animaux les plus frappants qui peuplent les campagnes du Kalagari. Je dis les plus frappants, car dans le nombre presqu'infini des êtres organisés, nous n'apercevons guère que les plus grands, et passons auprès des autres sans les remarquer. De cette

manière nous ne voyons qu'un très-petite partie des ouvrages de notre adorable Créateur, et dans ceux-là même qui sont les plus accessibles à nos sens, des esprits doués de pénétration découvrent, là où les autres ne voient rien, des harmonies et des desseins remplis de la plus haute sagesse. Je n'ai pas la prétention de traiter ce sujet en naturaliste habile ; je veux tout simplement donner une idée générale du Kalagari, et noter en passant quelques-uns des objets les plus remarquables qu'on y rencontre.

L'éléphant est, sans contredit, le plus gros des quadrupèdes qui se présente à nous dans ces plaines. S'il est vrai qu'il dérive son nom d'*aleph* ou d'*alpha*, la première lettre de l'alphabet, ce ne peut être que parce qu'on s'est accoutumé à le voir placé en tête des animaux. Ælien disait qu'on devrait l'appeler l'animal des marais, parce qu'il fréquente les lieux humides. Le dirait-il encore de nos jours en le trouvant dans certaines régions du Kalagari ? Plusieurs raisons semblent faire aimer à l'éléphant le séjour de ces lieux arides. En toute saison il y trouve une pâture abondante, dans les tendres rameaux du Mimosa, dans les diverses espèces de courges dont nous avons parlé, et même dans les racines du Motlopi et du Mositsane, qui le nourrissent et le désaltèrent tout à la fois. D'un autre côté, un animal si sagace, et qui, en raison de sa taille, échappe si difficilement à l'œil des chasseurs, doit se plaire dans ces forêts qui lui offrent un asile protecteur contre leurs perpétuelles vexations. Enfin, la robe épaisse dont il est revêtu, tout en le rendant invulnérable aux piqûres des mouches, qui abondent en tout temps dans ces climats, lui convient merveilleusement pour s'enfoncer comme un boulet dans ces taillis rendus presqu'impénétrables par les fourrés d'épines qui s'entrelacent

au pied des arbres, où toute autre parure que la sienne serait bientôt mise en lambeaux, et où se gardent bien de se risquer les élégantes gazelles. Aussi, lorsqu'une sécheresse excessive oblige les éléphants à quitter en troupes ces paisibles retraites, pour se diriger vers l'est, où le pays est mieux arrosé, on les voit souvent, à la première attaque des chasseurs, reprendre le chemin de l'ouest, en bon ordre, un guide expérimenté à leur tête, les femelles et les petits au centre, et l'arrière-garde composée des mâles aguerris, qui ne permettent pas aux plus jeunes de rester en arrière. Ils peuvent alors mettre, en une seule nuit, tant d'espace entr'eux et leurs ennemis, que ceux-ci savent fort bien que ce serait peine perdue que de les poursuivre. Sans cet instinct, je ne sais si les mousquets n'en éteindraient pas la race en quelques années. On raconte que des Boërs, émigrés de la colonie, n'en détruisirent pas moins de soixante et onze dans une seule chasse qui eut lieu, en 1844, dans les environs de Limpopo. Ce qui rend les hommes si ardents à faire la guerre à ces animaux, c'est le profit qu'ils tirent de leur ivoire. Une seule défense pèse jusqu'à cent livres, et comme la livre vaut trois schillings dans la colonie, il n'est pas étonnant que des hommes hardis, stimulés par la cupidité, entreprennent d'aventureux voyages pour leur faire la chasse. On remarque que les éléphants du Kalagari ont les dents plus grosses que ceux de l'Est, ce qui tient probablement à ce qu'ils vivent plus longtemps. Cependant on a aussi observé que le bétail a, dans ces mêmes régions, les cornes beaucoup plus développées que partout ailleurs. Avant d'avoir les armes à feu, les Béchuanas n'employaient contre les éléphants que la sagaie ou la flèche empoisonnée, et, aujourd'hui encore, les Masaroas ou Bushmen du pays des Bamangoatos les

attaquent avec des flèches qu'on dirait faites pour percer des oiseaux plutôt qu'une masse si colossale. La confiance qu'ils ont en leur souplesse est d'ailleurs si grande, que trois ou quatre de ces courageux sauvages s'approchent à petit bruit de l'animal et l'enveloppent, en tournoyant rapidement autour de lui pour éviter sa trompe. La lourde machine, se voyant ainsi serrée de près, se consume, s'épuise en vains efforts pour parer les coups redoublés du chétif Masaroa, et finit bientôt par y succomber. Il n'est donc pas vrai qu'il faille des boulets pour détruire cet animal comme on le croyait autrefois ; mais ce qui est certain, c'est que sa force, unie à sa sagacité, rend fort dangereux le métier de ces chasseurs. On pleurait ici naguères la mort d'un individu, dont un éléphant du Kalagari avait su tirer une vengeance éclatante. Gravement blessé et tout ruisselant de sang, cet animal était resté dans l'immobile attitude d'un mourant. Mais quand les chasseurs, pleins de confiance et dédaignant de lui tirer un seul coup de plus, s'étaient avancés pour se partager son ivoire et sa peau, il s'était ranimé tout-à-coup, avait renversé de sa trompe le plus audacieux, l'avait foulé sous ses pieds, puis, pour s'assurer qu'il ne se relèverait pas, lui avait creusé une fosse, et, après l'avoir recouvert de terre, l'avait foulé de nouveau. Le reste de la troupe s'était alors enfui toute épouvantée, et l'éléphant s'était échappé.

Un autre individu remarquable de la pesante famille des pachydermes, c'est le rhinocéros, qui paraît répondre à la description que la Bible nous fait du *rem* ou *unicorne*. Il y en a trois espèces connues au sud de l'Afrique : le *rhinocéros simus*, appelé, on ne sait trop pourquoi, *rhinocéros blanc* par les Griquois et *mogohou* par les Béchuanas ; le *rhinocéros africanus*, nommé

vulgairement *rhinocéros noir* ou *bourile* et *kengana;* et enfin le *kobaoba*, qui n'a jamais passé sous l'inspection des classificateurs, et que les natifs décrivent comme ayant une corne fortement recourbée vers la pointe, et comme étant plus petit que les deux espèces précédentes. Le mogohou l'emporte sur les deux autres en grosseur, et est aussi celui que les chasseurs attaquent de préférence. Le bourile, extrêmement bouillant, n'attend pas toujours que l'homme prenne l'initiative du combat. Si la première blessure qu'il reçoit n'est pas mortelle, il se précipite sur son adversaire avec la rapidité d'un trait, et la seule chance d'échapper qu'ait alors un homme à pied, c'est de saisir, pour faire un bond de côté, le moment où l'animal est prêt à le frapper, car celui-ci laboure la terre de sa corne, à l'endroit même où il croyait empaler sa victime. C'est probablement à cette circonstance que le psalmiste faisait allusion lorsqu'il demandait d'être délivré d'entre les cornes du rem. Ce passage parle, il est vrai, de deux cornes, mais le rhinocéros en a quelquefois en effet deux, presqu'égales en hauteur et placées sur une même ligne, de telle sorte qu'en regardant l'animal en face on n'en aperçoit qu'une. Cependant cette seconde corne est en général fort courte, n'ayant souvent que quatre à cinq pouces de longueur. (1) — La chair du rhinocéros est fort supérieure à celle de l'éléphant. Son cuir, coupé en lanières, sert à faire des cravaches, et de sa corne principale les indigènes fabriquent des massues ou des poignées pour leurs hâches d'armes.

Le rhinocéros a des yeux très-petits en proportion

---

(1) Suivant Gesenius et d'autres commentateurs, le *rem* désignerait le buffle, qui n'est pas moins redoutable que l'animal dont nous parlons ici.

de sa taille, mais, en échange, il paraît avoir l'odorat très-fin. C'est sans doute aussi pour suppléer à l'imperfection de sa vue qu'il lui a été donné un vigilant gardien, qui le suit partout, veille sur lui quand il se repose, et par ses cris répétés, l'avertit de l'approche du danger. Cette admirable sentinelle est un petit oiseau que les Béchuanas ont nommé *kala ea choukourou*, (1) c'est-à-dire, le *serviteur du rhinocéros.* Ce fait naturel a enrichi leur langue de plusieurs métaphores, étranges au premier abord, mais qui ne laissent pas d'être piquantes quand on en connaît l'origine. Ainsi, *vous êtes mon rhinocéros*, est dans leur bouche un compliment qui veut dire : *vous êtes mon maître ; ne suis-je pas le kala du choukourou*, signifie : *ne dois-je pas veiller avec sollicitude à votre conservation ?* Probablement, ce vigilant oiseau est intéressé au salut de son puissant ami, sur le corps duquel il trouve une abondante pâture de mouches et d'insectes. En retour de ses bons offices, le rhinocéros lui a voué une telle affection qu'il lui permet de se poser sur ses narines et jusque dans les coins de sa bouche. Du reste, ce grand quadrupède ne visite le Kalagari que dans la saison humide, et se plait évidemment dans des pays mieux arrosés, tels que les bassins du Marikoe et du Limpopo, où on le trouve en grand nombre.

Le sanglier (*sus œthiopicus*), très-répandu aussi dans les pays que je viens de nommer, est fort rare dans le Kalagari. Il s'y loge dans des bauges profonds, qui sont l'ouvrage du *aard-vark*. Il a d'ailleurs la prudence de paître toujours dans le voisinage de sa retraite, et de s'y réfugier à la moindre apparence de danger. Aussi le

---

(1) *Choukourou* est le nom générique des trois espèces de rhinocéros que nous avons signalées.

prend-on fort rarement, et beaucoup d'habitants ne le connaissent même que de nom.

Il en est de même de l'âne sauvage, ou *quagga*, qui ne met le pied dans le désert qu'avec précaution, et même ne s'y enfonce jamais bien avant. Pouvant à peine rester deux jours sans boire, il se rapproche souvent des fontaines, et souvent aussi y devient la proie des lions qui rôdent à l'alentour durant la nuit.(1) Bien que la chair du *quagga* soit estimée des natifs, elle inspire invariablement du degoût aux Européens.

Les animaux que je mentionnerai ici en second lieu, à cause de leur importance, appartiennent aux ruminants. Ce sont les antilopes, troupeau indompté pour lequelle le Maroa, le Molola et le Mokalagari ont volontairement renoncé à la société de leurs semblables. « En nous créant, disent-ils, Dieu nous a fait présent du gibier; ce sont là nos bœufs. »

Sans ces précieuses gazelles, le voyageur africain traverserait avec ennui plus d'une plaine monotone; mais leurs formes souples et élégantes, leur course rapide, animent ces solitudes que foulent si rarement les pieds de l'homme. D'une cinquantaine d'espèces qu'on dit s'en trouver en Afrique, six ou sept seulement appartiennent au Kalagari et aux régions voisines.

C'est d'abord le *tsépé (A. Euchore)*. Ce bel animal se plait tout particulièrement dans les plaines dépouillées, auprès des réservoirs d'eau, où il aime à lécher le salpêtre et à brouter les arbustres odoriférants. C'est là aussi qu'il peut déployer, sans gène, ses grâces et toute

---

(1) L'onagre ou âne sauvage de la Bible, dont il est parlé entr'autres au Psaume 104, nous est aussi représenté comme aimant le voisinage des ruisseaux.

l'agilité de sa course. (1) Lorsqu'il se livre à ses bonds, la contraction de ses muscles fait paraître sur sa croupe une parure d'une blancheur éclatante, qui, lorsqu'il est au repos, reste cachée dans l'épaisseur de son poil. Le mot *tsépé* est du petit nombre de racines séchuanas qui ont un rapport frappant avec l'hébreu. La gazelle que les Israélites désignaient sous le nom de *tsébi*, devait être aussi un animal fort gracieux, puisque ce mot devint insensiblement synonyme de ceux de *majesté* et de *gloire*, et que le prophète Esaïe (ch. XIII, v. 19) appelle Babylone la *gazelle* ou la *noblesse* des nations.

Le *phohou* (a. orcas), moins confiant en son agilité que le *tsépé*, se retire avec précaution dans les forêts pour se soustraire à la rencontre de ses ennemis. Il est d'une couleur tirant sur le fauve, avec une raie noire sur la croupe. Ses cornes sont droites, et pour ne pas embarrasser en courant sa tête dans les rameaux, il a soin de les tenir penchées au dessus d'une bosse très-proéminente qui ressemble à celle du taureau. Presque aussi gros que le bœuf, il a une chair tout au moins aussi délicate; mais il prend tant d'embonpoint, que souvent sa graisse se fond à la course, et lui cause une mort subite. De toutes les antilopes, c'est celle qui résiste le moins longtemps à la poursuite du chasseur; aussi devient-elle assez rare partout ailleurs qu'au Kalagari.

Viennent ensuite le *caama*, que l'on prendrait aisément pour un bidet, et le *gembock* (a. oryx) qui se distingue surtout par ses cornes toutes droites, qui n'ont pas moins de trois pieds de hauteur. Lorsque l'oryx est serré de près, il s'agenouille, appuye sa tête sur la terre, et présentant son redoutable bois, se défend avec vigueur. Il

---

(1) Quant à cette gazelle, disait Sparrman, elle semble n'avoir été placée sur la terre que comme un gage de la céleste bonté.

peut ainsi infliger de mortelles blessures, même au lion, et quand celui-ci l'attaque, il n'est pas rare que tous deux succombent dans le combat. La chair de ces gazelles est moins estimée que celle du phohou.

N'oublions pas le *gnou*, l'une des espèces les plus répandues dans les plaines centrales de l'Afrique. C'est l'image du taureau indompté; on le reconnaît à son abondante et noire crinière, à ses cornes recourbées sur le front, à son regard farouche. Rien de plus amusant que la rencontre d'une troupe de ces sauvages animaux. Sitôt que le voyageur est auprès d'eux, tous s'approchent pour le toiser, puis, bondissant tout-à-coup en agitant leur crinière et leur queue longue et touffue, ils s'éloignent un peu pour recommencer l'instant après la même manœuvre. Ils semblent du reste tellement faits pour la plaine, où ils déploient une vitesse prodigieuse, que dans les rochers quelques chiens suffisent à les maîtriser et à les arrêter tout court, jusqu'à l'arrivée du chasseur. Cette espèce, indigène du Kalagari, diffère de celle de la colonie; elle est plus grosse, d'une couleur bleuâtre par tout le corps, et a deux glandes (pori ceriferi) de la grosseur d'un œuf, placées immédiatement au dessous des yeux. Ces glandes contiennent et exsudent, sous la pression, une huile qui a l'odeur de celle de poisson. Il est probable qu'elle leur sert à oindre leurs yeux et à éclaircir leur vue, supposition qui ne paraîtra pas sans fondement, si l'on se rappelle que ces animaux sont quelquefois privés d'eau pendant très-longtemps, et exposés dans ces plaines à des vents secs et violents, qui soulèvent une grande quantité de sable. Peut-être et plus vraisemblablement encore cette huile leur sert-elle à humecter la peau de leurs petits et à assouplir leurs membres roidis par l'ardeur du soleil. De même que les Hottentots ont donné à l'espèce qui leur est connue le nom de *gnou*, à

cause d'un certain bruit qu'elle produit, par la même raison les Béchuanas ont appelé *kokong* l'espèce dont je viens de parler.

Nous trouvons ensuite deux autres espèces plus petites d'antilopes, le *steenbock (a. tragulus)* et le *duikerbock, (a. mergens* de Blainville*)*. Dans ces deux espèces, le mâle seul est pourvu de cornes. Toutes deux vivent par paires, et ont les mêmes mœurs que le lièvre. Le steenbock aime, ainsi que l'indique son nom hollandais, à faire son gîte parmi les rochers, tout en sachant aussi se mettre à couvert parmi les broussailles. Il habite souvent si loin de toute eau, qu'il en faut conclure qu'il ne boit que lorsqu'il pleut. — Quelques tribus du sud de l'Afrique ont une vénération superstitieuse pour le duikerbock; c'est pour eux un animal sacré, et à ce titre ils refusent de porter sa fourrure.

Ce sont là les seules gazelles que l'on trouve dans le pays que nous décrivons. Cependant, l'élégant *koudou (a. strepsiecros)*, le *tagetse (a. barbata)*, le *tsésébé (a. lunata)*, *la gazelle des roseaux (a. eleotragus)*, le *pallah (a. melampus)* se trouvent aussi aux environs de Litakou, et sur toute la lisière du Kalagari, du côté de l'est.

Les groupes nombreux de l'ordre des carnassiers n'ont pas pour nous le même attrait que les innocents quadrupèdes que nous venons de passer en revue. Tous leurs instincts sont cruels, et ils s'égaient en ce qui nous fait verser des pleurs. De plus, ils fuient la lumière comme la vue des hommes. C'est dans la nuit qu'il les faut chercher et ce n'est qu'en armes que l'on peut en approcher. Cependant, eux non plus ne sont pas sans utilité pour l'homme. Quand ils n'auraient fait que de donner leur parure aux sauvages, c'eut été déjà un avantage immense pour toutes ces générations passées qui ne connaissaient

pas les manufactures des temps modernes. Ne sont-ce pas leurs chaudes et belles fourrures qui ont le secret d'attirer les voyageurs dans le Kalagari ? Et n'en résulte-t-il pas quelque bien, même moral? Le Béchuana, qui, pour se procurer ces fourrures, va tous les ans braver les dangers d'un voyage brûlant, s'enrichit, il est vrai, mais en même temps il rattache à la grande famille humaine les pauvres habitants du désert. Ce commerce habitue les sauvages à voir des hommes, et en adoucissant leurs mœurs, leur apprend à se respecter mutuellement. D'un autre côté, les animaux carnassiers, et en particulier le lion, ne peuvent-ils pas, dans les voies de la sagesse divine, avoir contribué à la civilisation imparfaite des Africains du sud, en les forçant à vivre en commun, pour se mettre à l'abri de leurs agressions et pour les attaquer eux-mêmes à leur tour avec plus d'avantage.

Presque toutes les fourrures et les peaux qu'on prépare dans ces contrées, viennent du Kalagari, et sont fournies par les genres canis, felis et viverra.

Ce sont d'abord celles des renards, autrement nommés *chacals*, dont il y a deux espèces. Le chacal ordinaire a une robe fort brillante, d'un jaune orange tirant sur le rouge, et rayée de noir. Ce riche costume lui attire ici bien des infortunes. Tantôt on l'y traque dans les plaines avec une meute de chiens; tantôt on le prend au leurre dans des piéges, et toujours sans que personne le plaigne, attendu qu'il est maraudeur de profession. Dans le voisinage des habitations, la crainte l'oblige à se tenir enfermé dans sa tanière. Mais si le soir il a le courage d'en sortir pour saluer les étoiles, sa voix saccadée, discordante et bizarre, répand aussitôt l'hilarité parmi les natifs, qui, à cette heure, sont généralement dans leurs cours, groupés autour de leur pâle foyer. Ils ne répondent à ses cris que par de mauvaises plaisanteries, les enfants eux-mêmes ne

manquant pas de se joindre à leurs parents, pour s'essayer à la satire aux dépends du pauvre *poukougé.* L'autre espèce de chacal, le *tlosé*, ressemble davantage par sa couleur à nos renards d'Europe. Aussi universellement loué pour ses mœurs par les indigènes, qui sont unanimes à honnir le poukougé, son sort n'est pas meilleur pour cela. Quoique son vêtement n'ait ni les prétentions ni les couleurs tranchantes du premier, son poil long et très-fin le fait également rechercher. Son nom de *tlosé* lui vient de son glapissement.

L'*hyène tachetée (hyena crocuta)*, rôde aussi dans les plaines du Kalagari, quoiqu'en moins grand nombre qu'en d'autres parties de l'Afrique. Dans les pays peuplés, il se passe peu de nuits sans qu'elle visite les habitations. Elle est même féroce en certaines contrées, comme la Cafrerie et le pays des Bakuénas, où les carnages de la guerre, joints à la coutume barbare d'abandonner les cadavres sans sépulture, l'ont fait devenir anthropophage. Là, malgré toutes les précautions des habitants, elle se glisse dans les cours, dans les maisons, et enlève les enfants jusque dans les bras de leurs mères. A chaque instant elle y attaque les bœufs et leur brise les os. Ailleurs, où elle est moins formidable, elle se montre rusée à l'excès, toujours avide d'ailleurs, au point d'enlever toute espèce de cuir, même de vieux harnais, qu'elle amollit en les déposant dans les ruisseaux. Ses hurlements semblent avoir pour but de mettre les animaux en fuite, mais s'ils n'en font pas de cas, elle n'ose pas les attaquer. S'approchant des parcs, elle cherche à surprendre les chevreaux en imitant leur bêlement. Elle déterrerait même les morts, sans la précaution que l'on a généralement en Afrique de couvrir les tombes de pierres, ou de fourrés d'épines fortement fixés au sol. Au Kalagari, elle n'est pas renommée pour sa férocité, et n'y a guères pour pâ-

ture que les animaux malades, les os de gibier qu'abandonne le lion, les sauterelles et quelques racines. La femelle ne porte que deux louveteaux. Il y a différentes manières de prendre ces animaux. Les colons hollandais construisent pour cela de petites cabanes en pierre, au fond desquelles ils mettent un appât disposé de telle façon qu'au moment où l'animal le touche, une trappe ferme la porte d'entrée. Les Bakuénas y emploient des lanières découpées dans le cuir du sanglier, et qu'ils tiennent en réserve pour cet usage. Comme cette substance, une fois desséchée, est extrêmement coriace, ils attachent l'un des bouts de la lanière au poteau de leur hutte, et roulent l'autre en paquet après avoir eu le soin de l'amollir à l'avance; l'hyène arrivant, avale le paquet et se trouve prise.

Mais les mœurs de l'hyène tachetée paraissent presque douces, si on les compare à celles du chien sauvage (*hyena venacica*). A la différence des autres, ces animaux ont pour tactique de marcher en meutes; si on les voit seuls, c'est qu'ils se sont laissé emporter à la poursuite de quelque malheureuse tête de gibier, et que la férocité les rend persévérants à ce point que lorsqu'ils sont sur la piste d'une gazelle ou d'un quagga, rien ne peut la leur faire abandonner jusqu'à ce qu'ils aient mis leur proie en lambeaux. S'ils arrivent près d'un troupeau, aucun effort du berger ne peut les empêcher d'y répandre la mort à droite et à gauche, dans l'espace de quelques minutes. Car c'est ainsi qu'ils procèdent avec leur victime; un instant leur suffit pour la dévorer toute entière, et plus vive que morte. Aussi, lorsque le chasseur est devancé auprès du gibier qu'il a tué, par ces voraces animaux, il faut qu'il soit bien armé, pour oser essayer, à lui tout seul, de les en déposséder. Leur couleur est un rouge foncé, mêlé de noir. Ils ont une petite

queue blanche et de longues oreilles droites, qui sembleraient l'indice d'une ouïe très-subtile, mais qui, dans tous les cas, leur donnent un air méfiant et très-sournois. Une des plus fortes imprécations qu'un Mochuana puisse faire contre son ennemi, c'est de souhaiter qu'il soit dévoré par les *makanganas* (chiens sauvages). — Les Balalas du Kalagari, qui vivent dans la société des animaux, et qui semblent, dans l'abaissement où ils sont tombés, n'avoir plus d'autre souci que celui d'assouvir leur faim, ont recours à une ruse singulière pour faire leur proie des makanganas. Une fois la tanière de ces animaux découverte, ils guettent le moment ou ceux-ci s'absentent et s'emparent de leurs petits, auxquels ils brûlent la plante des pieds, afin qu'il ne prenne pas aux parents le caprice de les faire changer de gîte. Cela fait, ils établissent leur domicile dans le voisinage, et la veille du jour fixé pour la chasse, ils bouchent avec des pierres l'entrée des tanières, de manière à ce que tous leurs habitants y soient renfermés. Le lendemain, à l'heure fixée, ils leur rendent la liberté ; puis se mettant aussitôt en mouvement avec leurs propres chiens, ils animent du geste et de la voix ces fidèles serviteurs qui, comprenant de quoi il s'agit, se joignent à la meute en dressant les oreilles. Ils en conduisent ainsi des hordes, quelquefois considérables, dans des fosses préparées à l'avance, où on en voit jusqu'à une trentaine se précipiter et se rompre tous ensemble. Durant l'opération du dépècement qui se fait par les chiens, nos sauvages chasseurs contemplent cette scène d'un œil jaloux, en attendant que leur tour arrive.

*(La suite au prochain Numéro.)*

# NOUVELLES RÉCENTES.

## MADAGASCAR.

### *Un Rayon d'espérance.*

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi avec la sollicitude de la charité chrétienne l'histoire des longues et atroces persécutions endurées par les fidèles de cette île, ne liront pas sans consolation et sans reconnaissance envers Dieu les lignes suivantes, écrites par le missionnaire Lebrun, de l'île Maurice, sous la date du mois d'octobre dernier :

« Grande et heureuse nouvelle de Madagascar ! Les chrétiens, malgré la persécution, croissent en nombre chaque jour ; un grand réveil a encore eu lieu dernièrement ; on compte plus de cent nouveaux convertis, et le prince royal, l'héritier présomptif du trône, fils de Ranavalona, est de ce nombre. Il y a sans doute encore dans ce prince quelque chose de *l'esprit de Nicodème ;* mais il se réunit aux chrétiens pour la prière et la lecture de la Bible. La reine avait donné ordre de saisir tous les chrétiens, et vingt et un d'entr'eux avaient été condamnés à mort. Le jeune prince s'est aussitôt mis en avant pour les délivrer ; il n'a pu empêcher, il est vrai, que neuf d'entr'eux ne fussent forcés de boire le *tangena* (boisson empoisonnée), et l'un d'eux a péri ; mais les autres, réduits d'abord en esclavage, ont pu être rachetés, et le prince passe pour y avoir largement contribué.»

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### STATION DE MOTITO. — Lettre de M. Lemue, sous la date du 15 septembre 1846.

*Etablissement de M. Cochet sur le Tikoé. — Dévastation de la contrée de Mamusa par les Batlapi. — Douleur de Mosheu ; ses instances pour avoir un missionnaire. — Friedau devenu l'annexe de la future station du Tikoé.*

Motito, ce 15 septembre 1846.

Messieurs et très-honorés Frères,

Il y avait longtemps que nous désirions voir arriver un collaborateur pour se mettre à la tête de la mission entreprise depuis plusieurs années chez les Koranas. Ce champ était devenu vacant par le départ de M. Pfrimmer; un réveil remarquable s'était manifesté dans l'Eglise de Mamusa, une fermentation non équivoque travaillait sourdement les esprits dans la presque totalité de la nation, de sorte que partout le messager de la Bonne-Nouvelle était accueilli avec déférence et s'adressait à des congrégations attentives. Ces signes réjouissants, qui présagent d'ordinaire une belle moisson, me firent souvent regretter le manque d'ouvriers. Les candidats

avaient un urgent besoin de leur ministère, et les âmes bien disposées, éparses dans la tribu, languissaient faute d'instruction. Ce secours tant souhaité est en partie arrivé, et je m'empresse de vous informer que M. Cochet est maintenant établi au centre des Koranas Makaota, à l'embouchure du Tikoé.

Nous aurions aimé que notre précieux ami eût pu faire un plus long séjour à Motito, et y consacrer quelques mois à l'étude de la langue séchuane, mais des événements d'un ordre tout particulier l'ont engagé à se rendre immédiatement dans le champ de sa mission; et comme j'ai eu le plaisir de l'accompagner jusqu'à Mamusa, ainsi que notre bien-aimé frère Hamilton Dyke, qui dirigeait ses pas vers le Lessouto, je prendrai la liberté de vous communiquer dans les lignes suivantes les arrangements qui ont été le résultat de ce voyage.

En approchant de la résidence du paisible Mosheu, nous fûmes témoins d'une métamorphose aussi complète que pénible. Les riches pâturages de Mamusa, que j'avais vus naguère ondoyer au vent, étaient couverts de troupeaux bêlants et rongés jusqu'à la racine. La hache avait partout abattu les antiques bouquets de mimosas, jadis si verdoyants et si nobles. Leurs cîmes desséchées ne servaient plus qu'à parquer les quadrupèdes des nouveaux maîtres que nous rencontrions à chaque pas sur notre route. Arrivés en vue de la colline de Mosheu, nous vîmes une ville nouvelle d'un millier de huttes s'élevant en amphithéâtre au sein d'une forêt de *makalas*, maintenant renversés par le feu et jonchant la terre de leurs troncs. C'était Mahura qui, s'acheminant vers le nord, vient d'abandonner Taung, suivi d'une horde de ses Batlapi et des nations subjuguées qu'il traîne après lui. Il s'est, nonobstant la vive opposition de Mosheu, établi à sa porte. Qu'il

est pénible pour des hommes civilisés de voir disparaître en quelques heures des beautés qui avaient embelli cette contrée pendant des siècles! Mais rien ne peut arrêter le vandalisme d'un peuple qui est encore presque totalement païen; et soit que Mahura ne fasse que séjourner, soit qu'il émigre véritablement vers le nord, il laissera des traces indélébiles de son passage. Mosheu, prévoyant deux mois auparavant l'invasion dont son pays était menacé, m'avait prié d'écrire au chef des Batlapi, pour protester contre cette usurpation; mais celui-ci, dédaignant ses justes réclamations, lui répondit par des menaces, lui faisant en même temps sentir que, comme dit la Fontaine:

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Avec de pareils voisins on ne s'étonnera point que les anciens habitants de Mamusa, que j'avais trouvés si heureux quelques mois auparavant, gémissent actuellement sous l'oppression qu'on leur fait subir. Leur découragement est grand et leurs griefs nombreux. Mosheu, comme dernière ressource, avait demandé qu'on lui réservât quelques pâturages; dès ce moment les Batlapis y conduisirent leurs troupeaux. Lorsqu'une bête à cornes s'égare, elle tombe aussitôt au pouvoir des émigrants qui la mangent. Les membres de l'Eglise avaient préparé une souscription en nature, qui consistait en une vingtaine de veaux; huit ont été enlevés par les envahisseurs, et, attendu qu'on a entièrement suspendu l'administration de la justice dans la ville du grand chef, personne n'ose lui porter ses plaintes, persuadé d'avance qu'il reviendra les mains vides. En un mot, pour conserver leur indépendance et maintenir l'ordre dans l'Eglise et les familles, Mosheu et son frère ne voient plus d'autre remède que d'évacuer le pays pour se réfugier à Friedau.

Malgré tous ces contre-temps et ces tracasseries, Dieu

n'a cependant pas permis que son œuvre fût arrêtée parmi eux. La preuve en est que, durant cette visite il y avait encore environ vingt candidats au baptême. Cinq des plus avancés par leurs lumières et par leurs expériences chrétiennes ont été mis à part et ajoutés au troupeau. Nous avons ensuite célébré la Sainte-Cène, et eu plusieurs services le dimanche et dans la semaine; MM. Cochet et Dyke y ont pris part, à la grande édification des auditeurs.

Il s'agissait ensuite de décider dans quel endroit serait fondée la station de M. Cochet. On proposa d'abord à Mosheu de suivre son missionnaire sur le Tikoé, mais des raisons graves et convaincantes ne lui permirent pas d'accéder à cette proposition. Quant à Mamusa, il était évident qu'il fallait y renoncer pour le présent, d'autant plus que M. Ross y est déjà stationné avec les Batlapi. Il ne restait donc plus qu'à choisir entre Friedau et le Tikoé, les seules localités qui nous paraissaient propres à l'établissement d'une mission. Mais considérant que l'œuvre était déjà commencée et organisée jusqu'à un certain point parmi les sujets de Mosheu, et que la tribu des Makaota, où rien n'a été fait, attendait impatiemment l'arrivée d'un missionnaire, nous conclûmes qu'il fallait profiter de leurs bonnes dispositions; de peur que l'occasion favorable étant échappée, elle ne s'offrît plus à l'avenir.

Mais comment annoncer cette décision à Mosheu et à son peuple, eux qui avaient pétitionné avec tant d'instance pour qu'on ne les délaissât point dans les conjonctures présentes? Ce fut, il faut vous l'avouer, une tâche bien pénible et bien dure à remplir. Le désappointement et la douleur qu'éprouva Mosheu lorsque je lui délivrai ce fâcheux et affligeant message, laissa chez moi une impression profonde de tristesse, car on n'a point connu et

instruit pendant longtemps des gens de bien sans concevoir un vif attachement pour eux. « Oh! me dit-il, je crains de m'être rendu coupable de quelque grand péché, et qu'en conséquence de ce péché Dieu me délaisse aujourd'hui. Que va devenir ce petit troupeau dans ces temps difficiles? » Je fis mes efforts pour le consoler de mon mieux, mais avant de prendre congé du chef et de son frère le catéchiste, ils me prièrent de nouveau, les larmes aux yeux, de vous faire part de leurs épreuves, et de dire aux Ba-France, leurs amis, qu'ils se recommandent à leurs prières et à leur sympathie chrétienne. Ils vous supplient aussi instamment de vous souvenir d'eux le plutôt possible, et de vous dire combien ils se réjouiraient du retour de leur ancien missionnaire M. Pfrimmer au milieu d'eux. Je remis alors au chef un exemplaire des Psaumes, en lui recommandant de chercher dans ce précieux livre les consolations dont son cœur affligé avait besoin.

Permettez-moi encore, Messieurs et très-honorés Directeurs, avant de terminer cette lettre, de vous exprimer les sentiments des frères et les miens à l'égard de la requête de Mosheu. Nous nous associons à lui de tout notre cœur, dans les vœux dont il m'a chargé d'être l'organe auprès de vous. Nous n'oublions pas que la double oppression des Batlapi et de ses propres compatriotes, sous laquelle il gémit, est due en grande partie à son adhésion à l'Evangile, et notamment à la décision de caractère qu'il a montrée dans l'affaire de l'année dernière. Un homme si dévoué a des droits à notre affection comme chrétien et comme opprimé. Nous nous réjouirions donc sincèrement si, comme une lettre de M. le Directeur nous le faisait dernièrement espérer, M. Pfrimmer avait l'intention de revenir à son poste, et s'il était rendu à une congrégation qui l'affectionne. En attendant, nous avons exhorté les

fidèles de Mamusa à considérer M. Cochet comme leur pasteur, les engageant à s'aider de ses conseils et de ses directions, au besoin. D'un autre côté notre frère leur a promis de les visiter à Friedau dès que ses travaux le lui permettront. A la suite de ces arrangements arrivèrent M. Lautré et M. Lauga ; ce dernier se rend à Carmel avec sa famille ; mais dès le lendemain je dus me séparer, quoiqu'à regret, de ces bien-aimés frères, pour revenir à Motito, tandis qu'eux allaient se diriger tous ensemble vers la jonction du Vaal et du Tikoé, pour y chercher, avec notre ami, un site convenable à sa future station.

Recevez, Messieurs et très-honorés Frères, l'assurance de mon affection cordiale et chrétienne.

Votre tout dévoué frère et serviteur en Christ, notre commune espérance.

P. LEMUE.

## *Le missionnaire Arbousset et les chefs Bassoutos à Gnadenthal.*

M. Arbousset nous a raconté lui-même son séjour dans cette station Morave de la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Nous trouvons sur le même sujet le passage suivant dans le *Journal des Missions des frères de l'Unité*. Il fait partie du rapport des missionnaires de Gnadenthal ; nous croyons devoir le communiquer à nos lecteurs :

« Le 2 oct., M. Arbousset, missionnaire de la Société des missions évangéliques de France, qui travaille depuis 16 ans parmi les Bassoutos, au nord de la Cafrérie, arriva ici avec sa femme, deux de ses enfants, et cinq Bassoutos baptisés. Il était intéressant et encourageant de l'entendre raconter comment le Seigneur a béni ses efforts et ceux de ses collaborateurs ; ils ont pu fonder plusieurs Eglises

chrétiennes parmi ce peuple, qu'ils ont trouvé plongé dans tous les vices du paganisme. Dans ce moment, M. Arbousset séjourne à la ville du Cap, il y passera une année avec ses cinq Bassoutos, qui fréquenteront les écoles, apprendront des métiers et se feront ainsi une idée de la vie civilisée. Deux d'entre eux sont de proches parents du chef, les trois autres sont ses fils. Leur teint est plus ou moins brun; ils sont vêtus à l'européenne, comme les paysans de ce pays; leurs manières sont bonnes; ils ont pris leurs repas avec nous, et personne n'aurait dit, en les voyant, que peu d'années auparavant ils étaient encore de véritables sauvages. Les deux plus âgés avaient plusieurs femmes, qu'ils ont renvoyées lors de leur conversion, excepté celle qu'ils avaient épousée la première Ils montrent tous un grand attachement au Sauveur, beaucoup de bon sens naturel et de vivacité, et un grand désir de s'instruire, comme le prouve la résolution qu'ils ont prise de quitter pour si longtemps leurs familles, leurs maisons et leurs troupeaux, dans le but d'apprendre eux-mêmes des choses utiles et de les enseigner ensuite à leurs compatriotes. Ils ont été conduits à Gnadenthal par le désir de voir un endroit dont ils avaient tant entendu parler, et ils ont examiné avec beaucoup d'intérêt les écoles, les atteliers, les maisons et les jardins des Hottentots, les plantations et le pont. Comme ils parlent l'anglais et le hollandais, nous avons pu nous entretenir nous-mêmes avec eux. Dans la réunion, M. Arbousset adressa d'abord à notre Eglise un discours cordial et pressant. Puis, Paul Mopéri, beau-frère du chef Moshesh, et après lui Paul Matété, son frère et premier conseiller, se levèrent et parlèrent dans leur langue avec beaucoup de chaleur, de vivacité et d'éloquence naturelle. Voici le résumé de leurs discours, tels que M. Arbousset les a traduits, à mesure qu'ils les prononçaient. Je regrette de ne pouvoir donner en même

temps une idée de l'expression et du sentiment qu'ils y ont mis.

« Paul Mopéri dit : « Je vous salue au nom de Jésus-Christ. Vous êtes assemblés en grand nombre dans cette maison de prières. Je vois que les murs sont déjà brunis par le temps ; il y a donc longtemps que l'Evangile est annoncé ici. Un grand nombre sont sans doute déjà nés sous le règne de l'Evangile ; nous aussi, nous l'entendons à présent ; mais je regrette d'avoir vieilli dans les ténèbres Je vois ici beaucoup de gens de ma couleur ; devant Dieu tous les hommes sont égaux, quelle que soit leur couleur ; personne n'est exclu ; tous ceux qui croient en Jésus-Christ peuvent être reçus. Il est la porte ; il marche en avant, nous devons le suivre de tout près. Restez fidèles à Jésus ; lors même que nous ne nous reverrions plus ici-bas, nous nous retrouverons un jour dans le ciel auprès de lui. »

« Paul Matété dit : « *Mon cœur s'est réjoui en l'Eternel, ma corne a été élevée par l'Eternel.* (1 Sam. 2, 1.) *Tu élèveras ma corne comme celle d'une licorne.* (Ps. 92, 10.) La sueur sanglante de Jésus en Gethsémané n'a pas coulé en vain ; ici aussi, je vois une nombreuse assemblée qui lui appartient. Le Sauveur est le vaisseau qui nous conduit à travers l'océan de la mort ; il est l'arche du salut. Je vois ici des fils de l'Afrique, des fils de l'Europe, des noirs, des bruns, des blancs, des Bassoutos, des Amakosas et des Hottentots ; tous sont égaux devant Dieu, pourvu qu'ils se convertissent à lui. Vos instituteurs sont venus vous apporter la Parole de Dieu : honorez-les et obéissez-leur. Nous aussi, nous avons maintenant des instituteurs ; autrefois nous vivions dans le péché et nous avions plusieurs femmes. Je vois que vous avez des jardins et des maisons ; c'est fort bien, travaillez assidûment de vos mains ; le Sauveur lorsqu'il

était sur la terre, a aussi travaillé de ses mains, du métier de charpentier. Ne pensez pas que je sois un pharisien, qui charge les autres d'un fardeau que je ne veux pas porter moi-même ; je travaille aussi à la sueur de mon visage. Le dimanche, nous ne travaillons pas, nous allons à l'église pour entendre la Parole de Dieu. Mais le lundi, je prends ma bêche, et le pain que je mange à la sueur de mon visage est doux pour moi. Ne semez point pour la chair; celui qui sème pour sa chair, moissonnera de la chair la corruption. Lazare était pauvre, mais il était riche en Dieu. Le mauvais riche a semé pour sa chair, il n'avait pas de trésor dans le ciel, et son âme a été perdue. Tout arbre qui ne fait pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Christ est le cep, son Père est le vigneron ; demeurez en lui, alors nous nons reverrons un jour dans le ciel. »

« Ces discours firent sur nos Hottentots une profonde impression, comme plusieurs d'entre eux l'ont témoigné. En s'entendant exhorter par des gens qui, il y a peu d'années, étaient encore de féroces païens, ils ont avoué eux-mêmes qu'ils s'étaient souvenus de cette parole du Sauveur : « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » Nous dûmes renoncer à entendre les autres Bassoutos, parce qu'il était déja neuf heures passées; ils terminèrent en chantant quelques cantiques dans leur langue, d'une voix douce et mélodieuse.

« Ils ont eu un plaisir particulier à trouver ici une femme Cafre, Rébecca, avec laquelle ils se sont entretenus dans sa langue, qui est fort semblable à la leur. Quant à elle, sa joie fut plus grande encore d'entendre parler du Sauveur dans sa langue maternelle.

« Le 3, après midi, M. Arbousset nous quitta pour retourner avec sa société à la ville du Cap; ils étaient réjouis de tout ce qu'ils avaient vu, et nous, de notre côté,

nous nous sentions édifiés et encouragés pour l'œuvre du Seigneur.

» Il n'est pas de Hottentot, même animé de bonnes dispositions, qui sût s'exprimer aussi bien que les Bassoutos; les Hottentots ne montrent pas non plus le même désir de s'instruire. Les Cafres ont plus de vivacité et une intelligence plus prompte que les Hottentots, qui sont assez flegmatiques ; cette supériorité des Cafres a déjà été remarquée par le vieux frère Georges Schmidt, et depuis par beaucoup d'autres. »

---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## CHINE.

*Circonstances favorables. — Emulation entre les Sociétés de Missions. — Hôpitaux missionnaires. — Les cinq ports : 1, Canton.*

Chacun des champs de mission que nous apprenons à connaître, nous semble adresser, à son tour, à l'Eglise de Dieu de pressants appels, destinés à hâter les travaux trop lents de la charité chrétienne ; et, lorsque nous avons entendu successivement ces cris partir, de plus en plus forts, de tous les points du monde, il semblerait, à l'angoisse que nous éprouvons, que l'Eglise reste froide et immobile, en présence de cette portion de l'humanité qui est encore sans Dieu et sans espérance. Maintenant, c'est l'empire chinois qui vient, de sa voix puissante, renforcer tous ces appels.... l'empire chinois, égal, lui seul, à tous les autres champs de missions réunis!...

Cependant, à la pensée que, malgré les retards des disciples du Seigneur, on a vu, depuis le commencement de ce siècle, les œuvres missionnaires aller en quadruplant de vingt-cinq en vingt-cinq ans, l'âme renaît à un joyeux espoir. En particulier, les difficultés que l'introduction de l'Evangile en Chine semble présenter, cessent d'effrayer. Ici encore, Dieu sera plus puissant que l'Eglise n'est infidèle. On ne dira donc plus, qu'il n'y a rien à espérer d'un peuple qui étouffe les besoins de la conscience sous des formes religieuses, qui masque l'absence de toute croyance par la pompe et la dignité mensongère des cérémonies, d'un peuple sans élan, à caractère dur, faux et intéressé, tel, en un mot, que peut l'avoir façonné un despotisme sous lequel cent générations ont déjà passé. Non : mais, appuyé sur d'impérissables promesses, on s'assurera que la Chine, à son tour, deviendra tributaire du Roi des rois ; et même, en consultant les signes des temps, on attendra pour elle de grandes choses d'un avenir peu éloigné.

L'immense colosse semble chanceler sur sa base. La dynastie actuelle n'a pas encore pu se faire pardonner par les vieux Chinois l'usurpation qui l'a placée sur le trône il y a deux siécles; des sociétés secrètes conspirent sa ruine. Ailleurs, les hordes belliqueuses des montagnes se soulèvent, et suscitent au *fils du ciel* de cruels embarras; des pirates redoutables désolent impunément les côtes et les fleuves. Un déficit toujours croissant au sein des finances; une désunion toujours plus manifeste dans les conseils de l'empire; un sentiment toujours plus distinct de la supériorité des nations chrétiennes, s'unissent pour faire présager des secousses prochaines. Le peuple, enfin, réfléchit, et semble vouloir sortir de ses langes. Quelle sera l'influence de tant de circonstances critiques sur l'évangélisation de la Chine? Sans vouloir le prédire,

l'Eglise doit au moins y voir un nouvel appel à mettre de la célérité dans l'œuvre qui lui est confiée. C'est ainsi que l'ont compris toutes les Sociétés de Missions. Elles sont unanimes à reconnaître, qu'il ne s'agit plus pour elles d'occuper quelques postes éloignés, comme étaient Malacca, Singapore, ni même des postes frontières, tels que l'île de Hong-kong ou Macao ; mais qu'il faut, selon l'expression du missionnaire Smith, transporter cette sainte guerre au cœur même du pays ennemi. « Tout nous invite, disent-elles, à engager hardiment le combat. La population immense qui se presse dans les cinq ports de mer ouverts aux nations étrangères apprécie déjà les avantages qu'elle retire de ces relations nouvelles. Les premières autorités de la ville d'Amoy ont non-seulement parlé des doctrines chrétiennes avec respect, mais témoigné le désir de voir leur nation disposée à les recevoir. Presque partout, le missionnaire est accueilli avec empressement. Si une aveugle déférence pour tout ce que l'antiquité lui a légué, semble encore ôter au peuple chinois toute indépendance de pensée et d'action, il n'est pourtant pas enchaîné, comme l'Hindou, à de cruelles superstitions par d'indissolubles liens de caste. Si les ignobles idoles qui partout peuplent les rues, les temples et les maisons, témoignent bien tristement que l'empire entier est encore l'esclave de l'erreur, on n'y trouve pourtant pas un systême organisé de prêtrise, sous lequel se courbent servilement tous les esprits. La Chine, sortie déjà à moitié de son ancien isolement, ne pourra garder longtemps une marche hésitante; mais, pressée du poids moral de deux hémisphères, elle avancera, et s'ouvrira aux peuples étrangers, et verra le messager de Christ pénétrer jusque dans ses plus lointaines provinces pour y proclamer l'Evangile. Telle est la perspective, telles sont les espérances qui nous excitent à avancer hardiment. Où

trouver une carrière plus noble, plus glorieuse, pour y déployer les dons et l'activité du chrétien. Mais que des ouvriers en grand nombre accourent. Le papisme n'y a-t-il pas déjà jeté ses émissaires avec un zèle ardent? Hong-kong a déjà sept prêtres romains. La flotte de l'envoyé de France en a débarqué six à Macao, et là arrivent, de six mois en six mois, des courriers de l'intérieur, pour attendre les prêtres à leur arrivée, et les conduire secrètement dans leurs Eglises des provinces du nord et du centre. Une seule Société y compte dix évêques et cent quarante-quatre prêtres. Oui, la Chine crie aux chrétiens évangéliques : Venez nous secourir! »

Le célèbre édit impérial du 28 décembre 1844 (1), fruit des démarches de l'envoyé français, M. Lagrenée, a répondu merveilleusement à ces vœux des Sociétés missionnaires, en ouvrant à leur activité cinq des principaux ports de la Chine, et en accordant à tout Chinois, dans toute l'étendue de l'empire, le libre exercice de la religion chrétienne. Il est vrai qu'aux témoignages universels de joie que provoqua cet acte de large tolérance, quelques prêtres romains s'étaient émus, et que, chagrins d'une liberté dont ils n'avaient pas seuls le profit, ils avaient obtenu un nouvel édit, dans lequel le souverain de la Chine faisait plus clairement connaître quelle était cette *Religion du Seigneur du ciel* qu'il consentait à tolérer. « Après information, disait-il, nous avons reconnu que cette religion consiste à se réunir, à des jours fixes, pour adorer le Seigneur du ciel, à vénérer la croix, les tableaux et les images, à leur faire des offrandes, et à lire les livres adoptés par cette secte, en sorte que ceux qui n'observent pas ces pratiques, n'appartiennent pas à la religion du Seigneur du ciel.» Mais

(1) Journal des Missions, 1845, p. 337.

sur les représentations du gouverneur anglais de Hong-kong, Sir John F. Davis, parut un troisiéme édit qui annulle le précédent, et où se trouvent en particulier ces mots : « Je n'entends point tracer une ligne de démarcation entre les cérémonies religieuses des diverses nations ; aucun Chinois vertueux ne sera puni, quelle que soit la religion qu'il professe. Soit qu'il adore ou non les images, il ne sera pris contre lui aucune mesure, si à la profession de sa croyance il joint une conduite conforme aux lois. Toutes les nations de l'Occident seront, sous ce rapport, traitées d'après la même règle, et recevront la même protection. J'ai écrit au gouverneur de Kiangsu, afin qu'il ordonnât à l'inspecteur de Soutchou, de Sunkiang et de Taitsiang de publier une proclamation à cet effet ; et j'ai également requis le gouverneur-général de Fokien et de Chekiang d'en donner exacte connaissance dans les divers ports.» Cet acte a été signé par l'empereur (Taoukwang) le 22[e] jour du 11[e] mois, 25[e] année de son règne (20 décembre 1845).

Jamais moyen plus vaste ne s'est offert à l'Èglise chrétienne, et jamais une plus noble rivalité de zèle n'a enflammé les Sociétés missionnaires. Aussitôt un membre de la *Société épiscopale d'Angleterre* s'est hâté de déposer une offrande de 6000 £. sterling consacrée aux missions de la Chine ; d'autres se sont engagés à payer le voyage de deux missionnaires, sans rien retrancher à leurs dons accoutumés. Deux pasteurs distingués de l'Eglise anglicane, MM. Smith et MacClatchie, ont été députés en Chine, pour poser les fondements d'une mission nouvelle. *La Société de Londres*, à qui il a été donné de travailler la première pour la Chine, en y envoyant les Morrison ,les Milne, les Médhurst, y augmente chaque année le nombre de ses ouvriers. Deux Sociétés allemandes, celles de *Barmen* et de *Bâle*, viennent de

mettre à part chacune deux de leurs élèves, qui sont partis l'année dernière pour Hong-kong. En Amérique, cinq Sociétés y ont envoyé des missionnaires, et l'une d'elle en compte déjà onze sur le sol de la Chine. Cependant les unes et les autres estiment n'être encore qu'au début de leurs efforts, car le nombre de leurs missionnaires réunis n'est encore que d'environ quarante. Ceux-ci sentent tous le besoin d'oublier qu'ils appartiennent à des Eglises diverses, pour agir dans un même esprit d'union, de support et de prière. Déjà un nombre à peu près égal d'aides natifs travaillent à leurs côtés. L'impulsion des Ecritures continue à être poussée avec activité. Des écoles fleurissent, et, dans leur nombre, se distingue particulièrement la belle institution soutenue par la *Société d'éducation Morrison*, du nom du célèbre missionnaire qui y avait consacré une somme considérable. Le collége Anglo-Chinois de Malacca, les presses et fonderies de caractères de Singapore, ont été transportés en Chine.

Parmi les plus intéressantes institutions auxquelles le zèle évangélique a donné naissance en Chine, sont les hôpitaux fondés à Canton, Hong-kong, et dans les autres ports ouverts aux étrangers. Dans chacun de ces lieux se trouvent des médecins au nombre des missionnaires les plus actifs; un vaste établissement y est ouvert pour les malades. A Amoy, le docteur Lockart, de la Société de Londres, a vu, en une seule année, dix mille malades recourir à son art; ce sont dix mille personnes qui, en recevant des soins physiques, ont entendu des paroles chrétiennes destinées à sauver leurs âmes. Une Société particulière, formée par des résidents étrangers, sous le nom de *Société missionnaire médicale pour la Chine*, pourvoit à toutes les dépenses que nécessite le matériel de ces beaux établissements. « Nous entrâmes dans une

rue voisine des factoreries, dit M. Smith, en parlant de l'hospice missionnaire de Canton, et bientôt nous nous arrêtâmes devant une porte que distinguaient des chaises à porteurs, indice de l'arrivée de quelques visiteurs opulents. Dans une première salle se trouvaient beaucoup de Chinois des dernières classes de la société, et chez lesquels tout indiquait l'inquiétude et la souffrance. Des maux de toute espèce, et surtout les maladies si fréquentes des yeux, les engageaient à recourir à l'habileté du médecin chrétien. Dans des salles supérieures, soixante à cent malades attendaient également que le missionnaire les visitât à leur tour, ou cherchaient à lire dans ses regards ce qu'ils avaient à craindre ou à espérer. C'est ici que s'évanouit la suffisance naturelle à ce peuple, et qu'il est donné à la foi chrétienne de triompher des préventions les plus opiniâtres. Un évangéliste natif le disait : « Quand nous parlons de Jésus-Christ et de son glorieux Evangile dans les villages et dans les faubourgs, nous ne trouvons, le plus souvent, qu'indifférence et mépris ; mais, ici, leurs cœurs s'attendrissent, et ils écoutent avec intérêt. Au nombre des patients se sont trouvés quelques hommes d'un rang élevé, et nous aimons à penser que, en particulier, le célèbre Kijing n'oubliera pas qu'il a reçu d'un chrétien le soulagement de ses souffrances physiques.... Je vis un jour, assis au haut de la salle, un être de l'aspect le plus dégoutant. Ses vêtements étaient sales et en désordre, ses yeux hagards, sa bouche pendante ; il avait une tumeur énorme à la nuque ; il ne pouvait, seul, ni se lever, ni faire un pas. Je l'eusse pris pour un Chinois de la plus basse classe, s'il n'avait eu auprès de lui un domestique d'une apparence bien supérieure à la sienne, et parlant le dialecte des mandarins. On satisfit ma curiosité en m'apprenant que ce malheureux remplissait autrefois une des premières charges de l'Etat, et que ses

talents et ses capacités le faisaient généralement estimer. Mais, comment donc était-il tombé dans cet état voisin de l'idiotisme? Par l'usage de l'opium, auquel il s'était livré avec passion sans se douter de ses terribles effets. »

Peu de jours après, trois missionnaires, accompagnés de la femme de l'un d'eux, naviguaient sur un des nombreux cours d'eau qui coupent la ville de Canton et ses environs. En traversant un village, ils furent insultés par une foule menaçante, et, bientôt, assaillis à coup de pierres; les rameurs, blessés grièvement, se retiraient l'un après l'autre dans la cabine. Plus on avançait, plus la fureur allait croissant, ainsi que le danger. Plusieurs des assaillants se jetaient à l'eau, et se seraient précipités dans le bateau, si la grêle de pierres et de tuiles, qui partait de l'un et de l'autre bord, ne les en avait empêchés. Cependant, il fallait encore passer sous un pont, d'où les assaillants avaient le plus terrible avantage. « Aussi, dit M. Bridgman, s'y rassemblèrent-ils en nombre prodigieux, et firent pleuvoir sur le bateau une épouvantable quantité de cailloux et d'énormes quartiers de roc, dans le but de nous faire couler à fond. Nous n'avions plus que deux hommes en état de servir, lorsque, inopinément et par une intervention toute miraculeuse de Dieu, nous nous trouvâmes à l'abir du danger. A peine, en effet, eûmes-nous passé le pont, que la pièce d'eau s'élargit considérablement d'un des côtés, et se trouva fermée de l'autre par un mur élevé. Arrêtés subitement, ces furieux se jetèrent dans un bateau, et nous poursuivirent, mais sans succès. Il est hors de doute que cette populace enragée, qui poussait d'horribles cris de mort et de vengeance, ignorait notre qualité de missionnaires, mais voyait en nous d'odieux étrangers. »

Il faudra longtemps, sans doute, pour adoucir les dispositions de ce peuple naturellement violent, et que la

dernière guerre avec l'Angleterre a excessivemené irrité ; mais les missionnaires sont pleins de confiance, et chaque preuve de la bénédiction de Dieu sur leurs travaux soutient leur courage. La lettre de M. Bridgman se termine par ces mots : « Je suis occupé à donner des instructions bibliques, qui sont, pour le moment, la plus douce partie de ma tâche. Ciuq d'entre les personnes qui les suivent demandent à être admises à faire publiquement profession de christianisme. »

Les richesses de la grâce de Dieu se manifestent d'une manière bien réjouissante à Hong-kong, cette île, non loin de Canton, où nous avons vu à l'œuvre Gützlaff et ses collaborateurs indigènes. Plusieurs autres Sociétés y travaillent, puissamment assistées par des évangélistes chinois, et elles annoncent de nouvelles conversions. Tel est l'extrait suivant d'une lettre écrite au mois d'août 1846 par un missionnaire de la Société de Londres :

« Le 28 juin, nous avons reçu dans le sein de l'Eglise deux Chinois par le sacrement du baptême. L'un et l'autre sont des hommes graves et âgés, persuadés de l'excellence de la foi chrétienne et de la certitude de la réconciliation entre Dieu et l'homme coupable par le sang expiatoire de Christ. Tout est satisfaisant dans la connaissance qu'ils ont acquise de la voie du salut, et, en général, des vérités scripturaires. Ils n'ont été admis à la communion de l'Eglise qu'après divers examens faits avec soin en présence de plusieurs missionnaires, qui ont pu s'assurer aussi que leur conduite était irréprochable. Chin-Seen (aide chinois) prêcha sur Matth. XXVIII, 19. Je parlai ensuite à l'assemblée des compassions du Père. de l'amour du Fils, et des grâces du Saint-Esprit, nécessaires pour nous régénérer, et nous amener à l'état d'enfants de Dieu et de fidèles disciples du Sauveur. Puis j'exhortai fortement Le-tseo-yung et Bhoo-a-lo, les deux

récipiendaires, à s'abstenir désormais de toute pratique idolâtre, à s'adonner du fond du cœur au service du seul vrai Dieu et de Jésus-Christ qui les a rachetés par son sang, et à lui être fidèles jusqu'à la mort. Sur leur déclaration, ils furent baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le dimanche suivant, notre chapelle (Union-Chapel) présenta un curieux spectacle. Autour de la table du Seigneur se rangèrent, pour célébrer l'amour de Christ, deux natifs de l'Inde, sept Chinois et une douzaine d'étrangers, tant Anglais qu'Américains, hommes de nations, de couleurs et de langues diverses, méthodistes, baptistes, indépendants et presbytériens; tous oubliant les préjugés nationaux et les distinctions d'Eglises, pour s'unir comme frères dans un même amour envers le Fils de Dieu qui nous a rachetés. Oui, ce fut une chose douce et une chose agréable de voir des frères demeurer ainsi unis ensemble!....

C'est dans les ports accessibles aux étrangers, ainsi que dans l'île Hong-kong, que se grouperont désormais les missionnaires envoyés en Chine. Nous rappelons que ces cinq ports, placés entre le 23$^e$ et le 32$^e$ degré de latitude septentrionale, sont, en se dirigeant du sud au nord, *Canton*, peuplé d'environ un million d'habitants; *Amoy*, de 25,000; *Fouchoufou*, de 500,000; *Ningpo* et *Shangaï*, chacun d'environ 250,000. Tous ces postes sont déjà occupés, à l'exception de Fouchoufou. Comme ils sont destinés, sans doute, à acquérir une importance toujours croissante dans l'histoire des missions de la Chine, nous dirons quelques mots de chacun d'eux, mais sans distinguer les unes des autres les Sociétés qui les occupent.

1. *Canton* (Kuangtung). La province dont cette ville immense est le chef-lieu, n'a pas moins de 20 millions d'âmes. Elle offre partout la plus riche culture, et à

chaque pas des villes populeuses. En remontant depuis la mer le large fleuve sur les bords duquel est situé Canton, la vue s'arrête avec surprise sur des pagodes hautes de neuf étages ; mais aucun objet digne d'attention ne se montre à l'approche de la ville elle-même, si ce n'est la multitude innombrable de bâtimens de toute grandeur circulant ou en station dans les canaux, qui coupent la ville en tout sens, depuis la pesante jonque, employée aux courses lointaines du commerce, ou la barque destinée au transport clandestin de l'opium, et glissant rapidement au bruit de quatre-vingt ou cent rameurs, jusqu'au frêle canot ou aux bateaux par milliers qui sont l'unique demeure d'une partie de la population de Canton. Toute cette activité annonce qu'on se trouve au centre d'une immense commerce. Ici en effet se trouve le principal entrepôt des marchandises qui affluent de toutes les parties de l'empire, pour se distribuer dans les ports de l'Asie, de l'Europe, et de l'Amérique, ou de celles qui arrivent de ces trois continents. Quant à la population de la ville et de la province de Canton, elle a depuis les temps les plus anciens une réputation de turbulence et de barbarie. Rien n'égale la rage avec laquelle elle a resisté à l'invasion de la dernière dynastie ; sept cent mille personnes périrent au siége de la ville en 1650. Adonné à la piraterie, supportant impatiemment toute espèce de joug, il n'est pas surprenant que ce peuple se montre plein de rudesse et de violence à l'égard des étrangers, qui ont souvent à en redouter les insultes et les mauvais traitements. Mais malgré cette circonstance défavorable, Canton s'offre aux missionnaires comme une des stations les plus avantageuses, par la facilité de communication avec une foule de villes et de villages de la province, et même avec d'autres provinces voisines, embrassant le tiers de

la population de la Chine. Des natifs de toutes les parties du pays séjournent à Canton, y parlent leurs divers dialectes, et peuvent les enseigner aux évangélistes indigènes, qui avec le temps iront porter partout dans l'empire le message du salut. Ainsi s'étendent devant les missionnaires, des campagnes sans bornes, dont les moissons sollicitent leurs travaux.

Quoique l'évangélisation ne soit encore ici qu'à son début, elle a déjà reçu des marques réjouissantes de la bénédiction divine. Prêchée, soit par les missionnaires soit par des natifs convertis, tantôt dans des chapelles tantôt ailleurs, la doctrine du salut a touché bien des âmes, et déjà de petites communautés chrétiennes sont formées. Nous ne passerons surtout pas sous silence ce *Léang-Afah*, dont le nom se rattache aux plus anciens souvenirs des Missions évangéliques de la Chine, et qui maintenant encore, sexagénaire, vent consacrer ses dernières forces à la gloire du Sauveur. Lorsqu'une violente persécution éclata à Canton en 1831, après la mort de Morrison, Léang-Afah, leur seul missionnaire, dut s'enfuir à Malacca, où il trouva de nombreuses occasions de servir la cause de Christ. Mais il est revenu reprendre à Canton ses premiers travaux ; il compose des traités chinois parfaitement adaptés aux besoins de ses compatriotes, il les distribue avec zèle ; il prêche régulièrement dans une chapelle, dont il a dirigé lui-même la construction. « Elle porte, dit le missionnaire Bridgman, ces mots écrits en grands caractères : *Temple du vrai Dieu*. C'est une chose si nouvelle à Canton, que la foule s'y jette, et que la difficulté n'est pas d'attirer des auditeurs, mais bien de prévenir les occasions de tumulte et d'émeute. Aussi M. Gillespie, qui habite une portion du même bâtiment, est-il obligé d'en garder en quelque sorte la porte, tandis qu'Afah occupe

la chaire, et de distribuer des traités aux passants. J'ai aussi, ajoute M. B., assisté à une prédication qu'Ajah a faite à l'hopital de M. Parker, et je puis dire n'avoir jamais été temoin d'un plus touchant spectacle. La salle contenait plus de cent personnes, dont la plupart avaient recouvré la santé dans cet établissement. Lorsqu'Ajah fit allusion à cette circonstance, et qu'il parla des maladies de l'âme qui sont les pernicieux effets du péché, il s'émut graduellement, et s'éleva à une grande éloquence. La table devant laquelle il était placé, était entourée de siéges, que ses auditeurs avaient recherchés à l'envi ; d'autres, debout, se pressaient à ses côtes et derrière lui, et tous paraissaient saisir avec le plus vif intérêt tous les mots qui sortaient de sa bouche. Il termina le culte par une fervente prière.»

Cependant, à côté de ces heureuses dispositions, se manifeste trop souvent la violente haine dont la population de Canton est animée envers les étrangers, et dont les missionnaires ont leur part. Sous le moindre prétexte éclate une émeute, que les troupes du gouvernement sont souvent impuissantes à réprimer. Le 9 juillet 1846 était un de ces jours de trouble et de confusion; le missionnaire Devan, sans défense et comme prisonnier dans le quartier où régnait le désordre, semblait courir des grands dangers. Cependant il fut gardé par la main de Dieu, qui lui fit trouver, dans cette circonstance même, un moyen d'annoncer son salut à un plus grand nombre d'âmes. « Un poste d'une centaine de soldats chinois, dit-il, avait été établi à côté de ma demeure. Ayant donné des traités à quelques-uns d'entr'eux, ils me demandèrent s'il n'y aurait pas bientôt une prédication dans la chapelle. A l'instant même, répondis-je, si vous pouvez réunir une soixantaine de soldats pour l'écouter. Tandis qu'ils allaient à la recherche

d'auditeurs, je priai le Seigneur avec l'évangéliste chinois, dont c'était le tour de prêcher, de vouloir bénir sa parole. Bientôt la chapelle se remplit de soldats, et pendant que notre frère expliquait à ses compatriotes la parabole des dix vierges, je me tenais, comme de coutume, à la porte pour en écarter une foule trop bruyante. Avant la fin du service, l'officier du poste envoya chercher ses hommes, pour passer la troupe en revue, mais pas un ne voulut bouger que tout ne fût fini ; un second message eut le même succès. Ils se retirèrent enfin dans le plus grand ordre, munis chacun d'un livre que je leur donnai, à leur grande satisfaction. Je bénis Dieu de ce que l'émeute n'avait nullement interrompu la prédication de l'Evangile. Elle s'était faite comme de coutume, avec cette seule différence, que l'assemblée se composait de soldats du gouvernement, au lieu de simples passants.»

---

# VARIÉTÉS.

## COUP-D'OEIL SUR LE KALAGARI.

### III.

### *Les animaux.*

(SUITE.)

Nous avons mis les animaux du genre *felis* au nombre de ceux qui fournissent des peaux recherchées; cela me conduit à parler du lion. Peut-être ce formidable animal n'a-t-il jamais désolé le Kalagari aussi

cruellement que certaines régions situées plus à l'est, telles que la vallée supérieure du Vaal, où les fermiers émigrés ont dû en détruire un grand nombre ; et le pays des Bataungs, où les malheureux habitants cherchaient à l'appaiser en lui rendant des honneurs divins, et en lui offrant souvent jusqu'à leurs enfants. Les Kalagariens doivent cet avantage d'un côté à ce qu'ils l'attaquent corps à corps, et de l'autre, à ce que le pays étant moins bien arrosé, il y trouve moins de gibier que vers l'est. Quoiqu'il en soit, partout où s'introduisent les armes à feu, le lion perd chaque jour quelque chose de son empire. Il y a vingt ans, qu'en pénétrant aux environs de *Karichuene* (montagnes des babouins), les voyageurs y trouvèrent des peuplades entières qui bâtissaient leurs cases sur des arbres pour n'être pas dévorées par les bêtes fauves. Rien de pareil n'existe plus de nos jours, aussi loin qu'on puisse aller. J'ai vu moi-même aux collines de Kounoana, la peau d'un lion qui, accoutumé à se gorger de chair humaine, entrait en plein jour dans la ville des Barolongs, et saisissait dans les rues ou dans les cours le premier individu qu'il rencontrait, pour en faire son repas. La seule arme qu'ils possédassent, et qui appartenait à leur jeune chef, les délivra de cet audacieux tyran. A la même époque, Hume, voyageant dans le pays des Bamangoatos avec des chasseurs, que suivait une nombreuse caravane de natifs, raconte qu'un soir, comme ces pauvres gens étaient groupés autour des feux allumés dans le voisinage de ses wagons, un lion vint en saisir un, et que, malgré les efforts inouis de ses compagnons qui cherchaient à lui faire lâcher prise en lui jetant des brandons enflammés, il le dévora si près d'eux, qu'ils purent entendre jusqu'à la fin les cris déchirants de cet infortuné. Les mousquets ont aujourd'hui rendu le lion

plus timide; cependant il ne se passe pas de mois, et quelquefois de semaine, sans que l'on entende parler de quelque aventure tragique dont il est l'auteur. Et si quelquefois on s'en croit délivré, il reparaît bientôt de nouveau, car toutes les fois que le gibier déserte certains lieux, les lions se dispersent pour le suivre. Diverses causes, d'ailleurs, facilitent leur multiplication. Ainsi, le pays que Moussélékatsi occupait naguère, et qu'il a brusquement abandonné, est resté en leur pouvoir, et on ne s'étonnera pas qu'ils l'infestent aujourd'hui à un point extraordinaire, si l'on fait attention à ce fait avéré, qu'une lionne met bas à la fois de trois jusques à huit lionceaux.

Tous ceux qui ont observé les mœurs du lion s'accordent à dire que ce n'est pas quand il s'annonce par de sonores rugissements, qu'il est le plus à redouter. S'il médite un mauvais coup, c'est au contraire quand il s'avance dans l'obscurité, à petit bruit, et de maniére à ce que souvent la vive inquiétude manifestée par le bétail soit le seul indice qui révèle son approche. Je ne connais pas de situation plus critique que celle où se trouva un jour le missionnaire Edwards. Il voyageait à cheval durant la nuit avec un natif, sans armes et même sans moyen d'allumer du feu. Epuisés de fatigue, il leur prit envie de se reposer sous un buisson. Mais à peine avaient-ils dessellé leurs chevaux, que plusieurs lions s'avançant sur eux firent retentir à leurs oreilles d'épouvantables rugissements, et qu'ils virent leurs yeux étinceler dans l'obscurité. S'ils eussent pris la fuite, c'en était probablement fait d'eux. Heureusement ils ne l'essayèrent point, et les lions se jetèrent d'un seul bond sur les chevaux, qui, poussant des hurlements lamentables, expirèrent bientôt sous leurs griffes et leurs dents. Cette perte fut le salut du mis-

sionnaire, qui, pendant ce temps, s'était mis à genoux pour implorer la protection divine sur lui et sur son compagnon. N'osant d'ailleurs quitter ce lieu, de peur de retomber au pouvoir des fiers vainqueurs, il n'eut d'autre alternative que de passer la nuit dans ce terrible voisinage. Le lendemain, à l'aube du jour, les deux voyageurs, privés de leurs montures, chargèrent leurs selles sur leurs dos, s'acheminèrent péniblement vers la station voisine, qui était à huit lieues de là, et sur le chemin de laquelle on les rencontra, ayant à peine assez de force pour faire signe qu'on leur donnât quelque secours.

En plein jour, les lions sont moins hardis. Nous les avons vu souvent, dans nos pérégrinations, quitter la mare d'eau où nous devions dételer, pour se retirer poliment sur quelque tertre voisin, où nous avions le plaisir de voir la lionne folâtrer avec ses lionceaux. Plusieurs fois aussi, il leur est arrivé de nous laisser en repos aussi long-temps que la lune protégeait notre camp de ses douces clartés, mais aussi de profiter du moment où elle disparaissait pour se jeter à corps perdu sur notre bétail. Que de fois nous avons vidé, toujours sans succès, nos poudrières sur cet ennemi, qui se régalait ainsi à nos dépens!

Tout ce qu'on a dit de la noblesse de leurs sentiments ne paraît pas s'accorder avec les faits, et l'on a souvent pris pour générosité ce qui n'était que l'effet de la crainte. Il n'est assurément pas bien noble de s'entre-dévorer, et c'est ce qu'on les a vus faire plus d'une fois. Deux jeunes gens de notre station, passant la nuit à l'affût auprès d'un étang, y virent arriver deux lions qui paraissaient n'avancer qu'avec précaution. Ayant fait feu, ils en blessèrent mortellement un qui, ne sachant d'où le coup était parti, s'en alla mourir à une petite distance. L'autre

avait d'abord pris le parti de s'enfuir, mais revenant bientôt et trouvant son compagnon mort, il se mit à le dévorer.

Très-souvent les lions chassent en troupes; ils s'approchent d'abord clandestinement du gibier, en se tapissant; puis lorsqu'ils se croient arrivés à une distance suffisante, l'un d'eux se détache du reste, va se placer au vent et se met à rugir; le gibier épouvanté s'éparpille et va tomber sous les griffes des autres placés en embuscade pour le saisir.

Les Béchuanas n'attaquent guère le lion que lorsqu'il a fait main basse sur les parcs; c'est alors un ennemi dont il faut se défaire à tout prix, et qui gorgé de sa proie et se sentant, pensent-ils, coupable de rapine, leur paraît en ce moment moins courageux que lorsqu'il est pressé par la faim. Ils savent bien d'ailleurs que le laisser impuni serait s'exposer à de nouvelles et certaines déprédations. Nous les avons vus souvent, après une chasse heureuse, revenir en triomphe et chantant des vers où sont loués leurs exploits. Le héros du jour s'affuble ensuite, comme Hercule au sortir de la forêt de Némée, de la peau du lion, et les chasseurs représentent en action à leurs amis les diverses scènes du combat qui vient d'avoir lieu.

Les Kalagariens ont une double raison pour faire la guerre au lion; c'est d'abord un rival qui détruit leur gibier; puis, sa chair paraît, autant que toute autre, savoureuse à leur palais.

Le léopard *(felis jubata)* hante aussi les épaisses forêts du Kalagari. Quelquefois il s'y repose à l'ombre de quelque buisson, mais le plus souvent il est perché sur les arbres, d'où, l'œil étincelant et sanguinaire, il guette de loin ses victimes, les gazelles, les autruches et les babouins, et s'élance à l'improviste sur elles

dès qu'elles sont à sa portée. Quand un homme passe auprès de lui sans l'apercevoir, il lui fait grâce; mais s'il a le malheur de diriger, même involontairement, ses regards sur cet animal éminemment soupçonneux, celui-ci lui saute aussitôt à la figure. Il fait souvent de grands dégâts dans les troupeaux de chèvres et de brebis, et tue aussi les poulains (1). Le Kalagari ne renferme pas moins de trois espèces de panthères. Le léopard, dont je viens de parler, est le plus gros, et aussi le plus cruel de cette famille. Il se reconnaît à ses taches presque circulaires, au centre desquelles se trouve un point doré; c'est l'onkoe des Béchuanas; les deux autres espèces portent le nom de *lengao* et de *lekobo.* Ces animaux, et particulièrement le léopard, fournissent aux natifs des fourrures estimées. En Cafrerie, un manteau de léopard est regardé comme une marque de distinction que les chefs seuls peuvent porter.

Les chats sauvages viennent compléter la phalange des gros animaux qui ne vivent que de carnage. On en compte quatre espéces : le chat sauvage proprement dit *(felis capensis)* ; le chat rougeâtre, ou *toane*, dont la peau passe pour avoir la vertu de guérir les rhumatismes; le chat cendré, tacheté de noir, ou *tsépa*, et le chat tigré, ou *kaketloana.* Les dégâts dont ils sont les auteurs se distinguent des autres, à ce qu'ils

(1) J'arrivai un jour chez un fermier dont les mains avaient été cruellement déchirées par un de ces animaux. Une centaine de chevreaux ayant eu la fantaisie de gravir le sommet d'une montagne où il avait son gîte, il les avait tous tués. Puis, quand le fermier et ses fils, suivant l'empreinte de ses pas, avaient voulu le débusquer de son antre, il avait pris l'initiative, en se jetant lui-même au visage du père. Cet homme était fort robuste, et pourtant, quand je vis l'animal étendu sans vie, je fus étonné qu'il eut réussi à le tuer.

commencent invariablement par ronger la tête de leurs victimes. Cette multiplicité d'espèces était sans doute nécessaire pour mettre des bornes à l'accroissement des rats et des souris, qui, sans cela, auraient à la longue d'autant plus sûrement détruit toute végétation, que la fonte des neiges qui en fait annuellement périr un grand nombre dans d'autres contrées est inconnue dans celle-ci. Elles donnent, en outre, aux hommes des vêtements aussi chauds qu'élégants.

Il me reste à indiquer un petit peuple dont quelques espèces appartiennent aux carnassiers. Ce n'est ni le lapin, ni l'hyrax, dont parle Salomon, si puissant à se creuser des demeures dans les rochers; c'est une nation plus minime encore, mais si multipliée qu'elle a envoyé ses colonies dans tout le sud de l'Afrique. De concert avec la taupe, elle remue partout le sol, et en y creusant ses terriers couvre les semences et cultive les arbres de la forêt. Quelques-uns de ces mammifères (*herpestes*, A. Smith), ressemblent aux belettes par leurs mœurs : tel est le *kranou*, qui fait la guerre à tout ce qui a vie, mais surtout aux poussins et gallinacées, et qui, un peu moins gros que la fouine, a le poil d'un rouge de feu, véritable emblême de son caractère violent. Tels sont encore le *rattel*, qui se nourrit d'abeilles, et le *chinche*, appelé ici *nakeri*, carnivore au plus haut degré, mais sachant au besoin se nourrir d'herbes, et faute de chair, déterrer les racines du chiendent. Cet animal fort rusé est aussi fort détesté. Quand on est sur le point de le saisir, son poil et sa longue queue se hérissent, et il pousse des cris horribles; il peut aussi, quand on le presse encore davantage, émettre une odeur musquée et suffocante, qui oblige les chiens à lâcher prise, et infecte pour plusieurs jours les lieux où il a passé. Malgré la beauté

de sa peau, rayée de noir et de blanc, les naturels l'ont en horreur, et n'en font aucun usage. Il n'y a que les sorciers qui la recherchent pour l'employer dans leurs charmes; on la trouve quelquefois suspendue au chevêt des malades.

Quatre autres espèces, le *mocha*, le *samane* (*albicaudis*, A. Smith) le *kotokoe*, ou *replet*, et le *kibitloa*, sont insectivores et herbivores, mais se nourrissent surtout de fourmis, et comme tels sont compris tous indistinctement, par les Hollandais, sous le nom de *ant-eaters*, fourmiliers. L'*ichneumon Pharaonis* est probablement aussi habitant du Kalagari. Tous ces mammifères ont un beau poil gris cendré, une queue longue et touffue, et de courtes oreilles. Leurs peaux forment une branche importante de l'industrie béchuanase. Ils se creusent des canaux souterrains qui communiquent les uns avec les autres, de manière à leur laisser toujours une porte de derrière pour échapper aux surprises. Trop prudents pour s'éloigner jamais de leurs terriers, ils ont l'instinct de s'en faire plusieurs dans le voisinage des termites, afin de pouvoir chercher leur nourriture dans un plus grand espace. Au moindre bruit, à la moindre alerte, on les voit se placer à l'entrée de leur asile souterrain, dressés, comme la marmotte, sur leurs pieds de derrière, et là épier en tremblant tout ce qui se passe autour d'eux, prêts à disparaître au premier signe d'hostilité.

Je mentionnerai aussi en passant quelques *rongeurs*, comme la gerboise (*pedetes Caffer*), les porc-épic et les lièvres. Les deux premiers sont connus surtout par les grands dégats qu'ils exercent dans les jardins où les natifs cultivent le millet. La gerboise vit en société dans ses terriers, d'où elle ne sort que la nuit et avec précaution, comme si elle avait la conscience du dommage qu'elle va

faire. Se dressant, elle aussi à l'entrée de sa retraite, elle y reste longtemps immobile, et ne se risque au dehors qu'après s'être bien assurée que tout est tranquille autour d'elle. Alors elle va faucher de ses dents incisives, et, si la troupe est nombreuse, quelques nuits lui suffisent pour moissonner tout un champ. La gerboise a les pieds de devant trop courts pour pouvoir courir; elle ne saurait même franchir un obstacle d'un pied de hauteur, ce qui permet aux natifs d'en préserver leurs champs en les entourant d'un petit mur. En revanche, elle peut, dans la plaine, bondir à de grandes distances, et justifie ainsi l'épithète de *sauteuse*, qu'on lui a donnée dans la langue Séchuana aussi bien que dans la nôtre. — Les lièvres, dont on connaît ici deux espèces, le *moriolo* et le *maboe*, sont moins gros, de moitié environ, que ceux d'Europe, et s'en distinguent encore, en ce qu'ils ne se dressent jamais pour observer le chasseur.

Je terminerai cet article sur les quadrupèdes, par quelques mots sur un animal, dont le voyageur rencontre les travaux à chaque pas sur sa route sans jamais voir l'ouvrier, et qui, ne s'exposant pas à la lumière du jour, n'a jamais vu, peut-être, l'astre brillant qui la donne. Aussi bien peu ont-ils pu l'examiner, et la plupart des natifs ne le connaissent que de nom. Ce singulier animal, qui semble avoir reçu pour mission de creuser des antres à l'hyène, au chien sauvage, au chacal et au sanglier, est le *aard-vack*, ou *myrmicophage*. Comme ce dernier nom l'indique, il fait sa nourriture des termites, qu'il prend en enfonçant sa langue couverte de mucosité dans la fourmilière, jusqu'à ce que ces insectes s'y soient attachés en grand nombe, et en la retirant ensuite à lui. Etablissant son domicile au milieu des nombreuses coupoles que les fourmis ont érigées dans le désert, il n'en sort que lorsque la nécessité l'y oblige, et il ne prend

jamais ce parti que lorsque la pluie a profondément humecté le sol. Ces changements fréquents de domicile le rendent le plus grand laboureur de l'Afrique. Armé, pour l'opération du creusage, d'ongles ou plutôt de crochets qui la lui facilitent singulièrement, c'est en vain qu'on essaye de pénétrer, pour le surprendre, au fond de l'asile où il se tient tapi. A mesure que l'on creuse à l'extérieur, il travaille avec plus de célérité encore au dedans, et s'enfonce ainsi toujours plus avant dans la terre. Et si par hazard on parvient jusqu'à lui, par suite de la nature du terrain (ce qui arrive rarement, parce qu'il a soin de s'établir dans des plaines sablonneuses), ce n'est pas chose facile que de le déloger du fond de son cachot, car il s'y cramponne, et se défend avec vaillance. Les trous dont il perfore la terre, obligent les conducteurs des wagons à être toujours sur leurs gardes, et sont quelque fois funestes aux chasseurs qui forcent le gibier à la course. Ce myrmicophage est, je crois, le seul *édenté* que le Kalagari possède, à moins que le pangolin des environs de Mosiga ne s'y trouve aussi, ce dont je n'ai pu m'assurer.

Le Kalagari n'a, à ma connaissance, que deux espèces de quadrumanes : le *babouin* (simia cynocéphalus), ou le *chuene* des natifs, qui a donné son nom à Karichuene, montagne du Lohoroutsi, et un petit singe, connu sous le nom de *khatla* ou *kabo*. Deux tribus béchuanases ont révéré jadis ces animaux et en ont tiré leur nom ; ce sont les Bakhatlas du nord et le Bachuenes du sud. Le kabo ne s'éloigne pas de la forêt, où il trouve en toute saison une nourriture abondante, dans la gomme des mimosas et dans divers fruits sauvages. Le babouin est, au contraire, habitant de tous les pays; et quoique sa demeure favorite soit dans les montagnes, où les rochers lui fournissent un fort inaccessible, il sait, quand les montagnes lui man-

quent, se faire à la plaine, et s'habituer aux forêts. Il marche volontiers aussi en troupes, soit pour chercher sa nourriture, soit pour aller à l'eau; soit surtout pour faire la chasse aux sauterelles. Très-friands du scorpion, les babouins roulent les pierres sous lesquelles ce venimeux insecte fait ordinairement son séjour, et l'avalent comme un met délicat; après lui avoir, avec de grandes précautions, arraché son dard et ses mandibules. Le léopard est leur plus redoutable ennemi. Un chien, qui les serre de trop près, leur échappe rarement sans laisser entre leurs griffes quelque lambeau de sa peau. Jeunes, ils s'apprivoisent sans peine, à condition toutefois qu'on ne leur rende pas trop pressant le joug de l'esclavage. Ils sont susceptibles de honte à tel point, que si on les expose à la risée et aux insultes, ils baissent obstinément la tête, refusent toute nourriture et meurent de douleur.

Passons maintenant aux oiseaux.—Rien, dans les plaines kalagariennes, n'empêche l'*autruche* de se livrer à sa passion favorite, qui est la course. Sa tête démesurément petite et placée à l'extrémité d'un long cou, qu'on prendrait de loin pour une perche, domine les broussailles, et gardienne fidèle, découvre tout ce qui se passe dans le vaste horizon qu'elle embrasse. D'une agilité assez grande pour pouvoir se passer d'armes défensives, elle peut pourtant faire au besoin usage de ses pieds, et en ruant comme un cheval, terrasser un homme d'un seul coup. Elle se roule dans le sable, y dépose de douze à quinze œufs, et les y couve. Il n'est pas rare non plus d'en voir plusieurs réunies dans un seul nid, y couver pêle mêle une trentaine d'œufs. Pendant que la femelle se livre à cette opération, le mâle se tient en observation à quelque distance; mais loin de la protéger, il ne fait ainsi que trahir le secret de sa compagne, en indiquant sa retraite au rusé Bushman. Outre les œufs qu'elle couve,

l'autruche en perd un grand nombre, que l'on trouve isolément abandonnés dans la campagne, et que les natifs distinguent des autres par le nom spécial de *lekoc.* Sous ce rapport, comme quant à la manière de préparer son nid, elle paraît fort destituée d'intelligence, surtout si l'on compare son imprévoyance à l'admirable industrie des autres oiseaux. On sait qu'en courant elle étale ses ailes, comme les voiles d'un navire. Les panaches blancs du mâle sont très-recherchés ; ceux de la femelle beaucoup moins, à cause de leur couleur brune. Aussi donne-t-on de préférence la chasse au premier, qui devient plus rare, et on voit maintenant des troupes d'autruches uniquement composées de femelles.

On calcule qu'en moyenne, chaque oiseau donne vingt-quatre plumes, et qu'il en faut quatre-vingt pour faire la livre, qui se vend 130 francs dans la colonie. Des marchands ambulants en amassent quelquefois jusqu'à 100 livres dans le courant d'une année, et malgré le ravage fait dans les rangs de ces innocents bipèdes pour se procurer ces princières vanités, ils abondent encore dans le pays des Béchuanas, mais surtout dans le Kalagari.

Les Bushmen, les Balalas et les Bakalagaris leur font la chasse avec des flèches empoisonnées ; pour s'en approcher, ils s'affublent d'une peau d'autruche et se blanchissent les jambes. Ainsi accoutrés, ils en simulent si bien l'allure et les mouvements, qu'ils réussissent maintes fois à cacher leur ruse jusqu'à ce qu'un coup mortel, décoché avec perfidie, répand l'alarme au milieu de la troupe. Le cri de l'autruche a tant de ressemblance avec celui du lion que les natifs disent, comme nous, qu'elle rugit.

Après l'autruche, l'outarde (otis tarda), ou le *khôri* des Béchuanas, est le plus grand des oiseaux connus dans ces régions. Il a jusqu'à sept pieds de l'extrémité d'une aile à l'autre. Son cou effilé ressemble à celui de l'autruche, ses

plumes à celles de la perdrix, ses jambes aux jambes des échassiers. Il est léger à la course, et ses vastes ailes lui font franchir en un moment des distances considérables. Les outardes sont monogames et pondent deux œufs, et quelquefois, mais rarement, trois. Elles se nourrissent de graines et d'herbe verte, et peuvent supporter longtemps la soif. Souvent on entend dans le désert un bruit sourd et confus, qu'on prendrait pour un écho qui répète en mourant le rugissement du lion. C'est le khori qui fait la roue, à la manière des paons. Lorsqu'il se pavane ainsi, son plumage devient presque blanc, de gris cendré qu'il est ordinairement. Il y en a, du reste, confondues sous le même nom par les habitants de ce pays, deux espèces, dont la plus petite se distingue de l'autre par un collier blanchâtre.

On trouve a la suite du khôri, trois gallinacées, de la grosseur du faisan, le *mokhoeba*, le *kobe* et le *tlatlave*. Ce dernier doit son nom aux monosyllabes étourdissants qu'il émet lorsqu'une alerte l'oblige à s'élever de terre. Le coq de cette espèce est un bel oiseau, qui, avec un collier blanc, a la gorge et le ventre noir, une huppe de la même couleur et les ailes grises comme celles de la perdrix, mais blanches à leurs extrémités. On peut, dans les journées fraîches d'automne, et même au clair de la lune, les voir s'élever à des hauteurs considérables, où ils semblent prendre plaisir à étaler leurs couleurs variées et à faire retentir les airs de leurs cris. — Le kobe prend aussi son essor à la manière de l'alouette, mais seulement pour un instant; car dès qu'il a reconnu d'en haut les graines qui lui plaisent, il redescend comme un trait, et tout entier à ses affaires, ne s'inquiéte plus de ce qui se passe autour de lui. Aussi ne l'aperçoit-on presque jamais, et ses ascensions même sont si rares que le su-

perstitieux Mochuana en augure la mort de quelque tête de bétail.

Les environs des petits réservoirs d'eau que le Kalagari possède sont aussi habités par des oiseaux connus, que je me contenterai de nommer, des francolins, des pintades (*numida meleagris*), des perdrix, des cailles, des pluviers, des oies, et des canards. On ne manque pas non plus d'y voir, dans certaines saisons, des oiseaux voyageurs, tels que la cigogne, la grue baléarique et celle de Stanley, le flamant et d'autres échassiers très curieux.

En quelque lieu que l'homme porte ses pas, il n'est jamais complètement étranger sur la terre, car partout une foule d'êtres réveillent en lui les précieux souvenirs du passé. Qui ne sentirait son cœur ému d'une secrète joie, en entendant pour la première fois dans ces régions arides le rouge-gorge, la fauvette, le roitelet, l'alouette, le loriot, la tourterelle, la grive, le verdier, et même le moineau. Tous ces amis de l'enfance se retrouvent au Kalagari, quoique sous des espèces un peu modifiées. Ainsi l'alouette ne se perd pas ici dans les nues, en chantant ces hymnes mélodieux qui semblent inviter l'homme à élever son cœur à Dieu; elle se contente de monter par élans, en émettant, lorsque la pluie a rafraichi l'atmosphère, quelques sons doux, mais rares. On n'est pas peu étonné non plus d'en voir quelques variétés se poser sur les branches, ce que ne fait jamais celle de nos climats. De même le roitelet, moins confiant dans l'homme, ne s'approche pas ici de la chaumière, à laquelle il préfère les haies et les buissons. Le coucou y est plus brillant, mais n'a pas les accents mystérieux de mélancolie et d'espérance qui le caractérisent en Europe. La tourterelle est moins plaintive; le rossignol fuit ces

lieux, et la fauvette seule y a conservé sa charmante gaîté et les doux accents de sa voix harmonieuse. Quant aux moineaux, qui se sont multipliés ici au point de former sept à huit familles, ils ont gardé le vice qu'on leur connaît en tout pays, mais ils diffèrent par le plumage; et riches bourgeois, n'aimant pas la campagne, ils quittent au printemps leur grisâtre habit d'hiver pour se revêtir des couleurs brillantes de l'écarlate et du velours, quelques-uns pour devenir jaunes comme le serin.

Le nombre des oiseaux de proie est prodigieux au Kalagari. Depuis le *fiscal*, qui se contente d'empaler les lézards, les sauterelles et toutes sortes d'insectes pour s'en nourrir au besoin, jusqu'à l'aigle noir, le plus puissant de ces ravisseurs, ils forment une échelle graduée de toutes les grandeurs. Les faucons en occupent la partie moyenne. On en compte dix ou douze espèces, dont les plus petites ont la taille du pigeon, tandis que les plus grosses se rapprochent, sous ce rapport, des vautours. Tels sont l'*onchou* qui fait la guerre au lièvre; et le *gonga-leitto*, littéralement, le *creveur d'yeux*, ainsi nommé parce qu'il commence toujours par s'attaquer aux yeux du gibier qui devient sa proie. Cet oiseau est renommé pour sa sagacité. Lorsqu'il trouve des œufs d'autruche, il n'est sorte d'expédient qu'il n'emploie pour les casser, se balançant au-dessus d'eux pour y laisser tomber tout ce qu'il trouve à sa portée et peut soulever dans ses serres, bois, pierre ou os. On dit que le chacal, ne pouvant user du même procédé, arrive au même résultat, en roulant avec violence ces œufs les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'il ait le plaisir de les voir se briser.

Une espèce de corbeaux à gorge blanche est précisément aux aigles ce que sont les chacals aux lions. Quand l'œil perçant de ces derniers oiseaux a découvert une

proie et qu'ils se sont rassemblés autour d'elle pour se repaître et danser, on voit accourir en foule ces corbeaux qui ont remarqué leur vol. Ce sont des pygmées en face de géants, mais qui ne laissent pas que de prendre bientôt avec leurs supérieurs des libertés si grandes que ceux-ci sont obligés de quitter la curée pour les chasser à grands coups de bec, que savent du reste adroitement éviter ces pillards agiles. Durant la nuit ils sont remplacés par des régiments de hiboux, qui délivrent le règne végétal d'une abondance de rats, de souris et de reptiles malfaisants, attirés aussi par l'appât du festin. Le Kalagari a au moins cinq espèces de chats-huants, dont quelques-uns sont d'une grande beauté.

Je ne dois pas oublier de mentionner, en terminant cette nomenclature, le *secrétaire* (Falco labensis), si connu comme l'ami des hommes. Non moins respecté dans ces contrées que partout ailleurs, on l'y voit, par paires, occupé sans cesse à nettoyer les campagnes de tout reptile et surtout des serpents. Chacun sait qu'il les attaque avec vigueur, en se protégeant de son aîle comme d'un bouclier, et qu'après avoir comme accablé de coups de bec ce sinueux reptile, il ramasse tout son courage et, par un dernier effort, le soulève dans les airs pour l'en laisser retomber ; vengeant ainsi dans les régions supérieures les ravages faits impunément par sa victime dans les demeures souterraines. — Ceci me conduit à parler des ophidiens.

*(La fin au prochain numéro.)*

# NOUVELLES RÉCENTES.

*Le Roi de Prusse et la Mission en Chine.*

Sa Majesté le Roi de Prusse vient de contribuer pour mille thalers (environ quatre mille francs) aux frais de départ des premiers missionnaires que la Société du Rhin envoie en Chine. Le Ministre d'Etat Dr. Eichorn, qui a transmis cette décision au Comité de la sus-dite Société, lui a écrit qu'il était chargé par le roi son souverain « de lui témoigner le vif intérêt que sa Majesté prend à cette entreprise, sur laquelle elle appelle le secours gracieux et les riches bénédictions du Seigneur.»

*Conversion de cent natifs et du fils de la Reine de Madagascar.*

D'après les dernières nouvelles, la conversion du fils unique de la reine de Madagascar, héritier présomptif de la couronne, paraît tout-à-fait certaine. C'est vers le milieu de l'année 1845 que ce jeune prince, qui se nomme Rakotondradama, s'est converti et a embrassé l'Evangile. Le moyen dont la grâce s'est servie pour l'amener à la vérité est le ministère de Rakama, indigène d'une grande énergie de caractère, et d'une profonde conviction, qui lui ont fait donner le nom de Radalama, ou le *hardi*. Les premiers efforts de Rakotondrama, comme chrétien, ont eu pour objet d'adoucir les mesures rigoureuses et les persécutions exercées contre les chrétiens. Une vingtaine de ces derniers ont été par lui arrachés à la mort. Il lui arrive fréquemment de se réunir avec les fidèles persécutés, pour prier Dieu

et lire sa Parole. Le nombre des chrétiens augmente sensiblement. On porte à une centaine le chiffre de ceux qui dernièrement se sont déclarés pour l'Evangile.

*Fin de la guerre des Cafres.*

A la date du 3 avril on annonçait que le chef Pato a été repoussé et défait; que le chef Gaika et d'autres chefs ont également fait leur soumission; et que la paix était complètement rétablie sur les frontières de la colonie. Mais que de Stations ruinées! Que de missionnaires et de Sociétés de missions dans le deuil! Tout en nous affligeant avec ceux qui pleurent, n'oublions pas de bénir le Dieu protecteur qui a gardé nos Stations du pays des Bassoutos.

*Deuil de la Société des Missions du Rhin.*

Nous apprenons à l'instant la perte immense que viennent de faire le Comité, la Maison des missions et les amis de la Société des Missions du Rhin. Le 5 avril, après deux jours de maladie seulement, le docteur Richter, directeur de l'Institut des Missions de Barmen, depuis son origine, a été enlevé subitement à sa famille et à ses nombreux amis. Il est difficile de calculer les conséquences de ce départ si prompt, qui, pour notre cher et vénéré frère, est un gain, mais qui, pour l'institution dont il était l'âme et l'appui, est un très-douloureux événement. C'est de tout notre cœur que nous nous associons à la sympathie universelle que, sur les bords du Rhin et dans toute l'Allemagne évangélique, vient d'exciter ce deuil tout-à-fait inattendu. Le docteur Richter a quitté ce monde dans la fleur de l'âge; il laisse dans l'affliction une veuve et six enfants, dont trois très-jeunes encore.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## STATION DE MEKUATLING.— LETTRE DE M. DAUMAS, EN DATE DU 6 NOVEMBRE 1846.

*Collecte en pièces de bétail, ayant pour objet de pourvoir l'église de bancs.— Les païens y contribuent. — Traits touchants. — Baptême de douze adultes. — Célébration de trois mariages.— Demande d'un aide.*

« Messieurs et très-honorés frères,

« Il y a quelques mois qu'en vous écrivant, je vous fis part du plaisir que nous avait procuré l'inauguration du temple élevé par nous à la gloire du Seigneur. Cependant, en considérant ses murs bien blanchis, ses croisées vitrées, ses portes bien fermées, son parquet reluisant, puis la chaire simplement garnie et la table de communion richement ornée des vases sacrés que nous a envoyés la chère Eglise du sein de laquelle je suis sorti, nous sentions qu'il ne convenait pas que les indigènes eussent à s'asseoir par terre ou sur des siéges de toutes formes, et toujours extrêmement bruts, et qu'il nous fallait avoir des bancs plus convenables. Mais pour cela, une somme assez considérable était nécessaire, et, comme nous avions déjà tant surchargé les Eglises de France, je crus qu'il était de mon devoir de demander aux habitants de la station qu'ils

contribuassent, chacun selon ses moyens, à l'achat des matériaux et aux frais de confection qu'entraînerait l'établissement de ces bancs. Cet appel ne leur fut pas fait en vain. Tous, riches et pauvres, membres de l'Eglise et catéchumènes, et même des païens nous réjouirent, je dirai même, nous étonnèrent par leur libéralité. Quelques-uns de ces derniers nous firent demander si nous recevrions leurs dons, quoiqu'ils fussent encore inconvertis; d'autres voulaient savoir quel mal ils nous avaient fait pour que nous ne leur eussions pas demandé leurs offrandes. Un indigène des environs vint m'appeler dans la maison et me pria de l'accompagner jusqu'au bas du jardin. A son air sauvage et un peu suspect, je ne savais pas trop ce qu'il me voulait. Cependant je le suivis, et quel ne fut pas mon étonnement, lorsqu'il me dit en me montrant un bœuf : « Recevez cela ; je désire aussi avoir un siége pour moi et mes enfants dans la maison de Dieu. » Un homme de la station, qui ne fait aucune profession de christianisme, quoiqu'il soit un auditeur assidu, se présenta à moi et me dit : « Je sais que l'Evangile est la vérité. Inscrivez mon nom pour une chèvre que voilà ! » Le chef Moletsané, dont je vous ai si souvent parlé, et qui a tant de fois fait trembler l'intérieur du pays, assistait à la réunion des missions où je proposai la collecte dont je parle. Sur mon invitation, et après avoir entendu les discours d'un membre de l'Eglise de Motito et de deux membres de la nôtre, il se leva et s'écria avec une vive émotion : « J'approuve tout ce qui a été dit. Ce qu'on nous propose est selon l'Evangile qu'on nous annonce. » Et peu de jours après, il n'offrait rien moins qu'une dizaine de bœufs et une douzaine de brebis ou chèvres, tant pour lui que pour les membres de sa famille. Je visitai un jour un des membres de notre Eglise, alors dangereusement malade, et qui depuis s'est endormi en paix dans les bras

de son Sauveur : « Je désire, me dit-il, que mon nom figure parmi ceux de mes frères et de mes amis, et montrer ainsi que je prends plaisir à l'œuvre que vous voulez faire pour la maison de prière. Inscrivez tout l'argent que j'ai gagné à votre service. Je dus fixer à trois autres d'entre eux ce qu'ils devaient donner, car ils voulaient offrir plus que leurs moyens ne le leur permettaient. Je voyais au reste, à la physionomie de tous, que ce n'était point par contrainte mais bien avec gaieté qu'ils m'apportaient leurs dons, et nous ne pouvions que bénir le Seigneur en voyant de tels fruits de l'Evangile parmi cette tribu, naguère encore plongée dans de si profondes ténèbres.

« Sans la guerre qui a désolé la colonie, nous eussions déjà tâché de nous procurer quelques charretées de planches, et cherché un charpentier pour faire ce travail, qu'il nous tarde maintenant de voir exécuté. Si nous retirons un bon prix du bétail, la collecte pourra s'élever à plus de 1,500 francs; et comme cela sera plus que suffisant pour couvrir la dépense, nous désirerions consacrer ce qui restera à l'achat d'une cloche. Celle que vous nous aviez envoyée a été frappée de la foudre, et ne donne plus que des sons fêlés qui ne s'entendent qu'à une petite distance. Elle était d'une bonne dimension (1) et était très-sonore. Je vous serais bien obligé, Messieurs, de vouloir bien nous en faire expédier de Londres une de la même grandeur ou à peu près. J'ai la conviction que si le produit de notre collecte ne suffisait pas à cette dépense, l'Eglise de Mekuatling en couvrirait l'excédant. (2)

(1) Elle pesait 112 livres, poids anglais.

(2) Le Comité a immédiatement donné des ordres à Londres pour que la cloche demandée par M. Daumas fût achetée et expédiée en Afrique.

« Je vous donnerai plus tard, s'il plaît à Dieu, le chiffre exact de la somme que produira la vente des 45 bœufs et des 59 brebis ou chèvres. En attendant, je vous envoie ci-jointe, pour qu'elle puisse être insérée dans le Rapport annuel, la liste des souscriptions faites ici en faveur de la Société.

« Le premier dimanche de ce mois, nous avons eu à Mekuatling une fête dont nous garderons longtemps un doux souvenir. J'eus le plaisir d'admettre par le sacrement du baptême douze nouveaux membres dans notre petite Eglise. Le frère Maitin avait eu la bonté de se joindre à nous, et nos amis Lauga, de Motito, étaient présents, ainsi que M. Cochet, nouvellement arrivé de France. Il serait difficile de décrire l'émotion dont nos cœurs furent remplis durant cette sainte journée. M. Maitin prêcha sur ces paroles du Seigneur : « Allez par tout le monde, et prêchez l'Evangile à toute créature, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Après la prédication, qui avait été écoutée avec le plus grand recueillement, les candidats se levèrent, et après avoir fait la confession de leur foi, reçurent le signe de leur rédemption, que je leur administrai avec la plus profonde émotion. Pendant que je remontais en chaire, les néophytes restèrent à genoux, et l'assemblée entonna deux versets de cantique, qui rappelaient d'une manière frappante les engagements qu'ils venaient de prendre. Nous sentîmes évidemment que le Seigneur était au milieu de nous, et la congrégation, qui remplissait le temple, reçut, nous l'espérons, de salutaires impressions.

« Au service de l'après-midi, trois mariages furent bénis, après une méditation appropriée à la circonstance, sur ces paroles de l'Evangile selon saint Luc (I, 6) : « Ils étaient tous deux justes devant Dieu, et ils suivaient tous les commandements et toutes les ordonnances du Sei-

gneur d'une manière irréprochable. » L'assemblée était aussi nombreuse que le matin. Il faut être dans le pays pour apprécier ces mariages chrétiens, et comprendre la reconnaissance dont nos cœurs se remplissent en voyant ceux qui ont embrassé l'Evangile faire ainsi profession publique de renoncer à la polygamie et à tous les désordres du paganisme.... »

— Le reste de la lettre de M. Daumas est relatif au besoin urgent qu'il a d'un aide-missionnaire. Nous n'en donnerons qu'une analyse succinte. Le pasteur de Mékuatling est accablé de travaux de toute espèce. Chaque jour il lui faut consacrer trois ou quatre heures à la direction de l'école, qui compte parfois jusqu'à deux cents élèves, et où il n'a d'autre assistance que celle du jeune indigène Agosi. Outre ses deux prédications du dimanche, il a un service le mercredi au soir, et tous les quinze jours un service de préparation le samedi ; 150 catéchumènes, divisés en trois classes, qu'il instruit chacune à part ; un troupeau de 250 personnes, qu'il faut à chaque instant visiter, exhorter, reprendre, consoler. Puis autour de lui, et en dehors de ce troupeau vivant, une nombreuse tribu de païens (1200 environ), qui ont sans cesse recours à lui, dans leurs querelles, dans leurs besoins, dans leurs maladies, et auxquels il faut bien aussi, et en première ligne, annoncer la nouvelle du salut. Ajoutez à tout cela les soins *matériels* et indispensables de la mission, dont il est impossible de se décharger sur les natifs; les travaux de construction et de réparation des bâtiments, ceux du jardinage, de la culture des arbres, etc. Les forces du missionnaire s'épuisent à la tâche. Puis, il faudrait étendre le champ de l'évangélisation, faire des excursions dans les environs, au sein de ces populations, dont l'ignorance navre le cœur, échapper quelquefois par de petits voyages à l'influence écrasante

de travaux incessants et d'un séjour constant dans les mêmes lieux. Rien de tout cela n'est possible au pasteur, qui ne peut s'éloigner un instant sans frayeur d'un troupeau peu raffermi encore. « *Un aide*, *un aide*, s'écrie donc M. Daumas ; cela m'est, dans toute la force du mot, *indispensable ;* un aide qui ait à cœur le salut des âmes, qui soit humble, qui aime à diriger une école. — J'aime à croire qu'il y a dans notre chère patrie des instituteurs pieux, âgés de 20 ou 30 ans, qui, si on leur adressait vocation, seraient heureux de se consacrer au service de leur divin Maître parmi les païens. — J'ai cru, ajoute-t-il, devoir entrer dans ces détails, sentant, à l'affaiblissement de ma santé, que je ne pourrais pas longtemps supporter les fatigues de ma tâche. Je me recommande à vos prières. »

Le même cri est répété par M. Pellissier, et par plusieurs de ses collègues. Le Rapport annuel qui vient d'être lu à l'assemblée générale, a constaté que la mission française au Sud de l'Afrique réclame à elle seule une douzaine d'ouvriers, qui lui sont indispensables.

---

## FRANCE.

### *Vingt-troisième assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris.*

Le 22 avril dernier a été pour les amis de la Société des Missions de Paris un jour de fête chrétienne. Cette Société célébrait son vingt-troisième anniversaire. Chacun pouvait repasser silencieusement dans le secret de son cœur les nombreuses et riches bénédictions que le Seigneur lui a mesurées, depuis son origine jusqu'à ce jour. Le Rapport du Comité a retracé celles de l'année dernière dans un discours qui a duré une heure et de-

mie de lecture, et qui, d'un bout à l'autre, a été écouté avec une attention marquée et recueillie. Nous n'anticiperons point ici sur les impressions sérieuses de gratitude que la lecture de ce Rapport est destinée à produire. Il est imprimé déjà, et ne tardera pas à être adressé à tous les amis de la Société. Nous n'en reproduirons ici que l'article qui concerne le séminaire de Carmel, pour la préparation de jeunes indigènes aux fonctions de maîtres d'école et d'évangélistes, dont le projet a été accueilli avec beaucoup de faveur en France et à l'étranger.

« C'est ici, Messieurs, que doivent se former les instituteurs et les évangélistes qui deviendront plus tard les collaborateurs de vos missionnaires. Votre Maison des Missions de Paris ne suffisait plus aux besoins toujours croissants de la mission ; il a fallu y suppléer, en préparant, sur les lieux mêmes, de jeunes indigènes pieux, capables de multiplier les moyens d'instruction dans toutes les parties du pays. Votre Comité a donné son approbation à ce projet d'établissement, et il a également sanctionné le choix que la Conférence a fait à l'unanimité de M. Lemue en qualité de directeur, et de M. Lauga comme sous-directeur et maître d'affaires du séminaire ou collége projeté. Celui-ci a dû se rendre sur les lieux au mois de septembre dernier ; le premier ne tardera pas à l'y suivre, dès qu'il aura initié aux devoirs de sa charge M. Frédoux, qui doit être son successeur à Motito. Cette fondation devant avoir pour vous, comme pour nous, Messieurs, une haute importance, et étant destinée, nous le croyons, à exercer une influence considérable sur votre mission du Sud de l'Afrique, vous ne trouverez pas étonnant que nous entrions dans quelques détails à ce sujet, et que nous vous fassions part des réflexions qu'elle a suggérées à vos missionnaires.

« Le but de l'école et le plan des études vous ayant

été soumis, Messieurs, dans notre avant-dernier Rapport, il ne peut être question ici que de l'emplacement du collége. A cet égard, deux projets étaient en présence, et pouvaient par de bonnes raisons être appuyés et défendus. D'après le premier, l'école aurait été fondée dans l'une des stations centrales. Ce plan aurait rendu l'instruction populaire; il aurait excité plus vivement l'intérêt des natifs convertis; il aurait progressivement réconcilié les païens à l'idée un peu alarmante pour eux de se voir, dans quelques années, évangélisés en partie par leurs propres compatriotes. Les élèves mis en contact journalier avec une Eglise, y auraient trouvé un grand moyen d'édification, et auraient échappé plus aisément à l'influence desséchante des études. Ils se seraient exercés dans les écoles de la station à mettre en pratique les règles de la pédagogie, qu'ils auraient reçues au collége. Tout en reconnaissant les avantages de ce premier plan, la Conférence de vos missionnaires, Messieurs, n'a pas cru devoir l'adopter; et voici ses raisons : Les stations sont trop encombrées d'habitants et de bétail, pour qu'une institution de cette nature y puisse prospérer. Les parties centrales du Lessouto sont en général très-défavorables aux brebis, tant parce que la végétation y est trop forte, que par suite de la trop grande concentration de la population. Ce plan d'ailleurs n'aurait pu être adopté qu'à la condition de renoncer à un principe fondamental déjà posé, savoir : que l'établissement devrait chercher à se créer autant de ressources que possible dans le pays.... Enfin, les stations centrales sont, pour ce qui tient au temporel, sous le contrôle absolu des chefs, qui, pour peu que l'institution leur eût déplu, auraient pu en compromettre l'avenir. En conséquence, la conférence a jeté les yeux sur un emplacement appelé la *Fontaine du Quagga*, situé sur les frontières du Lessouto, entre Béerséba et

Béthulie. On y sera plus au large, tout en jouissant du voisinage de quelques hameaux, pour lesquels l'influence de l'établissement pourra être salutaire, et où les élèves s'exerceront à l'évangélisation. En outre, cet endroit se trouvant sur le territoire de Béthulie, peut être considéré comme entièrement à la disposition de notre Société. Le collége y jouira d'une liberté parfaite, condition essentielle à sa prospérité. Placé à moitié chemin de Béthulie et de Béerséba, il aura l'appui et la protection des deux stations, en même temps qu'il favorisera leurs rapports.

« En outre, ce point intermédiaire étant occupé, il deviendra moins facile aux fermiers hollandais de s'y établir, et l'on préviendra l'émigration des habitants des deux stations ci-dessus nommées, que le voisinage des blancs n'aurait pas manqué d'inquiéter.

« Pour ce qui tient à la prospérité du bétail, surtout à celle des bêtes à laine, on ne connaît pas de ferme comparable à celle de la Fontaine du Quagga. On y trouve un cours d'eau très-volumineux, supérieur à celui de Béerséba, qui pourtant est renommé dans le pays. Le Calédon est dans le voisinage, et fournira du bois de charpente commun. Enfin, la proximité de la colonie permettra aux directeurs du séminaire de se procurer à meilleur compte le matériel nécessaire aux élèves de l'établissement; et à supposer que l'entreprise ne réussisse pas, rien ne sera plus facile que de transformer la *fontaine du Quagga* en une excellente station. Tous ces avantages, Messieurs, ont été reconnus et constatés par une commission composée de MM. Lemue, Rolland, Pellissier, Daumas et Lautré, qui s'est rendue sur les lieux au mois de mai dernier, et qui y a trouvé une situation pittoresque, un climat sain, un volume d'eau assez fort pour faire marcher un moulin, des terres arables, une habitation et des jardins, qu'un fermier anglais, provisoi-

rement établi à *Quagga fountain*, a consenti à céder pour la somme de 150 £. (4,000 fr. environ). Le nom de fontaine du Quagga a été changé en celui de Carmel, qui convenant très-bien à l'aspect des montagnes qui surgissent à l'horizon, rappelle l'un des sîtes les plus favorisés de la Terre-sainte. « Mais ce qui nous a surtout déter- « miné à faire choix de ce nom, » écrivait dernièrement M. Lemue, qui comme vous le savez, Messieurs, a longtemps hésité à se charger de la responsabilté attachée à la direction d'un pareil établissement, « c'est le désir sincère « de voir un jour le séminaire répondre à l'étymologie « de son nom, en devenant, sous la bénédiction de Dieu « et par les prières de nos Eglises, un vrai *Carmel*, c'est- « à-dire *une vigne de Dieu*, fertile en fruits de sainteté « et de justice. » Vous vous associerez sans doute à ce vœu, Messieurs, en demandant à Dieu que cette entreprise ait son approbation, qu'elle soit une œuvre de foi, et qu'elle devienne une école de prophètes, dans le sens de la nouvelle alliance. »

Ajoutons, pour ne pas laisser trop incomplet le compte-rendu de cette séance, que la prière d'inauguration a été prononcée par M. le Pasteur Vermeil ; que M. le Président de la Société a fait un discours d'ouverture, qui respirait l'amour de l'œuvre, et où il a parlé dans les termes les plus touchants de l'excellent amiral que la Société a perdu ; que neuf orateurs (MM. Barde, de Genève, Laharpe, de Bordeaux, Pédézert, d'Hargicourt, Lutteroth, de Paris, A. Bost, de Templeux, Fish, de Lyon, et Vallette, de Paris) ont pris sucessivement la parole ; que les recettes de la Société ont été de 102,509 fr. 57 c.; les dépenses de 98,077 fr. 38 c.; et que, séance tenante, un généreux bienfaiteur de la Société, touché de tout ce qu'il avait entendu, a fait un don de 2,000 fr. L'assemblée était très-nombreuse, et la collecte à la porte de

l'assemblée, non compris une paire de boucles d'oreilles en or, a été de 478 fr. 70 c. La prière de clôture a été faite par M. le pasteur Guiral, de Bourges. Béni soit le Seigneur pour ses grâces ineffables!!

---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## CHINE.

*Amoy. — Ningpo. — Shanghaï. — Les fondements de l'Eglise posés dans chacune de ces villes.*

Nous nous sentons ramenés par un puissant attrait à l'empire chinois, encore qu'il ne nous présente qu'un désert, où à peine quelques sillons commencent à se tracer. Ouvert inopinément à l'activité évangélique par de merveilleuses dispensations, son tour est venu, peut-on le dire, d'être ajouté, comme une magnifique province, au royaume de Dieu sur la terre. Cette pensée donne de l'importance, tout comme elle donnera sans doute une nouvelle et prochaine impulsion aux essais de Missions, encore si restreints, si imparfaits, si timides, qui viennent d'y être faits. C'est le faible début d'une œuvre à laquelle la foi se plaît à assigner un des premiers rangs dans l'histoire de l'Eglise chrétienne.

Il serait peu sensé d'en vouloir dissimuler les difficultés. Qu'on sache donc bien se représenter ces multitudes ignorantes, abruties ou enflées d'un vain savoir, entassées dans des milliers de villes, qui sont d'immenses citées, et jusque sur les eaux, où elles vivent et s'agitent comme dans des villes mouvantes. Qu'on se place bien en face de

ce courant formidable d'idées, de sentiments, de préjugés, qui coule dans le lit profond que lui a creusé l'action lente de quarante siècles. Mais si l'on se demande : Qui arrêtera, qui fera rebrousser ce courant irrésistible? qui amènera cette innombrable masse d'êtres humains à rejeter avec dédain ses innombrables divinités, pour adorer un seul vrai Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes?.... Qu'on regarde avec confiance à Celui qui a dit : « *Tout genou se ploiera devant moi, et toute langue jurera par moi.* » Es. XLV, v. 23.

Laissant Canton et sa population turbulente, nous trouvons, en nous avançant vers le nord, AMOY, le second des ports ouverts au commerce, la seconde des stations où l'Evangile peut être librement proclamé par des étrangers au peuple chinois. L'île d'Amoy, séparée du continent par un bras de mer large d'environ une demi-lieue, contient, sur une étendue qui n'excède pas dix lieues en tout sens, 136 villages et une population de près de 400,000 âmes, dont 250,000 environ sont pressées dans l'étroite enceinte de la ville elle-même. Trois cents grandes jonques employées à des voyages de long cours, et des milliers de bâtiments traversant le détroit dans toutes les directions, pour mettre Amoy en communication avec les villes et les villages situés sur la côte de la province industrieuse de Fokien, attestent qu'il se fait dans cette ville un commerce considérable. Les nations de l'Europe y ont pris part à une époque assez reculée, comme paraissent l'indiquer des tombes en assez grand nombre portant des épitaphes en anglais, des années 1698, 1700, etc. Combien il est affligeant de penser qu'un des principaux articles de ce commerce est l'opium, ce pernicieux narcotique si abrutissant dans ses effets, qui cause chaque année la ruine morale et matérielle de tant de milliers de Chinois ; l'opium, qui après avoir oc-

casionné la guerre que l'Angleterre fit à la Chine, il y a peu d'années, continue à s'introduire frauduleusement dans l'Empire en quantité énorme ! C'est à plus de six millions de francs que s'évalue la vente qui en est faite dans le seul port d'Amoy, et il n'y a pas moins de mille boutiques, dans la ville même, qui servent de rendez-vous aux consommateurs de ce poison.

A peine sorti de l'enceinte d'Amoy, le voyageur ne peut porter nulle part ses pas, sans traverser toute une ville de tombeaux couvrant les pentes des collines incultes qui s'élèvent au dessus de la ville des vivants. S'il veut visiter les lieux plus ou moins intéressants de l'île, on le conduit à la pagode de neuf étages de Nan-tai-bou, servant comme de fanal aux marins par son élévation, évaluée à plus de 1,700 pieds au-dessus du niveau de la mer ; il passe de là à Ma-tsou-po, sorte de couvent de femmes, que distingue un portique remarquable, et au temple boudhiste de Lam-pou-tou, qui se fait apercevoir au loin, depuis la mer, par ses quatre pavillons soutenus par autant de tortues gigantesques, et qui est consacré à l'adoration de la déesse Kwanyn, la sainte mère de secours et de miséricorde. Il donne aussi un coup-d'œil à la tombe du fameux pirate Koshinga, qui chassa en 1661 les Hollandais de l'île de Formose, et il peut se convaincre, en s'approchant du lieu nommé *la fosse des filles*, combien est malheureusement attesté et général le crime de l'infanticide, commis froidement par un peuple qui prétend se placer à la tête de tous les peuples civilisés. Au-dessus de cet abîme, sur des rocs noircis par l'action non interrompue d'un soleil brûlant, se voient, contraste bizarre ! un millier de grands vases de terre, renfermant des ossements que les enfants y rassemblent en mémoire de leurs pères. Au-delà de cette région de collines, l'île ne présente plus que l'aspect d'un pays admirablement cultivé,

où les villages se succèdent sans interruption, mais où la plus grande partie de la population n'en est pas moins en proie à la misère. Elle paraît gémir sous des impôts écrasants; les temples des divinités eux-mêmes présentent un aspect de dégradation; la demeure du villageois est presque partout délabrée et d'une dégoûtante malpropreté. A côté de quelques familles que le commerce a élevées à une grande opulence, fourmille une masse d'hommes qui vit chétivement chaque jour d'un travail opiniâtre.

Aucune voix invitant les pécheurs à la paix de Dieu n'avait été entendue de toutes ces âmes avant l'année 1842. C'est alors que les succés de la guerre contre la Chine permirent aux missionnaires américains Abeel et Boone, d'y commencer leur sainte œuvre. A leur suite arrivèrent chaque année d'autres messagers de l'Evangile. Trois Sociétés rivalisent de zèle pour les envoyer. Onze missionnaires et les épouses de sept d'entr'eux sont venus s'établir à Amoy; mais plusieurs n'ont eu le temps que d'y poser les pieds, et il ne reste d'eux que leurs dépouilles sur la terre étrangère. D'autres ont vu leurs forces décroître rapidement, et ont dû quitter un champ de travail qui déjà leur était devenu cher. Un des vétérans de la petite armée missionnaire en Chine, Abeel, pressentant que bientôt il allait se reposer pour toujours de ses travaux, écrivait : « Elle est sévère l'épreuve qui m'appelle à quitter ce lieu et mes bien-aimés compagnons d'œuvre; mais j'ai été conservé assez longtemps pour voir de belles espérances se réaliser, et pour en être pénétré de reconnaissance. Jamais je ne m'étais senti si heureux, jamais le travail n'avait été si doux pour moi, ni la perspective si encourageante. Après la longue nuit qui a enveloppé la Chine, j'avais vu les monts d'Orient se rougir des premières lueurs de l'aurore. » Le climat

peu salubre d'Amoy, dont l'influence s'est fait sentir si péniblement dès le début de la Mission, est loin de décourager nos frères; la leçon qu'ils en tirent est qu'ils doivent racheter le temps, et travailler fidèlement pendant qu'il est jour.

Les misères du péché se montrent à eux sous des formes trop hideuses pour ne pas faire constamment appel à leur zèle. « Je suis entré, dit l'un d'eux, dans le temple consacré au Juge suprême des régions infernales. Jamais encore un pareil nombre de divinités de toutes formes, de toutes grandeurs et de toutes couleurs ne s'était offert à ma vue. Il y avait de quoi oppresser le cœur.... Ayant un jour prié mon maître de langue d'écrire les noms des divinités les plus fréquemment adorées, il m'en présenta au bout d'un instant une liste de quatre-vingt-six. Tout est objet d'adoration. Le feu, la terre et l'eau; la mer et le continent; les montagnes, le soleil, la lune et les étoiles; les arbres, le bétail, le blé, les substances médicinales, les maisons, les vaisseaux, le ciel, l'enfer, ont tous leurs divinités particulières.... 1 *février*. Hier se célébrait la fête de l'ascension des dieux dans le ciel; elle a toujours lieu une semaine avant le commencement de l'année chinoise, et l'on y brûle force feux d'artifice, papier doré, cierges et encens. C'est le jour, assure-t-on, où les dieux de la terre montent, et où ceux du ciel descendent; les premiers pour rendre compte de leurs actes et de la manière dont on les a honorés pendant l'année, les derniers pour assister et réjouir les populations pendant les divertissements du nouvel an.... *Le* 12 : Je viens de voir une manufacture de bâtons d'encens; il n'y a pas moins de dix mille personnes qui, dans chaque province, gagnent leur vie à ce métier. Un nombre encore plus grand s'occupe de la fabrication du papier doré, des cierges et des images. »

Rien ne peut inspirer plus de pitié et de dégoût que le quartier de la ville d'Amoy habité par les mendiants; leurs demeures ne sont guère que de misérables huttes de terre glaise, qui entourent un petit temple d'un aspect assez repoussant, et consacré à une divinité à qui on attribue le pouvoir d'écarter la peste. Le soir, on voit les mendiants regagner leur quartier à la fin de leur tournée journalière. Couverts de haillons d'une saleté repoussante, en grande partie estropiés, ils rapportent le fruit de leurs quêtes. Ils ont au-dessus d'eux un chef, qui achète des mandarins d'Amoy, l'office assez lucratif qu'il exerce; non-seulement il prélève une part des aumônes reçues par chaque mendiant, mais il reçoit chaque mois de beaucoup de maisons riches, une somme au moyen de laquelle elles se débarrassent des quêtes importunes de tous les jours, et dont il garde pour lui la meilleure portion. Les jonques, à leur arrivée dans le port, s'empressent d'acheter le même avantage. Tout homme qui se marie lui paie également son tribut, s'il ne veut s'exposer à voir sa maison comme assiégée par une nuée de mendiants. Quant à ceux-ci, s'ils viennent à se présenter dans des maisons qui ont fait un abonnement avec leur supérieur, et qui le font connaître par un placard affiché à la porte, ils peuvent s'attendre à y être reçus à coups de bambou. L'homme qui remplit ces étranges fonctions exerce en outre une police assez sévère dans son quartier, et nul n'a le droit de le rechercher, lorsque, dans l'application de sa justice toute prévotale, un de ses malheureux subordonnés expire sous les châtiments qu'il ordonne.

Elles sont sans nombre les superstitions dans l'esclavage desquelles on entretient le peuple chinois. On voit les rues d'Amoy fort souvent encombrées de processions brillantes où, à l'occasion de quelques devoirs religieux

rendus à leurs mensongères divinités, les prêtres de Boudha ou autres amusent la population par des spectacles et des fêtes. S'agit-il d'implorer les dieux pendant le cours d'une épidémie ou d'en célébrer la cessation, s'agit-il de rendre un culte aux défunts ou d'apaiser les esprits méchants, qui après la mort passent, pour être punis, dans le corps de divers animaux, et qui conservent pendant cette période d'expiation le pouvoir de tourmenter les vivants, tout est mis en œuvre pour organiser des spectacles pompeux, divertissants, et pour ôter aux pratiques religieuses le peu de sérieux qu'ailleurs elles ont encore conservé, même au milieu des superstitions de l'idolâtrie. On conçoit ce qu'il y a de doublement triste dans un tel état des esprits pour le prédicateur de l'Evangile. Doit-il s'attendre à trouver dans des consciences ainsi faussées un fondement sur lequel il puisse bâtir avec quelque solidité?

Le commencement de leur travail a néanmoins offert aux missionnaires beaucoup moins de difficultés qu'ils auraient pu en attendre. Dans les trois chapelles ouvertes au culte chrétien, les appels de l'Evangile se font entendre librement à des assemblées composées de cent à cent cinquante personnes. Mais les missionnaires ne se bornent pas à attendre leurs auditeurs; ils vont à leur recherche, tantôt à l'hôpital ou dans les boutiques de la ville, tantôt dans les villages des environs. « Dans l'espace des trois à quatre derniers mois, écrivaient, au mois de juin 1846, MM. Stronach et Young, nous avons fait des excursions dans plus de vingt villes et villages, tant de l'île d'Amoy que du continent voisin; partout les habitants nous recevaient avec intérêt, écoutaient nos paroles, acceptaient nos livres. » Déjà M. Abeel avait rendu le même témoignage aux dispositions pacifiques des habitants. Se rendait-il dans quelque village? Au lieu de ces

cris : Voilà le diable étranger! qui retentissent à chaque instant dans les rues de Canton, à la vue d'un Européen ou d'un Américain, il était entouré d'une foule bienveillante, et presque toujours conduit dans la demeure de l'homme le plus considéré de l'endroit; quelquefois, dans un temple où en présence de tout ce qui rappelait le mieux l'erreur, il prêchait librement au nom du Dieu de vérité. Souvent ces excursions se sont étendues au-delà des limites tracées aux étrangers, sans leur attirer même de blâme. A Amoy, Mme Young est entrée en relation avec beaucoup de femmes, et a réussi à organiser un service mensuel régulier, qui en attire quelquefois jusqu'à cinquante. Un intérêt tout particulier est excité par des réunions de prières en faveur des Missions, le premier lundi de chaque mois; l'auditoire ne peut se lasser d'entendre parler des merveilles de l'établissement du régne de Dieu dans l'Océanie et ailleurs; les aides chinois paraissent heureux de les raconter à leurs compatriotes. Un fait qui ne peut assez surprendre et réjouir les missionnaires , c'est que depuis leur arrivée ils ont été les objets des égards les plus bienveillants de la part des autorités supérieures. Le Hae-Hong, premier magistrat d'Amoy, avait déjà déclaré en 1844 à M. Abeel, en présence d'un grand nombre de témoins, qu'il serait heureux de voir le peuple chinois embrasser les doctrines de l'Evangile. Deux ans après, les missionnaires racontent, avec de grands détails, une fête qui leur a été donnée à tous, sans distinction de Sociétés, par les cinq premiers mandarins, dans la maison du Thae-tok (amiral). « C'est, ajoute M. Pohlman, une attention qu'on n'a pas eue jusqu'à présent pour les négociants étrangers. Les personnes de tout rang n'ont que des égards pour nous, et partout le message que nous apportons est écouté avec respect. Un tel début, de tels sujets d'espérance n'appel-

lent-ils pas comme à grands cris un renfort de missionnaires à venir joindre leur travail au nôtre dans ce beau champ? »

Le premier dimanche d'avril 1846 fut un jour de fête pour nos frères de toutes les Sociétés missionnaires. Deux vieillards de soixante-dix ans, Hoh-kui-peyh et Un-sia-peyh, ont été introduits dans l'Eglise chrétienne par le baptême. La parole de la grâce avait touché leur cœur depuis plusieurs années; en dépit de l'opposition constante qu'ils rencontraient dans leurs familles, ils avaient rejeté leurs idoles; la profession de leur foi et leur conduite ne laissaient rien à désirer. Le jour même de leur baptême, ils eurent la joie de participer à la Cène du Seigneur. Dès lors leur vie n'a pas cessé d'être en harmonie avec leur profession, et a montré en particulier cette humilité qui tient le chrétien constamment en garde contre lui-même, dans la crainte d'offenser Dieu. L'un d'eux a bientôt après été appelé à boire dans le calice de l'affliction, en perdant un de ses enfants; l'autre fait un petit commerce qu'il interrompt soigneusement chaque dimanche, malgré l'opprobre auquel il s'expose par cette fidélité. « L'attention croissante avec laquelle plusieurs de nos auditeurs écoutent la Parole, ajoute le missionnaire, nous autorise à espérer que Dieu attire d'autres âmes à lui. »

Dans notre course rapide le long du littoral de la Chine, nous passons à regret, sans nous détourner, devant le troisième des cinq ports, parce que malgré l'importance de *Foo-chou-fou*, comme capitale de la province de Fokien, malgré sa population d'un demi-million d'âmes, il n'a pas encore été possible aux Sociétés évangéliques d'y placer des missionnaires; et poursuivant jusqu'au 30e degré, vis-à-vis de l'île Chusan, nous en-

trons dans la rivière sur les bords de laquelle est situé NINGPO, où la lumière évangélique a déjà commencé à poindre. Nous nous trouvons dans le Tsche-Kiang, une des plus florissantes provinces de l'empire, et au centre d'une vaste plaine coupée en tous sens par des canaux, entourée de collines variées et parsemées de nombreux villages que la crainte des pirates a fait placer à une assez grande distance de la rivière. Supérieure en élégance à la plupart des villes de la Chine, Ningpo jouit d'une célébrité à laquelle le Chinois attache un grand prix, celle d'être une ville de lettrés, car la cinquième partie de sa population exerce des professions réservées à cette classe d'hommes. Le chrétien qui sait que la Parole de salut n'y est encore prêchée que dans deux ou trois maisons presqu'ignorées de la foule, se sent « le cœur outré » comme saint Paul, à Athènes, en passant devant cent temples ou monastères boudhistes, au service desquels mille prêtres sont attachés, et en apprenant qu'il n'y avait pas moins de soixante couvents boudhistes pour les femmes ; que la secte de Laou-tsé, ou la religion du Faou, qui n'est autre qu'un panthéisme grossier, a quatre temples ; qu'il en est deux autres où Confucius, le grand sage de la Chine, reçoit des honneurs divins de la part des mandarins ; deux cent cinquante, qui sont consacrés au culte des ancêtres, et qu'il n'est pas jusqu'à Mahomet qui n'y ait sa mosquée. Ce grand nombre de lieux de culte suppose une population considérable. — Il paraît toutefois qu'il faut rabattre du nombre de quatre cent mille âmes auquel les Chinois l'évaluent ; mais ce nombre est bien dépassé, lorsque joignant aux habitants de Ningpo ceux de la contrée environnante où les étrangers peuvent séjourner, et ceux de plusieurs grandes villes peu éloignées, on énumère les âmes que la prédication de l'Evangile peut aisément atteindre. Oh! puisse-

t-elle y trouver aussi bientôt un cours libre et y être glorifiée!

Le climat sain de Ningpo, et les dispositions assez généralement paisibles que sa population avait d'abord manifestées, ont favorisé l'établissement des missionnaires. Il est entré évidemment plus de crainte que de bienveillance dans cette attitude des habitants vis-à-vis des étrangers; car ils n'ont que trop gardé le souvenir des souffrances que leur a fait endurer la dernière guerre avec l'Angleterre. La ville avait été prise sans résistance en 1841; mais un corps nombreux de troupes chinoises ayant tenté d'y rentrer par surprise et en escaladant de nuit les murs dont elle est environnée, les Anglais firent un horrible carnage des assaillants; les décharges d'artillerie couvrirent les rues de monceaux de morts; et la ville consternée n'échappa aux horreurs d'un pillage général qu'en payant une énorme contribution de guerre. La terreur est calmée, mais la confiance n'est pas encore entièrement établie. Que peuvent vouloir ces prédicateurs étrangers venus à la suite de leurs armées victorieuses? se demande-t-on encore assez généralement. Le premier mouvement des femmes et des enfants à l'aspect d'un missionnaire, est presque toujours de s'éloigner en poussant des cris de crainte et de méfiance. Une autre portion du peuple cache ses vrais sentiments derrière ses dehors d'excessive politesse, qui font passer les Chinois pour la nation la plus rusée de l'univers. Rien ne varie donc autant que la réception faite à nos frères. Dans le même temps que leurs bons procédés, leur douceur, et la pureté de leur vie leur gagnent beaucoup de cœurs, ils peuvent se convaincre, même par des démonstrations publiques, qu'ils marchent sur un terrain hérissé de difficultés. Déjà ils se flattaient d'une tolérance générale, lorsqu'ils ont vu tout-à-coup une vive alarme éclater au milieu de la po-

pulation. Mais laissons l'un d'eux nous en dire le sujet : « Une prodigieuse irritation, écrit le docteur Macgowan, se manifeste depuis quelque temps à Ningpo et dans les villages environnants. Peu de personnes osent à peine aller se coucher ; la plupart passent la nuit à frapper des instruments bruyants, à brûler des charmes, à pousser des cris, à faire éclater des pétards, et à invoquer le long catalogue de leurs dieux, depuis les dieux protecteurs du foyer jusqu'au suprême empereur. Ils s'imaginent que les missionnaires fabriquent pendant le jour des *hommes de papier*, qu'ils répandent de côté et d'autre pendant la nuit, et que ceux-ci, se changeant en démons, vont hurler sur les toits des maisons, et égratignent le visage et les bras de ceux qu'ils trouvent endormis. Il n'y a presque pas de jour qu'il n'en soit fait mention dans le journal de mes évangélistes (deux aides chinois qui travaillent avec zéle à l'œuvre de l'évangélisation). Ainsi j'y lis : 6e mois, 17e jour. Une vingtaine de personnes sont entrées dans le *Temple du vrai Dieu* (nom donné à la chapelle évangélique). Un M. Paou dit : Les démons tourmentent la ville; les craignez-vous? Je répondis : Les démons ne peuvent nullement faire de mal aux justes ; je suis du nombre des enfants de Dieu : quant à vous, vous adorez les idoles; nous suivons donc des voies bien différentes. Allez, et servez Dieu, et ils ne pourront rien sur vous. Tous dirent alors : Il est bien convenable de servir Dieu. Un jeune garçon dit ensuite : Tous les membres de notre famille ont été fort effrayés ces derniers jours et hors d'état de manger ; aurions-nous encore à craindre si nous servions Dieu ? Obéissez, répondis-je, aux commandements de Dieu et rejetez tout ce qui est faux ; invoquez Jésus au lieu des démons, vous aurez tous la paix et la tranquillité. Tous sortirent satisfaits. — Le lendemain, 45 hommes entrèrent, et demandèrent : Que se passe-t-il

donc avec ces démons? — Je répondis que n'en ayant vu aucun, je n'avais pas de nouvelles à leur en donner. Quelques hommes préposés à la garde de la ville dirent : On assure que des étrangers pratiquent la magie toute la nuit, et que, pour vous, vous êtes un catholique et que vous conjurez les démons. Un autre dit, en vociférant : « Cet homme n'a rien fait d'autre pendant trois nuits de suite ; ne l'écoutez plus, ne croyez pas à ce qu'il dit. » Ils se répandirent là-dessus en injures. Mais Jésus a dit que tous ceux qui le suivraient auraient à souffrir la haine du monde. Quand nous sortons, continue M. Macgowan, nous voyons des gens terrifiés frapper leurs *gongs* (instruments bruyants) devant leurs portes, pour effrayer les démons que nous pourrions lâcher contre eux. L'irritation est grande. Un écrit anonyme, dirigé contre les mandarins, les censure de ce qu'ils n'expulsent pas les étrangers, auteurs de tout ce mal. Le peuple se persuade que l'empereur ignore la présence de ces derniers à Ningpo, et que les mandarins reçoivent d'eux des sommes d'argent pour les tolérer. »

Une telle inimitié, jointe à tant d'ignorance, prépare peut-être de mauvais jours aux missionnaires. En attendant, ils ne négligent rien pour étudier le caractère de cette population, en même temps que pour lui annnoncer les paroles de la vie éternelle. Ils la trouvent plus enfoncée dans la superstition qu'ils ne pouvaient s'y attendre. Ils ont vu, l'année dernière, à la suite d'une longue sécheresse, des idoles sorties de leurs temples et exposées nu-tête à un ardent soleil par forme de punition ; la sévérité de leurs adorateurs est même allée jusqu'à leur infliger une flagellation qui en a mis plusieurs en pièces. Ils voient des hommes du premier rang et d'une haute intelligence, les orgueilleux serviteurs de Confucius, se joindre au boudhiste ignorant pour adorer des poissons et

des reptiles. Le dragon, emblème de la puissance impériale, étant censé posséder une grande influence sur les nuages, on fait jouer un grand rôle à cet animal fabuleux dans toutes les processions qui ont pour but d'obtenir la pluie. On le fabrique en soie, on le colore de manière à représenter ses écailles et ses anneaux, on lui donne des yeux étincelants, des dents énormes, une gueule béante; et lorsqu'on le transporte dans les rues, tous les mouvements que lui impriment ses nombreux porteurs, donnent une apparence de vie à cet épouvantable monstre, long de 80 jusqu'à 300 pieds. Une lueur avait été vue sur un petit lac dans le voisinage de la ville; aussitôt de conclure que le dragon s'y trouvait sous la forme d'un *goujon;* on s'y transporte en foule, on fait des sacrifices, on prend un goujon, on le transporte dans de longues et bruyantes processions, et on entre dans plusieurs temples, où officiers civils et militaires, lettrés, prêtres et peuple, lui offrent des sacrifices et lui demandent la pluie. Bientôt après, les mêmes cérémonies recommencent avec une *anguille* prise dans un lac d'un autre district. Si c'est en vain, viendra le tour d'un *crapaud*, etc. — Les moines boudhistes sont nombreux; leurs couvents, bâtis pour l'ordinaire dans des lieux solitaires, sont environnés d'une végétation magnifique; c'est là qu'ils traînent nonchalemment leur vie, répétant leurs prières en une langue inconnue; leur liturgie se compose de quatre monosyllabes, *o me to fuh*, qui finissent par expirer sur leurs lèvres, tandis que leurs doigts se traînent encore sur leur chapelet, jusqu'au moment où le sommeil les gagne. Leurs mœurs sont si notoirement dépravées, qu'un édit impérial vient encore d'interdire à toute femme d'entrer dans leurs temples ou dans leurs monastères sous peine de quarante coups, que reçoivent à leur place, si elles sont mariées, leurs maris ou leurs enfants au-dessus de seize ans.

Les catholiques, car nous sommes involontairement ramenés à eux par ce qui précède, avaient une mission florissante à Ningpo il y a deux siècles. Si Rome n'y compte, à l'heure qu'il est, presque aucun de ses disciples, elle commence à faire de vigoureux efforts pour regagner le terrain que les dissentions de ses agents lui ont fait perdre. Quelques prêtres lazaristes ont réclamé un terrain qu'avaient occupé autrefois les jésuites, et qui dès-lors était passé en de tout autres mains. La présence de l'envoyé de France rendait le refus difficile ; un terrain équivalent fut accordé ailleurs, et bientôt on y verra s'élever un édifice d'apparence imposante.

Il est à remarquer que parmi les mahométans, qui sont au nombre de près de cinq cents à Ningpo, se trouvent jusqu'à des mandarins; dans les cérémonies, les devoirs de leurs charges les appellent à adorer les idoles; ils ont soin de détourner leur face de l'idole devant laquelle ils s'agenouillent, ce qui, selon l'assurance donnée par le mufti, leur guide spirituel, les blanchit de toute participation à l'idolâtrie.

Que font nos frères d'Angleterre et d'Amérique au milieu de ces flots d'une population égarée, loin de Dieu? Leurs entrailles émues de pitié ne leur laissent oublier aucun moyen d'instruire les âmes. Quoique arrivés depuis peu, et à peine maîtres d'une langue dont les dialectes varient à l'infini, ils sont déjà au fort du combat qu'ils livrent pour leur maître. Ils reconnaissent, aussi bien que tout missionnaire qui a vu de près ce peuple étrange, que le grand moyen d'action pour l'homme de Dieu en Chine, est de se jeter au milieu de la population avec des cœurs ardents et des paroles pleines d'affection, et d'enseigner Christ, moins par des discours étudiés et par des livres abondamment répandus, mais lus avec négligence, que par un amour constamment en action. Aussi imitent-

ils leurs compagnons d'œuvre de Hong-Kong, de Canton et d'Amoy par leurs courses incessantes, et ils sont aidés par des évangélistes fidèles, prémices de la nation chinoise. Leurs petites chapelles se remplissent chaque dimanche d'une centaine d'auditeurs. Mais, hélas! s'écrient-ils, tout est encore à l'état de rudiment dans ces services religieux; il n'est pas rare de voir des hommes s'y établir la pipe à la bouche, et des femmes la théière à la main, et se faire les uns aux autres part de leurs observations touchant notre costume et notre langage. D'entre leurs écoles, la plus remarquable sans doute est celle dans laquelle une dame anglaise, miss Aldersey, établie à ses propres frais à Ningpo, réunit plus de vingt jeunes filles; rien ne saurait rendre l'infatigable persévérance qu'elle a dû déployer pour amener, au travers de mille difficultés, cet établissement de son choix à l'état florissant où il se trouve. Un baptême est aussi venu réjouir les amis du Seigneur à Ningpo. Apoo, natif de Fie-chew, qui les édifiait par sa foi et sa conduite chrétienne, est devenu membre de leur église naissante. Qui refuserait le concours de ses prières à ces fidèles confesseurs de Christ, qui sèment encore avec larmes?

Shanghai est un champ qui, dès l'abord, semble promettre davantage. Dans cette ville maritime, la plus septentrionale de celle dont les portes ont été ouvertes aux étrangers, tout a paru s'aplanir devant les pas des missionnaires des trois Sociétés. Aussi l'un d'eux écrivait-il à un ami : « O mon cher frère! mon cœur palpite d'espérance et il éclate en actions de grâces, en voyant le champ que Dieu, dans son infinie bonté, étale ici devant le zèle des chrétiens. » Shanghai n'est pas elle-même une bien vaste cité; mais elle est, a-t-on dit, comme la porte par laquelle on arrive à un monde de cités. Son commerce ne le cède qu'à celui de Canton ; au point que c'est par

milliers que les jonques de toute grandeur se comptent dans son port. Placée dans la province du Kiangnan, dont la population atteint 27 millions d'âmes, près de l'embouchure du fameux fleuve Bleu, et dans le voisinage du grand canal impérial, elle a les relations les plus constantes avec l'intérieur de l'empire, particulièrement avec deux villes du premier rang, Sou-Chou-Fou, célèbre comme centre de littérature, et Nankin, ancienne capitale. Une plaine immense l'environne, et de tous côtés les canaux ou les rivières transportent le messager de Dieu au milieu d'une foule de villages, où son arrivée n'a excité, jusqu'à présent, aucun sentiment hostile. Le dégoût que font éprouver, au premier abord, des rues étroites, des maisons en grande partie sales et négligées, s'oublie peu-à-peu au milieu d'une population paisible et prévenante. On se sent heureux d'entendre dire que les négociants anglais, qui s'établissent en nombre toujours plus grand à Shanghai, forment une communauté qui ne déshonore pas la profession du christianisme; leurs bureaux se ferment le jour du Seigneur, et un service divin bien fréquenté se célèbre régulièrement dans la maison du consul. Écoles, chapelles, hôpital, excursions dans la ville et dans la contrée, forment ici, comme ailleurs, le sujet de la correspondance des missionnaires. Déjà des conversions sont venues leur montrer que le Seigneur ne laisse pas retourner à lui sa parole sans effet. *Chaï*, jeune chinois, que M. Boone, évêque anglican, ramenait avec lui d'Amérique, a éprouvé dans cette traversée les effets de la grâce, comme si le Seigneur le destinait à devenir une lumière pour ses compatriotes. Peu avant son baptême, il exprimait la joie qui remplissait son cœur : « Mais, ajouta-t-il aussitôt, je pense avec tristesse à mes deux frères qui vivent à Amoy; j'ai écrit deux lettres à MM. Cumming et Brown pour qu'ils voulussent bien

s'intéresser à eux et les attirer à la religion de Christ; car je serais si heureux qu'ils allassent aussi au ciel. » M. Boone l'ayant exhorté à prier pour eux, il fondit en larmes, et dit : « Oh ! que Dieu a été bon envers moi !.. oh ! si je pouvais voir la Chine semblable à l'Amérique ! les habitants y paraissent si heureux !... mais les Chinois sont si pauvres... il y a tant de mauvaises choses parmi eux !... Je veux leur dire que les dieux qu'ils prient ne peuvent rien pour eux... Que ne puis-je parler toutes les langues de la Chine et aller partout leur annoncer Christ ! » Son baptême eut lieu le jour de Pâques, en présence de beaucoup de Chinois, dont quelques-uns semblaient envier le bonheur de cet intéressant jeune homme.

M. Medhurst, dont le nom peut se lire depuis si longtemps dans les annales missionnaires, comme s'étant dévoué au peuple chinois, et qui, heureux de pénétrer enfin dans la Chine elle-même, a choisi Shanghaï pour y continuer son œuvre de patience, annonce le baptême de deux autres jeunes gens d'une grande espérance, connus des missionnaires depuis longtemps. D'autres catéchumènes donnent lieu d'espérer un résultat semblable. « Nous souhaitons du fond de l'âme, dit le vénérable serviteur de Dieu, que cette petite famille s'accroisse jusqu'à mille, et qu'on voie bientôt l'Église chinoise prendre en main la propagation de l'Évangile et la poursuivre avec plus d'énergie que les Églises de l'Occident. »

Ce vœu s'accomplira. Mais il renferme un reproche dont nous avons sûrememement tous une part à accepter. En voyant cette faible poignée d'hommes en présence d'une telle tâche, en reconnaissant l'immense disproportion qui se trouve entre le but à poursuivre et les moyens jusqu'ici employés, qui ne se dirait : Je n'ai pas encore apporté à cette œuvre l'intérêt et la coopération que doit attendre de moi le Sauveur qui m'a racheté !

# VARIÉTÉS.

## COUP-D'OEIL SUR LE KALAGARI.

### III. *Les animaux. (Fin.)*

Les serpents sillonnent en tout sens ces plaines spacieuses, et leurs horribles sifflements contraignent souvent à forcer le pas les voyageurs qui traversent de nuit les sombres forêts du Kalagari. Incapables de creuser eux-mêmes le sol, ils y suppléent par la ruse et par une souplesse qui leur facilite l'entrée des plus petits trous; tantôt ils descendent ainsi dans les souterraines demeures du myrmicophage, tantôt ils se glissent le long des branches jusques dans le nid des oiseaux, et sont tellement enclins à fureter et à s'emparer du gîte des autres, qu'en temps de pluie ils s'approchent des habitations et cherchent à s'y introduire. On entend rarement dire qu'ils s'avancent de propos délibéré sur l'homme pour l'attaquer, mais il leur suffit souvent du plus léger motif pour s'y décider, comme j'en ai fait moi-même l'expérience. Etant un jour à me baigner dans un ruisseau, au-dessous d'une charmante cascade, je m'étais assis sur une pierre, m'amusant à agiter la nappe d'eau qui descendait sur moi. Ce bruit inaccoutumé éveilla sans doute l'attention d'un de ces animaux, qui avait son gîte dans ces lieux frais; car à peine eus-je quitté la pierre, qu'il y était à ma place, la tête haute, la bouche béante, dardant sa langue avec violence et nageant à ma poursuite. C'est du reste le seul fait de ce genre que j'aie jamais vu. L'espèce la plus commune du Kalagari est un serpent de couleurs variées, qui n'a guères plus d'un pied de longueur. Il se tapit ordinairement dans les

sentiers, et s'il arrive aux bœufs de charge ou aux voyageurs de mettre, par mégarde, le pied sur lui, il se redresse avec colère et alors sa morsure est presqu'inévitable, mais son poison n'est pas considéré comme très-violent. Ses mœurs semblent du reste rappeler singulièrement celles du chéphiphon, auquel Dan est comparé ; Gen., XLIX, 17.

Le poison de la vipère *(vipera inflata)* est beaucoup plus violent. Heureusement elle est peu active et, à moins d'être provoquée, elle se courrouce assez difficilement. Ses sifflements sont si remarquables qu'en beaucoup de langues ils ont servi à la caractériser. Ainsi les natifs l'ont nommée *leboulou-boulou*, les anglais *puff-adder*, et dans l'Ancien-Testament elle est souvent mentionnée sous les noms de *pheteu* et d'*epheha*, qui ne sont évidemment que des onomatopées. On la rencontre fréquemment dans le Kalagari, mais plus souvent encore dans la colonie et près des bords de la mer. En Cafrerie, on la voit souvent traverser les ruisseaux à la nage. Descendant une fois à la brune dans le lit profond du Moddu, j'étais sur le point de mettre le pied sur l'une de ces vipères, quand, par une protection miséricordieuse de la Providence, un sifflement m'avertit tout-à-coup du danger que je courais. Tandis que je l'esquivai d'un côté, elle s'esquiva aussi de l'autre, mais non sans donner pendant longtemps des signes de sa colère. Quand les natifs dorment en rase campagne auprès d'un feu, elle les visite souvent et se glisse entre leurs couvertures pour s'y réchauffer. Leur présence d'esprit peut seule alors les sauver; il faut, en pareil cas, ne pas se remuer et se laisser passer sur le corps par ce visiteur glacé.

Le *noga potsana* ou serpent des chevreaux est une autre espèce de vipère, non moins redoutable que la pré-

cédente. Pourvue d'une corne sur la tête, elle paraît être la même que le ceraste des Anciens, et que le tsipheoni de la Bible, dont il est parlé, Esaïe XIV, 32, et Jérémie VIII, 17.

Vient ensuite le *mogalana, ou colérique*, de couleur foncée, long d'un pied environ, et qui aime à se loger dans les murs, d'où, comme un trait empoisonné, il frappe au loin sa victime.

Le *cobra capello* se présente ici sous une grande variété d'espèces. La plus commune est d'un jaune pâle par tout le corps, avec l'extrémité de la queue un peu noirâtre. Aussi lorsque ce serpent est étendu sur le sable, il serait difficile de l'apercevoir, sans la grosseur de son corps et sans l'éclat de ses écailles qui brillent comme de l'or. Il se plaît dans les bas fonds, dans les torrents desséchés, et dans le voisinage des rivières. Long souvent de six pieds au moins, quand il se dresse sur sa queue en la repliant en cercle pour s'en faire un piédestal, il a dans cette posture quatre à cinq pieds de hauteur. Son cou s'enfle alors de manière à être trois fois aussi gros que le reste du corps, et il peut avec la même facilité frapper en avant ou en arrière. Son poison n'est pas moins violent que celui de la vipère. Le nom de *kake*, que lui donnent les habitants du pays, vient d'une sorte de ramage très-ressemblant au coassement des grenouilles, et qu'il fait pour attirer à lui ces reptiles, qui sont sa nourriture ordinaire.

Le *noga pohou*, qui ressemble assez au capello, ne lui est inférieur ni en longueur ni en grosseur, et son poison est tout aussi funeste. Ses couleurs brunes et indécises offrent les diverses nuances du bronze. Il a ceci de remarquable, que quand il se prépare à bondir il peut se contracter de moitié.

Mais rien dans ce genre n'est plus propre à inspirer

de l'horreur que le *chosa-bosigo*, nom qui, dans l'idiôme expressif des natifs, signifie : *celui qui rappelle la nuit*. Il est en effet noir comme l'ébène, et ce qui le rend particulièrement hideux, ce sont ses yeux arrondis, convexes, de grandeur disproportionnée, de la même couleur que tout le reste du corps, et lançant un regard terrifique auquel ne ressemble rien d'autre dans la nature. Ajoutez à cela qu'il est d'une taille si démésurée que j'ai vu les indigènes le tuer à coups de sagaies, qu'ils lui lançaient à une grande distance.

Les *boom-slangs* forment une autre classe très-nombreuse, dont les arbres sont le séjour habituel. Quelques-uns de ces serpents sont verts comme le feuillage qui les protège, d'autres sont d'un bleu d'ardoise qui les fait se confondre avec les rameaux; le plus souvent ces deux couleurs se trouvent réunies dans le même individu. Il en est d'inoffensifs, comme le *dendrophis*, que l'on a, pour cette raison, classé parmi les couleuvres; mais il en est aussi de fort dangereux, longs de huit pieds et armés de dents, qui n'ont pas moins d'un pouce et demi. Quant à leur poison, j'en pus voir un jour l'effet sur un malheureux chat, qui, mordu par l'un d'eux, mourut dans les convulsions, au bout de deux heures.

On trouve encore au Kalagari le *mokébe*, dont la morsure, comme celle du saraph de l'Ecriture, cause une ardeur insupportable; et enfin le fameux *serpent devin*, ou boa, dont chacun connaît les mœurs. Tantôt roulé en cercle, autour d'une fourmilière qui domine la plaine, tantôt perché sur la cîme des plus hauts arbres, il guette de là sa proie, et peut au besoin, en se suspendant par la queue comme par un anneau, passer d'un arbre à l'autre sans descendre. A terre ses bonds sont effrayants. On sait qu'il étouffe sa proie dans ses replis.

Sans la main invisible qui les tient en bride, des êtres

qui portent avec eux des armes si fatales détruiraient en peu de temps, peut-être, les habitants de ces contrées. Et pourtant les accidents sont rares ! Les serpents en général, et même le boa, n'attaquent l'homme que fort rarement; sa vue, au contraire, les intimide, et ils cherchent à l'esquiver, ce qu'ils ne font pas des animaux. C'est du reste dans les grandes chaleurs et surtout dans les nuits chaudes et humides qu'ils sont le plus à redouter. Leurs sifflements annoncent alors qu'ils sont bien moins timides qu'en plein jour. En hiver ils sont engourdis et laissent la nature en repos, mais l'hiver est presque nul au Kalagari. Les natifs ont pour maxime de ne pas les inquiéter dans la campagne, mais ils les détruisent auprès des habitations. J'ajoute que les lingakas, ou sorciers béchuanas, recherchent la peau du serpent devin, et la portent autour de la tête. Presque toujours aussi les faiseurs de pluie défendent de les tuer pendant qu'ils se livrent à leurs enchantements, prétendant que cela nuirait à leur efficacité. (1)

---

(1) Un journal du Cap rapportait l'année dernière qu'un boa de seize pieds ayant été tué en Cafrerie, un chef caffre nommé Rile fit environ 150 milles pour le voir, et ordonna qu'il fut transporté dans son kraal. Là un lingaka fit bouillir sa peau avec d'autres ingrédients, et le chef fit avaler ce breuvage à ses guerriers, afin de les rendre invulnérables.

Je rapporterai ici une remarque curieuse de Jonathan Edwards dans son commentaire sur Gen. III, 1 : « Ce qui prouve *a posteriori* dit-il, que le démon a vraiment pris la forme d'un serpent pour tenter nos premiers parents, c'est l'orgueil qu'il a toujours mis depuis à se faire adorer sous cette forme, afin, si je puis ainsi dire, d'insulter à l'homme déchu et de le fouler sous ses pieds. C'est dans ce dessein sans doute que le serpent a été toujours et partout le symbole ordinaire et la représentation des divinités païennes. On peut voir dans les Livres apocryphes que les Babyloniens adoraient un dragon, et Diodore de Sicile (liv. II, ch. 4) dit qu'ils avaient des images de serpent dans leur temple de Baal. Grotius a aussi cité plusieurs auteurs

Le Kalagari n'ayant pas de rivières, il ne faut pas s'attendre à y trouver les grands sauriens; cependant le crocodile (*crocodilus vulgaris*) fréquente les mêmes latitudes vers l'Est. Qui sait si ceux qui pénétreront jusqu'au lac intérieur n'y découvriront pas aussi cet amphibie. A son défaut, et malgré la sécheresse, on voit ici le *leguan* (*lacerta capensis* de Sparrman), qu'on pourrait appeler la miniature du crocodile. Ce lézard a quatre ou cinq pieds de longueur sur neuf pouces, et un pied de circonférence. Son aspect est éminemment repoussant, et alors même qu'on sait qu'il ne saurait faire aucun mal on ne se réconcilie pas aisément avec sa figure. Sa seule arme défensive est sa queue, mais il en donne des coups si violents qu'il romprait ainsi les jambes d'un chien. Du reste, sa forme hideuse est pour lui une protection réelle. Ses sifflements horribles, et sa langue, qu'il lance comme un dard, sont des moyens d'intimidation qui lui réussissent presque toujours. Il est amphibie et se nourrit de végétaux, s'attaquant de préférence, toutes les fois qu'il le peut, aux melons et aux citrouilles. Il rôde souvent autour des parcs, cherchant à s'attacher au pis des vaches, et même à prendre le sein des femmes s'il en trouve d'endormies. Ces vices, joints à sa figure singulière, lui ont valu, de la part des natifs, une crainte superstitieuse qui le leur fait presque révérer comme un dieu. Malheur à qui oserait tuer un leguan; on le regarderait comme un monstre d'impiété, et il pourrait bien s'attendre à se voir imputer la première sécheresse qui viendrait affliger le pays. — Cet animal paraît

---

anciens, pour montrer que dans la célébration de leurs mystères, les Grecs avaient coutume de porter un serpent en criant Eùa, le démon exprimant ainsi son fâcheux triomphe dans la séduction de notre première mère.

avoir plus ou moins les propriétés du caméléon, car on remarque que le fond de sa couleur varie suivant la nature du sol sur lequel il vit.

Parmi les autres lézards, il en est de fort innocents qui se bornent à chasser les mouches. On les voit toujours sur quelque point élevé, et si l'on s'avise de vouloir les saisir sur un mur, ils se laissent aussitôt tomber à vos pieds et disparaissent. D'autres sont parés des plus brillantes couleurs et vivent toujours à découvert. Il n'en est pas de même des hideux *gecgos*, qui se cachent soigneusement, et à juste titre, dans les rochers, dans les racines et sous l'écorce pourrie des vieux arbres. Ils font leur société des scorpions et n'inspirent pas moins d'horreur qu'eux. On prétend communément que leur morsure n'est pas dangereuse; mais ce fait n'est pas, quant à toutes les espèces, si bien constaté qu'il ne puisse plus laisser aucun doute. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se courroucent, sifflent, s'élancent avec fureur, perdant leur queue au plus léger attouchement, mais mordant avec tenacité les objets qu'on leur présente. Quelques-uns sont entièrement privés de dents, mais d'autres ont les mâchoires garnies de pointes qui, pour être petites, n'en sont pas moins funestes. Les colons hollandais donnent le nom de *geitje* à tous ces reptiles. Un journal respectable du Cap, rapportait, il n'y a pas longtemps, la mort d'une fermière des environs de Gnadenthal, attribuée à la morsure d'un de ces lézards.

Les grenouilles du Kalagari, *letlametlou*, sont environ quatre fois plus grosses que la grenouille de nos contrées. Un fait singulier, c'est qu'on ne les voit apparaître que dans les années pluvieuses, ce qui a fait croire aux natifs qu'elles naissent spontanément. Bien que cette idée ne doive pas être prise au sérieux, il faut convenir que le mode de leur multiplication est difficile à expliquer,

car que deviennent-elles durant ce laps considérable d'une existence occulte? Peut-être leurs œufs desséchés se confondent-ils avec la poussière, en conservant leur germe pendant plusieurs années. Et peut-être est-ce ainsi qu'il faut aussi expliquer l'apparition presque spontanée, ou plutôt la réapparition des poissons dans le lit de certains torrents restés à sec pendant longtemps, et surtout dans les petits étangs qui n'ont aucune communication avec des rivières.

Il est temps de m'arrêter. Mais je m'aperçois qu'en examinant tous ces ouvrages de Dieu, un à un, et comme ils se sont présentés à mon esprit, j'en ai fait disparaître cette admirable unité qui les enchaîne et les coordonne de telle façon que les uns appellent les autres, sans l'aide desquels ils ne pourraient pas subsister; que ceux-ci sont à leur tour rattachés à d'autres, et que tous ensemble appellent à leur aide le Père de la création. Cette unité ne se manifeste pas seulement dans les besoins réciproques des créatures, on la retrouve jusques dans leurs formes. Ainsi, pour me borner aux exemples particuliers à l'Afrique, le scorpion et l'araignée s'y trouvent réunis en un seul individu, qui a la tête du premier et le corps de la seconde; certains lézards s'allongent, et leurs pieds se raccourcissent de manière à les assimiler aux serpents; le ver et la couleuvre se rapprochent tellement dans quelques espèces, que ce que les uns nommeraient ver, d'autres l'appelleraient serpent; non seulement la chauve-souris a commerce tantôt avec les oiseaux, tantôt avec les mammifères, mais les hirondelles de nuit se relient encore à cette famille par leur figure, et par l'habitude qu'elles ont de se suspendre de la même manière; certains rats ne vivent que sur les arbres, et sont à demi écureuils; le *moholé*, dernièrement découvert par le docteur A. Smith, est quadrumane par ses mœurs et qua-

drupède par sa forme; la gerboise est presque bipède au milieu des quadrupèdes; l'antilope *tragulus* est à peu près lièvre par ses instincts; parmi les insectes, enfin, on trouve des individus taillés, pour ainsi dire, sur le modèle des éléphants, des rhinocéros et des giraffes. Ainsi, de quelque côté que nous étudiions la nature, tout en elle nous ramène à un seul et même divin Ouvrier, à une suprême Intelligence, unique, mais infiniment diverse en moyens.

D'ailleurs, la bonté de Dieu paraît ici dans ses œuvres tout aussi bien que son unité. Il n'est pas une mare d'eau, pas un torrent desséché dont le lit se remplisse, qui n'aient leurs hôtes au moins momentanés; il n'est pas de plaine si aride qu'elle ne fournisse à quelque être des moyens de subsistance; pas un arbre, pas une production quelconque, qui ne serve pas à entretenir la vie. Dieu n'a laissé, dans son immense domaine, aucune lacune, aucun interstice, qu'il n'aît peuplé de créatures, heureuses selon le temps et la mesure dans lesquels il lui a plu de leur départir le bonheur.

Nous disons donc adieu au Kalagari, non toutefois sans regretter de ne pouvoir y descendre l'échelle des êtres organisés pour étudier les instincts, les mœurs et l'industrie des insectes qui, à mesure qu'ils deviennent plus petits, semblent croître en intelligence. Mais, que nous les décrivions ou non, la fourmi n'en continuera pas moins à élever ses monticules et les remparts qui mettent sa famille en sureté; les termites à cimenter leurs villes murées, où se trouvent des rues, des ateliers, des magasins et une nombreuse république; le fourmi-lion n'en creusera pas moins ses entonnoirs avec un précision et une justesse géométriques; l'araignée du Kalagari construira toujours, au pied des touffes d'herbe, ses cellules tapissées de duvet et fermées hermétiquement d'une

trappe ou couvercle à charnières de soie; les escarbots, dont l'activité nous étonne et nous amuse, n'en feront pas moins rouler sans cesse les globules de provisions qu'ils vont cacher dans le sable pour s'en nourrir au besoin; le plus petit des passereaux du désert veillera encore avec constance auprès de sa compagne chérie, dans l'espèce d'antichambre de coton qu'ils ont ensemble tissue de leurs becs, tandis que la mère confinée dans le nid y reste à réchauffer sa couvée; la fauvette, enfin, ne cessera pas de moduler dans la solitude les notes harmonieuses qui ne sont presque jamais entendues que du Créateur. Au milieu de toutes ces beautés de la nature, une chose pourtant manque en ces lieux: c'est le temple de Dieu, la maison de prière, la parole consolante du Christ; ce sont des adorateurs en esprit et en vérité pour étudier les œuvres merveilleuses de Dieu et lui en rendre la gloire. Mais on n'y verra ceux-ci que lorsque la Parole écrite aura développé l'intelligence et gagné le cœur des humbles habitants du Kalagari, heureux enfin dans ce séjour quand ils y auront appris à dire: *Venez, montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob; il nous instruira de ses voies et nous marcherons dans ses sentiers. Car la loi sortira de Sion et la Parole de l'Eternel sortira de Jérusalem.*

P. Lemue.

---

*L'Association missionnaire évangélique pour l'extension du Christianisme parmi les païens.*

L'Association, dont le nom forme le titre de cet article, est de date assez récente, mais elle ne s'est formée sur le modèle d'aucune de celles qui l'ont précédée. Tout lui appartient en propre, soit dans son origine, soit dans sa marche; ou plutôt, tout appartient à la Providence de Dieu, qui est abondante en moyens, et dont elle n'a

fait qu'écouter et suivre les directions.— « C'était en 1836, raconte lui-même le vénérable pasteur Gossner, de Berlin, qui déjà avait blanchi dans les travaux de son zèle évangélique, quelques jeunes hommes d'une piété vivante, pleins de foi et d'un esprit de prière, se sentirent pressés par l'amour de Jésus-Christ de porter aux païens l'Evangile dont ils avaient éprouvé la puissance dans leurs propres cœurs. Il y avait en eux une telle assurance de foi, que rien ne les ébranlait ; ils se voyaient déjà au milieu des païens, quoiqu'ils n'eussent encore aucune ressource, et qu'aucune voie ne fut ouverte devant eux. Il leur fut accordé selon leur foi : bientôt un appel arriva de l'Australie ; ils y répondirent, et le 10 juillet 1837, sept frères mariés et trois célibataires partirent avec un ministre de l'Evangile pour la Nouvelle Galles Méridionale, trouvèrent un champ d'activité à Moreton-Bay, et nommèrent leur station Zionshill.» Nous ajouterons que le digne pasteur se chargea lui-même de leur instruction préparatoire, et que sans argent, sans perspective, entraîné par l'élan de foi de ces jeunes gens, il favorisa leur dessein. Les moyens arrivèrent jour par jour, par la fidélité du Dieu de qui tout procédait. Telle fut l'origine de *l'Association missionnaire évangélique* fondée en 1842, et que dirige toujours M. Gossner. Elle a pour but d'envoyer dans le champ des Missions, avec le moins de frais possible, des hommes d'une piété éprouvée, exercés à diverses professions mécaniques, et propres à servir d'aides, de diacres, de catéchistes, de maîtres d'école. Instruits gratuitement avant leur départ, ils doivent, arrivés au milieu des païens, contribuer à leur entretien par le travail de leurs mains, et s'efforcer d'initier les naturels aux travaux de leur industrie. On leur adjoint tous les hommes instruits et pieux, ministres de l'Evangile et autres, qui paraissent qualifiés pour travailler à l'œuvre des Missions.

Tandis que le pasteur Gossner portait encore seul le fardeau et la responsabilité de l'œuvre à laquelle il avait été si inopinément appelé, il n'était pas resté inactif. A peine l'envoi de dix missionnaires a-t-il eu lieu, que douze nouveaux jeunes hommes se présentent; même volonté affirmée de leur part, mêmes difficultés en apparence insurmontables, mêmes soins du vénérable pasteur; puis, bientôt après, un appel parti d'Indostan. Ils s'y rendent en 1838, accompagnés d'un ministre de l'Evangile. C'est ainsi que chaque année ont eu lieu de nouveaux appels et de nouveaux envois. Les Indes Orientales, la Nouvelle Zélande, l'Australie, l'Amérique du Nord, le Birmah, ont vu successivement arriver les messagers du pasteur de Berlin; 58 missionnaires, dont 27 étaient mariés, étaient déjà en activité avant la fin de l'année 1842. Dès lors, *l'Association évangélique* a poursuivi cette œuvre; et nous croyons que le nombre total des missionnaires envoyés depuis 1837 (nombre que quelques décès ont déjà réduit) dépasse maintenant 70, dont 40 sont mariés.

Le Seigneur qui a fourni les hommes, a pourvu aussi à la dépense; celle-ci dépasse quelquefois beaucoup la somme des dons; mais (et c'est le cas de plusieurs autres feuilles de Missions en Allemagne) *l'Abeille* est en état de couvrir par son produit un déficit de plusieurs mille écus de Prusse. Aussi le cher Rédacteur priait-il dernièrement les amis de son œuvre de ne pas couper les ailes à son active et industrieuse abeille.—Un champ très-vaste s'ouvre devant l'Association évangélique; un nouvel appel lui est adressé directement de l'Indostan; seize nouveaux missionnaires lui sont demandés pour une contrée où trois millions d'idolâtres sont privés d'instruction.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous avons la joie d'annoncer aux amis de la Société, la fondation d'une station nouvelle. Cana a pris rang parmi les établissements de la Société des Missions de Paris, au Sud de l'Afrique. Deux lettres de M. Arbousset feront connaître à nos lecteurs les circonstances au milieu desquelles les fondements de cette station ont été jetés. D'autre part, M. Lauga nous annonce que les premiers travaux du séminaire de Carmel sont commencés, et nous ne tarderons pas à recevoir de M. Cochet des nouvelles sur l'établissement de sa station du Tikoë. Ainsi, dans l'espace de quelques mois trois stations nouvelles auront été ajoutées aux dix établissements que la Société possède déjà au Sud de l'Afrique.

En outre, les plus réjouissants rapports nous parviennent sur la prospérité croissante des stations anciennes : aux fêtes de Noël, M. Arbousset a baptisé à Morija trente-trois adultes ; M. Casalis nous raconte l'étonnante conversion d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans, oncle de Moshesh : ce récit est de nature à exciter le plus vif intérêt au sein de nos Eglises. La santé de M. Ludorf, entièrement rétablie, lui permet de déployer une activité nouvelle à la presse de la mission, et comme évangéliste à Koesberg. Les travaux de M. Lautré, comme

médecin et comme missionnaire, sont bénis. Enfin, nous venons d'apprendre que notre cher élève Liaudet, étudiant à l'université de Tubingue, a subi honorablement ses examens pour obtenir le grade de docteur en médecine. Si nous ne pouvons pas, aujourd'hui, donner sur tous ces points les détails que nos lecteurs sont sans doute désireux d'obtenir, nous le ferons dans la prochaine livraison de ce Journal.

## STATION DE CANA. — Lettre de M. Arbousset, en date du 9 decembre 1846.

*Fondation d'une nouvelle station. — Voyage et arrivée. — Services religieux. — Discours et activité de Moshesh. — Vie nomade. — M. et Mme Keck.*

Messieurs et très-honorés frères,

« Je viens de passer quelque temps hors de Morija, occupé à aider M. Keck dans la fondation de Cana, nouvelle station de la Société, située à deux ou trois lieues en deçà de Kuening, entre les rivières du Caledon et de la Poutiatsana. Notre frère devant vous donner, sur cet important sujet, les détails nécessaires, ma tâche se trouve réduite à quelques rapides observations.

« Sept à huit lieues seulement séparent Cana de Bérée. Cependant il a fallu au missionnaire une semaine et plus pour franchir cette distance avec son wagon. C'est que les chemins sont, dans cette direction, encore mal explorés; les bœufs de trait se trouvaient faibles et nous étions dans la saison pluvieuse. M. et Mme Keck ont supporté tous les contretemps et les fatigues du voyage avec une parfaite résignation, et le 20 du mois dernier, quand, vers les trois heures de l'après-midi, nous

arrivâmes au lieu de leur destination, leur cœur battait évidemment d'une douce joie.

« Une foule de Bassoutos entourèrent la voiture, et la poussèrent de leur mieux au milieu des acclamations. Il se mit à pleuvoir dès qu'on eût dételé; mais cela n'empêcha pas les habitants de l'endroit de venir saluer *leurs blancs*, comme ils disent, et à la nuit tombante nous eûmes avec eux un service de prière et d'actions de grâces.

« Le dimanche suivant s'ouvrit par un court service du matin, où deux de nos convertis prièrent avec une ferveur touchante. A dix heures, je prêchai sur, Heb. XI, 31, les *murs de Jéricho tombant par la foi;* sujet simple, attrayant, d'une application facile pour les indigènes. Mon collègue tint, à trois heures de l'après-midi, un autre service, dans lequel il annonça *Christ crucifié*, en déclarant à son auditoire que ce grand sujet reviendrait constamment dans ses prédications. Tous parurent écouter avec attention et intérêt. Nous avions environ cent personnes au culte; mais, sans le mauvais temps de la veille, ce nombre aurait été beaucoup plus grand; la Poutiatsana s'étant trouvée enflée par les pluies, Jérémie Moshesh et tout son monde avaient été, bien malgré eux, empêchés de se joindre à nous.

« Le lendemain il plut abondamment. Nous n'en mîmes pas moins la bèche dans une fourmilière de termitines, que nous convertîmes ainsi en un four qui sera très-utile, en attendant mieux.

« Dans le courant de la semaine, Moshesh, qui avait bien voulu nous accompagner, convoqua deux assemblées pour exposer aux habitants de Cana et des environs, le but de l'arrivée des missionnaires au milieu d'eux, et les motifs de l'émigration de Jérémie, son fils, ce que l'on parut bien comprendre et accueillir avec faveur.

Il exhorta en même temps à la paix, à la piété et à l'industrie, répétant, comme il l'a si souvent fait, que « l'Evangile seul peut sauver les peuples. » Il invita ensuite les assistants à prendre chacun une scie ou une hache, et à aller couper du bois dans la montagne, ou à la rivière, pour bâtir une maisonnette à M. et Mme Keck. Puis il se rendit lui-même, à cheval, dans les villages voisins pour y chercher des roseaux et des tresses de joncs, nécessaires à cette construction. Enfin, il régala son monde en faisant tuer trois bœufs, dont les peaux furent coupées en lanières, employées en guise de chevilles pour attacher ensemble les différentes pièces de la charpente. C'est ainsi qu'en quelques jours, une petite maison temporaire a été élevée à Cana. Si parler engage, travailler engage sans doute aussi. Or, tout le monde a mis la main à l'œuvre naissante; ce fait en soi m'encourage et me réjouit autant que l'œuvre elle-même.

« Moshesh a donné au missionnaire l'usage des eaux de cet endroit, ainsi qu'une partie de la vallée qu'elles fertilisent, et la petite colline choisie pour l'emplacement des bâtiments de la mission. Les eaux consistent en trois fontaines que M. Keck se propose de réunir, en les renfermant dans un bassin commun, d'où il pourra, au moyen d'un simple canal peu profond, les amener tout près de sa demeure et le long du jardin qu'il plantera plus tard. Ce missionnaire a offert au chef un cheval et quelques autres présents. Celui-ci a prêté une de ses voitures, et son fils Jérémie a fourni trois hommes pour aller gratuitement chercher les roseaux de marais dont notre frère se trouve avoir encore besoin. — Il est encourageant de voir les choses commencer sous d'aussi heureux auspices. Les chefs et leur peuple paraissent évidemment contents, et de la localité et des plans du missionnaire. Depuis longtemps ils avaient projeté cette

émigration, qui sert merveilleusement bien leurs vues politiques et leurs goûts nomades. Il nous faut, de notre côté, après l'avoir vue de mauvais œil et déconseillée, l'accepter avec grâce, la diriger, l'aider, et en attendre beaucoup de bien. Les peuples pasteurs ont dans tous les temps été des peuples errants. Quiconque ne se construit pour toute habitation qu'une humble cabane de roseaux ou d'herbes, et sème son grain où il lui plaît, sans clôture aucune, doit nécessairement être sans cesse préoccupé de l'idée de changer de lieu. Ce qui nous attache au sol, ce sont nos maisons solides, nos plantations et nos arts. Tout cela est encore à créer parmi les tribus de ces contrées. Et c'est à quoi nous devons travailler par nos discours comme par nos exemples..... Les vues de M. Keck s'accordent parfaitement avec les miennes sur ce point. Du reste, la solide piété et l'esprit de persévérance de ce frère, ainsi que de sa digne compagne, ne sauraient manquer d'être bénis; leurs manières douces et affables doivent leur gagner les cœurs des naturels, qui mettent généralement ces deux qualités au-dessus de tout le reste. Enfin, ces chers amis parlent et prononcent déjà le Sessouto de manière à être très-bien compris, ce qui est un grand pas de fait. Assurément M. Casalis ne pouvait leur rendre, non plus qu'à la Mission, un plus grand service que celui de les initier si bien à la langue du pays.

Recevez, etc.

Th. Arbousset, *V. D. M.*

Outre la lettre qu'on vient de lire, le Comité a reçu de M. Arbousset le Rapport qu'il a dû faire au nom de la commission chargée de choisir un endroit convenable pour la fondation de la nouvelle station. Nous extrayons de ce Rapport les passages suivants, qui montrent au mi-

lieu de quelle population sont allés s'établir Jérémie Moshesh, ses gens et le fidèle missionnaire appelé à leur prêcher l'Evangile. Ce Rapport nous a été adressé de Thaba Bossiou, en date du 21 septembre 1846.

*Voyage à Cana. — Une tribu d'anciens anthropophages. — Situation et avantages de la nouvelle station. — Nouveau nom de l'endroit.*

Après avoir raconté les premiers incidents du voyage entrepris dans le but de chercher un lieu propice, M. Arbousset continue ainsi :

« Poursuivant notre route dans la direction du nord-est, nous fûmes conduits par Moshesh au pied d'un arbre d'environ six mètres de haut, bien garni encore de branches, mais desséché jusqu'à ses racines, squelette maudit, nouvelle horreur du désert. « C'est là, nous dit le chef en nous le montrant, que l'affreux cannibale pendait les jupes des femmes qu'il arrêtait naguère sur ce chemin, et qu'il dépouillait pour les dévorer ensuite. Ces petits bois que vous voyez de différents côtés étaient tous infestés par ces brigands. On ne leur échappait pas, et ils se montraient comme affamés de chair humaine ; toujours aux aguets pour saisir leur proie, comme la hyène, ils fondaient sur les passans et n'en épargnaient aucun. Les plus belles femmes seules conservaient leur vie, mais plus d'une fois aux dépens des femmes légitimes qu'une main brutale égorgeait pour servir de pâture. Et quant aux gens maigres, ainsi capturés, ils étaient, avant d'assouvir l'appétit effréné de leurs maîtres, engraissés avec du millet, du gramen ou de la chair humaine ; tristes victimes mourant chaque jour de frayeur, de mauvais traitements ou de l'horrible nécessité de se nourrir ainsi de la chair de leurs semblables, souvent même de leurs proches. »

« Assez, assez, s'écria vivement l'un de nous, à l'ouie de

ces détails, ces temps-là, ces mœurs-là sont trop horribles ; partons de ce lieu et qu'il reste appelé : *l'arbre de la honte*, (1) car il ne saurait porter qu'un nom d'infamie. — Mais, reprit Moshesh, les cannibales disent que leurs ennemis leur avaient tout ravi. — Excepté leur vie pourtant. — Ils disent qu'il est si dur de mourir de faim. — Soit, mais est-il moins dur de déchirer de ses dents la chair de son fils ou de sa femme? Et d'ailleurs, les cannibales de ces quartiers-ci n'avaient-ils donc plus de blé indigène, cupidement caché au fond des cavernes? — Si. — Donc il faut les trouver plus qu'inexcusables. » (2)

« Discutant ainsi, nous arrivâmes bientôt au sein même de cette population, qui occupe une vingtaine de villages, soumis à Rakoutsouané, vassal de Moshesh. Ces villages sont circonscrits dans un espace d'environ quinze à vingt lieues de circonférence, et construits pour la plupart sous d'effroyables rochers entre Bossiou et Kuéning. Les huttes sont, comme celles des Bassoutos, faites en roseaux de marais, et rien, ni dans les traits, ni dans les habitudes actuelles de ces hommes, ne les distingue du reste de la nation. Comme les Bassoutos, ils ont des troupeaux de bœufs, de chèvres et de brebis ; ils cultivent le millet, le maïs, les citrouilles, deux ou trois espèces de haricots noirs, et depuis l'arrivée des missionnaires dans le pays,

---

(1) Nom par lequel quelques missionnaires avaient déjà désigné cet arbre.

(2) Un des plus graves défauts de Moshesh, c'est de se montrer souvent conciliateur à tout prix. Cette disposition retarde beaucoup ses progrès ; mais il est ainsi fait, et les peuples barbares ne connaissent pas de meilleure règle de conduite que de se tirer d'une manière ou d'une autre de la difficulté du moment. C'est ce qui parmi eux fausse et vicie tout : l'esprit, le cœur, les mœurs et les lois.

la pomme de terre et le froment. Ce sont de vrais Bassoutos en tout; seulement, tous les Bassoutos n'ont pas été anthropophages. Mais cette habitude a été fort générale il y a quinze ou seize ans, et du point de jonction du Lékoua avec le Fal jusqu'aux sources du Calédon, et de là jusqu'à son embouchure dans le fleuve Orange, il n'est pas, pour nous renfermer dans des latitudes et dans des chiffres bien connus des missionnaires, un seul quartier un peu considérable où, de 1823 à 1833, le cannibalisme n'ait exercé de grands ravages.

« Les gens de Rakoutsouané se réunirent en foule autour de nous dans le kraal de Mossokotsoane. On nous montra les principaux chefs. On nous désigna aussi celui d'entre les naturels qui, le premier, avait osé se jeter sur son semblable, le déchirer et en manger la chair. C'est un homme fort, robuste, d'une taille énorme, et laissant à peine entrevoir, quand on le regarde, ses deux yeux de tigre, profondément cachés sous de noirs sourcils. Tout nous parut sombre dans ces hommes. Ils ne disaient mot, et jetaient de tous côtés des regards distraits ou agités et parfois soupçonneux. Les enfants seuls étaient gais et confiants auprès de leurs mères, qui, je dois le dire, nous parurent beaucoup moins farouches et plus heureuses que les pères.

« Grâce à Dieu, nous dîmes-nous à cette vue, Jésus n'est pas venu appeler à la repentance les justes, mais les pécheurs. Oui, même ce triste peuple peut être lavé par son sang, par ce sang qui coula jadis en Golgotha pour le malfaiteur repentant, et qui

. . . . . Rend tout âme pure
Dès qu'elle vient s'y plonger.

« Nous chantâmes deux cantiques, l'un en français l'autre en sessouto, puis faisant tomber ce monde à genoux, l'un de nous offrit une prière que tous répétèrent

phrase après phrase. Enfin, le missionnaire lut les béatitudes, les expliqua, et ajouta quelques conseils adressés aux cannibales, entr'autres celui de s'adonner avec soin à la culture des champs et à l'éducation des troupeaux, ces vraies mammelles d'un état, comme les appelait avec tant de raison Sully.

« Rien n'est beau comme un champ de blé ou de millet aux pieds du repaire où se tenaient des hommes naguère cannibales; rien ne plaît à l'âme comme de voir ces hommes conduisant leurs troupeaux au pâturage. C'est le spectacle qu'offrent aujourd'hui Rakoutsouané et son peuple. Moshesh les protège et les exhorte lui-même à l'industrie. Il leur a déjà fait beaucoup de bien en leur donnant à garder des brebis et des bœufs qui servent en partie à leur subsistance. Soit dit à sa gloire, il a beaucoup travaillé par plusieurs moyens à l'amélioration de leur condition morale et temporelle, et la religion étant, depuis douze ans, venue à son secours, on peut dire qu'il a noblement réussi et qu'il a sauvé ainsi bien des existences. On est très-étonné, en parcourant les sombres retraites des anthropophages, de trouver au milieu d'ossements humains épars dans les champs, un nombre considérable d'enfants de tout âge, aussi vigoureux, aussi forts que ceux qui vivent dans les plaines, au sein des établissements de notre mission et autres semblables. Moshesh, du reste, croit que les cannibales recevront bientôt l'Evangile ; jamais on ne l'aime tant, dit-il, que durant ou après les temps de grands malheurs, et certes, cette observation ne parait pas dénuée de fondement. L'Eglise de Béerseba compte déjà un ou deux anciens anthropophages; celle de Mékuatling trois ou quatre; il en est de même des autres. Ainsi la parole du Sauveur a tout vaincu, l'*homo homini lupus* (l'homme qui était un loup pour son semblable) est devenu agneau. Il en sera

de même et toujours davantage à mesure que croîtront dans ce pays les eaux de la grâce.

« Jusqu'ici la mission française était restée trop éloignée des lieux habités par les cannibales pour qu'ils n'aient pas plus ou moins échappé à son influence directe. Mais elle s'en rapproche de jour en jour, et la commission espère que l'émigration du chef Molapo et la fondation d'une station sur la Poutiatsana remédieront à ce mal. C'est pour atteindre ce but qu'elle a cru devoir fixer son choix sur Mechotlogo, lieu situé à huit ou neuf lieues plus haut que Bossiou dans la direction du nord-est. C'est une vallée fertile, spacieuse, arrosée d'une eau vive, abondante, et que trois ou quatre milles seulement séparent de la Poutiatsana. De deux côtés, au sud et à l'ouest, s'élèvent de beaux plateaux prêts à recevoir une population nombreuse. A l'est, l'œil domine au loin les hauts Maloutis, et dans un horizon plus reculé, en tirant vers le nord, une imposante ceinture de riches montagnes, en forme de table, borne la vue sans la circonscrire. Ces montagnes ne manquent pas d'habitants, non plus que la vallée elle-même et les lieux qui l'avoisinent immédiatement. Le pays est bien découvert, l'air très-sain, les pacages bons et surtout abondants.

« Cette station ne sera éloignée que de trois ou quatre lieues seulement des cannibales, et que de deux lieues et demie de l'importante émigration opérée l'année dernière par Lessasané, beau-fils du chef Moshesh. D'un autre côté, Jérémie et son père paraissent enchantés du choix et ne pensent pas que l'on eut pu le faire meilleur ; cet endroit n'est contesté par personne ; il est bien central ; il nous paraît à la fois salubre et fertile. C'est sans hésiter que la Commission, après avoir parcouru et soigneusement considéré les environs, l'a choisi et consacré à Dieu par la prière, le 18 du courant. Cette station formera avec

celles de Bérée et de Bossiou une ligne d'établissements missionnaires *occidentale* par rapport aux montagnes bleues, qui les cerneront admirablement du nord au midi, en formant autour d'elles comme une demi-ceinture.

« Mechotlogo est le nom d'une espèce de houx, sous-arbrisseau qui croît en abondance dans les ravins de cette contrée. On en voit surtout beaucoup au delà de la colline, en tirant vers le sud. Près de là il y a aussi une caverne immense et passablement profonde, où nous avons trouvé des crânes entiers, des ossements humains que l'on avait concassés pour en extraire la moëlle et encore un des pots dans lesquels les cannibales de Nkoanyane faisaient bouillir, pour la dévorer, la chair de leurs semblables. Comme nous parcourions ce repaire horrible, un des fils de Moshesh demanda que nous chantassions quelques versets d'un de nos cantiques, dans lequel le frère Casalis a tâché de rendre avec une chaleureuse énergie, et avec fidélité, les mœurs des anthropophages subjugués et changés par la prédication de la croix, toujours puissante et efficace pour renverser les forteresses de Satan.

« Mechotlogo a reçu le nouveau nom de *Cana*, qu'a choisi notre cher frère Keck, comme pour exprimer son désir que le Seigneur veuille bien venir lui-même dans ce lieu, pour y présider à l'œuvre et pour y manifester sa gloire, afin qu'un grand nombre la voyant, croient en lui, et trouvent ainsi leur bonheur présent et à venir. »

*Le rapporteur de la Commission*,
TH. ARBOUSSET, V. D. M.

## FONDATION DU SÉMINAIRE DE CARMEL.

Nos lecteurs se rappellent sans doute que la Conférence des Missionnaires a confié la direction de ce nouvel établissement à M. Lemue, en lui donnant pour l'assister

M. Lauga, son compagnon de travaux à Motito. On n'a point oublié non plus, que d'après la décision de la Conférence, M. Lemue devait prolonger son séjour à Motito, jusqu'à ce que M. Frédoux, son successeur, fut en état de l'y remplacer, et qu'en attendant M. Lauga se rendrait à *Quagga-Fountain*, pour y faire les premiers préparatifs nécessaires au nouvel établissement. Une lettre de ce dernier, datée du 27 janvier, et la première que nous ayons reçue de Carmel, annonce l'arrivée de ce cher frère au nouveau poste qui lui a été assigné. Ce n'est pas sans de vives émotions et de profonds regrets qu'il a quitté la station, où pendant si longtemps il avait travaillé, et où il se voyait entouré de tant d'affection ; mais l'importance de l'œuvre qui se présentait à lui l'a soutenu et encouragé dans cette épreuve. Après un voyage, qui n'a offert d'autre incident remarquable que la visite qu'il a faite en passant dans les stations qui se trouvaient sur son chemin, il est arrivé heureusement à Carmel, accompagné par MM. Rolland et Pellissier, qui ont bien voulu venir l'installer, et lui épargner, dans les premiers jours, les ennuis d'un complet isolement. M. Lauga a amené avec lui trois familles indigènes de Motito, qui lui fourniront des serviteurs indispensables dans sa position. En arrivant, il a trouvé une maison déjà construite, peu convenable à la vérité, mais qui pourra recevoir des améliorations successives. Le lieu lui paraît d'ailleurs réunir toutes les conditions désirables pour une institution de ce genre. « La réussite est assurée, dit-il, mais il faut les moyens de mettre la main à l'œuvre. Cette institution se présente aux amis des Missions comme un nouveau-né au sein d'une famille. Sitôt qu'il arrive, on lui fait place, et les soins lui sont assurés d'avance : la charité n'est-elle pas l'amour maternel par excellence ? — Ne craignez pas de trop confier à celui-ci ; nous avons

cette ferme confiance qu'il peut vous le rendre au centuple sous tous les rapports. Il faut que le développement de l'industrie marche à côté du changement de vie qu'amène l'Évangile, et cette industrie ne saurait prendre d'extension, qu'en devenant en quelque sorte indigène. Mais elle n'en arrivera là qu'avec le concours de la charité chrétienne. Il faut que l'intelligence de ceux qui deviendront ici les intituteurs de leurs semblables, puisse s'exercer sur un grand nombre d'objets; car, même dans les choses qu'ils pratiquent, depuis des siècles peut-être, les naturels ont encore tout à apprendre. Ce sera là pour ce pays un grand accroissement de moyens de grâces. Aussi n'éprouvons-nous aucune honte à tendre des mains suppliantes vers tous ceux que l'amour du bien anime, pour les inviter à venir à notre secours. Si une somme modique nous eût suffi, nous ne nous serions pas enhardis à parler ainsi; mais c'est parce qu'il nous faut beaucoup que nous avons plus de courage.

« Carmel n'a actuellement d'autres habitants indigènes que ceux qui sont à notre service. Bien des émigrants se sont déjà présentés, mais la nature de l'établissement nous a fait un devoir de ne pas les accueillir pour le moment. Cependant chaque dimanche je tiens un service, pour lequel un petit village, situé à deux lieues d'ici, nous fournit une congrégation de 40 à 50 personnes. Mon temps a été jusqu'ici employé en arrangements domestiques; j'ai fait aussi quelques ensemencements. Je vais désormais m'occuper à élever les constructions principales... »

Nous recommandons de nouveau aux prières et à la libéralité des amis de la Société cette entreprise de nos missionnaires, qui peut avoir, si Dieu la bénit, les plus heureux résultats pour assurer l'extension et le triomphe définitif de notre Mission au Sud de l'Afrique.

## STATION DE THABA-BOSSIOU.

*Conversion de Libé. — Son caractère naturel. — Son opposition à l'Évangile. — Ses fureurs. — Son baptême. — Sa profession de foi. — Effet produit sur sa famille par son changement.*

Thaba-Bossiou, 8 janvier 1847.

*A Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.*

« Messieurs et très-honorés frères,

« Nous nous sommes fait un devoir de vous raconter avec détail plusieurs des conversions opérées par notre faible ministère. Les amis des missions ont appris par là quels fruits portent leurs prières et leurs dons, et ils en auront sans doute conclu qu'une œuvre bénie de Dieu, quels que soient d'ailleurs les sacrifices qu'elle impose ou les imperfections qu'on y remarque, ne saurait être poursuivie avec trop de zèle et de persévérance. Tout, en effet, pour le chrétien, se réduit à savoir s'il marche dans une voie approuvée de Dieu. « Ces os pourraient-ils bien revivre? » demande le Seigneur à Ezéchiel. « Eternel, tu le sais! » répond le prophète. Ils revivront si tu l'ordonnes; les limites du possible sont dans celles de ta volonté. » Bientôt un son de vie parcourt la plaine, et le fils de Buzi, tranquille sur l'issue, continue à répéter les ordres dont Dieu le fait l'organe, jusqu'à ce que toute la multitude des rachetés de la mort se tienne debout devant lui. L'Eglise de Christ, au XIX[e] siècle, prophétiserait-elle avec moins de fidélité? A peine a-t-elle élevé la voix pour proclamer les compassions divines, que, des régions les plus reculées, mille échos ont répété le cri vivifiant. Des âmes qui ne se rachètent ni avec de l'or ni avec de

l'argent, mais au prix de tout le sang du Fils unique du Père, ont été partout gagnées à leur Sauveur. — Le Lessouto, où Dieu daigne opérer tant de bien, vient d'offrir une scène plus touchante encore, s'il est possible, que celles auxquelles nous avons déjà essayé de vous faire assister. Quel spectacle, en effet, que celui d'un vieillard nonagénaire, dernier représentant d'une génération éteinte, abjurant les erreurs de toute une vie passée dans le paganisme, et déclarant qu'il veut mourir disciple de Jésus! — Ce vieillard, c'est Libé, le frère aîné de Mokachané, père de Moshesh. A lui revenait de droit le gouvernement de la tribu, mais son caractère difficile lui aliéna de bonne heure les cœurs de ses sujets. Plus tard, un mot piquant, malheureusement placé, ruina pour toujours son crédit. « Les hommes, dit-il, sont des mou-« ches qui se rassemblent autour du vase lorsqu'on y « verse une goutte de lait, et s'en éloignent dès qu'il est « vide. » On ne l'appela plus que le père des mouches, et les Bassoutos se tournèrent vers Moshesh, qui sut se servir, pour établir son pouvoir, des parasites dédaignés par son oncle. Celui-ci parut fort peu sensible à ce changement; je ne sache pas du moins qu'il s'en soit jamais plaint. Peut-être se consola-t-il par la pensée qu'après tout Moshesh était son fils, car, comme cela se pratique ici entre frères, Mokachané lui avait donné droit de paternité sur son premier-né. (1) — Libé vit avec déplaisir

---

(1) Cette coutume bizarre est générale chez les Bassoutos. Elle emporte que la personne à laquelle on fait don d'un enfant aura droit aux fruits de sa chasse et aux prises qu'il fera sur l'ennemi, et si l'enfant est du sexe féminin, au bétail qui sera donné par l'individu qui l'épousera. Cet arrangement crée beaucoup d'embarras aux convertis de la génération présente, en tant que les donataires n'entendent pas que la conversion annule un contrat préalable, et ainsi plus d'un chrétien se voit entravé dans l'éducation de sa famille.

l'arrivée des missionnaires dans son pays. « Que ne « chasse-t-on ces étrangers, » disait-il un jour à Khoabané, qui alors résidait à Thaba-Bossiou avec lui. — « Pourquoi les chasser? Ils ne nous font pas de mal. « Écoutons ce qu'ils ont à dire; personne ne nous forcera à les croire. — Voilà ce que Moshesh et toi ne « cessez de nous répéter; vous verrez votre erreur lorsqu'il sera trop tard. » Ce païen suranné avait-il assez de perspicacité pour deviner la puissance des doctrines que nous prêchons, ou plutôt n'était-il pas l'organe du grand adversaire qui criait autrefois : « Qu'y a-t-il entre « nous et toi, Jésus de Nazareth? Es-tu venu pour nous « perdre? Je sais qui tu es!... »

« Cependant la paix que l'Évangile avait apportée aux Bassoutos, permit à Libé de changer l'aride sommet de Thaba-Bossiou pour les riantes collines de Corocoro. Il établit son village sur un point élevé, d'où l'œil découvre l'imposante chaîne des Maloutis, et parcourt sans obstacle les riches plateaux qui séparent la station où je réside de celle de Morija. Ce ne fut pas toutefois la beauté du site qui en détermina le choix. Le vieux chef ne pensa qu'à procurer de bons pâturages à ses troupeaux et à s'éloigner de nos prédications importunes.

« Il vit bientôt avec dépit que nous avions trouvé le chemin de sa demeure. Comment aurions-nous pu l'abandonner, lui qui était si près de la tombe! Déjà les rides hideuses qui sillonnaient tout son corps, sa maigreur effrayante, ses yeux éteints et hagards, et d'autres indices plus repoussants encore d'une prochaine dissolution, éloignaient de lui jusqu'à ses proches. On le trouvait généralement couvert de quelques haillons dégoûtants, accroupi près de la porte de sa hutte. Il cherchait à dissiper les ennuis de la solitude en s'occupant à tresser du jonc. De temps en temps sa voix sépulcrale s'élevait pour maudire l'ingra-

titude et l'avarice de ses enfants, qui ne sacrifiaient pas assez de victimes à ses dieux tutélaires, seuls capables de lui rendre ses forces premières. Ah! qui n'eut pensé qu'abandonné du monde et désabusé de ses vanités, Libé devait recevoir avec joie les promesses consolantes de la seule religion qui sache dissiper les terreurs de la mort? Mais non; il n'entendait pas plus tôt nos voix, qu'un sourire de haine et de mépris contractait ses lèvres. « Retirez-vous, nous criait-il, je ne vous connais pas; je ne « veux avoir aucun rapport avec vous ni avec votre « Dieu. Je ne croirai pas en lui, aussi longtemps que « vous ne me l'aurez pas fait voir de mes propres yeux. » « Ton Dieu, dit-il un jour à mon collègue de Morija, se- « rait-il capable de transformer un vieillard en un jeune « homme? » Dans ce moment le soleil levant dardait ses rayons à travers les gorges des Maloutis. « Oui, répondit « le serviteur de Christ; voyez ce vieillard, qui aura « bientôt six mille ans, il se montre aujourd'hui aussi « jeune et aussi beau qu'au jour où il éclaira le monde « pour la première fois. Mon Dieu a la puissance d'opé- « rer le miracle que vous demandez, mais il ne l'opérera « pas en votre faveur parce que vous avez péché, et que « tout pécheur doit *mourir.* » A l'ouïe de ce dernier mot, qu'il ne pouvait souffrir, Libé, furieux, tourna le dos à mon ami, en disant : « Jeune homme, ne m'importune « plus, et si tu veux que j'écoute, va chercher ton père « au-delà des mers; peut-être, lui, pourra-t-il m'in- « struire. » La violence de son animosité se manifesta surtout à l'occasion de l'enterrement d'une de ses filles, que je fus invité à faire par le mari de la défunte et quelques autres membres de la famille. La procession funéraire m'avait précédé, et je m'avançais lentement vers la fosse, en priant le Seigneur de m'aider à le glorifier, lorsque je vis Libé s'élancer vers moi avec une vitesse que

la rage seule pouvait lui donner. Ses gestes menaçants disaient assez quel était son dessein. Je tremblai à la perspective d'être obligé de me défendre. Heureusement que ses fils ne l'avaient pas plus tôt vu paraître, qu'ils étaient accourus à mon secours. Ils le prièrent respectueusement de se retirer, mais il fut sourd à leurs instances, et une lutte dut inévitablement s'engager. Le malheureux vieillard, s'épuisant en vains efforts, réduisit ses enfants à la fâcheuse extrémité de l'étendre par terre et de le tenir dans cette position pendant tout le service. Lorsque je passai près de lui en me retirant, il ramassa ses forces pour se dégager, puis se mit à se heurter violemment la tête contre terre. Enfin, exténué de fatigue, il resta immobile, lança sur moi un regard dont je n'eusse pas cru l'homme capable, et m'accabla d'invectives. — Depuis cet incident déplorable, nous discontinuâmes nos visites chez Libé, de peur de contribuer à accroître sa condamnation. Seulement nous nous informions de temps en temps s'il vivait encore, et nous lui faisions passer quelques paroles d'amitié par ses voisins. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'on vint un jour m'appeler de sa part! Le messager qu'il m'envoyait rayonnait de joie. « Libé prie, me dit-il avec émotion, et il demande que « vous alliez prier avec lui. » Apercevant sur mes lèvres un sourire d'incrédulité, le pieux Joseph reprit la parole et me communiqua ce qui suit : « Hier matin, Libé me fit « venir dans sa hutte et me dit : Mon enfant, sais-tu « prier? Mets-toi à genoux près de moi, et prie Dieu « d'avoir pitié du plus grand des pécheurs. J'ai peur, « mon enfant! Ce Dieu que j'ai nié si longtemps m'a fait « sentir sa puissance dans mon âme. Je sais maintenant « qu'il existe ; je n'en ai plus aucun doute. Et ce feu qui « ne s'éteint point, qui m'en délivrera? Je le vois, je le « vois! Crois-tu que Dieu veuille me pardonner? J'ai

« refusé d'aller écouter sa parole pendant que je pouvais « encore marcher. Maintenant que je suis incapable de « tout mouvement, et que l'âge m'a rendu aveugle et « presque sourd, comment pourrai-je servir Jéhova? « — Ici, ajouta Joseph, Libé s'arrêta un moment, puis « il me dit : As-tu pris ton livre avec toi? Je répondis « que oui. Eh bien, ouvre-le, et place mon doigt sur le « nom de Dieu. Je fis selon son désir. C'est donc là, « s'écria-t-il, le nom, le beau nom de Dieu! Place main- « tenant mon doigt sur celui de Jésus, le Sauveur. » — Tel fut le touchant récit du messager de bonnes nouvelles que Libé m'envoyait. J'eus bientôt la joie de m'assurer par moi-même de la réalité de cette conversion étonnante. Depuis près d'une année mon collègue de Morija partage avec moi la douce tâche de nourrir du lait spirituel et pur de la Parole, ce vieillard que la grâce a rendu aussi docile qu'un petit enfant. Pour ne rien perdre de nos instructions, Libé prend ordinairement nos mains dans les siennes, approche son oreille de nos lèvres, et répète, l'une après l'autre, les paroles que nous proférons, nous priant de le reprendre s'il n'a pas bien entendu. — Il a a été baptisé, le 8 du mois de novembre, dans son propre village. Cette cérémonie a attiré une foule de gens dési- reux de voir celui qui nous persécutait, et qui maintenant annonce la foi qu'il s'efforçait alors de détruire. Quatre membres de l'Église de Morija, avancés en âge, ont ap- porté le néophyte, trop faible pour se mouvoir seul, et l'ont déposé sur une espèce de couche, au milieu de l'as- semblée. Bien que nous ne fussions pas sans inquiétude sur les suites que pourraient avoir pour lui des émotions trop multipliées, nous avons pensé, nous reposant sur le Seigneur, devoir l'inviter à rendre compte de sa foi. « Je « crois, a-t-il dit alors sans hésiter, en Jéhova, le vrai « Dieu, qui m'a créé et qui m'a fait parvenir à l'âge où je

« suis. Il a eu pitié de moi qui le haïssais, et a livré Jésus « à la mort pour me sauver. O mon Maître, ô mon Père, « aie pitié de moi ! Je n'ai plus de force, mes jours sont « finis. Prends-moi à toi. Que la mort n'ait de moi que « ces pauvres os ! Préserve-moi de l'enfer et du diable ! « O mon Père, écoute Jésus qui te prie pour moi. O mon « Seigneur !... ô mon Père !.... » Ces saintes éjaculations entraînant le bon vieillard trop loin, mon collègue de Morija, qui officiait, a dû l'interrompre pour lui offrir le secours de questions nettement posées. — *Placez-vous encore quelque confiance dans les sacrifices que vous aviez accoutumé de faire aux âmes de vos ancêtres?* — Qu'est-ce que de pareils sacrifices pourraient encore purifier? Je n'y crois plus, le sang de Jésus est ma seule espérance. — *Désapprouvez-vous que Moshesh ait aboli la circoncision dans sa famille?* — Comment m'opposerais-je au bien? Je bénis Dieu d'avoir donné à mon fils assez de discernement pour reconnaître une de nos erreurs et y renoncer, et je prie Jésus de soutenir mon fils et de le sauver. — *Avez-vous quelque désir à exprimer à votre famille et aux Bassoutos assemblés autour de vous?* — Oui, je désire qu'ils se hâtent de croire et de se repentir. Qu'ils aillent tous à la maison de Dieu et qu'ils écoutent avec docilité ce qu'on y enseigne. Moshesh, mon fils, où es-tu? (Ici Moshesh a couvert ses yeux d'un mouchoir pour cacher son émotion.) Et toi, Letsié, mon petit-fils, où es-tu? Ecoutez mes dernières paroles. Pourquoi résisteriez-vous à Dieu? Vous objectez vos femmes! Ces femmes, ce sont vos sœurs et non vos épouses. Jéhova n'a créé qu'un homme et qu'une femme, et les a unis pour n'être qu'une seule chair. Oh! soumettez-vous à Jésus, il veut vous sauver. Renoncez aux guerres, aimez tous vos semblables. — *Pourquoi demandez-vous le baptême?* — Parce que Jésus a dit que celui qui croit et qui est

baptisé, sera sauvé. Pourrais-je savoir quelque chose de mieux que ce que mon Maître a dit? » — Il est d'usage, dans nos stations, que les néophytes, immédiatement avant de recevoir le baptême, répètent la formule antique du renoncement. Elle avait été expliquée à Libé, et il l'avait parfaitement comprise, mais il lui a été impossible de l'apprendre ou même de s'astreindre à la répéter après le ministre officiant. Cette circonstance a tourné à notre édification, en tant que l'embarras du néophyte a fait éclater toute la vivacité de ses sentiments. *Je renonce au monde et à sa pompe*.... venait de dire mon collègue. « Non, s'écrie Libé, je n'y renonce pas maintenant, car il y a longtemps que j'y ai renoncé! » *Je renonce au diable et à ses œuvres!*.... « Le diable, interrompt l'heureux croyant, qu'ai-je à faire avec lui? Il m'a trompé pendant assez d'années. Voudrait-il donc m'entraîner dans sa ruine? Je lui laisse l'enfer, qu'il le possède à lui seul.... » *Je renonce à la chair et à ses convoitises.* Nouvelle exclamation. « N'y aurait-il donc de jouissances que dans le monde? N'avons-nous pas, *chez Jésus*, des fêtes et des viandes qui nous suffisent? » — D'après un désir généralement exprimé, Libé a été appelé *Adam*, le père des Bassoutos. Puisse sa confession être une semence de vie pour beaucoup d'âmes, et un encouragement pour nous à prêcher Christ en temps et hors de temps! Si nous avions plus de foi et d'humilité, les miracles de la grâce se reproduiraient plus souvent. Le Dieu fort et jaloux veut être reconnu et adoré dans ses œuvres.

« On se demandera sans doute quelle impression la conversion de Libé a produite sur sa famille. J'ai sous les yeux un rapport détaillé des conversations que son fils Mofouka a eues avec les principaux membres de la parenté, encore inconvertis, lorsqu'il alla les inviter à la

cérémonie du baptême. J'en transcrirai ici quelques parties, qui me paraissent intéressantes par la naïveté avec laquelle le cœur humain s'y révèle.

*Conversation avec Mokachane, frère puîné de Libé.* — *Mokachane.* « Libé s'est donc donné à Dieu ! Il « dit que Jésus est son Sauveur. On m'en avait déjà dit « quelque chose. Mofouka, je ne comprends pas ce que « vous faites. Mon frère est si vieux, comment ses yeux « auraient-ils été ouverts ? — *Mofouka.* Dieu a ou- « vert les yeux de son cœur. — *Mokachane.* Et qu'est « Dieu ? — *Mofouka.* Un esprit saint. — *Moka-* « *chane.* Mon frère aurait-il trouvé Dieu ? Notre père « Pété lui est-il apparu ? Vous me trompez !... Je ne « crois rien de ce que vous dites. Vous prétendez que « nous ne sacrifierons plus à nos ancêtres pour obtenir « la guérison d'un malade ! Allez parler à Moshesh, lui, « il vous croira. Vous avez trompé mon frère, il a cru « sans savoir pourquoi. — *Mofouka.* Non ; Dieu s'est « manifesté à lui dans la solitude de son cœur. S'il est fa- « cile de tromper sur un pareil sujet, d'où vient que « vous n'ayez pas encore été trompé, vous qui vivez près « d'un missionnaire ? — *Mokachane.* Assez ! je n'aime « pas à en entendre davantage ; allez à Moshesh, je l'ai « donné à Libé dès sa naissance. »

*Réponse de Moshesh à Mofouka.* — « Ce que vous « venez de m'apprendre me réjouit. Je disais en moi- « même : comment l'Évangile choisit-il ses disciples ? « Les hommes d'âge et les chefs seront-ils toujours laissés « de côté ? Aujourd'hui la tête de la nation a cru. Dieu « est grand, il fait d'un vieillard un nouveau-né. La foi « est comme un soleil qui échauffe et qui éclaire, celle de « Libé nous réchauffera. Mofouka, vous pouvez dire à « mon oncle que j'irai de grand cœur à son baptême. »

*Réponse de Rantuetsé, fils puîné de Libé.* (1) — « Je « suis parfaitement satisfait. Moi aussi je loue Dieu. Il ne « me reste plus aucun doute. En effet, mon père était un « ennemi déclaré de l'Évangile ; il nous disait toujours « que ces doctrines nouvelles passeraient. Je devrais sans « doute aller à la prière, mais je n'ai pas d'enfant auquel « je puisse confier le soin de ma maison pendant mon « absence. Les missionnaires disent la vérité lorsqu'ils « nous assurent que le ciel et la terre passeront, mais « que la Parole de Dieu demeurera éternellement. »

*Conversation avec Ramaka, fils aîné de Libé.* (2) « — Je n'ai rien à objecter, mais ne trouvez pas mal que je « n'aille pas au baptême. J'ai peur! — *Mofouka.* Que « crains-tu ? — *Ramaka.* Vos cantiques me font peur. « Lorsque je les entends, je sens que je vais pleurer. Mes « cheveux se dressent, ma poitrine se soulève. — *Mo-* « *fouka.* Voilà précisément ce qui doit te convaincre. « Pourquoi ne pleurerais-tu pas ? Nous devons tous pleu- « rer ! Si nous ne pleurons pas ici-bas, nous pleurerons « au-delà de la tombe, mais alors il n'y aura plus de mi- « séricorde. — *Ramaka.* Je vous en supplie, dites que « je suis allé, quand même je reste à la maison. J'ai « peur ! — *Mofouka.* Non, viens; le baptême aura lieu « dans notre village et pas dans une église. — *Ramaka.* « C'est possible, mais je tremble déjà de tout mon corps. « J'enverrai mon fils ; oui, lui, il ira. »

« Ces réponses ne rappellent-elles pas ces paroles du Seigneur : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, « ils ne seraient pas non plus persuadés quand même « l'un des morts ressusciterait ? »

« Je termine cette lettre, mes chers directeurs, en me recommandant à vos prières, et vous assurant de l'affection cordiale et du respect que je vous ai voués. Le véné-

(1-2) Ces deux fils de Libé habitent loin de leur père.

rable président, dont la voix paternelle a tant de fois encouragé ma jeunesse, n'est plus au milieu de vous. J'aime à croire que son âme, purifiée par le sang de l'Agneau, a été admise en la présence du Seigneur, et de là s'associe encore à l'œuvre des Missions qui lui était si chère.

« Je demeure votre tout dévoué en Christ,

« E. CASALIS. »

ALLEMAGNE. — *Heureuse issue des examens de l'élève Liaudet à l'Université de Tubingue.*

Sous la date du 12 mai dernier, M. Liaudet nous communique la réjouissante nouvelle qu'on va lire, et que nos lecteurs recevront sans doute avec la satisfaction et la reconnaissance qu'elle nous a inspirées:

« Mon âme, bénis l'Eternel! et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté!

« Le cœur plein de reconnaissance envers ce Dieu tout bon et plein de miséricorde, je prends la plume pour vous faire savoir que mon examen, qui avait été renvoyé de quatre jours (à cause d'une fâcheuse révolution qui a éclaté à Tubingue, et où tous les étudiants ont dû prendre les armes), vient d'être terminé. Il a duré quatre jours, et l'issue en a été si heureuse que même les professeurs s'en sont réjouis. Le Seigneur, à qui j'avais entièrement remis le soin de ma cause, ne m'a pas seulement aidé à subir l'examen sans échouer, mais m'a accordé un des meilleurs témoignages que la Faculté puisse donner, puisque j'ai obtenu le grade *benè*. Le premier grade est *cum laude;* le second, *benè;* le troisième, *post comprobatam eruditionem;* le quatrième, *post satis comprobatam eruditionem;* le cinquième, *post peractam eruditionem;* le sixième, *post exantlatam, etc.*

J'avais désiré le cinquième degré, et le bon Dieu me fait présent du second degré. Vous pouvez vous représenter ma joie. Ah que le Seigneur est bon! j'ai pu éprouver la vérité de cette promesse de Jésus, qu'il mettrait dans notre bouche ce que nous devrions répondre. C'est à toi, Seigneur, qu'appartiennent la louange et la gloire, et à moi la confusion de face. J'ai travaillé, il est vrai, aussi bien que j'ai pu; mais je n'ai fait que mon devoir, et je ne suis qu'un serviteur inutile, qui a trouvé grâce devant ce Dieu miséricordieux qui a si richement béni mes faibles efforts.

« Pour pouvoir obtenir le diplôme de docteur, il me faut encore écrire une dissertation inaugurale, la présenter à la faculté, et ensuite en faire imprimer cinq cents exemplaires. On m'a donné pour sujet: l'Ether sulfurique, son emploi dans les opérations chirurgicales, et l'application qui en a été faite jusqu'à présent en Allemagne; la critique de son emploi et la description des cas chirurgicaux que j'ai vu opérer à Tubingue avec ce précieux moyen. Je la commencerai vendredi prochain, sous la direction de M. le professeur Bruns. »

---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## INDO-CHINE. (1er *article.*)

*Missions romaines de l'Asie Orientale. — Station évangélique de Singapore. — Royaume de Siam: le champ encore stérile; signes de déclin dans le Boudhisme.*

C'est avec le sentiment d'une grande tristesse que nous quittons déjà les rivages de l'Asie Orientale pour conduire

l'ami des missions dans la partie méridionale de ce continent ; car nous y sommes contraints par l'impossibilité où nous nous trouvons de signaler sur ces côtes idolâtres, qui se mesurent par milliers de lieues, aucune œuvre vraiment évangélique que celle qui vient de commencer sur quatre ou cinq points de l'empire chinois.

Faudra-t-il longtemps encore, dans nos voyages missionnaires, laisser loin de nous le Japon avec ses vingt ou trente millions d'âmes? Aucune prévision humaine ne peut nous aider à trouver une réponse à cette question. Une barrière de fer semble entourer cette contrée que François Xavier parcourait librement il y a trois siècles, où après lui les Jésuites exerçaient un pouvoir extraordinaire, où plusieurs des grands de l'empire avaient embrassé leur religion, où le catholicisme régnait en maître sur quelques provinces. Il n'existe plus de chrétiens, et leur nom même est en exécration au milieu d'un peuple qui, assure-t-on, en comptait près de deux millions. Les ordres religieux, à qui le soin de prêcher le christianisme était soumis, désunis entre eux et se livrant à l'intrigue, rendirent leur doctrine odieuse, et d'épouvantables massacres firent disparaître jusqu'aux dernières traces d'une œuvre qui n'était pas faite selon l'esprit de Christ.

La Mantchourie et la Tartarie Mongole, au nord de l'empire chinois, ont conservé quelques missions romaines. Nous en trouvons également dans la plupart des provinces de la Chine, où elles ont traversé courageusement plusieurs époques de persécutions sanglantes. Nous les voyons faire de nos jours une première tentative pour s'établir dans les îles Liou-Kiou, dépendantes du Japon, et elles n'épargnent rien pour pénétrer de nouveau, malgré d'imminents dangers, dans la presqu'île de Corée, où quelques troupeaux chrétiens sont privés de conducteurs. Nous les retrouvons enfin dans ces royaumes mé-

ridionaux de Tonquin et de Cochinchine, où s'établirent en 1624 quelques missionnaires échappés à l'extermination des chrétiens du Japon; là aussi la persécution a plus d'une fois décimé les indigènes convertis à la foi catholique, et naguère encore des prêtres européens et indigènes y ont été livrés à des tourments atroces et à la mort. Mais dans aucune de ces contrées la foi évangélique n'a été prêchée. Si le zèle de Rome semble n'avoir eu ailleurs d'autre but que de troubler les missions protestantes et d'en ruiner les beaux travaux, avouons qu'ici il les a devancées depuis longtemps, et qu'il s'y déploie avec une persévérance que rien ne peut lasser.

C'est donc aux rives méridionales de l'Asie que nous allons demander maintenant des nouvelles du règne de Dieu, et nous nous réjouissons de pouvoir annoncer d'avance qu'elles continueront à nous en fournir une moisson abondante. Les deux presqu'îles auxquelles l'embouchure du Gange sert de limite commune, et tout l'Indostan, depuis le golfe du Bengale jusqu'aux hautes vallées de l'Himalaya, attesteront que les messagers de Christ n'y annoncent pas en vain les gratuités de leur maître.

Aujourd'hui c'est l'*Indo-Chine* qui se présente devant nous, cette vaste presqu'île, qui depuis le Brahmapoutra et les montagnes du Sinechan au nord, jusqu'à l'extrémité du long bras qu'elle envoie au midi vers les îles de la Sonde, offre une étendue trois fois plus grande que celle de la France. Si elle a reçu son nom des deux grandes contrées qui l'avoisinent, on ne peut méconnaître que c'est essentiellement de la Chine que ses habitants ont reçu l'empreinte de leur caractère, de leur religion, de leurs mœurs. Quelques traits intéressants de caractère observés superficiellement, ont porté maint voyageur à des jugements trop flatteurs sur le Birman, sur le Siamois, sur le Cochinchinois, sur le Malai. Mais vus de plus

près, ces peuples de la Péninsule se montrent, hélas! presque partout profondément dégradés par la polygamie, ou esclaves de l'impudicité la plus effrenée, ou atteints de cette dissimulation, de cette bassesse de caractère qui sont le fruit d'un affreux despotisme. Tant d'âmes étrangères à la vie de Dieu, et cherchant dans des superstitions sans pouvoir sur la conscience, une paix qu'elles ne peuvent atteindre, doivent avoir leur part de l'intérêt chrétien qui porte à faire prêcher l'Evangile à toute créature.

Nos lecteurs sont sans doute impatients d'arriver au milieu du peuple des Karens, qui leur ont laissé les plus touchants souvenirs. Mais ils n'ont pas oublié non plus, nous l'espérons, ces stations du midi de la presqu'île, *Pinang*, *Malacca*, *Singapore*, qui furent longtemps les postes avancés des missions chinoises. Là se préparait avec une foi longtemps éprouvée l'œuvre de l'évangélisation de l'immense empire. La langue chinoise était étudiée, des ouvrages en chinois étaient imprimés, des aides de cette même nation étaient solidement instruits, et une nombreuse population chinoise, cette population errante qui se trouve dans toutes les îles du grand archipel asiatique, entendait la prédication de la vérité. Les fruits de ce long et opiniâtre travail ont été moins brillants que ne le voudrait l'impatience humaine. Et toutefois des âmes ont été éclairées à salut. Elles feront luire d'un plus vif éclat dans l'éternité la couronne de plusieurs serviteurs de Dieu, et particulièrement celle d'un Milne, d'un Beighton, dont les tombes sont là pour attester qu'ils ont donné jusqu'à leur dernier souffle à la sainte cause de leur Maître.

Depuis que la Chine est ouverte, la station de Singapore paraît avoir seule conservé quelque importance. Tous les travaux précédents y ont été poursuivis. La Société, dont l'œuvre spéciale est l'instruction des femmes

de l'Inde, de la Chine et de l'Orient, a une école chinoise à Singapore sur laquelle des bénédictions reposent. La foi chrétienne se développe chez plusieurs des élèves. « Le moment était venu, écrit miss Grant, où Chunio et Hanio allaient quitter mon école. Depuis longtemps tout leur désir était d'être admises à faire publiquement profession de christianisme; j'ai la certitude qu'elle l'avaient reçu dans leur cœur. Orphelines de père, elles avaient en vain sollicité le consentement de leur mère. Enfin, après de nouvelles réflexions et de nouvelles prières, elles vinrent m'annoncer, avec autant de calme que de fermeté, qu'elles désiraient recevoir le baptême le dimanche suivant, quelles que pussent en être les conséquences. A l'approche du service, ces chères enfants se retirèrent encore dans leur chambre pour prier avec leur frère, qui, touché et convaincu, je crois, par le pieux exemple, par les exhortations et les prières des deux sœurs, avait été admis comme elles à recevoir le baptême. Nous étions donc décidés à braver le refus de la pauvre mère. Cependant, au moment du départ, je crus devoir m'adresser à elle encore une fois, et tandis que les trois enfants, la terreur peinte sur le visage, se tenaient derrière elle, je lui déclarai que notre résolution était prise de les baptiser, mais qu'il était douloureux pour nous d'agir contre sa volonté, qui était en opposition avec celle de Dieu. Son agitation était extrême. Ayant reçu d'elle une sorte de consentement, je la remerciai avec chaleur, ainsi que les enfants, et nous partîmes; mais l'ayant vue aussitôt sortir de la maison et nous suivre des yeux, je m'arrêtai et lui dis : Nonio, pourquoi ne viendriez-vous pas aussi avec nous pour être témoin de ce qui va se passer? Elle ne refusa pas, et nous voilà partis tous, la mère et les enfants, pour l'église de Saint-André, où notre chapelain, M. Moule, devait administrer le baptême. Non, jamais joie

plus pure, plus sainte ne fut dans mon cœur, que lorsque j'entendis mes chères filles, avec leur frère, prononcer ces mots : « Je crois fermement toutes ces choses. »

Les conversions sont rares à Singapore, même parmi les Chinois, qui pourtant écoutent avec intérêt le message du salut. Mais n'y a-t-il pas un gage de bénédictions prochaines dans ce respect, dans cette bienveillance qui accueillent le missionnaire lorsqu'il visite le Chinois dans son magasin ou qu'il l'aborde dans la rue ? M. Stronach en cite de fréquents exemples. « Je passais, dit-il, près d'un groupe de Chinois, qui m'engagèrent eux-mêmes à leur parler de la religion de Jésus. Tandis que je discourais avec feu sur l'amour du Christ pour les pécheurs, beaucoup d'autres personnes s'approchèrent et me prêtèrent une attention sérieuse. J'avais déjà parlé longtemps, qu'on voulait encore en entendre davantage. Combien je me sentais heureux de rendre hommage, devant cette assemblée nombreuse et attentive, à la grâce de Dieu manifestée dans notre rédemption ! » « Je suis entré, lisons-nous dans une autre partie du *Journal des Missionnaires*, dans huit des magasins chinois qui se trouvent le long de la rivière; les réunions fort diverses de personnes qui s'y trouvaient m'ont toutes accueilli avec bonté et ont écouté avec intérêt l'exposition de la vérité. » — Ailleurs nous lisons encore : « Dans un des magasins chinois où je me suis rendu, j'ai passé d'heureux moments; plusieurs personnes du voisinage s'y sont rassemblées, et il n'y en a pas une qui ne parût m'entendre avec un haut degré d'intérêt. De plusieurs bouches sortirent des témoignages d'admiration sur l'amour que Dieu a manifesté dans le don de son Fils, en retour duquel il est nécessaire que nous rendions obéissance et dévouement au divin Rédempteur. »

Quant au Malai, il est à Singapore, comme ailleurs,

intelligent, mais hautain et plein de préjugés contre l'Évangile. Mais voyez l'effet que produit toujours tôt ou tard l'amour des âmes quand il est patient et plein de bonté, quand il sait espérer tout et supporter tout: il n'y a pas d'obstacle humain qui ne lui cède. Les premiers missionnaires ne pouvaient trouver d'auditeurs; maintenant le culte de la chapelle Malaie est régulièrement suivi: les parents répugnaient à confier l'éducation de leurs enfants à des maîtres chrétiens; maintenant il n'y a pas de place pour tous ceux qu'on voudrait leur amener, si bien que le missionnaire Keasberry se livre à l'espérance de voir, dans un prochain avenir, les Malais eux-mêmes fournir des évangélistes pour prêcher le salut aux peuples nombreux de leur race dans l'Archipel asiatique.

Le royaume de *Siam* ne doit pas non plus être oublié dans cette revue des missions de l'Indo-Chine, quoiqu'il soit loin de pouvoir occuper une place proportionnée à sa grande étendue. Depuis près de vingt ans que nous en faisons mention dans notre journal, depuis que Gützlaff y séjourna trois ans, que Tomlin et Abeel y vinrent annoncer Christ, c'est toujours à Bankok, et à Bankok seulement, que nous trouvons les missionnaires évangéliques. Toujours les mêmes efforts, les mêmes œuvres de foi et de charité, mais sans ces résultats qui encouragent puissamment à étendre la sphère de son activité. Aucune mission n'existe dans l'intérieur, aucune dans les montagnes du pays de Laos, d'où arrivent les flots abondants du Meinam pour arroser et fertiliser les vastes plaines du bas Siam, aucune dans la contrée de Camboge ni dans les autres provinces du royaume. Mais parce qu'il a plu à Dieu d'exercer la foi de ses serviteurs, détournerons-nous d'eux nos regards? Au contraire, nous con-

templerons leur travail avec un vif intérêt, et par nos prières nous contribuerons à de plus grands succès.

Trois Sociétés américaines ont des missionnaires à Bankok, cette capitale du royaume de Siam, assise sur une île du Meinam, centre d'un commerce étendu, rendez-vous des populations les plus diverses, image du faste oriental et de la misère qui lui sert de cortége. On y arrive pour voir d'abord de longues rangées de mauvaises maisons flottantes, qui peuvent à volonté se transporter d'un lieu dans un autre; bientôt aussi paraissent les pagodes toutes surchargées d'or et d'ornements divers; mille bateaux de toute forme se croisent en tous sens; sur la plupart sont des marchandises étalées pour la vente; le fleuve tient lieu à la fois de rue, de canal, de bourse, de lieu de marché et de jardin; tout s'y croise avec une vivacité, une adresse, une sécurité surprenantes. Mais quel douloureux spectacle! Une grande partie de la population est vouée à un esclavage perpétuel; tous les prisonniers de guerre se distribuent entre les grands du royaume, et fourmillent dans les palais où vous les voyez travailler péniblement au bruit de leurs chaînes. Une grande pauvreté, fruit d'impôts excessifs, a atteint la plus grande partie du peuple; le Chinois seul, toujours industrieux et actif, peut espérer de parvenir à quelque aisance. Nous ne dirons rien de la misère morale; le Boudhisme, que nos lecteurs ont déjà plusieurs fois appris à connaître, loin de l'alléger, la perpétue. Fainéants et corrompus, les prêtres de ce culte sont en nombre immense. Ils habitent de grands édifices construits autour des *Wats* ou temples consacrés aux idoles; là se trouvent aussi des écoles ouvertes à toutes les classes de la nation. Un récensement a prouvé qu'à Bankok se trouvent 9,200 prêtres de Boudha, et 4,600 aspirants à la prêtrise, dans les seuls temples que le roi

patronise, dont il fait les frais, et qu'il est d'usage pour lui de visiter. Il n'est pas un village des environs de Bankok où, pour une population de trois à cinq cents habitants, ne se trouvent deux ou trois temples ayant jusqu'à quinze prêtres pour les desservir. « Ces essaims d'hommes oisifs, écrit un missionnaire, semblent dévorer, comme les sauterelles de l'Egypte, toute la verdure du pays et la subsistance du peuple. Mais hélas! ce peuple misérable ne peut concevoir d'acte plus méritoire que de nourrir et de vêtir ces fainéants et ignorants ministres d'une foi religieuse, qui n'est autre que l'athéisme lui-même. C'est une chose désolante, au delà de toute expression, de voir un royaume tout entier abandonné à l'idolâtrie. Oh Sauveur bien-aimé, puissent des jours plus heureux luire bientôt sur ces ténébreuses contrées! »

La mission de Bankok a deux branches tout-à-fait distinctes; quelques-uns de nos frères se consacrent aux Chinois, d'autres aux Siamois seulement; l'étude approfondie de deux langues aussi diverses que celle de ces deux peuples, doublerait la difficulté de la tâche, si elle reposait toute entière sur les mêmes personnes. Les Chinois qui, au nombre de 60,000, forment au moins la moitié de la population de Bankok, ont toujours montré des dispositions plus favorables que les indigènes; aussi ne saurions-nous trop regretter qu'on abandonnât, comme il en avait été question, un champ cultivé si longtemps avec larmes, et non sans succès, dans l'unique but de donner un plus grand nombre d'ouvriers aux missions de la Chine. Les missionnaires désirent de continuer à se consacrer à des troupeaux qu'ils aiment; ils voient autour d'eux des indices de nouvelles bénédictions; plusieurs aides chinois travaillent à leurs côtés, et sont plus particulièrement chargés de quelques stations du voisinage. L'un de ces frères, appartenant à l'Eglise baptiste

américaine, écrivait, dans les derniers jours de l'année 1845: « Nous avons eu une communion pleine de douceur; vingt-deux frères chinois y ont pris part et paraissaient éprouver une vraie joie spirituelle. N'ayant pas avec nous, comme de coutume, des frères qui ne connaissent pas le chinois, c'est dans cette langue, et non en anglais, que le service a eu lieu. Toutefois mon bonheur n'était pas sans mélange d'amertume; car je cherchais en vain auprès de moi le compagnon d'œuvre qui proclamait l'Evangile au milieu des Siamois. (1) En distribuant à ces vingt-deux disciples les symboles de l'amour du Sauveur, en leur déclarant que Jésus, après avoir donné pour eux son sang, sa vie, par l'effet de son grand amour, continuerait à les aimer jusqu'à la fin, et qu'il ferait concourir toutes choses à leur bien, je ne pouvais me persuader qu'il abandonnât sa cause dans ce pays, et qu'il laissât son troupeau dispersé comme des brebis sans berger. Quant à moi, ce ne sera pas à la légère que je me rendrai responsable de l'abandon de ce champ de travail. »

Les difficultés qui s'attachent à la branche siamoise des missions de Bankok, sont grandes. On trouve, dans les récits des missionnaires, d'effrayantes peintures de la dégradation de ce peuple, qui s'abrutit rapidement par l'usage passionné des narcotiques et des boissons enivrantes, qui préfère au travail toute espèce de divertissements licencieux, qui languit sous le poids de l'esclavage et de charges écrasantes. Nous sommes forcés de laisser dans l'ombre quelques traits de dépravation trop affreux pour être publiés. Il semblerait que ce malheu-

---

(1) Le missionnaire Jones, établi à Bankok depuis 1833, ramenait alors en Amérique sa femme malade. Il l'a perdue dans la traversée. Il reviendra incessamment reprendre ses nombreux travaux.

reux peuple est sur le point de succomber sous l'effet destructif de sa propre corruption, à moins qu'il ne trouve un prompt remède dans la foi chrétienne qu'il a jusqu'à présent repoussée. Ainsi furent sauvées tout-à-coup d'une ruine imminente les îles Sandwich. Mais rien ne semble faire espérer une pareille délivrance pour les quatre millions de Siamois. De longs et pénibles travaux leur ont été consacrés, et c'est à peine si l'on en voit paraître quelque résultat. La prédication de l'Evangile n'a pas cessé un instant à Bankok. Tandis que quelques missionnaires pressaient les âmes d'aller à Christ, d'autres traduisaient lentement, laborieusement, les Ecritures; d'autres encore préparaient des caractères d'imprimerie, puis imprimaient la Parole de Dieu ou des ouvrages religieux et les répandaient parmi le peuple; mais, et c'est le témoignage des missionnaires eux-mêmes, dans ce nombre considérable de personnes de tout rang qui depuis si longtemps ont entendu la vérité, qui ont paru même lui donner quelque approbation, il y en a peu qui aient reçu d'elle des impressions sérieuses. Croit-on savoir que le gouvernement a désapprouvé la lecture des livres chrétiens? cette nouvelle, répandue comme l'éclair au milieu d'un peuple servile et matériel, laisse tout-à-coup les missionnaires, pour quelque temps, dans le plus complet abandon. Ceux-ci ne sont point persécutés; on honore en eux des hommes irréprochables, on admire leur science, on a recours à leurs connaissances médicales, on s'intéresse à leurs circonstances personnelles. La femme d'un des missionnaires, Mme Bradley, venait de succomber à une longue maladie; le Piahklang (premier ministre du roi) se hâte d'en témoigner tout son chagrin; il se rend auprès du missionnaire; il envoie son fils et un grand nombre de domestiques grossir le cortége funèbre; le frère du roi, un autre des ministres

d'état, en font autant; mais... là s'arrêtent leurs rapports avec les serviteurs de Dieu. Et pourtant gardons-nous de croire que ceux-ci désespèrent, comme si leur travail avait été vain: « Non, s'écrient-ils, tout ceci est une œuvre préparatoire d'une grande importance, qui, bien que cachée à nos yeux, est non seulement connue du Dieu infiniment sage et puissant, mais dirigée par lui-même. Nous savons que la connaissance de Jésus-Christ se répand et qu'elle pénètre de plus en plus au milieu de ce royaume ténébreux. Il saura bien le soumettre à ses lois, encore qu'il ne nous soit pas donné d'en être témoins. »

Les deux faits suivants seraient-ils sans liaison avec les progrès futurs du royaume de Dieu? « Le roi de Siam, lisons-nous dans un Rapport des Missionnaires, daté du 1er juillet 1845, a expédié, sur la fin de l'année dernière, un de ses vaisseaux à Ceylan, pour y reconduire quelques prêtres boudhistes qu'il y avait fait chercher, il y a deux ou trois ans, et pour députer une nouvelle ambassade dans cette île réputée sacrée, comme étant le berceau de la foi boudhiste. La députation revint à Bankok le 18 juin, chargée pour sa Majesté d'une lettre écrite en anglais de la main d'un grand-prêtre, et portant que la religion de Boudha était près de s'éteindre à Ceylan, par l'influence que la religion chrétienne y acquérait, et que, si elle ne recevait bientôt un puissant appui, elle était menacée d'une ruine complète. Le prêtre, dans la douleur qu'il éprouvait de voir sa religion disparaître des lieux qui en avaient été la source, suppliait le roi de donner essor à son zèle pieux, en lui faisant parvenir une somme qu'il emploierait à bâtir un temple, et à entretenir des prêtres pour le culte de son dieu. « Ce serait, ajoutait-il, l'œuvre d'un grand roi, et dont il recueillerait le plus grand honneur. » Combien ne doit-on pas prier pour

que le cœur du roi de Siam, frappé d'une telle réponse, échange la confiance qu'il a eue en ses pratiques idolâtres contre la foi au Dieu vivant et vrai !

Peu de jours s'étaient écoulés depuis le retour de cette mémorable députation, lorsqu'un grand-prêtre de Boudha, Chau-Fa-Yai, prince du sang royal de Siam, chef d'un parti libéral qui s'est formé parmi les prêtres, proposa à M. Caswell, missionnaire du Conseil américain, de lui faire préparer, près du *Wat*, où il résidait, un bâtiment convenable pour la prédication de l'Évangile et la distribution de livres chrétiens; en retour il priait M. Caswell de vouloir lui enseigner l'anglais, ainsi qu'à quelques prêtres de ses disciples. Cette invitation a paru au missionnaire avoir toute l'autorité d'un appel de Dieu même. C'étaient, lui semblait-il, les fondements d'un séminaire chrétien, qui allaient être jetés dans un temple boudhiste, et cela sous le patronage d'un des hommes les plus puissants du pays. « Mes leçons ont attiré environ vingt-cinq personnes, écrivait M. Caswell un mois plus tard. La persévérance que met Chau-Fa-Yai à les suivre, contraste singulièrement avec la légèreté du prince, son frère, qui, dans une autre occasion, s'est contenté d'une première et unique leçon. Il m'accable de questions, et n'a point cédé aux insinuations d'un prêtre catholique qui cherchait à l'éloigner de moi. » Sept à huit mois plus tard le grand-prêtre ne s'était nullement relâché de son ardeur pour l'étude. Que son but soit essentiellement d'étendre le champ de ses connaissances profanes, c'est ce dont on ne saurait douter. Mais il n'en paraît pas moins avide d'entretiens sur des sujets religieux, et il montre dans toutes les discussions autant de courtoisie que de franchise. A peine s'est-il senti capable de traduire des ouvrages anglais, qu'il a voulu entreprendre la traduction d'une des publications de la Société américaine des Traités. Un missionnaire

désirait avoir une bonne traduction en langue bali de la prière du Seigneur, et ne pouvait l'obtenir des maîtres indigènes, car ceux-ci répugnaient à exprimer les paroles de notre Dieu dans une langue qu'ils estiment être sacrée; mais le prêtre royal satisfit à ce désir sans la moindre hésitation. Deviendra-t-il lui-même un instrument pour l'avancement du règne de Dieu? Toutes choses sont possibles au chef suprême de l'Eglise. Déjà il a apposé son sceau sur la prédication de sa Parole, depuis qu'elle retentit à deux pas du principal des temples boudhistes de Bankok; plusieurs âmes sont devenues sérieuses. Oh! si une ère de bénédiction allait suivre ces longues années, où les serviteurs de Dieu à Siam n'ont connu de leur ministère que les luttes, les larmes et la souffrance!

---

# VARIÉTÉS.

## *Coup-d'œil sur la Societé des Missions évangéliques de Bâle.*

Après la joie qu'une Société de Missions éprouve à dire quelles bénédictions elle reçoit de Dieu, elle n'en connaît pas de plus grande que de raconter le succès des autres Sociétés, ses émules dans la grande œuvre de la conversion du monde.

« La Société de Bâle a envoyé, pendant l'année 1846, *quatre* missionnaires en Afrique, *cinq* sur la côte occidentale des Indes, *trois* au Bengale, *deux* en Chine, *trois* en Amérique, et elle en a de plus remis *trois* à la Société épiscopale d'Angleterre; total *vingt* messagers du salut. Le nombre des missionnaires et de leurs femmes, dont le Seigneur a confié l'entretien à la Société, se monte à *cinquante-quatre*, celui des aides indigènes à *trente-*

*six*, celui des élèves dans l'institut des Missions et dans l'école préparatoire à *quarante-sept*, celui des maîtres et autres aides à Bâle, à *onze;* total *cent quarante-huit.* En outre, il se trouve, soit dans les écoles, soit dans des colonies et plantations, aux Indes Orientales et en Afrique, plus de *deux cents personnes*, à l'entretien desquelles la Société est appelée à pourvoir en partie. — Dans les stations d'Afrique, les écoles comptent plus de *cent* enfants, et on remarque parmi eux, ainsi que chez les adultes, un désir croissant d'arriver à la connaissance du salut qui est en Christ. Dans les Indes Orientales, le nombre des païens convertis s'élevait, en 1842, dans les stations de la Société, à *deux cents;* maintenant il dépasse *huit cents;* et les enfants, qui alors suivaient les écoles au nombre de mille, ont atteint maintenant le chiffre de 1,500; ils sont sous les soins de 49 maîtres d'école. — Pour soutenir l'œuvre commencée, plus de 200,000 fr. de Suisse seront nécessaires. Les recettes se sont élevées à cette somme l'année dernière; l'atteindront-elles cette année? C'est ce que nous remettons aux mains du Seigneur. Pourquoi craindre? *L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Eternel des armées.* (Aggée II, v. 8.) Nous pouvons nous appliquer ce que Moïse disait à son peuple dans un jour de grande détresse : *Ne craignez point; arrêtez-vous, et voyez la délivrance, la délivrance de l'Eternel qu'il vous accordera aujourd'hui.* (Exode XIV, v. 13.) »

(HEIDENBOTE.)

Amis de la Société des Missions évangéliques de Paris, que le zèle et la foi de nos amis de Bâle nous provoquent à une sainte jalousie. Travaillons, par nos prières et nos efforts, à obtenir un accroissement pareil et dans le nombre de nos ouvriers et dans celui de nos champs de travaux!

*Réveil chez les Nestoriens.*

« Les expériences que cette Mission a faites depuis une année, nous apprennent à ne pas perdre courage, encore que de sombres nuages viennent à nous cacher la clarté du soleil. Naguère tout était tristesse et angoisse à Ouroumiah. Des bénédictions signalées sont venues dissiper toute crainte. »

C'est en ces termes que le dernier Rapport annuel du Conseil américain des Missions annonce qu'un réveil remarquable a succédé aux vives alarmes qu'il éprouvait lorsque la Mission nestorienne d'Ouroumiah, dans le royaume de Perse, était menacée dans son existence même par les intrigues des jésuites. Ecclésiastiques et simples fidèles ont participé indistinctement à cette bienheureuse effusion de l'Esprit de Dieu. Elle a produit des effets parmi les élèves des deux séminaires de la Mission; elle a amené au Seigneur un grand nombre d'habitants du village de Geog-Tapa; elle a réjoui bien des âmes dans les montagnes de Tirgaver. Un prédicateur arrivait-il dans un village, il se voyait aussitôt entouré d'une foule de personnes, qui lui demandaient avec instances quelques miettes du pain spirituel. Les champs et les vignes, à l'époque des récoltes, retentissaient d'accents de prières et de louanges. Geog-Tapa a vu jusqu'à quinze réunions se former en diverses maisons pendant une même soirée; un changement frappant s'y manifeste dans la conduite des habitants, et dans leur zèle à sanctifier le jour du Seigneur. Aucune opposition ne s'est montrée à l'occasion de ce réveil, dont les détails, pleins d'intérêt, remplissent les journaux des heureux missionnaires qui en ont été les instruments.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## STATION DE MORIJA. — Lettre de M. Arbousset.

*Baptême de trente-trois adultes. — Etat de l'Eglise. — La fête de Noël à Morija.*

Morija, le 8 janvier 1847.

Messieurs et très-honorés frères,

Nous venons, mon cher compagnon de travail M. Maeder et moi, de passer quelques jours bien occupés, et aussi, grâce au Seigneur, bien bénis. Une quarantaine de nos cathécumènes, soit internes soit externes, ont été examinés sur leur foi et leurs progrès dans la connaissance évangélique, et trente-trois d'entre eux ont été admis dans l'Eglise par le baptême.

Ces chers néophytes nous ont, en général, donné beaucoup de plaisir par leurs sentiments de piété, d'humilité, et de contrition. L'un d'eux s'écriait : « Ce sont mes péchés qui m'amènent. Dès mon enfance j'ai commis le mal. En grandissant ce mal s'est accru ; je pensais en moi-même : tu es jeune, marche comme ton cœur te mène ; ce n'était qu'adultères, que batteries, que présomption dans toute ma vie. J'ai enlevé des troupeaux même à mes amis. Un jour je tuai un homme, et je dis dédaigneusement de lui que *ce n'était qu'un singe*... Ah ! que le fardeau de ces péchés me pèse ! Laissez-moi, contrit et pénitent, le déposer aux pieds de Jésus. Je veux prendre ma

croix, et le suivre où sa voix m'appelle. Les boissons enivrantes m'étaient chères, j'y renonce ; les danses guerrières, je les sacrifie aussi ; ma calebasse à bière est pour moi une chose morte ; mes chansons ce seront désormais des cantiques. »

Un autre de nos convertis, d'un naturel moins fier, et comparativement plus doux et traitable que le premier, raconte avec reconnaissance comment, ayant autrefois été mordu par une vipère, il avait été apporté sur un bœuf du voisinage de Morija dans cette station, soigné pendant quelques mois, et guéri de sa morsure; ce qui ne l'avait pas empêché de rentrer aussitôt dans le monde pour y vivre dans une grossière indifférence. Aujourd'hui il s'accuse et forme des vœux. « Je me confie en Dieu, dit-il, car il n'y a que lui qui puisse m'aider. Il me gardera de mal et de péché ; c'est pourquoi je veux suivre ses traces. Un jour ma conscience me cria : réveille-toi, dormeur, du sommeil de la mort. Je venais de perdre ma grand-mère, elle qui m'avait toujours si bien soigné. En la voyant froide et immobile, je fus saisi de frayeur. Ah! me dis-je, que deviendrai-je quand j'en serai aussi là ?... Elle est morte au Seigneur ; si je ne le sers pas moi-même, je n'irai jamais la rejoindre, *car, voici un jour qui vient, embrâsé comme une fournaise, et tous les orgueilleux et tous ceux qui commettent la méchanceté seront comme le chaume.* (Mal. IV, 1.) C'est moi qui suis le chaume. Seigneur, secours-moi, ma vie est à toi; je te l'offre en sacrifice. Donne-moi de persévérer en toi ! si j'étais mort à l'époque où le serpent me mordit, que serais-je devenu? Si le missionnaire ne m'avait pas alors visité et secouru, où serais-je ? Je crains les serpens ; je crains aussi Satan; mais je crois que la semence de la femme a déjà écrasé la tête du serpent. De moi-même je ne puis rien, mais avec Christ je puis toutes choses. Le retard que j'ai mis

à croire est venu de mon attachement au monde ; je le quitte. La loi nouvelle de s'aimer les uns les autres me sera chère. Je désire m'étudier à plaire au Seigneur et à le servir avec persévérance, me rappelant que le reniement du saint nom de Christ va de compagnie avec la mort. »

Ainsi parlent ces catéchumènes. L'un confesse publiquement qu'étant au service des missionnaires avant qu'ils fussent mariés, il leur a dérobé une foule de choses. Une femme fond en larmes en parlant d'un nourrisson qu'on lui fit une fois, en temps de guerre, jeter à côté du chemin. D'autres assurent qu'elles ont été obligées de manger l'herbe comme le bœuf, ou bien qu'elles ont miraculeusement échappé à la dent des cannibales. Puis vient le récit d'autres périls et d'autres malheurs. Mais, aux jours prospères, comme au temps d'adversité, ces gens-là se sont livrés au mal, et l'ont commis sous mille formes diverses. Aussi savent-ils bien apprécier, maintenant qu'ils le connaissent, ce consolant passage de l'Ecriture, que *Christ n'est pas venu appeler à la repentance les justes mais les pécheurs.*

Nos trente-trois néophites connaissent bien le catéchisme en usage dans la station, le symbole des Apôtres, les dix Commandements et l'Oraison dominicale. Ils peuvent réciter sans faute un bon nombre de cantiques et plusieurs portions des Ecritures. Près d'un tiers d'entre eux savent lire ; les autres épellent ou apprennent leurs lettres, à l'exception d'un seul qui n'a pas encore commencé cette étude.

Quant à l'Eglise dans laquelle ils ont été reçus, elle continue à se montrer vivante, docile, séparée du monde par la grâce divine. Dernièrement, dans une réunion de préparation à la Sainte-Cène, un de ses membres a confessé avoir asséné un coup de kiri à un étranger qui s'a-

vançait contre lui à main armée, fait déplorable en soi, mais qui ne saurait pourtant nous compromettre. Mareka Rapchabane, dont la vie a été jusques-là exemplaire, a reconnu qu'il avait fait une grande faute en échangeant, un jour de dimanche, du blé contre une vache. C'était avec un Boer émigré, venu s'approvisionner de froment dans les environs de Morija. Rapchabane est allé depuis porter à cet homme une lettre de ma part et lui exprimer la douleur qu'il éprouvait d'avoir si formellement transgressé le quatrième commandement. Le fermier tenta d'abord de s'excuser, mais sa mère l'en reprit, et il m'a écrit pour promettre qu'il n'y reviendrait plus. Quant à Rapchabane, il se blâme hautement devant l'Eglise et annonce que la vache ainsi acquise sera par lui échangée contre des fourrures qui serviront à couvrir quelques pauvres du village dont il est le chef.

Enfin, un vieillard et sa femme, qui avaient jusqu'à ce jour été trop adonnés à la bière de millet, appelé *yoala*, ont promis solennellement d'y renoncer entièrement, et, comme gage de leur sincérité, ils ont remis entre nos mains les pots dans lesquels ils la brassaient. En voyant un de ces pots, les femmes, membres du troupeau, se mirent à pleurer. Josué Makoniane, présent à la réunion s'écria en le montrant : « Voilà l'ennemi ! ce pot-là fait de nous des fous ; on ne touche point au *yoala* sans détriment pour son âme. » Et, en effet, ce n'est presque jamais sans un grand danger que les naturels usent de cette liqueur si commune. Ils s'y attachent tellement qu'elle leur tient lieu de pain ; ils boivent d'abord le liquide, puis ils mangent le marc, qui fermente dans leur estomac et les enivre souvent plus encore le lendemain qu'à l'instant même. C'est un mal dont il est urgent qu'une Eglise se défie et se purge. La nôtre s'abstient de cette boisson, et la remplace par une liqueur plus douce, faite également

de farine de millet, mais non fermentée. On la nomme *liting*.

Notre Eglise se compose maintenant de deux cent deux membres généralement bien unis entre eux, actifs et affectueux. Elle vient de célébrer une fête de Noël bien intéressante pour nous. Le vendredi, à dix heures du matin, il y a eu prédication et baptême des catéchumènes; dans l'après-midi trois mariages ont été célébrés. Le lendemain service de préparation au repas du Seigneur; dimanche, réunion matinale de prières; à dix heures, prédication et célébration de la Cène; dans l'après-midi sermon particulier pour les enfants et baptême de six d'entre eux; le soir service d'actions de grâces pour l'Eglise et le reste des catéchumènes.

Le lundi, un païen disait, en nous quittant pour se rendre dans le voisinage où il demeure: « Je veux revenir à vos fêtes. Je vais m'acheter des habits et commencer à me rendre à la prière. Il y a un Dieu! sinon qu'est-ce que toutes ces merveilles que mes yeux contemplent et que mes oreilles entendent? La religion des chrétiens est un *cercle*. On ne sait comment on y entre; on ne sait comment en sortir. Pauvre Mossouto! puisse en effet cette religion devenir un cercle pour toi et pour tous les tiens

Recevez, Messieurs et très-honorés frères, etc.

TH. ARBOUSSET, V. D. M.

## RAPPORT DE M. LAUTRÉ, MISSIONNAIRE-MÉDECIN.

*Aspect général des stations. — Voyages et travaux du médecin-missionnaire. — Etat sanitaire du pays. — Prochain établissement à Thaba-Bossiou.*

Béerséba, le 15 mai 1846.

Monsieur le Président et Messieurs,

Le Rapport de la Conférence de cette année vous aura fait connaître que, comme je vous l'écrivais dans ma lettre du mois de juillet dernier, j'ai pu, dès mon arrivée dans ces contrées, mettre la main à l'œuvre. Je m'abstiendrais de revenir sur les nouvelles que ce Rapport vous a données de moi, si je ne croyais qu'il est de mon devoir d'entrer avec vous dans quelques détails, qui, par leur nature et en raison de ma récente arrivée dans le champ de la Société, pourront vous intéresser, toujours au moins vous faire mieux connaître de quelle manière j'ai été appelé à servir le Seigneur pendant les mois qui viennent de s'écouler.

J'ai dû séjourner dans chacune de vos stations établies dans ce pays; dans chacune d'elles aussi j'ai rendu témoignage à l'Evangile, et appelé les pécheurs à la repentance et à la conversion. J'ai été ainsi témoin de l'œuvre réelle et réjouissante qui se fait dans tous ces établissements, et, si vous le permettez, je vous dirai qu'elle m'a paru aussi remarquable par sa variété que par son unité. Chacune de vos stations présente une physionomie particulière et une individualité dont les traits distinctifs ne pourraient avec vérité s'appliquer aux autres. Partout, sans doute, se trouvent les mêmes éléments de progrès. Mais, en raison du passé des tribus qu'instruisent vos missionnaires, de la position géographique qu'elles occupent, de leur éloignement plus ou moins grand de la colonie, et

de leur dépendance plus ou moins immédiate de certains chefs, puis aussi en raison de la diversité des caractères de vos missionnaires, ou de la différence d'étendue des œuvres qui se sont présentées à eux et qu'ils ont embrassées, par suite, dis-je, de toutes ces circonstances, l'instruction religieuse, les écoles, l'agriculture, l'industrie en général, sont plus avancées dans tel lieu que dans un autre. Ainsi, ce qui dans un endroit frappe et intéresse d'abord, c'est de voir une population considérable venir presque tout entière, et pleine d'empressement, au son de la cloche, remplir les écoles ou l'église. Ailleurs c'est, entr'autres faits, le zèle des habitants des villages situés quelquefois à plusieurs lieues de la station, et que l'on voit en troupes nombreuses, hommes et femmes, ces dernières avec un pot de lait caillé sur la tête, presque tous portant leurs livres précieux dans de petits sacs de cuir, et se rendant ainsi joyeusement, sans craindre la fatigue, auprès de leurs missionnaires pour recevoir les instructions du dimanche. Ici l'on est plus frappé de l'état, de la manière d'être particulière et très-réjouissante des écoles; plus loin, de la profondeur, évidente au premier coup-d'œil, de la ligne de démarcation qui sépare les membres de l'Eglise chrétienne des autres habitants de la station ou du voisinage.

A envisager vos établissements sous d'autres rapports, on y retrouve la même variété. L'agriculture, généralement active dans tout le pays, reçoit des améliorations sensibles dans les lieux où le sol et les eaux lui sont favorables. C'est ainsi que, dans les districts de quelques-unes de vos stations, le blé européen et quelques autres céréales commencent à être cultivés; que quelques espèces d'arbres fruitiers, tels que le pêcher et l'abricotier, sont plantés par les indigènes. Il est beau et encourageant de voir, en arrivant dans certains villages, s'élever de

petites maisons à l'européenne, parfaitement blanches, et dont l'extérieur porte, aussi bien que l'intérieur, l'empreinte de l'ordre et de la propreté (les femmes béchuanases en ornent généralement le dedans de dessins qui représentent assez bien ceux qu'elles ont sur leurs robes du dimanche). L'aspect d'une de vos stations n'est pas embelli par moins de dix-huit habitations de ce genre. L'industrie qui confectionne, achète et vend, est peu avancée sur telle station; une autre reçoit de son activité un caractère tout particulier; il en est une dont les habitants possèdent une douzaine de wagons.

C'est là, Messieurs, l'intéressant tableau d'une civilisation naissante. Ce sont, comme les lettres de vos missionnaires vous le font d'ailleurs connaître, les beaux commencements de la transformation morale et physique de plusieurs tribus. Un grand nombre de villes et de villages sont encore assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, mais les réjouissants succès déjà obtenus sur divers points permettent de concevoir les plus belles espérances.

J'ai eu de fort nombreuses occupations dans vos divers établissements. Le matin jusqu'à midi dans quelques-uns, à différentes heures de la journée dans d'autres, et pendant plusieurs jours, les malades arrivaient en telle quantité que quelquefois une chambre se trouvait entièrement remplie de ceux qui attendaient leur tour. J'avais à donner à l'un des conseils, à l'autre des médicaments; à un troisième je faisais une opération chirurgicale, et ainsi de suite pour les autres. Et, grâces à la bénédiction divine qui a reposé sur mes opérations et sur mes soins, plusieurs de ces malades, tant hommes que femmes, à Béerséba, à Thaba-Bossiou, à Bérée et à Mékuatling, ont pu, quelques semaines après, se réjouir d'une guérison complète.

Lorsque les malades ne peuvent pas venir me trouver, je me rends moi-même chez eux. Un jour, je fus invité par M. Daumas à aller voir le chef d'un village voisin de Mékuatling, qui ne pouvait ni marcher ni se tenir debout. Ce pauvre homme avait, si souvent, pour payer les *'ngakas* du pays auxquels il s'était adressé pour obtenir sa guérison, vu diminuer son troupeau de bœufs et de vaches, qu'avant de recevoir mes secours il me demanda combien il aurait à me payer. Il avait bien entendu parler du caractère désintéressé des missionnaires; mais, la charité chrétienne est si peu naturelle au cœur de l'homme pécheur, que c'est avec bien de la peine qu'il croit à son existence chez les autres. Non loin de ce pauvre patient était un *'ngaka* du terrible Moussélékatsi qui devait, sous peu de jours, commencer ses cérémonies payennes et avoir un bœuf à tuer. Son costume habituel consistait en une peau de bœuf jetée sur ses épaules; un collier de divers os, sorte d'amulette divinatoire, entourait son cou; ses cheveux étaient abondamment enduits de graisse, et au-dessus de sa tête s'élevait une petite corne en forme de croissant, surmontée de deux *sagaies* disposées en croix. Il surveilla attentivement l'effet des moyens que j'employai pour combattre l'état du malade. Au bout de quelques jours, voyant que j'obtenais si aisément les résultats que j'annonçais, il me fit demander si je ne voudrais pas lui donner à lui-même mes soins pour un mal analogue qui débutait chez lui. J'y consentis, à condition qu'il les viendrait recevoir à Mékuatling. Il y vint. Tous les *'ngakas* n'eussent pas été si faciles. Nous désirions fort qu'il passât un dimanche dans la station et qu'il entendît l'Evangile au milieu des chrétiens. Mais je ne sais s'il eût peur; peu de jours après, il disparut et je n'ai plus entendu parler ni de l'homme ni de son mal. Quelques semaines plus tard, me trouvant à Mékuatling,

j'allai avec M. Daumas, qui avait la bonté de me servir d'interprète, voir le chef malade dont j'ai parlé. Il était absent, et pour nous prouver qu'il avait recouvré l'usage de ses jambes, on nous dit qu'il allait quelquefois voir le bétail aux champs, et qu'en ce moment même il s'était transporté dans un village voisin. Espérons que son âme recherchera la grâce divine pour être sauvée. M. Daumas adressa, dans cette occasion, quelques exhortations aux personnes qui se trouvaient là.

Appelé à donner des soins à Romollo, jeune chef de la même station, qui s'était cassé les deux os de la jambe gauche, j'ai eu la satisfaction de voir ce jeune homme marcher comme si sa jambe fût toujours restée intacte. En différents lieux j'ai eu aussi à opérer de nombreux malades pour des tumeurs de diverses natures.

Aucun accident sérieux n'a d'ailleurs interrompu les succès par lesquels le Seigneur a daigné m'encourager.

Plusieurs fois j'ai été appelé a donner des soins médicaux à des missionnaires. Parfois, à la veille de partir pour une station, d'après l'itinéraire que j'avais reçu, je devais me diriger sur une autre pour me rendre à l'invitation pressante d'un frère qui avait un de ses enfants malade. D'autrefois, après avoir passé dans un endroit le temps que j'avais fixé, il me fallait bientôt après y retourner pour quelque motif impérieux. M. Ludorf vous aura sans doute parlé du grave accident qui lui est arrivé, et de l'opération que j'ai dû lui faire au bras pour un anévrysme qui s'y était formé. Je rends grâces à Dieu d'avoir béni les soins que j'ai donnés à ce cher frère. Sa santé, affaiblie déjà quelque temps avant cet accident, a retrouvé, dans le changement d'air qu'il vient de prendre, une vigueur toute nouvelle, et bientôt il pourra se servir, sans ménagement, de son bras depuis quelque temps déjà cicatrisé. J'ai également donné des soins à son épouse

qui était dans un état de maladie grave, mais dont la santé s'est aujourd'hui beaucoup améliorée.

Je me suis fait un devoir, bien que je n'y fusse pas précisément autorisé, de donner aussi mes soins aux missionnaires d'une autre Société, dont le champ de travail avoisine celui que nous occupons. Il m'est arrivé, dans un cas aussi grave que pressant, de partir au coucher du soleil et de voyager toute la nuit pour porter secours à la femme d'un missionnaire, aujourd'hui tout-à-fait rétablie. Appelé de même, il n'y a pas longtemps, par M. Sephton, missionnaire Wesleyen, qui s'était cassé la cuisse, j'ai pu satisfaire aux exigences de sa fracture, et l'état de ce serviteur de Dieu, que j'ai revu récemment, me fait espérer de bons résultats.

Les indigènes, habitants des stations missionnaires anglaises, viennent quelquefois réclamer mes soins. En arrivant à l'endroit ou s'est tenue la Conférence de cette année, j'y trouvai trois wagons pleins de malades, qui m'attendaient.

En faisant ma tournée dans vos stations, je suis arrivé à cette conviction que le climat est sain partout, mais que partout, néanmoins, il est des besoins médicaux plus ou moins considérables suivant que la population est plus ou moins grande.

Les guerres auxquelles s'est livré le peuple qui habite ce pays, les intempéries auxquelles il est exposé, la manière dont il prépare ses aliments et dont il en fait usage, les fréquents accidents occasionnés par les bestiaux ou les animaux des champs, les épidémies qui, sans paraître plus redoutables ici qu'en Europe, méritent cependant bien d'être prises en considération, plusieurs autres causes enfin, non moins générales et non moins actives, dont je vous épargne l'énumération, expliquent le résultat que j'ai l'honneur de vous soumettre et la dé-

termination qu'il a fait prendre. Conformément à vos *instructions* qui portent que, comme médecin, je dois avant tout mes soins à vos missionnaires, la Conférence a cru devoir me désigner pour résidence habituelle l'une de vos stations centrales : Thaba-Bossiou a été choisi. C'est là que, s'il plaît au Seigneur, j'aurai la satisfaction de fixer ma demeure, autant que mes devoirs me le permettront, et aussi utilement qu'il me sera possible pour l'avancement du règne de Celui qui m'a racheté. Ce plan a été pleinement approuvé par M. Casalis.

De là je ferai quelques voyages, mais non pas pour un seul cas de maladie, fût-il grave, à moins qu'il n'ait lieu dans quelqu'une des familles missionnaires. Ce seront plutôt des tournées générales dans vos stations, à des époques plus ou moins rapprochées, suivant les besoins qui se manifesteront. Ces tournées me fourniront, et c'est pour moi le point le plus important, de fréquentes et favorables occasions d'annoncer l'Evangile. Ma route, d'une station à l'autre, me fera d'ailleurs passer à travers un grand nombre de villages, dont quelques-uns sont bien disposés, tandis que d'autres ont jusqu'à présent repoussé l'Evangile.

J'ai l'honneur d'être, etc.

F.-P. LAUTRÉ, M. M.

*P.-S.* Je me suis abstenu de trop préciser les cas de maladie que j'ai mentionnés, et d'employer à cet égard les expressions de la science médicale. C'est le seul moyen d'être bref sur des faits dont, généralement, le résultat seul peut offrir de l'intérêt. Si vous l'approuvez, Messieurs, je suivrai la même marche à l'avenir.

## STATION DE BÉERSÉBA. — Lettre de M. Ludorf, aide-missionnaire et imprimeur.

*Guérison et reconnaissance de M. Ludorf. — Travaux d'imprimerie. — Visites et prédications au Koesberg. — Paroles d'un jeune chef. — Construction d'une chapelle. — Livres composés pour les écoles.*

Béerséba, le 8 octobre 1846.

Messieurs et très-honorés frères,

Comme le voyageur qui, surpris par l'orage au milieu d'une navigation paisible, a vu son navire se briser sur les rochers, et n'a pu se sauver lui-même qu'à l'aide d'une faible planche, se tient assis sur le rivage, occupé à méditer en silence, moins encore sur les pertes qu'il vient de faire que sur les grandeurs de l'amour sans bornes auquel il doit son salut, ainsi mon âme se promène sur le rivage, après avoir échappé à la tombe, sur les bords de laquelle m'avait entraîné l'effroyable accident dont je vous ai parlé dans mes deux lettres précédentes. Sans pouvoir comprendre le *comment* et le *pourquoi*, je me courbe sous la main toute-puissante de mon Dieu sauveur, et frappant ma poitrine, humilié de ses coups, j'adore les voies mystérieuses par lesquelles il conduit les fils des hommes. Jamais, je pense, je n'oublierai les graves leçons que mon âme a reçues pendant ces horribles moments, où mon navire semblait devoir aller se briser sans retour contre les rochers. O mon Dieu! que tes châtiments sont terribles... et adorables !

Je suis sûr, messieurs et très-honorés frères, que vous apprendrez avec joie et reconnaissance qu'aujourd'hui je suis entièrement rétabli; il ne reste qu'une cicatrice, que je ne puis cependant encore regarder sans frémir. La sympathie que m'ont témoigné mes amis d'Afrique,

aussi bien que ceux de la France, et les prières qu'ils ont fait monter en ma faveur vers le trône de la grâce, ont été pour mon cœur, dans ces moments d'affliction, un beaume salutaire et raffraichissant, et je prie le Seigneur de bénir abondamment ceux qui ont su pleurer avec celui qui pleurait.

Le petit voyage que j'ai fait à Colesberg, au mois d'avril dernier, m'a fait beaucoup de bien. Rentré à Béerséba, un mois après, j'ai pu, grâces à Dieu, me remettre à mes occupations trop longtemps interrompues. Depuis lors, l'imprimerie a pris de l'extension. J'ai continué l'impression du Nouveau-Testament, dont la sixième feuille est aujourd'hui sous presse, et j'attends tous les jours de Thaba-Bossiou la suite du manuscrit. En outre, j'ai imprimé 900 tableaux d'école pour Béthulie; 2,000 exemplaires des *Proverbes*, traduits par M. Lemue; 1500 exemplaires du *Moboleli aa litaba*, *n*° 4; 1000 tableaux d'école in-folio pour le Sessouto, et enfin, à 800 exemplaires in-12 la première feuille d'une géographie. Je suis actuellement occupé à brocher les 2000 exemplaires des *Proverbes*, sortis de la presse, il y a quelques jours.

La Conférence ayant désiré que je laissasse les écoles pour donner tout mon temps à l'imprimerie, je n'ai aucun rapport à vous faire sur ce sujet. J'ai cependant continué à instruire des vérités du salut en Christ la classe des enfants. Plusieurs d'entre eux m'ont fait plaisir en se courbant sous le joug de la foi; d'autres m'ont affligé en s'adonnant à l'esclavage du péché. Les plus grands sont entrés dans les classes d'adultes, hommes ou femmes, tenues par le frère Roland, et continuent à aimer l'Évangile.

Les Griquois, Hottentots et Bastards, n'ayant plus voulu que Christ régnât sur eux, ont abandonné le culte qui se célébrait pour eux. Il n'y venait plus que trois ou quatre

personnes, de sorte que, pensant qu'il y avait un meilleur emploi de temps à faire, nous avons résolu, nos frères Cochet, Frédoux, Roland et moi, que j'irais le dimanche prêcher à Koesberg et dans les villages environnants. C'est le dimanche de Pentecôte que j'ai, pour la première fois, visité les habitants de ces quartiers. Il y a là dix villages, éloignés les uns des autres d'une demi-heure de marche à cheval; la population est nombreuse, et la plupart m'ont reçu avec joie. Après la prédication, je distribuai des livres d'épellation et autres, et commençai à les faire lire. Depuis, j'ai continué à prêcher, tantôt ici, tantôt là, et il s'y trouve quelques personnes bien disposées, au milieu desquelles se distinguent le jeune chef du Koesberg, *Lebenya*, et sa mère. L'esprit de Dieu semble travailler dans beaucoup d'âmes. La seule chose qui m'empêche parfois de m'y rendre, c'est l'éloignement; car il faut pour y aller d'ici, trois bonnes heures à cheval, ce qui fait une distance de huit lieues françaises. Il est vrai que ces courses à cheval me font du bien quant à la santé; mais mon temps est précieux aussi pour l'imprimerie. — Toutes les fois que j'y suis allé, les natifs m'ont instamment prié de *demeurer avec eux*. Je leur ai toujours répondu que, comme eux, j'avais des *bagolu*, sans la permission et la direction desquels je ne pouvais rien faire, et que, d'ailleurs, j'avais une autre œuvre à suivre, celle de la presse. Mais ils ne veulent pas entendre raison, et, une fois entre autres, ils voulaient absolument que je leur promisse de *demander à mes pères en Europe* la permission de m'établir chez eux. « Mais à quoi bon, dit « tout à coup le jeune chef, à quoi bon leur *demander ?* « Il faut les *prier*. Mon père, Moyakisane, continua-t-il, « m'a dit en mourant qu'un jour Dieu me visiterait, et « qu'alors je devrais ouvrir mon cœur à sa Parole et me « convertir; car, disait-il, ce sera pour toi l'heure de

« grâce. Puis, après avoir ajouté que la maison de Dieu « devait être bâtie à Letlakeng, il mourut. » Il y a quelque temps que je passai huit jours avec ces bonnes gens; il s'y trouvait alors plus de deux mille personnes, que Moshesh y avait appelées au sujet de quelques Caffres qui avaient franchi ses limites. Il y avait bien là de quoi évangéliser. Depuis, j'y suis retourné en wagon pour bâtir une chapelle en pieux, et nous avons trouvé qu'en effet le meilleur et le plus bel endroit pour cela était *Letlakeng*, où il y a beaucoup de bois d'oliviers, plusieurs fontaines et d'excellens pâturages. Nous y restâmes encore huit jours, mais ne pûmes pas tout-à-fait finir; ce que je pense aller faire, si Dieu le permet, dès que j'en trouverai le moment.

Lorsque je ne ne pouvais pas encore reprendre mes occupations, et pour employer mes soirées, j'ai écrit, pour l'usage de nos écoles, un traité de géographie en sessouto, dont, comme je l'ai dit plus haut, la première feuille vient d'être imprimée. J'ai aussi composé un petit traité d'arithmétique dont je pense pouvoir vous envoyer bientôt un exemplaire, s'il y a, comme je le crains, à cause du manque de manuscrit, interruption dans l'impression du Nouveau-Testament.

En terminant, je vous prie de continuer à m'aimer et à prier pour moi.

Recevez, etc.

J.-D.-M. LUDORF.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## INDO-CHINE. (2e *article.*)

EMPIRE BIRMAN. —*Révolution politique. — Le peuple Karen : Moisson toujours croissante; Visite aux villages chrétiens et aux écoles. — Missions romaines.*

Nous ne pouvons raconter ici de nouveau l'histoire de la Mission évangélique dans l'empire Birman ; mais, s'il était quelques-uns de nos lecteurs qui ne la connussent pas, nous regretterions vivement pour eux tout l'intérêt et toute l'instruction dont ils seraient privés. (1) Aucune mission, peut-être, n'est en possession de nous édifier plus que celle-ci, en nous montrant, dans de touchants contrastes, les souffrances et le courage chrétien d'un côté, et de l'autre les délivrances, les bénédictions, les triomphes. Il y a trente-cinq ans que le bras puissant de la Providence y déposait Judson, fortifié par l'adversité, pour la rude et longue carrière qui lui était préparée ; maintenant encore nous y retrouvons Judson, blanchi et courbé, mais toujours l'âme et le guide de la troupe missionnaire par sa fermeté et par son expérience. Et pendant cette période où se trouve comprise toute l'histoire de la mission birmane, que d'événements frappants qui ont constamment tenu fixés sur elle les regards de l'E-

(1) On en trouve le récit abrégé, joint à d'instructifs détails sur le peuple birman, dans deux brochures intitulées : *Mœurs et religion des Birmans, et Récit des tentatives faites pour l'introduction du christianisme dans cet empire.* Genève, novembre 1845 et mai 1846.

glise missionnaire des deux mondes! Les annales du règne de Dieu ne laisseront jamais s'effacer le souvenir d'Anne Judson; elles enregistreront le grand mouvement religieux qui ébranle la nation des Karens; elles rediront toujours cette scène émouvante d'un Boardman, heureux de mourir sur les bords du fleuve où ses disciples reçoivent le baptême.

On se rappelle la guerre qui, en 1826, a arraché à l'empire birman, pour les ajouter aux possessions anglaises, les quatre provinces d'Arracan, Yeh, Tavoy et Mergui, formant presque tout le littoral du golfe de Bengale, depuis l'embouchure du Bramapouter jusqu'à la presqu'île de Malacca. Sur cette grande étendue de côtes où il dominait en maître, l'orgueilleux monarque du Birmah, l'empereur *à la face d'or* ne possède guère maintenant que le golfe de Martaban, au fond duquel est la ville de Rangoun. Depuis son humiliante défaite, il n'avait pas cru devoir se venger sur la religion des étrangers. Mais tout avait changé de face à la suite de l'usurpation du pouvoir, en 1837, par Tharawaddy, tyran farouche et sanguinaire. Plus de tolérance pour le christianisme dans l'empire; persécution des Eglises; abandon du poste missionnaire de Rangoun et de celui d'Ava, capitale de l'empire; obligation pour les missionnaires de se retirer dans les possessions anglaises de la côte. Au surplus, Tharawaddy s'était montré non moins féroce envers ses propres sujets qu'ennemi de l'Évangile. D'atroces cruautés avaient signalé son avénement au trône; le prince royal avait péri par ses ordres; la plupart des grands de l'empire et des gouverneurs de province avaient succombé à d'horribles tortures; la malheureuse impératrice et sa fille unique avaient été foulées aux pieds des éléphants. Le despote avait paru vouloir défier jusqu'à la puissance anglaise des Indes orientales. Deux fois le

résident anglais avait dû s'éloigner de ses états. Une armée de cent mille Birmans avait marché jusqu'à Rangoun, et des hostilités paraissaient imminentes, lorsque le choléra et d'autres fléaux étaient venus tout-à-coup répandre la désolation dans l'empire. Mais enfin, Tharawaddy vient d'être arrêté dans sa carrière de crimes. Sa tyrannie croissante a provoqué, à la fin de l'année 1845, une révolution qui a placé la régence de l'empire entre les mains de Mekara, prince éclairé et tolérant. « De nouveau le Birmah est ouvert devant nous, s'écrient les missionnaires; une dispensation miséricordieuse de la Providence semble vouloir frayer à la Bonne-Nouvelle du Salut le chemin de la grande et magnifique vallée de Trawaddy; sur toutes les montagnes où les villages des Karens sont dispersés, un peuple entier, merveilleusement préparé à recevoir l'Evangile, semble nous attendre. Ne se trouvera-t-il point d'hommes disposés à reprendre la mission birmane? les Eglises ne se sentiront-elles pas pressées de redoubler de prières et d'efforts? »

Ces missionnaires, que nous entendons ainsi faire appel à leurs frères, appartiennent tous à une même Société, celle des Baptistes américains. Ce sont eux que nous trouvons voués à l'œuvre évangélique du Birmah depuis l'année 1813; ce sont eux qui en ont posé les fondements et bravé les dangers; eux qui ont laborieusement traduit les Ecritures dans deux langues nouvelles, fondé des écoles et des séminaires, formé plus de quatre-vingts aides indigènes aux fonctions d'évangélistes, plusieurs même à celles de pasteurs; eux, enfin, qui y ont donné tout ce qu'ils avaient de force, qui y ont laissé leurs vies, et qui aussi en ont recueilli les beaux fruits. Trente-deux missionnaires et trente-neuf femmes chrétiennes, leurs épouses ou leurs aides dans les travaux de la mission, ont successivement été donnés par l'Amérique au Birmah, et là,

comme ailleurs, la carrière de la plupart d'entre eux a été courte, la mort a rompu sans cesse leurs rangs. C'est la moitié de ce nombre que nous y trouvons maintenant, savoir dix-huit missionnaires mariés et deux institutrices.

En s'avançant au midi, depuis le golfe de Martaban, on trouve le long de la mer les villes d'Amherst, Maulmein, Tavoy et Mergui. Au nord de ce même golfe, dans la province d'Arracan, sont Sandoway et Akyab. Elles forment les six stations principales d'où nos frères américains font rayonner la lumière de l'Evangile dans l'intérieur du pays. C'est là qu'accourent chaque jour, avides d'instruction, ces Karens, d'origine si mystérieuse, aux traditions si frappantes, qui s'attendaient à une lumière d'en haut, et qui la demandaient, dans leurs chants sacrés, longtemps avant l'arrivée des missionnaires. Quelle bonté dans le Seigneur! Plus le Birmah semblait devoir se fermer devant les pas des messagers de la grâce, plus l'Esprit de Dieu faisait naître de profonds besoins dans le cœur des Karens, et réveillait à salut d'immenses multitudes parmi ce peuple extraordinaire, distinct par sa langue, ses mœurs et sa religion, des Birmans au milieu desquels il est dispersé. Et que ne peut-on pas espérer de cette bonté pour l'avenir, en se rappelant que ce peuple, qui ne demande qu'à s'éclairer, qui a déjà témoigné de sa sincérité par tant de sacrifices, se retrouve, au nombre de plusieurs millions, dans toutes les montagnes de l'empire, et jusqu'aux limites de la Chine et du Thibet. Impossible de dire le nombre de ceux qui confessent le Sauveur; leurs missionnaires sont le plus souvent sortis du milieu d'eux; il y a tel village reculé qu'aucun Américain n'a pu visiter, et où l'Evangile est professé; dans plusieurs lieux se trouvent des troupeaux dont la conduite est édifiante, chrétienne, et auxquels le baptême n'a pas

encore pu être administré. Cependant, chaque année les missionnaires abandonnent pour un temps les travaux de leurs stations centrales, parcourent les monts et les forêts des Karens, encouragent les évangélistes, baptisent les catéchumènes convertis, consolident l'œuvre chrétienne. Ce n'est point chose facile que de pénétrer au travers de ces forêts jusqu'aux clairières insalubres où se trouvent leurs villages; le sentier n'en est souvent connu que d'eux-mêmes et des bêtes sauvages, telles que le tigre, l'éléphant et le rhinocéros. « Souvent, disait Boardman, je suis forcé de passer de profonds ravins, d'escalader de hautes parois de rochers, de suivre, des heures entières, le cours d'un ruisseau qu'il faut traverser sans cesse, ou dont le lit est l'unique route possible ; souvent encore un torrent considérable ne peut se passer qu'à la nage; puis j'arrive à un hameau de dix, vingt ou trente maisons, séparé du hameau le plus voisin par une grande distance tout aussi difficile à franchir. » Mais le Seigneur se joue de ce qui paraît si difficile à l'homme; nous ne croyons nullement dépasser la réalité en disant que *dix mille* Karens, au moins, ont appris à connaître la voie du salut; moisson vraiment magnifique, qui se poursuit sans cesse, et à laquelle il ne manque qu'un plus grand nombre d'ouvriers.

*Maulmein*, chef-lieu de la province anglaise de Tenasserim, est la station où les missionnaires ont réuni leurs principales forces. La manière dont ils parlent de cette ville et de la contrée environnante ne nous dit que trop de quelles ténèbres il s'agit de faire sortir le peuple birman. Du sein d'une plaine belle et fertile s'élèvent brusquement des masses de rochers, entremêlés de verdure, hautes de cinq à six cents pieds, au sommet desquels on voit de loin briller des pagodes boudhistes. Après avoir gravi un de ces monts, le voyageur chrétien

ne voit autour de lui et à ses pieds que témoignages d'idolâtrie, et s'attriste à la pensée de toutes les générations qui ont déjà passé sans connaître la vraie espérance et la vraie paix. Il entre dans les cavernes que recèlent ces rochers, abandonnées maintenant aux chauves-souris, elles sont pleines des lugubres souvenirs des siècles qui ne sont plus. « En approchant de l'une d'elles, dit un missionnaire, nous vîmes avec surprise tout ce côté de la montagne, jusqu'à une hauteur de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds, couvert de statues de Boudha de toutes grandeurs. Pas un angle de rocher, pas une saillie où ne se trouvât une idole de marbre, recouverte d'or, étalant ses formes grossières aux rayons du soleil couchant. D'autres figures en terre cuite sont placées par milliers sur les flancs de ces rochers. Mais ce fut bien autre chose quand nous eûmes pénétré dans l'enceinte de la caverne. Dans cet espace immense, le moindre enfoncement et la moindre saillie du rocher, comme aussi la multitude de stalactites qui le remplissent, tout est couvert d'innombrables idoles de Gaudama, offrandes que les siècles y ont entassées les uns après les autres. Vous les voyez ou encore dorées ou recouvertes d'incrustations calcaires, les unes renversées ou à moitié brisées, d'autres encore intactes, depuis celles qui n'ont que la grandeur de la main jusqu'aux formes les plus colossales, tantôt de marbre ou de simple pierre, tantôt de bois ou de terre. Çà et là vous rencontrez de petits temples où fourmillent également les images du dieu. A tous les détours de la caverne, il s'en présente de nouvelles multitudes à vos yeux. Hélas! les générations dont les mains ont façonné ces idoles trompeuses, dont les cœurs ont mis leur confiance en elles, les millions d'âmes qui ont confessé ici leurs péchés à des divinités qui ne pouvaient ni entendre ni parler, ont disparu comme les

feuilles de l'automne! Mais la superstition demeure, et elle étend sur la génération actuelle un sceptre encore puissant. Néanmoins, et Dieu en soit béni! un nouveau jour commence à luire. Peu après avoir quitté ces lieux ténébreux, nous arrivâmes dans un village de Karens, ou Ko–Tchetting travaille comme évangéliste, et où Mme Vinton nous reçut en l'absence de son mari. Bientôt ces bonnes gens accoururent de toutes les forêts d'alentour. Je m'entretins longtemps avec eux de leur état temporel et de leurs espérances éternelles, je leur annonçai la Parole par l'intermédiaire de M. Judson, et j'en baptisai plusieurs au nom du Dieu trois fois saint.»

*Tavoy*, la ville aux mille pagodes, et les autres lieux de cette contrée nous présenteraient de tout aussi tristes images de péché et d'erreur que Maulmein. Mais hâtons-nous de revenir à nos chers Karens, qui continuent à joindre leur voix à celle du psalmiste pour nous porter à *célébrer la bonté de l'Eternel et ses merveilles parmi les fils des hommes.* (Ps. CVII, v. 8, 15, &c.)

C'est assurément une chose merveilleuse et qui ne sera jamais assez admirée, que cette propagation rapide, sans exemple peut-être, de l'Evangile, qui a lieu ici, sans l'emploi de ces moyens humains auxquels Dieu semble vouloir la rattacher d'ordinaire. Voyez la station de *Rangoun*, qui avait dû être abandonnée : le Seigneur s'est-il proposé d'y avoir un grand peuple, il saura y pourvoir sans missionnaires. Le plus humble Karen y devient plus qu'un Judson ou qu'un Boardman; et tandis que nous avons vu récemment, dans le royaume de Siam, des serviteurs de Dieu éminents et fidèles consumer leurs forces sans presque aucun succès apparent, ici l'Eglise s'accroît et s'édifie sans que nous sachions comment. Qui n'apprendrait, avec adoration envers le Chef puissant de l'Eglise, qu'il se trouve à Rangoun une communauté chrétienne de cinq cents membres, et qu'un

nombre à peu près égal de chrétiens y attendent le baptême avec une douloureuse impatience, les uns depuis un an, d'autres depuis cinq ou même dix ans. L'œuvre de la conversion des âmes s'y poursuit toujours, dit M. Vinton, quoique avec moins de puissance et au milieu de circonstances fort critiques. Presque abandonnés par les missionnaires, qui ne peuvent suffire aux besoins de leurs propres Eglises, persécutés par les Birmans, attirés par tous les moyens que savent employer les prêtres de Rome, ces intéressants troupeaux sont abattus, quoique non sans espérance. Surpris d'être comme oubliés par les disciples de la vraie foi (telles sont leurs expressions), ils déclarent pourtant qu'ils n'échangeront pas la religion du Christ contre celle de Rome, qui leur est incessamment offerte. C'est un miracle de la condescendance de notre Dieu, continue le missionnaire.

Nous ne dirons pas ici quelles expressions de détresse s'échappent de la plume de M. Vinton, à la pensée qu'une telle œuvre pourrait périr, faute d'être soutenue par les Eglises auxquelles le Seigneur semble en avoir remis le soin. Espérons que ses déchirants appels toucheront vivement ceux auxquels ils sont adressés. Mais ne quittons pas Rangoun sans ajouter que ces chrétiens, si admirablement gardés et bénis dans leur isolement, ont eu bientôt après leurs jours de rafraîchissement. Le 3 avril 1846, un grand nombre de Karens, de Rangoun, arrivèrent à Maulmein, porteurs d'une heureuse nouvelle; 372 de leurs compatriotes venaient d'y être baptisés par un missionnaire indigène, ministre de la Parole, que l'Eglise de Sandoway, dans la province d'Arracan, leur avait envoyé. Bientôt après on en vit arriver un assez grand nombre dans les provinces anglaises, pressés du désir de s'instruire plus à fond, et annonçant l'intention de s'établir dans des lieux où ils pourraient plus librement servir le Seigneur.

« Il y a des Karens par dix milliers, lisons-nous ailleurs, qui ont entendu parler de nous et de l'Evangile, et qui, depuis quatre ou cinq ans, m'ont fait prier à réitérées fois d'aller leur annoncer aussi cette Parole de vie, et *je n'ai pu le faire!* » Nous ne pouvons croire que Celui qui fait naître de tels besoins au milieu d'un peuple tout entier, ne fournisse bientôt aussi les moyens d'y répondre. Voici, entre beaucoup d'autres, un exemple qui montre comment le Seigneur sait trouver où il lui plaît des instruments pour avancer sa cause. « A Shwai Gheen, rapporte M. Ingalls, ville à quelques journées de Maulmein, l'Evangile vient d'attirer fortement l'attention de la population. Un homme venu, assure-t-on, d'une province fort éloignée, s'est mis à annoncer Dieu et Jésus-Christ. Des hommes de beaucoup d'influence ont embrassé sa doctrine, et tel a été le coup porté à l'idolâtrie, que les autorités alarmées ont fait mettre en prison plusieurs personnes, dans l'espérance d'anéantir cette religion nouvelle. Toutes les personnes venues de Shwai Gheen m'ont rapporté ce fait de la même manière, ajoutant que la prédication qui s'y fait est exactement conforme à la mienne, et qu'on y compte déjà plus de cinquante disciples. Il est donc probable que si nous avions des frères à y envoyer, ils trouveraient un peuple nombreux disposé à recevoir notre glorieux Evangile. »

Mais au milieu de leurs Eglises, les missionnaires sont chargés d'une tâche qui surpasse de beaucoup leurs forces. On les voit à la fois se réjouir et s'effrayer. Qui ne bénirait avec eux leur Maître et le nôtre, quand ils nous disent dans leurs derniers Rapports : « Jamais année ne nous a présenté plus d'encouragements que celle-ci; les âmes se sont converties en foule; le nombre des Karens qui ont été baptisés dans les divers districts de l'Arracan, de Rangoun et de Tenasserim n'est pas au-

dessous de douze cents. » En même temps, qui ne partagerait leur angoisse, en entendant la sœur de M. Vinton dire : « Nous avons trois grandes Eglises, fort éloignées les unes des autres, et qui elles-mêmes se trouvent à une distance de quarante à soixante milles de Maulmein, et trois fois ce nombre d'Eglises annexes également fort dispersées, et tout cela remis aux soins d'un seul missionnaire ! Comment ne pas succomber sous le poids d'une telle responsabilité ! Nous gémissons, mon frère et moi, de ne pouvoir faire davantage. Dans l'espérance de nous rendre plus utiles, il nous est souvent arrivé de nous séparer. J'ai passé jusqu'à deux ou trois mois sans prononcer un mot d'anglais, et sans voir le visage d'un blanc. Je suis loin d'en murmurer, car je me sens heureuse, oui, *très-heureuse*, et je ne voudrais pas, pour tous les trésors du monde, échanger mon genre de vie contre un état de repos et d'aisance. »

Nous désirons rendre nos lecteurs témoins d'une de ces visites trop rares que les missionnaires font aux Eglises des Karens dispersés loin d'eux. Qu'ils se rappellent d'abord ce village chrétien de *Mata* ou Mata-Miu (ville de paix), fondé à deux journées de Tavoy, et où quelques centaines de Karens convertis donnent à leurs compatriotes païens le tableau d'une communauté heureuse par la piété évangélique, par l'union de ses membres, par l'aisance que donnent l'activité, l'ordre et la sobriété. Nous ne redirons pas tout ce qui a été rapporté d'intéressant sur leurs habitudes domestiques, sur la manière dont le jour du Seigneur y est célébré, sur leurs écoles, sur leur charité. On comprend le bonheur qui se répand dans toute la population de Mata, lorsqu'on lui annonce le retour prochain des missionnaires après une absence de six mois. Un bon nombre d'entre eux accourent alors à Tavoy, se chargent avec joie du bagage de leurs pas-

teurs, veulent transporter Mme Wade et Mme Mason tout le long de cette route souvent si difficile. Quand cette longue procession s'avance en serpentant au travers des vieilles forêts ou dans les gorges étroites des montagnes, ou dans le lit d'un ruisseau profondément encaissé, elle fait retentir les cantiques de Sion dans ces solitudes où si longtemps les dons du Créateur n'avaient été reçus par l'homme qu'avec une brutale insensibilité. A peine les chants ont-ils été entendus depuis Mata, que toute la population accourt, vient saluer les nouveaux hôtes, puis se ranger à l'extrémité du cortége, pour suivre avec lui l'étroit sentier qui conduit au village. — Nous allons voir maintenant quels heureux fruits l'arrivée du missionnaire peut y produire; c'est M. Wade qui fait part à un ami d'Amérique de quelques détails de sa dernière course à Mata et à quelques autres villages.

« J'ai passé dans les forêts de nos Karens presque tout le temps qui s'est écoulé depuis mon retour de Mergui. J'ai commencé par prendre part, avec nos frères de la station de Tavoy, aux réunions prolongées (protracted meetings) de prières qui ont eu lieu pendant huit jours consécutifs à Mata. Nos assemblées étaient nombreuses, nous avons pu reconnaître à de bien douces preuves que Christ était au milieu de nous par son saint Esprit. Son influence s'est fait sentir à la plupart des membres de l'Eglise, dans une mesure peu commune, par cette humiliation de cœur, par cette profonde contrition qui témoignent que l'Esprit de Dieu agit en nous. L'Eglise s'accrut de vingt-cinq membres nouveaux, qui furent baptisés; plusieurs d'entre eux appartenaient aux familles des chrétiens, mais nous fûmes réjouis d'en voir d'autres aussi qui sortaient des rangs des païens. Dix-neuf autres se prononcèrent comme disposés à se faire instruire, et deux chefs témoignèrent le désir d'avoir chacun une école dans leur

district. On comprendra combien ce fait est encourageant, si l'on se rappelle que cette portion du pays est comme une forteresse du paganisme et un repaire de vices, et qu'elle avait obstinément repoussé l'Evangile. Ce ne fut pas notre moindre sujet de joie que de voir, dans ces beaux jours de réveil, d'anciennes et graves mésintelligences cesser tout à coup, et d'être témoins de réconciliations qui, de part et d'autre, étaient aussi sincèrement demandées que cordialement accordées.

« A notre retour de Mata, je quittai le frère Mason, qui allait parcourir les Eglises du district méridional, tandis que je visiterais celles de Lurtoo et de Newville, situées au nord de Tavoy, et privées depuis longtemps de la présence d'un missionnaire. Nous eûmes, dans l'une et dans l'autre, pendant quatre jours, des réunions de prières. A Lurtoo, l'Esprit saint semblait être descendu sur l'Eglise comme une pluie vivifiante; la plupart de ceux qui élevaient leur voix pour prier éprouvaient une telle contrition de cœur, que les paroles expiraient sur leurs lèvres; l'assemblée entière, à genoux, la face contre terre, pleurait abondamment. Jamais scène pareille ne s'était offerte à moi dans l'Inde, ni même en Amérique. Rien de plus solennel surtout que le service qui précéda la communion, et dans lequel se firent entendre les confessions les plus touchantes. Un des aides natifs, préposé à cette Eglise depuis deux ans, fit le tour de l'assemblée avant de prendre la parole, et, s'arrêtant devant chaque personne, il lui demanda en pleurant s'il lui avait donné quelque sujet de plainte. L'émotion gagna toute l'assemblée, et nous passâmes des moments d'un intérêt bien puissant. Dans le moment où la communion fut célébrée, tous éprouvèrent des impressions de telle nature, qu'il leur semblait que Christ était crucifié à leurs yeux et parmi eux. Il en fut de même à Newville. Dix personnes y re-

çurent le baptême; cinq l'avaient reçu à Lurtoo, et treize personnes nouvelles demandèrent à être inscrites au nombre des catéchumènes. Les aides natifs prêchèrent avec une force admirable, et m'édifièrent, par la justesse et l'à propos de leurs idées, autant que j'ai pu l'être jamais, en Amérique même; ils semblaient recevoir du Saint-Esprit même tout ce qu'ils avaient à dire. Le Seigneur soit béni de ces manifestations de sa grâce, accordées cette année à nos Eglises! »

Les récits suivants vont maintenant nous donner une idée des heureux résultats obtenus par les écoles, et de l'intérêt extraordinaire qu'elles excitent parmi les Karens: « Voici un an et neuf mois, écrit Mme Bullard, que nous avons débarqué sur ces rives païennes, et douze mois que nous avons eu à nous occuper, entre autres, de la direction d'une école à Dong Yahn. Cinquante Sho-Karens (nom d'une des tribus), des deux sexes et de tout âge, jusqu'au vieillard de soixante ans, l'ont suivie plus ou moins assidûment. Plusieurs avaient été amenés à la connaissance de la vérité par M. Stevens, d'autres par Miss Macomber, cette femme courageuse qui persista longtemps à annoncer seule l'Evangile au milieu d'une peuplade à demi-sauvage et croupissant dans le vice, et qui a été appelée à traverser les eaux profondes de l'affliction. M. Bullard a eu la joie de baptiser dix-sept de ces chers élèves; ils n'ont point trompé notre tendre sollicitude, et paraissent croître dans la grâce. Maintenant, à l'exception de dix qui reçoivent encore l'instruction préparatoire, tous sont devenus membres de l'Eglise. » — M. Bullard nous dira à son tour quels sacrifices savent s'imposer ces Karens pour venir chercher l'instruction: « Trois jeunes hommes sont arrivés de Bassein et des environs de Rangoun, éloignés de douze et de vingt jours de marche. Ils croyaient au Sauveur, et apprenant

qu'un missionnaire avait été envoyé au peuple des Sho-Karens, ils voulurent se faire instruire par lui. L'un d'eux a quitté une femme qu'il chérit, et pour laquelle il travaille sans relâche à l'ardeur du soleil depuis la clôture de l'école, afin qu'elle aussi puisse venir nous rejoindre. Un autre, fort attaché à son père, à sa mère, à toute sa famille, a su s'arracher d'eux pour l'amour de Jésus. Tous trois sont pauvres. Déterminés à arriver à tout prix auprès du missionnaire, ils ont fait un secret de leur projet, évitant toute question qui pût le faire soupçonner. Leur zèle pour l'étude leur a fait faire en peu de temps plus de progrès que je n'eusse cru possible. Apprendre à lire, à écrire, à calculer; savoir par cœur tout l'Evangile selon saint Matthieu, les articles de foi et d'autres morceaux utiles; assister chaque jour à ma classe de théologie; copier, pour leur propre usage, toutes les compositions que mon temps m'a permis de préparer, tel est le résumé de leurs travaux pendant cinq mois seulement. Ce sont des hommes d'une piété décidée et de talents peu ordinaires. Tout leur désir est de pouvoir parvenir à prêcher l'Evangile, et certainement ils se rendront capables de le faire d'une manière distinguée. Maintenant, continue M. Bullard, permettez-moi d'ajouter, par forme de digression, que *là où l'on sème peu, on moissonnera peu.* Semer n'a guère lieu dans les écoles, les chapelles, les imprimeries, les cabinets d'étude; peut-être y serez-vous écoutés de quelques disciples et de quelques enfants. Sans vouloir jeter aucun blâme sur qui que ce soit, je crois pouvoir dire que c'est parce que les missionnaires chez les Karens ont dû aller chercher ce peuple dans ses montagnes, comme des brebis perdues, qu'ils ont été les bienvenus dans les demeures et dans le cœur des Karens. Oh! que ne pouvez-vous envoyer partout des ouvriers répandre ainsi la semence du royaume.

Vous verriez alors, soyez-en certains, des milliers de Birmans et de Karens saisir les glorieuses espérances de l'Evangile. »

Des missions catholiques sont établies en divers lieux de l'empire birman, et nous avons déjà vu qu'elles ne sont pas sans danger pour les troupeaux évangéliques privés de pasteurs. Qu'elles employassent tous leurs efforts à retirer du paganisme les millions de Birmans qui sont sans connaissance de Dieu, qu'elles sortissent de la langueur où elles sont restées pendant plus d'un siècle, nous le comprendrions, nous l'approuverions. Mais il leur paraît plus facile et plus louable sans doute de consacrer une grande partie de leur zèle à entraver l'action des ministres de l'Evangile, en suscitant des préventions contre eux, en attaquant la traduction birmane des Ecritures, en s'insinuant habilement auprès des autorités, en répandant parmi les chrétiens des écrits pleins de fausses assertions et de perfidies, même d'indécentes moqueries. A Bassein, ville de l'Arracan, ils ne négligent rien pour entraîner de leur côté les chrétiens. Un jeune Karen écrivait à ce sujet à son pasteur absent : « Je veux vous faire connaître l'état de l'Eglise des Karens. Il règne une grande épidémie; le nombre des morts est de quarante à cinquante. Mais nous avons un bien plus grand sujet d'inquiétude. Les catholiques sont venus à Bassein. Leurs prêtres sont des loups, car ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'emparer des brebis qui forment l'Eglise de Christ. En trouvent-ils une qui soit égarée, aussitôt ils la saisissent et l'entraînent. Les ministres de l'Evangile sont ceux à qui la garde des brebis est commise; mais si ceux qui doivent veiller sur le troupeau en sont éloignés, tout le troupeau pourrait bien être détruit. C'est pourquoi, ô nos pasteurs, ayez pitié des Eglises de ce pays; priez pour nous! Nous n'avons point de forces en nous-mêmes;

que Dieu soit notre force! » Tel est l'appel que le jeune disciple adresse en quelque sorte à toute la chrétienté évangélique, pour qu'elle maintienne dans le Birmah, et qu'elle y propage de plus en plus la pure lumière de la Parole divine. Dieu veuille susciter des hommes capables d'aller y remplir le vide que la mort de tant de missionnaires y a laissé. Répétons avec l'un de ceux qui y soutiennent, dans ce moment-ci, toute l'ardeur du combat : Seigneur Jésus, révèle à ton Eglise tout ce que *Tu* as souffert, non seulement pour elle, mais pour les pauvres Birmans, et accorde-lui dans une telle mesure ton esprit de compassion et le désir de te glorifier, qu'elle vienne, comme un seul homme, *au secours de l'Eternel* par ses prières et ses offrandes.

---

# VARIÉTÉS.

### *Bénédictions accordées à la Société rhénane des Missions.*

Tandis que les jugements impénétrables de Dieu frappent avec rigueur plusieurs Sociétés de Missions, dans leurs stations du midi de l'Afrique, d'autres Sociétés y reçoivent de sa bonté des grâces extraordinaires. Celle de nos frères du Rhin (Barmen, Elberfeld, etc.) peut joindre son tribut de reconnaissance à celui que nous lui devons nous-mêmes.

Pendant les désolations de la guerre des Cafres, trois missionnaires de la Société rhénane s'occupaient, en paix, à la ville du Cap, de l'impression d'ouvrages religieux, et y trouvaient, dans la libéralité des chrétiens, le moyen de subvenir, en partie, aux frais de cette œuvre.

*Rath* en a remporté un premier petit ouvrage de lecture pour ses tribus *Ovaherero* qui errent au-delà du tropique; *Knudsen*, l'Evangile selon Saint Luc, dans la langue des Namaquois, et *Hardeland*, forcé d'échanger les missions de Bornéo contre celles de l'Afrique, a fait imprimer au Cap tout le Nouveau-Testament, et divers livres d'école, pour être envoyés aux Dayacks.

En outre, la Société a la perspective prochaine de faire faire un grand pas à ses trois stations les plus rapprochées du Cap. Fondées au milieu d'une population de douze mille âmes, et richement bénies, elles vont passer du rang de simples stations missionnaires à celui d'Eglises plus ou moins indépendantes de la Société, et s'uniront à l'Eglise évangélique allemande d'Afrique, reconnue et protégée par le gouvernement de la colonie. Ainsi sera atteint, à leur égard, le but que toute société missionnaire se propose, et celle de nos frères du Rhin pourra se consacrer, avec une ardeur et des forces nouvelles, aux vastes régions situées en dehors des limites de la colonie.

### *J.-H. Richter, docteur en théologie, inspecteur de l'Institut de la Société des Missions du Rhin.*

Il y a trois mois que nous annoncions dans ce journal la mort du docteur Richter. Sa famille, ses amis, la Société, dont il seconda les travaux avec tant de zèle, le pleurent encore, et nos lecteurs liront sans doute avec intérêt quelques détails sur cet homme excellent. Ce n'est jamais sans profit que l'on s'arrête quelques instants à contempler une vie bien remplie. D'ailleurs toutes les Sociétés qui travaillent dans un même esprit ne sont-elles pas sœurs, et se pourrait-il que l'une d'entre elles fût

éprouvée, sans que les autres se sentissent portées à prendre quelque part à son affliction?

Jean-Henri Richter naquit en 1799, à Belleben, dans le duché de Mansfeld. Son père, qui était pasteur, dirigea lui-même sa première éducation, puis l'envoya, à l'âge de douze ans, au gymnase de Halle, pour y étudier la science forestière. Ce genre d'études plaisait beaucoup au jeune Richter ; il s'appliqua avec ardeur aux exercices militaires qui s'y rattachent, et lorsqu'en 1813 et 1814 l'Allemagne courut aux armes pour recouvrer son indépendance, il ne fut pas l'un des derniers à prendre rang parmi les volontaires. Là cependant n'était pas la place que Dieu lui destinait. Son père était mort en 1813, et en 1815 sa mère put réaliser le pieux projet qu'elle avait formé de vouer à l'étude de la théologie les deux fils que Dieu lui avait donnés, Henri et Guillaume. Elle vint dans ce but habiter à Halle, et ce fut sous la surveillance de sa sollicitude maternelle que les deux jeunes gens entrèrent dans cette nouvelle carrière. Jamais depuis, et jusqu'aux derniers moments de sa vie, le docteur Richter ne parla sans émotion du bonheur qu'il aurait eu à entourer de soins la vieillesse de cette mère si dévouée, mais elle n'avait pas vécu assez pour qu'il put lui témoigner ce genre de reconnaissance.

Jusqu'alors le jeune Richter s'était fait remarquer par des habitudes de soumission, de tempérance et d'économie qu'il devait sans doute à la sévérité de sa première éducation; mais il ne paraît pas qu'il eut reçu en matière religieuse, ni des vues bien claires, ni des convictions profondes. Ce fut dans le cours de ses études théologiques que l'Esprit du Seigneur remporta la victoire sur son cœur naturellement orgueilleux, et l'amena, plein de foi et de dévouement, aux pieds de Celui qui était mort pour le salut de son âme. Dès lors il fit de rapides pro-

grès dans ses études, et en 1825 obtint, après de brillants examens, le diplôme de docteur du degré le plus élevé. Il fit ensuite pendant un an, pour perfectionner ses études théologiques, plusieurs voyages aux frais du gouvernement; puis après avoir, à son retour, exercé le professorat en divers lieux, il fut enfin appelé, en 1827, à diriger, avec le titre d'inspecteur, la maison des Missions de Barmen. Cet appel lui était venu au moment où deux Eglises cherchaient à l'avoir pour pasteur. L'une d'entre elles, celle même au sein de laquelle il était né, lui présentait une position assurée et fort avantageuse sous le rapport temporel. S'il n'avait écouté que la chair, il lui eut donné la préférence. Ses amis, ses parents, la famille de sa jeune fiancée, tous le lui conseillaient; mais il avait dès lors résolu de se consacrer à l'avancement du règne de Dieu parmi les païens, et croyant pouvoir y travailler utilement à Barmen, il accepta avec joie le poste qui lui était offert.

L'Institut de Barmen n'était pas à cette époque ce qu'il est devenu depuis. C'était la Société des Missions de cette ville, la seule qui existât alors dans cette partie de l'Allemagne, qui l'avait fondé. Il n'y avait point encore de maison ouverte aux jeunes gens que l'on voulait préparer à la carrière missionnaire, et ceux-ci étaient pour la plupart des ouvriers qui, tout en continuant l'exercice de leur profession, venaient, à certaines heures, recevoir de l'inspecteur les leçons et les avis qui leur étaient nécessaires. Cet état de choses changea pourtant en 1828. La Société des Missions du Rhin se forma alors sur une échelle plus étendue, et appréciant le bonheur d'avoir le docteur Richter pour former ses missionnaires, non seulement elle le confirma au poste qu'il occupait, mais elle lui adjoignit de plus, à titre de second professeur, son frère Guillaume, élève, comme lui, de la Faculté de théologie

de Halle. C'est là que celui-ci s'est montré, pendant dix-huit ans, le zélé et infatigable collaborateur de son frère.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter ici tout le bien que le docteur Richter accomplit dans l'exercice des importantes et difficiles fonctions de sa place. Ses travaux, souvent accompagnés d'expériences douloureuses, ont cependant été abondamment bénis. De nombreux élèves, formés sous sa direction à l'œuvre missionnaire, entrèrent au service, soit de la Société du Rhin, soit de plusieurs autres Sociétés allemandes, et se trouvent maintenant répandus au sud de l'Afrique, à Bornéo, au nord de l'Amérique, et depuis quelque temps jusqu'en Chine. Quinze fois, durant le cours de ses fonctions à Barmen, le docteur Richter vit s'effectuer ces départs de missionnaires qui étaient toujours pour son cœur des événements à la fois si graves et si réjouissants. Tous ses élèves lui sont restés tendrement attachés, et rien de plus touchant que les témoignages d'affection qu'il en recevait continuellement, malgré l'éloignement et les travaux si absorbants de leur ministère. Hélas! ils ne savent pas encore, pour la plupart du moins, la perte qu'ils ont faite, et bien des mois s'écouleront encore avant que l'expression de leur douleur se fasse entendre en Europe.

C'est que le docteur Richter était un de ces hommes en qui les dons du cœur se trouvent, à un degré éminent, réunis à ceux de l'esprit. On ne pouvait l'approcher, et surtout connaître sa vie, sans se sentir attiré vers lui. C'était un plaisir que de le voir au milieu de ses élèves, tantôt, aux heures de ses leçons, leur adressant des instructions, à la fois dignes et familières, sur les questions les plus importantes de la dogmatique, de l'exégèse ou de la vie pratique; tantôt, dans les repas, ou dans leurs récréations, les instruisant encore et les exhortant avec gaieté de cœur et une affection toute paternelle.

C'était plaisir encore que de le suivre dans ses travaux de cabinet, théologiques ou littéraires, (1) ou de le retrouver au milieu des siens, simple, bon, et se livrant avec abandon à toutes les joies pures et paisibles de la famille. Partout on retrouvait en lui le chrétien, vraiment animé de l'esprit du Maître qu'il servait, et vivant de la vie spirituelle des enfants de Dieu; tout, dans cette vie, faisait reconnaître l'homme créé, il semble, tout exprès, en vue de la tâche à laquelle le Seigneur l'avait appelé, et qu'il a remplie, pendant près de vingt ans, avec tant de fidélité et pour le bien d'un si grand nombre d'âmes.

Bien souvent, cependant, il avait eu à en pratiquer les devoirs avec larmes, et au milieu des préoccupations ou des épreuves domestiques les plus douloureuses. Marié deux fois, sa première femme, après avoir donné le jour à cinq enfants, dont deux étaient morts avant elle, fut attaquée elle-même d'une maladie qui, pendant douze ans, la consuma lentement sous les yeux de son époux affligé. Resté seul, chargé, après la mort de cette femme bien-aimée, de tous les soins d'un établissement qui, précisément à cette époque, reçut un nouvel accroissement, il trouva, dans la femme qui le pleure aujourd'hui, une nouvelle compagne qui se montra digne de le seconder dans ses travaux. Mais une douleur profonde lui était encore réservée; il y a deux ans qu'il perdit son frère Guillaume, l'ami de son cœur, le fidèle et actif compagnon de ses travaux à Barmen. Ainsi, Dieu ne lui épargna pas ces souffrances par lesquelles il fait le plus

---

(1) Le docteur Richter est auteur d'une *Bible de famille*, qui est un commentaire pratique des Saintes-Ecritures, en 5 vol. in-8. C'est un ouvrage excellent, destiné à répandre la connaissance de la Parole de Dieu parmi les classes qui ne sont pas au courant des études théologiques. Ce livre est fort estimé en Allemagne.

souvent passer les siens; mais jamais non plus il ne manqua de lui prodiguer ces consolations efficaces de la foi qui élèvent le chrétien au-dessus des misères de la vie présente, en le faisant vivre, dès ici-bas, de la vie des cieux.

Ainsi vécut Richter. Le coup inattendu qui l'a frappé a plongé dans la douleur tous ceux qui l'aimaient, et cette femme, et ces six orphelins, qu'il a laissés au monde, privés de leur protecteur naturel, mais sous la garde de Celui qui est le père de la veuve et de l'orphelin. Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Les chrétiens et les amis des Missions regrettent le frère qu'ils ont perdu, mais ils se rappelent que toutes choses contribuent ensemble au bien de ceux que Dieu aime; et, au lieu de pleurer comme s'ils étaient sans espérance, ils continuent à marcher dans la voie qui leur est ouverte, les yeux levés vers le Seigneur, se souvenant du serviteur fidèle qui n'est plus parmi eux, et animés du ferme désir de suivre ses traces et d'arriver fidèlement comme lui au terme de leur carrière.

---

### *Les sacrifices de veuves interdits par un prince idolâtre.*

Les journaux de Calcutta renferment une proclamation du Rajah de Jyepore, en date du 23 août 1846, destinée à abolir dans ses états la barbare coutume des *Suttées*, qui y était établie comme un acte méritoire depuis un temps immémorial. Le prince déclare qu'elle n'est pas moins opposée aux prescriptions des *Shasters* (livres sacrés des Indous) qu'à la simple raison, et dénonce une punition sévère, non seulement aux parents de la victime qui auraient consenti à cette criminelle

pratique, mais à toute personne qui n'aurait pas usé de son influence pour en empêcher l'exécution. Dans une lettre adressée au colonel Sutherland, agent anglais dans les états de Rajpoutana, il déclare, de plus, vouloir employer son crédit auprès des princes de plusieurs états voisins pour les engager à suivre son exemple. Ainsi tombe peu à peu une des barrières derrière lesquelles se retranchait l'idolâtrie dans l'Indostan.

### *Le John Wesley, vaisseau missionnaire.*

Un émule du *John Williams* a commencé, à son tour, son utile carrière. Son nom fait connaître la Société au service de laquelle il sera consacré, et il est en même temps un heureux présage de l'activité missionnaire qu'il déploiera. Que d'îles des deux hémisphères, et, sur tous les continents, que de points divers auxquels il va désormais donner des messagers du salut! Le John Wesley, beau vaisseau de trois cents tonneaux, commandé par le même capitaine expérimenté qui a longtemps dirigé, sous la conduite du Seigneur, les courses de son prédécesseur *le Triton*, a été lancé à la mer au mois d'octobre 1846, et, le 21 novembre, il a quitté les rives de l'Angleterre pour la première fois, au milieu de ferventes prières. Fidèle à sa destination, il emmenait sept missionnaires et leurs familles, et un missionnaire non marié, pour les déposer, soit à la Nouvelle-Zélande, soit aux îles des Amis et aux îles Fidgi, où le champ de leurs travaux leur a été assigné. Sa cargaison se composait essentiellement de papier destiné aux imprimeries de la mission, de livres et d'objets divers à l'usage des écoles.

# NOUVELLES RÉCENTES.

*Excursion dans l'intérêt de l'œuvre des Missions.*

Le Directeur de la Maison des Missions vient d'accomplir, dans le Béarn, une petite excursion dans l'intérêt de l'œuvre des Missions évangéliques. Il a plaidé successivement, en faveur de cette sainte cause, à Bellocq, Salies, Sauveterre, Orthez, Pau, et Bordeaux, où il a prêché deux fois sur le sujet des Missions. Il a eu surtout la joie de visiter les familles des missionnaires Casalis, Lauga, Mme Lauga, et de M. Pédézert, qui a passé douze années dans la Maison des Missions. Tous ces amis sont, comme on le sait, originaires du Béarn. Partout, sur sa route, le Directeur de la Maison des Missions a été reçu avec une fraternelle cordialité, dont il gardera le plus précieux souvenir, et il a recueilli des marques non équivoques de l'intérêt que l'on porte à la Société des Missions, dans le pays qu'il a eu la joie de parcourir.

*Etat de la Caisse.*

Ainsi que nous l'avions prévu et annoncé dans le dernier Rapport annuel, des traites venues d'Afrique, en épuisant l'avoir en caisse au 15 avril, ont laissé un déficit de 10,000 fr., qui peut s'accroître encore avant peu. Nous nous empressons de signaler cet état de choses à l'attention des amis de la Société.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### STATION DE BÉTHESDA. — Lettre de M. Schrumpf.

18 janvier 1847.

*Projet d'émigration du chef Morosi. — Entretiens de M. Schrumpf avec lui pour le détourner de son dessein. — Démarche du missionnaire auprès de Moshesh. — Épreuves domestiques.*

Messieurs et très-honorés frères en notre Seigneur Jésus-Christ,

« Je désire par ce mémoire décharger ma conscience d'agent de la Société des Missions évangéliques de Paris, en exposant à temps à ses vénérables directeurs l'état actuel de la mission établie sur la Makaleng, parmi la tribu des Baputis. Il s'agit ici : 1° de constater le départ du chef Morosi, qui s'est retiré dans la Cafrerie, sur la rive opposée de l'Orange, à une distance de sept à huit lieues de pays de l'établissement de Béthesda, émigration qui entraînera probablement celle de la plupart de ses sujets ; 2° de faire connaître les intrigues de cet homme, qui ont pour but de détruire la mission dans ces lieux ; 3° d'instruire nos chers directeurs des démarches que les missionnaires de Béthesda et leurs collègues ont faites pour sauver cet établissement ; et 4°, des suites qui en sont résultées jusqu'à présent.

« Quant au départ de Morosi, que nous envisagions déjà comme probable dans notre dernier Rapport annuel, il s'est entièrement effectué depuis cette époque. Ce chef est parti, il y a quelques mois, pour *Tôlômané*, accompagné de ses enfants et de deux ou trois de ses serviteurs, en enjoignant à toute sa tribu de le suivre au plus tôt. Or, voici comment il a pris congé de ses missionnaires, qu'il paraissait, il y a trois ans, appeler de tous ses vœux auprès de lui : le lundi, 28 avril, il vint chez moi, après avoir tout décidé dans une Assemblée publique et eu une conférence avec Moshesh, sans m'en avertir, et me déclara « qu'il partirait et qu'il me priait de l'accompagner ou de lui procurer un autre missionnaire, qui fût disposé à résider avec lui dans sa nouvelle ville. » L'ayant questionné sur les motifs de son départ, il me répondit « que le pays où il allait se rendre lui offrirait plus de sûreté que celui-ci ; qu'il désirait se mettre en garde contre les Cafres qui venaient de lui voler trois à quatre cents têtes de bétail, et reviendraient sûrement tuer ses enfants ; qu'en outre *Tôlômané* et ses alentours lui appartenaient en propre, qu'il y pourrait tout disposer à son gré et serait indépendant. » Là dessus, lui ayant fait remarquer la futilité de ses prétextes, vu qu'il serait plus exposé en Cafrerie qu'ailleurs aux attaques de ses ennemis, je lui montrai combien il agissait mal en quittant un établissement missionnaire, qui a été fondé, en sa faveur, à grands frais de peine et d'argent ; je lui déclarai, en outre, que ni moi ni un autre de mes frères ne consentirait à accompagner un homme tel que lui, qui depuis trois années n'avait cessé de faire tout pour retenir ses enfants et ses sujets loin de la maison de Dieu, et qui paraissait déterminé à détruire, par ses machinations, tous les travaux des missionnaires ; qu'au surplus je savais bien qu'en me parlant de la sorte, il ne faisait

qu'ajouter un nouveau mensonge à tous eeux par lesquels il avait toujours cherché à nous tromper et à nous cacher son véritable dessein. » Après que j'eus fini de parler, Morosi insista de nouveau, en disant « que nous ne devions pas l'abandonner, que nous étions ses protecteurs; qu'il lui fallait un missionnaire; que s'il s'était mal conduit envers nous jusqu'à ce jour, c'est que notre établissement dans ce pays était l'*œuvre de Moshesh* et non la *sienne;* qu'aujourd'hui, si nous venions avec lui, la fondation de la mission serait *son œuvre;* qu'il tâcherait de déterminer tout le monde à aller à l'école pour nous écouter. » Comme je ne pouvais tenir aucun compte de ces protestations évidemment hypocrites, par lesquelles il semble vouloir se tirer honnêtement, à sa manière, de ses embarras, je lui demandai de plus ce que deviendraient ses gens, qui habitent nos environs. A cette nouvelle question, il répondit, « qu'il venait d'enjoindre à ses sujets de demeurer ici jusqu'à l'époque de la moisson prochaine, qu'après cela ils devaient venir le rejoindre à *Tôlômané*, où il allait dès aujourd'hui leur préparer des emplacements pour leurs villes et leurs jardins. Que, par contre, il ramènerait *Letuka* (son fils aîné), avec ses gens (c'est-à-dire *trois hommes*), pour veiller sur ce pays-ci et *sur la maison du missionnaire.* » Je finis alors par lui dire, « que je ne pensais pas que jamais, ni nos directeurs, ni Moshesh, ni mes collègues, pussent consentir à ce que ce pays-ci, où la mission était établie, devint *un poste du bétail de Morosi*, gardé par son fils Létuka et qnelques bergers; qu'on nous avait envoyés pour instruire *des hommes*, et non pas pour regarder paître des bœufs; qu'enfin j'avais déjà fait des propositions, relatives à ce sujet, à Moshesh; que j'attendais sa décision, et que je le conjurais lui, Morosi, pour la dernière fois, de ne pas nous jeter, lui et moi, dans des embarras qui finiraient

probablement par menacer son bien-être temporel, et qui, surtout, le priveraient du salut de son âme. » Nos débats en finirent là. Quelques jours plus tard, Morosi revint nous faire ses adieux, en me demandant une certaine quantité de poudre pour sa défense; demande que je ne crus pas devoir lui refuser, pour lui prouver que, malgré sa fausseté et ses mauvais procédés, je ne nourrissais aucune rancune contre lui dans mon cœur.

« La perfidie de ce chef est d'autant plus constante que dans ces mêmes jours, selon l'aveu de plusieurs témoins véridiques, dont l'un est Paul Tsegoa, membre de notre Eglise et cousin de Morosi, ce dernier doit avoir déclaré à plusieurs reprises, « que c'est principalement à cause de l'Evangile qu'il se retire, afin que, ni ses femmes, ni ses enfants, ne soient engagés dans ses filets et qu'il désire ardemment que tout le monde nous quitte pour nous forcer ainsi à évacuer le pays. »

« Or, l'état des choses étant tel, qu'avons-nous fait pour prévenir une ruine complète de l'œuvre à Béthesda? D'abord je suis allé à Bossiou m'entretenir avec Moshesh à ce sujet, et lui demander compte de la conduite indigne de son subalterne, lui rappelant que ce fut d'après son propre désir et sur sa foi que nous vînmes nous établir chez Morosi; que par conséquent c'était à lui, le maître du pays et l'ami de nos missions, de mettre ordre aux affaires. Moshesh répondit, « qu'il avait positivement dé« fendu à Morosi de quitter l'endroit, que ce serait en « outre bien injuste de la part de ce dernier d'abandon« ner l'établissement missionnaire, après l'avoir reçu chez « lui; que Morosi n'oserait pas exécuter son projet « inconsidéré. » Cependant Morosi ne tenant aucun compte de l'opposition du principal chef à son projet, et ayant même quitté Béthesda sans l'en avertir, il a été présenté à celui-ci une lettre, écrite à ma requête par *la*

*Conférence des frères*, et dans laquelle nous lui avons représenté, « que le chef Morosi, ayant quitté Béthesda « sans aucune raison valable et en tâchant d'entraîner « son peuple dans cette émigration avec le dessein arrêté « de convertir son pays en désert, afin de détruire la « Mission, il était juste que Moshesh y plaçât un autre « chef mieux disposé, ou bien que l'endroit fût simple- « ment affranchi du gouvernement de Morosi, et ouvert « à une nouvelle population qui voudrait bien s'y établir « pour profiter des avantages de la Mission. » A cette note Moshesh n'a jamais répondu officiellement ; il n'a fait que répéter fort vaguement, dans des entretiens particuliers qu'il a eus avec MM. Casalis et Arbousset, « qu'il pourrait bien établir un jour un de ses fils « à Béthesda ; que notre demande était parfaitement juste « et qu'il verrait ce qu'il pourrait faire. » Et il vient enfin de me faire écrire, après sept mois d'attente, « qu'il se « propose de venir passer quelques jours avec nous pour « rassembler les Baputis, et demander publiquement à « Morosi s'il entend résider définitivement de l'autre côté « de l'Orange ; que si Morosi persiste dans sa résolution, « lui, Moshesh, serait disposé à prendre avec moi des ar- « rangements favorables à la station de Béthesda. »

« Malgré ces protestations amicales, nous avons lieu de craindre que Moshesh ne soit très-disposé à passer le tout sous silence, et à laisser aller les choses comme elles pourront. Il craint sans doute que Morosi, qui tâche aujourd'hui de s'émanciper en fondant un *pouvoir indépendant* du sien, ne lui échappe entièrement lorsqu'il voudra redresser ses torts. Aussi est-il probable qu'au fond, l'inconstant et pauvre chef du Lessouto préfère sacrifier la Mission que de renoncer à sa politique. Cela se comprend aisément ; toutefois il me semble que notre Société

qui a tant mérité, par ses travaux, du pays de Moshesh, a bien le droit d'exiger de lui d'être traitée différemment.

« Notre devoir, Messieurs et chers Directeurs, exige donc, *sauf avis de votre part*, que nous insistions fermement auprès de Moshesh pour qu'il fasse justice à notre demande, dont il reconnaît lui-même la parfaite équité. Qui de nous, en outre, se sentirait désormais le courage d'aller jeter les fondements d'une nouvelle station dans le Lessouto, si on laisse Morosi tranquillement achever son œuvre de perfidie ? Vous érigerez des temples, vous bâtirez des maisons missionnaires, vous dépenserez votre argent et ruinerez votre santé, et après que l'œuvre sera achevée, quand vous penserez recueillir quelques fruits de vos travaux pénibles, le caprice d'un chef subalterne enlèvera le peuple, réduira le pays en désert, détruira dans un seul jour vos plus belles espérances, et pour comble d'injustice, vous refusera encore la faculté de recueillir autour de vous un autre troupeau disposé à vous écouter ! Ce qui est sur le point d'avoir lieu à Béthesda, peut facilement se reproduire ailleurs. L'exemple donné par Morosi, et accepté par nous, pourrait devenir funeste à d'autres établissements.

« Réfléchissons donc, prions et agissons selon la mesure de sagesse que le chef de l'Église nous accordera dans ces circonstances difficiles. Serait-ce donc en vain que le Seigneur nous aurait préservé, durant l'année qui vient de s'écouler, de la désolation que la sagaie de nos barbares voisins a portée dans tant de stations avoisinantes, qui, aujourd'hui réduites en cendres, ont vu leurs fondateurs assassinés ou fugitifs et leurs habitants dispersés ! Serait-ce en vain que notre grand Dieu et Sauveur m'aurait moi-même ramené à la vie, après une maladie qui semblait devoir être mortelle ! Serait-ce en vain que nous aurions érigé une humble maison de prières, à la gloire du Tout-Puissant,

dans ces parages couverts des ombres de la mort? L'œuvre que le Saint-Esprit a commencée dans une trentaine d'âmes restées fidèles jusqu'à ce jour à l'appel de la grâce, se bornerait-elle à ce petit nombre d'élus et n'irait-elle pas plus loin? Ah! nous ne pouvons encore nous le persuader! les voies de l'Éternel sont souvent mystérieuses, mais toujours pleines de grâce et de vérité. Puissions-nous bientôt voir, à l'égard de *notre Béthesda*, les promesses de l'Éternel accomplies, et sa parole ne retourner à lui qu'après qu'elle y aura produit tout son effet!

« Il ne me reste plus, chers et bien-aimés frères, que le pénible devoir de vous faire part d'une nouvelle et douloureuse épreuve de famille, que le Seigneur a jugé à propos de nous envoyer ces jours derniers. Ma chère épouse, qui attendait sa délivrance pour le commencement du mois courant, vient à peine d'échapper à la violence d'une inflammation aiguë (du péritoine), occasionnée par des couches fâcheuses. Notre pauvre enfant, qui devait venir au monde pour charmer notre solitude, a dû être sacrifié par le frère Lautré aux jours de sa mère, et repose dans la tombe! Nos cœurs sont encore brisés par la douleur; toutefois nous sentons qu'il nous est bon d'être éprouvés, et que le Seigneur aime ceux qu'il frappe. Puisse cette nouvelle épreuve, venue après tant d'autres, contribuer puissamment à la sanctification de nos âmes et à l'édification du corps du Christ.

« Nous vous remercions, Messieurs et chers frères, de votre lettre du 22 juillet 1846, que nous venons de recevoir; nous nous recommandons tout de nouveau à votre bon souvenir et à vos prières, et vous prions de nous croire toujours vos tout dévoués en Jésus-Christ.

« Pour toute votre famille de Béthesda,

« Chr. Schrumpf. »

Dans une lettre subséquente, sous la date du 25 mars 1847, M. Schrumpf nous annonce, qu'une assemblée nationale tenue a Béthesda a eu pour heureux résultat de retenir le chef Morosi dans la station. Nous bénissons Dieu de cette heureuse nouvelle, que M. Schrumpf lui-même nous a transmise avec les détails suivants :

*Assemblée nationale à Béthesda. — Discours d'ouverture par M. Casalis. — Discours de Moshesh, du chef Morosi, de Tsémané, de Josué Makonyana, de M. Arbousset, de M. Schrumpf, et conclusion.*

Messieurs et très-honorés frères en notre Seigneur Jésus-Christ.

« Je m'empresse de compléter les communications que j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir en janvier dernier, sur l'état de notre Mission, en vous transmettant ici les notes que j'ai pu recueillir lors d'une assemblée nationale, que Moshesh a bien voulu tenir à ce sujet à Béthesda. Ce dernier s'était rendu chez nous accompagné des frères Casalis, Arbousset, Lautré et Dyke, de quatre de ses fils et d'une soixantaine de cavaliers. Après avoir fait appeler Morosi, de Tôlômané, il fut convenu qu'on convoquerait une assemblée populaire pour le 10 mars. Tous les Baputis devaient s'y rendre pour entendre traiter la question de la Mission établie parmi eux. Une foule immense affluait de tous côtés au jour fixé, et se réunissait en face du presbytère de Béthesda. Après qu'on eût fait silence, M. Casalis, invité par Moshesh à prendre la parole, s'exprima à peu près en ces termes: « Mes amis! C'est au nom de tous mes frères que je me lève pour vous adresser la parole. Je dois vous parler des motifs qui nous amènent aujourd'hui au milieu de vous. C'est cette maison de prière qui

nous appelle à son secours; je m'en vais vous en raconter l'histoire. Vous savez tous que les premiers instituteurs arrivèrent au milieu de vous il y a à peu près quatorze ans; ils trouvèrent votre pays dans un état d'anarchie complète, vos tribus démembrées et dispersées. L'ennemi vous menaçait au dehors et vous déchirait au dedans. L'on n'entendait plus parler que de discordes, de rapines et de carnage. La famine enlevait les populations que la guerre avait épargnées. Un frère ne se fiait plus à un autre frère; car la faim avait appris à plusieurs à se repaître de la chair de leurs semblables. C'est dans ces temps de désolation que nous arrivâmes à Makhonané. Nous y établîmes une maison de prières; nous parlâmes de paix avec vous; nous employâmes toute notre influence pour vous détourner de la guerre, qui détruit les hommes et les choses. Moshesh nous reçut chez lui comme ses enfants et nous écoutait. Depuis lors vous avez vécu dans la prospérité et dans l'abondance. A Bossiou et à Mokhonané, où nous avions fixé nos demeures, nous voyions bien du monde qui venait de toutes les parties du Lessouto visiter la capitale. Je distinguai déjà alors parmi tous ces gens un homme qui était dans une grande perplexité, c'était Morosi. Il venait de perdre tous ses troupeaux; les Matébelés les lui avaient mangés. Cet homme vint me supplier d'écrire une pétition en sa faveur au gouverneur des blancs pour qu'on lui fît restituer son bien perdu. Je m'employai pour lui de grand cœur et mes efforts ne furent pas sans succès. Morosi eut la joie de ramener du pays des blancs, sans coup férir, le bétail que le méchant Cafre lui avait enlevé. Dès-lors cet homme paraissait mettre en nous une certaine confiance; il venait de temps à autre s'asseoir parmi nos auditeurs, dans l'église de Bossiou; il prenait même quelques-uns de nos petits livres en main pour

les étudier. Mon cœur s'en réjouissait; je me disais en moi-même: « Voici un homme qui aime les instructions. » Cependant Morosi ne s'en tint pas à une simple manifestation d'un certain désir d'instruction. Il venait tantôt chez moi, tantôt chez M. Arbousset, pour nous supplier d'avoir pitié de lui et de lui procurer un missionnaire. « Les distances qui nous séparent, » disait-il alors, « sont si grandes! Comment mes enfants iront-ils « à l'école? De plus, les fermiers qui nous entourent, les « Baroas et les Matébélés nous tracassent journellement. « Si nous avions un *berger*, nous nous rassemblerions « tous autour de lui. Il nous protégerait par sa parole « contre nos adversaires, et nos forces croîtraient avec « notre sagesse! » Nous répondions toujours à ces supplications « qu'un missionnaire était une chose bien « rare; que nous ne pouvions pas en disposer à notre « gré; que cependant nous écririons à nos pères, qui « habitent au-delà de la grande mer, pour obtenir d'eux « un missionnaire pour lui et pour son peuple. » Quelques années s'écoulèrent ainsi durant lesquelles Morosi ne cessait de nous fatiquer par ses prières, que deux de ses frères, Ntabanyané et Tsegoa, et plusieurs autres, appuyaient des leurs. Nous nous disions en nous mêmes: « C'est bien; ces gens désirent réellement un berger. » Enfin voici arriver deux instituteurs; nous fûmes heureux de pouvoir disposer de l'un d'eux en faveur du fils de Mokhuané. Nous nous hatâmes d'aller auprès de lui pour lui faire part de nos intentions et pour examiner son pays. Ce fut *Litsié*, le fils ainé de Moshesh, qui, selon les ordres de son père et en son nom, nous conduisit ici, et Morosi en parut tout content. Toutefois nous ne nous établîmes pas encore dans cet endroit; nous laissâmes écouler quelques mois pour donner à Morosi le temps de réfléchir mûrement sur le parti qu'il

allait prendre; puis nous revînmes encore lui demander un champ pour son Moruti, et il nous céda même son propre jardin pour cet effet. Deux de nos frères fixèrent dès-lors leurs tentes au milieu de vous. Nous autres nous retournâmes chez nous, et, en prenant congé de Morosi, ce dernier me dit en propres termes: « Allez « en paix; saluez Moshesh de ma part; dites à mon « Seigneur que je le remercie beaucoup de ce qu'enfin « il a eu pitié de moi en me cédant généreusement l'un « de ses missionnaires. » Je vous le demande à tous, mes amis, les circonstances, qui accompagnèrent l'origine de cette mission, n'étaient-elles pas d'heureux présage? Aussi nous attendions-nous à Bossiou d'en recevoir de réjouissantes nouvelles. Mais hélas! quelle déception ne fut pas la nôtre! en recevant de la part de nos frères, de mois en mois, d'années en années, des communications empreintes de la douleur qu'ils ressentaient à voir Morosi lui-même démolir, de gaîté de cœur, cet édifice qu'ils tâchaient de construire. Cependant nous nous dîmes: « Morosi est un enfant; il croîtra en sagesse; la patience et la persévérance chrétienne triompheront de son mauvais cœur. » Hélas! cette fois encore nous nous trompâmes dans nos espérances. Bientôt nous vîmes Morosi reparaître dans la capitale; il nous parla d'un poste qu'il venait d'établir au-delà de l'Orange; il dit que c'est là qu'il avait conduit son fils. Je lui répondis de suite que l'établissement de ce poste était une mauvaise œuvre qui en engendrerait une plus mauvaise encore. « Comment! lui dis-je, après nous « avoir assez fatigués pour avoir un missionnaire qui « veuille instruire vos enfants, vous les conduisez loin « de sa maison! En outre votre enfant pourra-t-il ja- « mais demeurer seul dans ces déserts? Un jeune veau « que vous séparez de sa mère pour le conduire dans

« un autre Kraal, n'appellera-t-il pas cette mère par ses « cris? Morosi, si vous avez conduit votre fils à *Tôlô-* « *mané*, c'est que vous êtes résolu d'y aller vous établir « vous-même. » — « Non, » me dit-il, « comment pour- « rai-je jamais abandonner la maison de mon père? » J'avais néanmoins dit la vérité en ceci, et Morosi un mensonge. A peine l'enfant eut-il bâti sa hutte sur les rives inhospitalières de l'Orange qu'*Umyalouza* fit fête de ses vaches; elles partirent toutes dans un jour, les veaux seuls restèrent au Kraal. Alors le père n'a plus de repos chez lui; une première sottise l'entraîne à la seconde. « Je m'en vais émigrer aussi, dit-il, pour sauver « mon enfant qu'on a tué! » — « Mais qu'en dit votre « missionnaire? lui demande-t-on. » — « Il ne veut pas « que je m'en aille. » — « Et Moshesh? » — « Il s'y op- « pose. » — « Et vous, que ferez-vous? » — « Je partirai. » « — « Et le missionnaire vous l'abandonnez donc? » — « Non! il m'accompagnera. » — « Ah! vous plaisantez! « Ces maisons bâties en pierres avec tant de peine, « quelqu'un les mettra-t-il sur ses épaules pour leur faire « traverser l'Orange et les établir dans d'autres lieux? « Ah! Morosi, si, lors de l'arrivée des missionnaires « dans votre pays, vous étiez venu et vous aviez dit: « Ne vous fiez pas à moi; je ne resterai pas ici. » Nous « aurions dit: « Morosi, tu as bien parlé; cherchons un « autre endroit plus favorable à la fondation d'une mis- « sion et un chef mieux disposé à la recevoir. » Si, du « moins, lorsqu'on a posé la pierre angulaire de ce vaste « édifice, vous étiez venu, et vous aviez dit: « Ne vous « fiez pas à moi; je m'en vais quitter cet endroit. » Nous « aurions dit encore; c'est bien; nous réfléchirons à cette « parole. Mais vous n'avez rien dit. Vous avez demandé « un missionnaire; vous l'avez reçu chez vous; vous « l'avez laissé travailler; et, après que ses travaux sont

« terminés vous avez dit : « je pars, » et vous vous êtes « enfui. »

« Voilà donc l'histoire de Morosi. Je m'adresse maintenant à vous, Moshesh ; écoutez bien ce que j'ai à vous dire : Cette maison du *tuto*, elle est perdue ! C'est Morosi qui l'a perdue ! Qui ira la sauver de ses mains ? Vous avez vu de vos yeux l'état des choses. Vous avez assisté vous-même aux services du dernier dimanche ; vous avez pu remarquer ce qui s'y passe. Les enfants de Morosi n'y assistent pas ; ses serviteurs y sont invisibles ; le siége de leur maître vous l'avez cherché en vain. S'il est ici aujourd'hui, c'est que vous l'avez fait appeler expressément. Sa demeure, vous le savez, il l'a établie loin d'ici. Ses enfants s'en sont allés avec lui. Je le dis encore une fois, Moshesh, cette maison est abandonnée, elle est perdue, si vous ne tâchez de la conserver. Qu'en ferez-vous ? C'est là la question que nous tous nous vous adressons aujourd'hui. »

Après ce discours Moshesh se lève gravement et, appuyé sur un long bâton, il adresse aux Baputis ces paroles. « Ce blanc, que vous venez d'entendre, ne parle-t-il pas bien le Sessouto ? Il vous a bien expliqué le sujet en question ; mais peut-être ne l'avez-vous pas bien compris ; vos oreilles sont bien dures ; je m'en vais moi-même répéter ce qu'il a dit ; écoutez-moi ! Mais d'abord je vous parlerai de mariage ; les deux époux qui se marient contractent des engagements réciproques ; ils doivent être fidèles l'un et l'autre à leurs serments ; la partie qui se retire sans raison est en faute. Il y a des mariages qui se font pour cimenter l'alliance qu'ont contractée deux peuples ; ces sortes de mariages ne se font pas avec des bœufs. Le plus fort vient au secours du plus faible. Son intention doit-être d'autant plus respectée. Mais peut-être comprendrez-vous mieux si je

vous parle d'*Ntatisi* et de *Tsegoa ;* je vous ai donné *ma fille* en signe de bienveillance ; elle est devenue l'épouse de l'un d'entre vous. Morosi ne m'a pourtant rien payé pour elle. Nous n'avons mangé ensemble que *quatre bœufs* lors de la fête nuptiale. Il est vrai aussi que j'avais mangé tous vos bœufs. Quoiqu'il en soit, en cas qu'on insultât à mon enfant, et qu'on la répudiât honteusement, ne pensez-vous pas que je saurais la venger? Je viens de vous proposer une similitude. Entendez-moi bien, mes seigneurs ! Je vous ai fiancé à *une autre femme* (1). A-t-elle été honorée parmi vous? Je crains fort que je ne sois obligé de la retirer de vos mains d'une manière fâcheuse.

« Supportez que je vous rappelle ce que vous êtes, et ce que je suis. Vous vous souvenez bien encore du jour où nous vînmes, pour la première fois, vous rendre visite, dans votre retraite, à Tôlômané. Je ne portais pas alors de redingote et de pantalon comme aujourd'hui. Je vous vis au haut de vos rocs escarpés, dans une forteresse naturelle à flancs coupés perpendiculairement comme les murailles de cette maison. Vous agitâtes vos sagaies en poussant des hurlements : « Il n'y a pas de « chemin ici pour toi, fils de Mokachane! l'on ne passe « pas, » criâtes-vous. — « Si, l'on passe, » répondis-je.

« Nous précipitâmes nos pas, nous escaladâmes vos remparts, et nous vous défîmes. C'est égal, nous habitons aujourd'hui ensemble en paix ; vous êtes devenus mes enfants; je vous ai donné un beau pays ; vous vous êtes engraissés de mes provisions. Toi, Morosi, lorsque je te recueillis tu n'étais qu'un *Moroa* (2), tu avais à peine

---

(1) Il est évident que Moshesh entend par là *la Mission*.

(2) *Un Moroa* c'est un *Buschman*, et par extension de sens un homme malheureux, pauvre, dénué de tout.

une peau pour en couvrir ton corps. Aujourd'hui tu ne manques de rien. Vous tous, je vous ai sauvés maintes fois des mains de vos ennemis qui allaient vous écraser. Vous n'avez pas à vous plaindre de moi. Je vous ai nourris abondamment; j'ai voulu aussi vous donner la nourriture que tous mes enfants mangent, la nourriture du cœur: J'ai placé au milieu de vous un instituteur pour qu'il vous instruise. Pourquoi méprisez-vous donc la nourriture que je vous donne? Ne me parlez pas *des femmes;* moi aussi j'ai des femmes! Ne dites pas que *Mogalé* (1) s'oppose à l'Evangile; c'est un sot; s'il fait mal ne l'écoutez pas. Nous devons tous nous soumettre à la loi de Jésus-Christ, elle est bonne et juste! La circoncision doit finir parmi nous; la polygamie doit finir; l'ivrognerie et la superstition avec toutes les mauvaises œuvres qui en dérivent doivent être proscrites. Réfléchissez bien à ce que je dis. Mais j'ai tort de vous accuser; vous n'êtes que des enfants sans intelligence! Je dois accuser le maître qui vous gouverne; c'est lui qui est la cause de votre égarement. Morosi, pourquoi ne veux-tu pas m'écouter? Pourquoi vomis-tu la nourriture que je te donne? Toi aussi tu n'es qu'un enfant; tu t'es joué comme un enfant! Dis que tu as mal fait! Dis que tu veux revenir sur tes pas! Parle; que nous entendions des paroles raisonnables sortir de ta bouche! »

« Morosi, qui ne manque pas de talent oratoire, se dispose alors à répondre au chef. Après avoir promené un instant ses regards sur son auditoire, il commence par haranguer les individus en saluant ses chefs subalternes:

---

(1) Mogalé est le frère puîné de Moshesh; sa ville n'est qu'à une heure de Béthesda. Il était lui-même présent au *Pitso*; il est en outre connu pour être le plus fameux champion du paganisme dans le Lessouto.

« *Mokhuané*, tu es là, » dit-il, « tu as reçu les paroles du Seigneur; enfants de *Setlo*, vous avez entendu ce qui s'est dit; *Motseletselé*, tu as des oreilles, toi aussi; vous tous mes seigneurs je vous salue! Ecoutez bien ce que j'ai à vous dire: Je me suis tué moi-même! Tout ce que vous venez d'entendre n'est que trop vrai; ce ne sont pas des mensonges. Meynheer Casalis a dit la vérité; j'ai demandé un missionnaire, je l'ai reçu chez moi; mais je ne l'ai pas écouté. Moshesh a dit la vérité: Il m'a donné de la nourriture à manger et je l'ai vomie de ma bouche. J'ai agi follement, je me suis joué comme un enfant privé de sagesse! Ah! mes seigneurs! si Moshesh juge à propos de me châtier aujourd'hui, je ne pourrai pas dire qu'il me châtie sans raison; j'ai mérité la punition. Mais, ô vous, mes seigneurs! sauvez-moi! Regardez cette maison de prière; que ce soit votre maison. Conduisez-y vos enfants afin qu'ils apprennent à bien faire. Faites, dès aujourd'hui, ce que j'aurais dû faire moi-même depuis bien longtemps. Qu'on ne dise plus que nous sommes des ingrats qui méprisent les trésors qui leur ont été confiés! Sauvez-moi, mes seigneurs! je vous en supplie. »

« A l'ouïe de cette allocution de Morosi, *Tsemané*, un de ses sujets qui vient d'être condamné pour un fait de sortilége, dont on l'accuse, lui répond avec vivacité: « Tu entends, Morosi, » dit-il, « l'accusation qu'on intente contre toi; tu as percé ton propre sein; tu n'as pas voulu de cette maison de prière; tu as recherché d'autres maisons; tu as parlé de sortilége! Tes serviteurs ont entendu ta parole; ils m'ont accusé d'avoir tué mon enfant. Mon propre fils, qui a sucé tes instructions, m'a mangé. (1)

(1) Ce pauvre homme a été accusé, il y a environ dix mois, d'avoir tué sa belle-fille par le sortilége, en lui donnant une poule à manger.

Il est temps que tout le monde sache ce qui est arrivé à *Tsémané*. Mais comment viens-tu aujourd'hui nous inviter à entrer dans cette maison ? Tu n'as pas eu pitié de moi, tu m'as honni, chassé, mangé. J'ai dû aller loin d'ici chercher un refuge! »

« Ici, l'interlocuteur est interrompu par *Josué Makonyane*, de Bossiou, qui tache de ramener la discussion à l'ordre du jour.—« Je parlerai à toi, *Moshesh*, dit ce dernier, et à toi, *Mogalé*, Je n'ai rien à dire au fils de Mokhuané. Je n'ai rien à dire au fils de Mokhuané, en ce qu'il n'*est rien.* Toi, Mogalé, tu es quelque chose; tu es le serviteur du maître. Ce pays-ci, c'est ton pays; Moshesh te l'a confié; tu dois le surveiller. Cette maison de prière est ta maison. Morosi est un étranger parmi nous; il n'a pas une fontaine qu'il puisse appeler sienne; pas une pierre qu'il puisse mettre sur l'autre, et dire qu'elle est à lui. Je dis donc que c'est toi, Mogalé, à qui est toute la faute. C'est toi qui as établi Morosi, la première fois à Tolomané; c'est toi qui, après, l'as fait revenir ici; c'est toi encore, qui l'as reconduit là-bas. Réfléchis à ce que tu fais. Crains de contrevenir aux ordres de ton maître. Et pourquoi ne te verrait-on pas ici parmi les adorateurs du vrai Dieu ?»

« Moshesh reprend la parole, et dit : « Morosi! tes paroles nous couvrent de honte! Il faut que tu m'écoutes; tu dois revenir ici dans le pays que je t'ai donné. Si tu n'obéis pas à mon commandement, tu sentiras le poids de ma colère; je te ferai partir; mais partir entièrement; tu perdras ton gouvernement, et je mettrai un autre à ta place. Tu sais que j'ai déjà mangé une fois tes troupeaux;

---

Son propre fils l'a ensuite dépouillé de tout son avoir, et l'a chassé de chez lui. Il paraît que Morosi a approuvé cette conduite indigne d'un enfant envers son père.

je saurai les manger encore. Fais ce que je dis, ou je t'infligerai la punition que tu mérites. C'est ma dernière parole.»

« Frère Arbousset parle ensuite sur l'imprudence que commet Morosi, en s'obstinant à vouloir émigrer dans un pays que différents partis se disputent. Plusieurs chefs des Matébélés le réclament; les fermiers hollandais y prétendent; Morosi, en s'y établissant avec les Baputis ne fera qu'attiser le feu de la discorde. Selon toutes les probabilités, une guerre désastreuse s'en suivra, qui enveloppera dans ses malheurs, le Lessouto entier. Il insiste sur l'ingratitude dont Morosi se rend coupable, en voulant quitter un établissement fondé en sa faveur, et selon ses désirs, à grand frais de peine et d'argent, et rappelle à ce dernier le compte que Dieu lui demandera un jour de sa conduite. Il termine en disant : « Morosi, réfléchissez à ce que vous faites : vous avez voulu courrir deux lièvres; je crains fort, qu'à la fin, il ne vous arrive de n'en attraper aucun.

« Comme Moshesh m'invite à expliquer ma pensée sur ce qui s'est fait, et sur ce qui s'est dit, j'ajoute quelques paroles : « Morosi, vous avez brisé mon cœur, je dois l'avouer publiquement. J'ai pensé pouvoir vous être utile; je suis venu auprès de vous avec une grande affection, en répondant aux appels que vous aviez adressés à mes frères, pour obtenir un missionnaire. Mais depuis que je me suis établi chez vous, vous avez constamment défendu à vos gens de venir nous écouter ou de nous recevoir chez eux. Pas une de vos femmes, pas un de vos enfants, pas une âme de votre village n'est venue à l'école depuis trois longues années que je vous attendais en vain. Presque toutes les personnes qui assistent au culte divin viennent de loin, et ne comptent pas parmi les enfants de Morosi.

« Si je m'en vais évangéliser dans les environs de la station, que me dit-on? « Morosi ne veut pas que nous vous écoutions.» Si j'exhorte votre fils, que voici, à profiter des instructions, que me répond-il? « Mon père ne me permet pas d'y assister.» Si je demande à *Ramollo* : « Pourquoi persécutez-vous vos pauvres enfants qui viennent à la prière?» Que dit-il pour s'excuser: « C'est Morosi qui me l'ordonne.» C'est Morosi, et toujours Morosi qu'on m'oppose, et que je trouve, avec douleur, dans les rangs des ennemis de l'Evangile. Expliquez-vous donc enfin, je vous en prie; que signifie cette inimitié de votre part? Pourquoi donc nous avez-vous appelés ici? Qu'est-ce donc que vous pensiez faire d'un missionnaire?

« Vous avez brisé encore mon cœur par vos injustices et votre mauvais vouloir, à notre égard, dans les affaires de votre administration. Il est bon que Moshesh sache aussi ces choses. Vous êtes le chef de cette population qui nous entoure; vous avez été établi arbitre des différents qui surviennent entre les individus qui habitent cette contrée. Eh bien! quelques-uns de vos gens ont mis la main sur les propriétés de la Mission. Dernièrement, encore, on nous a volé. Je vous ai fait connaître le vol, je vous ai indiqué les coupables qui l'ont commis; j'ai pensé, qu'au moins, vous appeleriez ces derniers pour leur adresser une forte réprimande, et pour les couvrir de confusion. Que m'avez-vous répondu? « Je n'ai rien à voir dans ces affaires.» Ce fut là votre réponse. Que cette conduite est indigne, et combien elle afflige mon cœur!

« Vous avez brisé mon cœur, surtout par votre départ inconsidéré. Vous êtes parti d'ici malgré mes remontrances. Vous n'êtes pas parti seul; vos enfants s'en sont allés avec vous. Vous voulez que tout le monde vous suive,

que la Mission soit abandonnée. Vous ne songez assurément pas à ce que vous faites. Regardez nos travaux; les maisons qui ont été bâties pour vous et pour vos enfants, selon vos désirs! Ne pensez-vous pas que les dépenses, qui ont été faites pour ces objets, depassent de beaucoup le prix de ces troupeaux que vous voulez, aujourd'hui, engraisser dans la Cafrerie? Ah! certainement Morosi a agi comme un enfant, même, comme comme un méchant enfant! Il a commis une grande faute; elle mérite une réprimande sévère. Je vous remercie, Moshesh, de la résolution que vous venez de prendre. Si Morosi s'obstine à émigrer, s'il ne revient pas de son égarement, s'il continue à défendre à ses gens de venir écouter la Parole de Dieu, vous ferez bien de mettre un autre capitaine à sa place. Après Dieu, nous regardons à vous pour le salut de cette Mission. Vous avez parlé, et vos paroles respirent l'affection; mais songez que nous et nos Frères, nous vous avons témoigné notre affection par des œuvres. Que des œuvres confirment donc aussi vos paroles. C'est tout ce que j'ai à vous dire.»

«Après ces débats, Moshesh conclut cette affaire, en disant qu'on accorderait un sursis à Morosi, pour qu'il puisse réfléchir sur le parti qu'il devait prendre; que, s'il n'abandonnait pas entièrement son projet d'émigration, il lui substituerait un autre chef disposé à profiter des avantages de la Mission. Le pitso en finit là; il avait duré plus de quatre heures, et produisit un excellent effet. La vérité célébrait un nouveau triomphe sur le mensonge et la superstition; les ennemis de l'Evangile étaient confondus; les enfants de Dieu rassurés et contents. Depuis, Morosi a manifesté de bonnes dispositions; il a rassemblé ses gens pour leur annoncer qu'il rentrerait dans ses foyers, et pour les engager à aller visiter la maison de Dieu, en leur disant : que désormais il serait

inutile de vouloir s'opposer à une puissance qui a vaincu le monde. Il nous a lui-même amené un certain nombre de garçons de sa famille de douze à quinze ans, dont il voulait qu'on inscrivît les noms sur les registres de l'école. Il est résulté, en outre, de ces démarches, un accroissement considérable dans le nombre des auditeurs du dimanche. Nous avons compté les dimanches passés, plus de soixante-dix personnes au culte, tandis que nous n'y en voyions ordinairement que trente-cinq à quarante.

« Messieurs et chers frères, je me suis vu obligé de vous parler souvent, ces temps derniers, de nos épreuves; j'espère pouvoir vous raconter prochainement quelques-unes de nos joies. S'il plait à Dieu, nous recevrons, à la fête prochaine de Pâques, quelques nouveaux membres dans notre petite église de Béthesda, qui, malgré les orages dont elle s'est vu constamment menacée, a cepen-toujours continué à se fortifier et à s'accroître. Bénissons donc le Seigneur de ce qu'il fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment, et espérons que sa puissance s'accomplira entièrement dans notre faiblesse.

« Recevez, chers et bien-aimés directeurs, mes salutations affectueuses, ainsi que celles de ma chère femme et de frère Gosselin, et croyez-nous toujours vos tout dévoués en Jésus-Christ,

CH. SCHRUMPF.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

*Les évangélistes indigènes dans l'île des Pins, à Tanna, et dans la Nouvelle-Calédonie.*

Tandis que la parole de la croix remporte d'éclatantes victoires en quelques lieux, il en est d'autres où ses futurs

triomphes se préparent au milieu de souffrances inouïes, et où les fondements de l'Eglise sont baignés dans le sang des martyrs. Peu importe que ce sang soit celui de missionnaires célèbres, dont le nom est répété en Europe et en Amérique, ou que les martyrs soient tirés du rang de ces obscurs mais dévoués évangélistes que les archipels de l'Océanie fournissent en si grand nombre; leur mort est précieuse devant les yeux du Seigneur, et nous ne devons pas dédaigner d'en lire quelquefois le récit, pour nous réchauffer au feu de leur amour.

A l'extrêmité occidentale des groupes d'îles qui s'étendent des Marquises à la Nouvelle-Hollande, se trouve l'archipel dont la *Nouvelle-Calédonie* forme l'île la plus considérable, et qui se termine au midi, par la petite *île des Pins.* Dans l'une et l'autre de ces îles des évangélistes avaient été envoyés par les Eglises des îles Tonga, Samoa, etc. Leurs habitants participent de toute cette férocité de mœurs dont leurs voisins des Nouvelles-Hébrides (ou archipel du Saint-Esprit) ont donné de si tristes preuves. (1) On savait que les deux évangélistes de l'île des Pins avaient été massacrés en 1843; mais les détails de ce tragique événement n'ont été connus que plus tard, lorsque MM. Murray et Turner ont parcouru les îles de ce groupe sur le vaisseau missionnaire le *John Williams.*

La cause de ce meurtre se trouve être dans une opinion généralement répandue parmi les naturels de ces parages, et qui malheureusement n'a été que trop fondée dans bien des cas, savoir que les étrangers leur apportent de funestes maladies. « Au triste jour de leur mort, Samuela et Apela (tels étaient les noms des évangélistes) étaient allés travailler à leurs plantations, à une assez

(1) Voyez *Journal des Missions,* 1846, p. 291.

grande distance de leur demeure, avec la fille du premier, enfant de sept à huit ans. Apela revint le premier avec l'enfant; ils furent attaqués en chemin par une troupe d'hommes armés qui les tuèrent, jetèrent leurs corps dans des broussailles pour les dérober à la vue des passants, et gagnèrent aussitôt le lieu où Samuela travaillait encore. Les assassins eurent promptement mis fin à ses jours, puis ils se hâtèrent de revenir à la demeure où se trouvait un dernier membre de la famille missionnaire. La femme de Samuela était restée chez elle, sans doute pour veiller sur sa modeste propriété. Nasana, chef de la troupe, entre le premier et propose à la pauvre veuve, qui ignore l'horrible meurtre de ses trois amis, de devenir son épouse. Elle répond que la volonté de Dieu s'y oppose, puis se hâte de chercher quelque présent qui puisse apaiser cet homme violent ; mais celui-ci pousse un cri qui fait entrer ses compagnons de meurtre, et aussitôt une quatrième victime tombe sous leurs coups. Ces misérables achèvent leur œuvre en se partageaut les effets des évangélistes, en brûlant leur cabane, et en envoyant les corps dans les divers districts de l'île. Ceux de Samuela et de sa femme furent dévorés, les deux autres furent jetés dans la mer.» Ainsi périrent ces chrétiens dévoués par les mains de ceux pour qui ils avaient longtemps travaillé et prié.

Quant à l'île Tanna (Nouvelles-Hébrides), où une mission nouvelle a paru commencer sous d'heureux auspices, peu après que deux missionnaires y avaient vu leur vie en péril, nous y trouvons des évangélistes qui se mettent au premier rang des confesseurs de Jésus-Christ par une admirable persévérance pendant une longue série d'épreuves et de dangers , dignes successeurs de Celui qui disait : *Nous sommes en perplexité, mais nous ne sommes pas sans espérance.* (2 Cor. IV, v. 8.)

Ecoutons ce que l'un d'entre eux écrit à M. Murray ; il avait été le premier sauvage de l'île Tutuila (groupe des Navigateurs) qui eût donné son cœur au Sauveur, et il s'est voué à l'œuvre des missions après avoir été plusieurs années diacre de son Eglise : —

« J'ai à vous donner la nouvelle des calamités que nous avons eu à supporter dans ce pays. Une grave maladie a commencé ici au mois de mai. La femme de Petelu et ma fille en sont mortes; mais je n'ai été que légèrement atteint. Aussitôt que Vasa et sa femme furent arrivés de l'île Nina, ils tombèrent également malades, et ayant désiré d'y retourner, nous nous y rendîmes avec eux, mais ce fut pour y être tous atteints du même mal et voir mourir la femme de Vasa. En même temps, une guerre éclata dans le district où nous étions, mais on ne nous fit aucun mal. Vasa et Lefau revinrent alors avec moi à Tanna, après avoir perdu pendant la guerre tout ce qu'ils possédaient. A notre retour, nous trouvâmes Yagipo malade; il venait de perdre sa femme, et bientôt il mourut lui-même. Ainsi nous avons perdu cinq des nôtres. Lefau prit alors la place de Yagipo et se joignit à Upokumanu. Une guerre à éclaté entre le pays où ils habitent et un autre pays; on s'est battu tout autour d'eux, mais le Seigneur les a gardés et ils n'ont eu aucun mal à souffrir. — Malgré toutes nos afflictions, je remercie Dieu de ce qu'il m'a donné de voir ici beaucoup de bonnes choses. J'en indiquerai quelques - unes. Une bonne chose est que beaucoup de personnes respectent le jour du Seigneur, et qu'elles ne travaillent plus ce jour-là, et ne cuisent plus dans leurs fours. Je leur ai dit qu'elles ne devaient pas non plus se peindre le visage ce jour-là, et elles ont écouté mes avis. Il y en a un grand nombre qui se sont joints aux chré-

tiens. Un dimanche il en venait quatre, un autre fois dix, une autre fois encore cinq. Le peuple de ce pays ne se conduit point mal à notre égard. Voilà les choses dont j'ai été témoin. » — En rapportant les mêmes faits, un autre des évangélistes écrit : « L'œuvre de Dieu s'accroît beaucoup dans ce pays; le nombre de ceux qui tiennent le parti des chrétiens est très-grand. Que Dieu soit béni du secours qu'il nous accorde! La guerre et les maladies nous ont affligés. Beaucoup de personnes disaient que nous étions la cause de la mort d'un si grand nombre des habitants du pays ; mais les chefs du parti chrétien n'en sont pas moins restés attachés au *lotu* (à la prière). Dieu a été plein de miséricorde et nous a délivrés. » — Telles sont les espérances que donne une mission, dont les commencements auraient découragé des chrétiens moins remplis de l'esprit de leur maître.

Que se passait-il, pendant ce temps, dans la Nouvelle-Calédonie ? Le Seigneur y protégeait merveilleusement, de sa main invisible, ses serviteurs qui étaient tout prêts à donner leur vie pour lui. Ailleurs, il voulait la soumission des siens, ici il les excitait à la reconnaissance.

Le roi barbare de l'île des Pins, Matuku, non content d'avoir fait répandre le sang des évangélistes de sa propre île, semblait avoir juré la perte de tous ceux des îles voisines. Aussitôt après le meurtre de Samuela et d'Apela, il envoya la hache qui avait servi à l'exécution de ce crime, à Natota, chef du district de la Nouvelle-Calédonie, où demeuraient les instituteurs chrétiens, et il lui enjoignit de s'en servir pour mettre à mort tous ces hommes de Samoa et de Rarotonga. Cet ordre n'ayant pas eu de suite, Matuku envoya au même chef des messagers chargés de lui transmettre ces paroles : « Si tu ne tues pas les instituteurs étrangers, j'irai, je te tuerai et te

mangerai ! » Néanmoins le chef ne paraît pas s'être inquiété de cette menace.

La situation de ces hommes excellents n'en était pas moins périlleuse. Il serait trop long de rapporter toutes les circonstances qui les placèrent en face du danger de mort le plus imminent. On attenta jusqu'à huit fois à leur vie.

Leurs ennemis étaient un jour sur le point de tomber sur eux: « Venez, si vous le voulez et tuez nous, leur dit Tauga; vous pourrez bien réduire nos bouches au silence en nous faisant mourir, mais vous ne pourrez pas faire taire la parole de Dieu; elle vivra et croîtra, sans que vous soyez capables de l'arrêter. » Frappés de ce courage si calme et de cet empire sur soi-même en présence du danger, ils s'écrièrent : « Voyez ces hommes, ils n'ont aucune crainte; c'est parce que leur Dieu est puissant: laissons les vivre .»

« Il n'y a que peu de semaines, écrivent MM. Murray et Turner, qu'une nouvelle attaque fut dirigée contre eux, par une troupe d'hommes venus de l'île des Pins et à la tête desquels étaient plusieurs fils de Matuku. Ils s'approchent an nombre de neuf ou dix de la cabane des évangélistes. Noé était sur la porte. Il est accosté par un neveu de Matuku, dont le but paraissait être d'engager une querelle.» — «Vous dites que ces morts revivront, lui-dit-il, en montrant quelques tombeaux près de la maison; quand est-ce qu'ils revivront?» — « Il est vrai, répondit Noë, qu'ils revivront ; ce sera quand le Fils de Dieu viendra à la fin du monde; alors tous ceux qui ont vécu vivront de nouveau et seront jugés, et les justes seront éternellement dans le ciel, en présence de Dieu, mais les méchants seront jetés dans le feu éternel. » — « Cela est faux, reprit cet homme, ils ne revivront pas; leurs corps sont tombés en pourriture; comment pour-

raient-ils vivre encore? » — « Tu le verras toi-même un jour, » répondit Noë. — Tauga avait tout entendu de la maison; il en sortit et engagea cette troupe ennemie à entrer pour continuer l'entretien. En effet, il leur exposa plus au long les doctrines de la résurrection et du jugement. Après diverses contestations sur ce sujet, quatre hommes, au nombre desquels étaient trois fils de Matuku, se précipitent vers la maison, la hache à la main, et respirant la menace et le carnage. Tout se tait. L'un d'eux se jette sur Noë, un autre sur Tauga; ils les saisissent et tiennent leurs haches levées sur eux. Les deux chrétiens, remplis de l'esprit de Celui qui s'est laissé mener à la tuerie comme un agneau, et qui n'a point ouvert la bouche, courbent la tête et élèvent leur cœur au ciel, en disant : « O Dieu, si c'est ta volonté que la main des païens soit sur nous aujourd'hui, sauve nos âmes !» Ils attendent alors avec calme le coup mortel. Buma, fils de Matuku, fait un mouvement de tête par lequel il semble consulter la volonté du chef de la troupe; celui-ci répond par un signe négatif. Les bras levés se baissent; la vie des évangélistes est épargnée; ils voient la troupe s'éloigner à la hâte, et il leur semble qu'ils peuvent dire avec saint Pierre : « Je reconnais maintenant véritablement que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de tout ce que le peuple attendait. »

Voici quelques passages d'une lettre adressée à l'Eglise de Rarotonga, par Teura, troisième évangéliste établi dans la Nouvelle-Calédonie. C'est un des derniers témoignages qu'il ait donnés de son dévouement à Jésus; peu après l'avoir écrite il est entré dans son repos. — « Amis, frères et sœurs, chefs, missionnaires, et vous tous qui travaillez à l'œuvre de Jésus le Sauveur, notre roi ! Mon amour pour vous tous est grand, mon cœur en est fortement ému. Vous vivez heureux au milieu des

bénédictions que la Parole de Dieu a répandues sur notre pays. Vous écoutez avec joie la parole qui sort de la bouche de notre missionnaire. *Tenez ferme* ce que vous entendez, tenez le chacun de vous, jusqu'à la fin.... La Parole de Dieu n'avance ici que très-lentement ; on a peur d'adorer le Seigneur. Nous avons eu à supporter de grandes épreuves ; elles se sont succédées de jour en jour presque sans interruption. Mais par la grande bonté de Dieu nous avons subsisté jusqu'à ce moment. Des guerres ont éclaté, des troubles nous ont environnés ; ce pays semble surpasser tout autre en méchanceté ; mais nous avons éprouvé le grand amour de Dieu ; il ne nous a point délaissés. Nous jetons tous nos soucis dans le sein de Celui qui calme notre cœur quand l'épouvante le saisit ; il est notre Sauveur... Nous sommes en détresse pour les hommes de ce pays, qui vivent sans connaître Jésus, le Fils de Dieu. Ayez pitié de nous, qui nous trouvons dans les profondeurs de l'épreuve. Priez pour que la Parole croisse dans ce pays, et que nous soyons fortifiés jusqu'à la fin, si nous sommes appelés à souffrir encore plus longtemps pour l'amour de Christ. »

L'état des païens en général, et particulièrement celui des sauvages habitants de la Nouvelle-Calédonie a excité à une émulation de zèle missionnaire une Eglise qui n'avait pas encore de représentants parmi les ouvriers occupés dans le champ de l'évangélisation du monde. Nous voulons parler de l'Eglise presbytérienne de la Nouvelle-Ecosse (Amérique du Nord). Elle vient de faire partir des missionnaires pour la Nouvelle-Calédonie. L'appel du Comité qui les envoie se termine par ces mots : « Si vous aviez sous les yeux un vaisseau que la fureur de la tempête lançât sur les rochers de la côte, où il serait sur le point de s'abîmer, et que les cris de détresse des matelots vinssent jusqu'à vos oreilles, que

penseriez-vous de l'homme qui resterait témoin impassible de ce spectacle ? Mais écoutez! un cri se fait entendre. Il part à la fois des régions glacées du Nord, des plaines splendides de l'Inde, des déserts brûlants de l'Afrique et des îles lointaines de l'Océan. C'est le cri du naufrage de tout un monde. L'orage du courroux divin menace les générations, et elles sont près d'être englouties. Celui qui refuse de tendre une main secourable à des êtres qui pourraient être sauvés de la perdition, montre qu'il est étranger à ces doux sentiments de charité, que l'Evangile forme dans le cœur de tous ceux qui croient. N'oubliez pas que ceux qui ont le pouvoir de faire le bien, et qui s'y refusent, auront à répondre, à un degré quelconque, du sang de leurs semblables. Comment supporteront-ils le regard des païens, des mahométans et des juifs au jour du jugement, ceux qui traitent avec froideur ou mépris l'avancement de la connaissance du Rédempteur ? « Si tu manques de délivrer ceux qui sont traînés à la mort... et que tu dises : Voici, nous n'en avons rien su, Celui qui pèse les cœurs ne l'entendra-t-il point ?... Et ne rendra-t-il pas à chacun selon son œuvre ? (Prov. 24, v. 11.) »

Un journal consacré aux missions de l'Eglise de Rome, nous apprend que des prêtres de cette communion se sont établis dans la Nouvelle-Calédonie, au commencement de l'an 1844. Deux ans plus tard, d'autres prêtres papistes ayant tenté de fonder une mission dans l'archipel de Salomon, au nord de la Nouvelle-Calédonie, l'un d'eux a été tué par les naturels de l'île Isabelle. Fasse le Seigneur que le zèle missionnaire de toutes les communions ait sa source unique dans l'amour du Christ et dans la compassion pour les âmes qui se perdent loin de lui !

# VARIÉTÉS.

*Un cœur rebelle vaincu dans sa lutte contre Dieu.*

Le récit suivant a été recueilli de la bouche de M. *Leupolt*, missionnaire à Bénarès, pendant un séjour que sa santé l'avait forcé de faire en Europe, il y a deux ans.

« En 1837, un de nos aides avait fait venir auprès de lui sa femme, dans l'espérance qu'elle aurait part à la grâce qui lui avait été accordée à lui-même. Elle avait amené ses trois fils, âgés de neuf, de sept et de cinq ans, qui furent bientôt après baptisés à la demande de leur père, et reçurent les noms d'Abel, de Noë et de Moïse. Puissent-ils, disait ce pieux Indou, avoir le caractère qui distinguait ces trois hommes ! La femme commença à recevoir une instruction chrétienne. Douée de facultés peu communes, elle fit de rapides progrès; mais le silence absolu qu'elle gardait sur l'état de son cœur, ne nous permettait pas de pénétrer ce qui se passait en elle. Elle suivait avec régularité l'école et le service divin. Un jour que son mari la pressait de se décider enfin et de demander le baptême, elle répondit : « Comment se peut-il qu'un homme d'un grand jugement comme toi, puisse ajouter foi à de tels récits? Pour moi, je ne saurais croire que Jésus-Christ est Dieu, et qu'il est venu sur la terre, afin de mourir pour nous. Qu'il fût venu pour nous instruire, je le croirais peut-être; mais mourir pour nous, pécheurs que nous sommes, jamais !» Comme elle avait la bouche fermée par les raisonnements de son mari, elle lui dit un jour nettement : « Il

est inutile que tu me parles encore de ton Christ, je ne croirai jamais qu'il soit Dieu. S'il est Dieu, pourquoi s'est-il laissé crucifier? S'il est vrai qu'il a été crucifié, c'est une preuve sans réplique qu'il ne peut pas avoir été Dieu ; non, jamais je ne m'humilierai au point de croire à un Dieu crucifié et de l'adorer. »

« Son mari vint me trouver et me fit part de cette vive opposition. Je ne pus que l'exhorter à prier, en lui rappelant qu'il ne dépend pas de nous de donner un cœur nouveau et un esprit humble. Mais au bout de quelque temps, le Seigneur lui-même commença à frapper puissamment à son cœur. Son mari, homme de trente-quatre ans et florissant de santé, tomba malade, et en moins de trois semaines il s'endormit doucement au Seigneur. La veuve pleura, mais son cœur ne s'humilia point. Après un court délai de la grâce, Moïse, le cadet des enfants, fut atteint d'un mal qui en trois jours le transporta dans l'éternité. Un nouveau temps de grâce fut accordé, puis l'aîné des fils tomba malade à son tour, et peu de jours s'étaient écoulés que nous eûmes à accomplir le triste devoir de déposer ses restes en terre. Le deuil fut immense pour la pauvre veuve, mais elle ne put encore se résoudre à l'humiliation. Alors il plut au Seigneur d'étendre encore le dernier de ses fils sur un lit de souffrance; à peine eut-elle vu son cher Noë saisi à ton tour de la fièvre, qu'elle le prit dans ses bras et me l'apporta. Je me trouvais dans la salle de prière. Elle plaça l'enfant à mes pieds, et me dit avec un accent déchirant: «Ah, rendez la santé à mon fils; qu'il ne meure pas. » Je contemplai ce pauvre enfant; déjà la mort semblait empreinte sur ses traits: Je lui dis alors : « C'est au Seigneur qu'il faut t'adresser, pauvre femme! Le secours de l'homme est ici inutile; il n'y a que le médecin céleste qui puisse agir. Lorsqu'il vivait ici bas, il ressuscitait les morts; il en a

encore la puissance, peut-être aura-t-il pitié de toi et te rendra-t-il ton fils! » Elle s'éloigna sans répondre un seul mot, et laissa son fils chéri couché à mes pieds. Nous le soignâmes et nous priâmes pour lui. Mais il ne plut pas au Seigneur d'exaucer notre prière. La mère revint au bout de deux jours. L'enfant se mourait. Elle le prit dans ses bras, l'arrosa de ses larmes, l'emporta chez elle, le plaça sur son lit, puis... l'âme de l'enfant se sépara de son enveloppe mortelle! A peine la pauvre mère n'eut elle plus vu qu'un corps sans vie dans son enfant, qu'elle se jeta devant le lit, et levant les yeux au ciel, s'écria dans l'angoisse de son âme : « C'est assez, Seigneur, c'est assez! Je veux me courber, je veux m'humilier au pied de la croix ! » Elle s'humilia en effet. Bientôt après elle voulut être baptisée. Quand nous lui demandâmes quel nom elle désirait recevoir : « Appelez moi Noëmi, dit-elle, car le Seigneur m'a traitée comme a été traitée Noëmi ; j'étais arrivée comblée de biens, et maintenant que suis-je devenue? » Ce qu'elle est devenue? un humble servante du Seigneur, l'ornement de la foi qu'elle professe, un monument de la grâce, de la patience, de l'amour et de la fidélité, mais aussi de la puissance du Seigneur. »

Le missionnaire Leupolt, de retour à Benarès, écrit sous la date du 27 septembre 1845 : « Noëmi est toujours ici. Elle est maîtresse de l'école des filles, et vient chaque jour avec ses écolières passer plusieurs heures auprès de nous. Il n'y a que peu de jours que ma femme était indisposée. Noëmi lui fit visite et lui parla de son mari : « Il voulait me conduire au Seigneur, dit-elle; mais je lui résistai, je ne voulus pas croire, je refusai de m'humilier; je ne voulais point de Sauveur, insensée que j'étais! » Madame Smith nous a raconté que pendant notre absence, les amis du mari de Noëmi étaient venus d'une distance de deux cents lieues avec l'intention de l'emmener,

mais qu'elle leur avait dit : » Encore que vous vinssiez me chercher dans une voiture d'or, et que vous me fissiez habiter une maison toute d'or, je ne vous suivrais pas. »

(*Feuille de Calw.*)

---

*Les nations païennes transformées par la Bible.*

Un missionnaire américain qui a travaillé à l'œuvre de l'Evangile dans les îles Sandwich parle en ces mots des changements dont les nations païennes sont redevables à la Bible.

« Aucun peuple privé du trésor de la Parole de Dieu ne peut concevoir les biens sans nombre dont elle a été pour nous la source : nos établissements d'instruction, nos sabbats et nos sanctuaires, nos joies domestiques, la liberté et la sécurité dont nous jouissons, nos espérances éternelles, rien de ce qui a quelque valeur morale ne se trouve qu'à la suite de cette divine Révélation.

« Les heureux insulaires des Sandwich peuvent en rendre témoignage. Les habitants des îles Marquises et de tant d'autres îles du Grand-Océan, le témoignent bien tristement à leur manière, par l'état de misère où ils se trouvent encore. Faites un total des biens qu'ils possèdent, vous n'arriverez pas à l'équivalent de ce qui appartient à un seul individu dans nos contrées. Toutes leurs bibliothèques prises ensemble ne forment pas une seule page d'impression. La somme du savoir de leurs sages est dépassée par l'enfant que vous tenez dans vos bras. Dormir et nager, jouer et se tatouer, rôtir le fruit de l'arbre à pain, grimper le cocotier et prendre du poisson, tel est l'emploi de leur temps. Les femmes façonnent, à force de le frapper, un frêle tissu d'écorce ; elles jouent avec les vagues de la mer ; elles se peignent avec le suc coloré de plantes, elles mettent à mort leurs enfants et elles se pas-

sionnent des petits des animaux. Oui, j'ai vu des femmes trainer péniblement après elles dans leurs courses, de petits chiens ou de petits porcs, tandis qu'elles abandonnaient sans souci leurs propres enfants. Dans la baie de Noukou-hiwa, aux Marquises, elles arrivaient de loin à la nage et se trouvaient sur le pont de notre vaisseau sans autre vêtement qu'une ou deux feuilles d'arbre. Je ne vous affligerai pas des détails qui vous feraient connaître leur vie, et vous montreraient une dépravation immense, hardie et complète. Vous ne plongeriez qu'avec frayeur dans le fond de cet abîme de dégradation... C'est un pays d'obscurité et de mort, où la vie est stérile en bons fruits pour le présent et pour l'avenir, où les âmes immortelles vivent et meurent semblables aux bêtes qui périssent.

« La Bible est un don du Père des lumières ; je n'en veux d'autre preuve que le contraste qu'offre la famille humaine dans le pays où elle répand sa clarté, et dans ceux qui privés d'elle restent dans les ténèbres : contraste étrange, plus étrange que celui des désolations d'un hiver dans les régions boréales, et des exubérantes richessses, de la beauté, de la vie et des chants joyeux de nos mois d'été... La prospérité des peuples sous le rapport de la moralité et même du bien terrestre se montre à nous, presque partout dans une exacte proportion du dégré de lumière que Dieu fait luire sur eux par Jésus-Christ, tel qu'il nous est révélé dans les pages du Livre saint... Oui la Bible doit venir de Dieu, car elle multiplie ses fruits excellents partout où elle est reçue. Elle couvre de prospérité les lieux déserts. Elle frappe le rocher et en fait découler des torrents d'eau vive. Elle s'établit dans les solitudes, et voici, de toutes parts les fleurs et les moissons réjouissent les regards.

Cook, Vancouver et d'autres navigateurs ou spéculateurs avaient visité l'Archipel de Sandwich, mais sans y

déposer la Bible. Ils lui avaient fait don de bestiaux et de chevaux, de tabac, de rhum, de scorpions, et de maladies. Quelques étrangers établis parmi les naturels s'étaient en vain efforcé de changer leurs usages et leurs mœurs, et quarante ans s'étaient écoulés depuis la découverte de ces îles (1778 à 1820), que leurs malheureux habitants erraient encore, semblables à Israël lorsqu'il trouva à Kibroth-taava le châtiment de ses convoitises. Le commerce introduit par les nations étrangères n'avait en rien modifié leur état de péché. Les vaisseaux de guerre ne leur avaient pas appris à transformer leurs instruments de combats en hoyaux. Le tombeau du marin civilisé, mort à Hawaii n'empêchait pas les mères dénaturées de creuser à côté un tombeau pour leurs enfants vivants, de les y placer de leurs propres mains, puis de fouler de leurs pieds la terre dont elles les recouvraient. La mort des chefs avait continué d'être « l'heure et la puissance des ténèbres, » un signal de hurlements pareils à ceux de l'enfer, et de scènes abominables pareilles à celles de Sodome et de Gomorrhe; mêmes ténèbres et même cahos que par le passé.— Mais la Bible parut et la lumière commença à poindre. A peine eut-elle dit au sauvage : Va et ne pèche plus, qu'il fut transformé dans son cœur et dans sa vie. »

Un Anglais qui avait longtemps vécu parmi les chefs, et qui s'était efforcé d'être leur ami et leur conseiller, M. Young, disait quelquefois aux premiers missionnaires: « Voici trente ans que j'ai travaillé en vain à effectuer dans leurs mœurs quelques changements; mais combien peu de temps il vous a fallu, grâce à vos instructions chrétiennes!

---

### *Le Karen à son lit de mort.*

A la suite des détails que notre dernier numéro renferme sur la nation des Karen dans l'empire Birman, on lira peut-être avec un redoublement d'intérêt quelques mots consacrés à la mémoire d'un évangéliste de cette nation. Le missionnaire Vinton écrit :

« Dupo, le plus ancien, le meilleur de nos aides aux environs de Rangoun, est mort. Quoique jeune encore, tous le considéraient comme un père en Israël. Il était du nombre de ceux *qui procurent la paix.* En aplanissant les petits différents qui s'élevaient entre chrétiens, il montrait un tact qu'on trouverait difficilement même chez des personnes d'une grande expérience. Il ne m'est jamais arrivé d'entendre un Karen parler de lui autrement qu'avec une sorte de vénération. Son avis était écouté presque à l'égal d'un oracle. Sa connaissance des Ecritures était si sûre et si étendue, que les autres aides recouraient constamment à lui pour l'éclaircissement des questions les plus difficiles. Mais je l'ai admiré surtout dans sa mort. Il est tombé à son poste comme un fidèle et vaillant soldat. Le choléra, ce terrible fléau de Dieu, sévissait parmi les chrétiens. Ils se rassemblèrent, se consultèrent, et prirent la résolution d'en attendre les conséquences, en mettant leur confiance en Dieu. Ils dirent à leurs deux évangélistes, Dupo et Kyah-pah : «Si nous sommes attaqués, vous viendrez, vous dirigerez nos pensées vers le ciel, vous nous déposerez par la prière dans les bras du Sauveur, et vous nous laisserez aller en paix. » Ils poursuivaient eux-mêmes cette œuvre d'amour, allant de maison en maison, et de village en village, de nuit et de jour, fortifiant les malades et les mourants, et consolant les affligés, lorsque, au bout de deux semaines,

Dupo sentit les atteintes de la maladie. Il fit aussitôt appeler son compagnon d'œuvre, et lui dit: « Après m'être occupé à fortifier les autres, j'ai maintenant besoin de l'être à mon tour; quelles paroles de consolation m'apportez-vous? » Son ami répondit: « Nous ne sommes point à nous-mêmes; soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Quand il veut que nous le servions sur la terre, servons-le de tout notre pouvoir; quand il nous rappelle, partons joyeusement à sa voix d'appel, car il nous prendra sûrement à lui. — Oui, reprit le mourant, oui; je meurs en paix, et nous nous retrouverons au ciel. » — Son ami pria avec lui, puis, comme trois autres chrétiens avaient également besoin de son ministère de consolation dans leurs derniers moments, il le quitta dans l'espérance d'un changement favorable dans sa maladie. Mais, peu d'heures après, Dupo avait achevé sa course terrestre. »

## *Les Indiens Chactas* (Choctaws).

Des nouvelles toutes semblables à celles que nous venons de transcrire, arrivent, par le canal du dernier Rapport de la même Société, du fond des vastes solitudes de l'Amérique du Nord. *L'Esprit souffle où il veut.*

« L'année dernière, telles sont en abrégé les paroles des missionnaires, a été pour nos Chactas une époque de bénédictions spirituelles. Dieu a accompli en leur faveur ses desseins d'amour, en donnant efficace à sa parole, pour vivifier ses enfants, et attirer à lui un grand nombre d'âmes encore dans les liens du péché. Le réveil a commencé par les enfants d'une école, qui tout à coup se montrèrent animés d'un esprit de prière remarquable. Qui pourrait jamais oublier ces fêtes de Pâques, où dans

tous les villages de la tribu la foule accourait et se pressait dans la maison de Dieu, écoutait le récit de l'histoire du Calvaire, pleurait, sanglottait à l'ouïe de la parole du royaume, puis venait, l'enfant et le vieillard confondus, demander les conseils, implorer les prières des conducteurs spirituels! Quelle douceur d'entendre leurs chants mélodieux répétés par les échos des forêts, comme pour accomplir ces paroles prophétiques : *Que les champs soient dans les transports, et que tous les arbres de la forêt chantent de joie !*

Ces nouvelles seront particulièrement précieuses à ceux qui ont connu toutes les souffrances de ces pauvres Indiens, lorsqu'ils étaient obligés de fuir les lieux qu'ils avaient reçus en héritage de leurs pères, et qui n'ont cessé d'implorer pour eux en échange, l'héritage qui ne se peut corrompre ni souiller ni flétrir. Les huit Eglises que la Société a fondées dans cette tribu, ont vu leurs membres s'accroître tout à coup de deux cent dix-huit personnes. Et ce qui montre la réalité et la solidité de cette œuvre de la grâce, c'est que dès-lors on a vu, au milieu des Chactas, la tempérance faire des progrès, le vice se cacher, l'activité et l'économie devenir plus générales, les œuvres de bienfaisance se multiplier. Il est une de ces huit petites Eglises, où chaque membre vient de donner, en moyenne, un dollar pour l'œuvre des Missions, après qu'une collecte de plus de 400 dollars y avait été faite pour la construction d'un temple. »

## *Etat récent des îles Fidgi.*

Depuis le départ du vaisseau qui transporte de nouveaux missionnaires aux îles Fidgi, des nouvelles d'un grand intérêt sont arrivées de ces lieux encore si ténébreux. Les missionnaires y vivent au milieu de guerres incessantes, marquées par tout ce qu'il peut y avoir de plus révoltant dans la férocité d'un peuple cannibale; et, en même temps, des bénédictions inaccoutumées y couronnent leurs travaux. « La ville de Rewa n'existe plus, écrivent les témoins de ces scènes diverses, elle a été livrée aux flammes; son roi et plusieurs chefs ont été massacrés, une épouvantable boucherie a eu lieu; les vainqueurs se sont rassasiés à souhait des cadavres de leurs victimes. » Pendant ce temps, l'œuvre de Dieu allait croissant dans l'île de Vewa, et un réveil puissant communiquait aux membres de l'Eglise, dans les divers districts, une vie toute nouvelle. « Je suis encore tout pénétré, dit M. Jaggar, de ce dont j'ai été témoin; je n'aurais pas même pu soupçonner quelque chose de pareil. Des gens de tout âge, tant des chefs que du peuple, se sentaient le cœur brisé en présence du Seigneur, et sollicitaient à grands cris leur pardon, jusqu'à ce que l'Esprit de paix et de joie leur eût été accordé. Nuit et jour la chapelle retentissait de prières, et, chaque jour, bon nombre de pauvres pécheurs étaient amenés à jouir de la glorieuse liberté des enfants de Dieu. C'est à présent, s'écriait un des aides, que je commence à comprendre ces paroles de Joël: « Les jours viennent que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. » Ce réveil s'est également étendu à d'autres îles, particulièrement à Lakunba, à Ono, la plus éloignée de toutes. L'inimitié d'une partie des païens s'en est accrue, et les chrétiens ont été menacés d'une violente persécution de la part des chefs,

encore ivres de la sanglante victoire qu'il avaient remportée ; cependant le besoin de paix semblait peu à peu renaître dans les esprits. Sur plusieurs points de ce vaste archipel, l'Evangile acquiert de nouveaux disciples.

# NOUVELLES RÉCENTES.

*Fondation d'une nouvelle station.*

Dans une lettre écrite de Koesberg, à quelques lieues de Béthesda, le 16 avril dernier, M. Cochet nous annonce dans les termes suivants la fondation de la nouvelle station de *Hébron :*

« Le 29 mars, je me suis rendu à Koesberg, pour m'y fixer. J'ai immédiatement commencé une petite maison temporaire, qui est presque achevée. La Station portera le nom de *Hébron*, dont vous voudrez bien vous souvenir, Messieurs et chers frères, afin de demander au Seigneur de s'y dresser un sanctuaire, et d'y faire connaître le nom du Sauveur à un grand nombre d'âmes.»

Nous raconterons dans notre prochaine livraison par quelle suite de circonstances, M. Cochet, qui devait fonder une station au Nord pour les Korannas, s'est décidé à venir se fixer au Sud, près de Béthesda.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### THABA-BOSSIOU. — Lettre de la Conférence, sous la date du 15 février 1847.

*Raisons qui ont déterminé M. Cochet à renoncer à son projet d'établissement au milieu des Korannas de Mosheu, Garrit et Hoorzam, et à se fixer à Koësberg. — Etat réjouissant des stations. — Reconnaissance des missionnaires. — Nom de la nouvelle station de M. Cochet.*

Sur un Rapport de la Conférence qui se trouve sommairement analisé (25me année, p. 459), et d'après une lettre de M. Lemue, sous la date du 15 septembre 1846, et que nous avons insérée p. 125, nous avions annoncé, dans le dernier Rapport annuel (p. 43), que M. Cochet était allé fonder une station, pour les Korannas, au point de jonction du Fal et du Tikoë. La lettre suivante, que nous venons de recevoir de la Conférence, nous apprend que ce projet n'a pu recevoir son exécution, et que M. Cochet, d'après l'avis de la Conférence, s'est établi à Koësberg (1), près Béerséba, où il a jeté les premiers fondements de la station de *Hébron*.

---

(1) Voy. sur cette annexe de Béerséba, la lettre de M. Ludorf, p. 253.

Messieurs et très-honorés frères,

« Nous nous sommes réunis à Béerséba le 4 de ce mois, à la requête de M. Cochet, pour aviser au placement de ce frère qui est revenu au milieu de nous dans le courant du mois d'octobre. Il nous a fait connaître, par une circulaire, la résolution qu'il a prise de s'affilier à la mission du Calédon, et les motifs qui l'y ont déterminé. Immédiatement après les Conférences de l'année dernière, M. Cochet partit pour Motito avec M. Lemue. En passant dans le district de la rivière Fal, nos frères s'abouchèrent avec quelques chefs Koranas qui y résident, de là ils allèrent à Mamusa, et firent comprendre à Mosheu qu'ils désiraient que la mission projetée se rapprochât des fragments de la tribu des Koranas épars le long du Fal, et étendît son influence sur eux. Dans ce moment Mahura venait de quitter Taung, et s'avançait avec quelques milliers de ses sujets vers Mamusa. Il n'en était plus qu'à une très-petite distance, et à peine nos frères eurent-ils pris le chemin de Motito, que le chef des Batlapis s'établit sur l'endroit même du malheureux Mosheu, qui se vit obligé par cette invasion à chercher ailleurs des moyens d'existence. Il se transporta avec son monde à Friedau, où il a déjà fait de si grandes pertes en troupeaux, et où son séjour ne pourra être que temporaire. Pendant ce temps M. Cochet s'était mis à la recherche d'une localité propre à l'établissement d'une mission à la jonction des rivières Fal et Tikoé. Là se trouvaient les chefs Koranas, Gerrit Linx et Hoorzaam et leurs gens. Mamusa eût été à deux jours de distance, et Friedau à trois. C'est de là que notre frère s'est décidé à renoncer à la mission des Koranas, par les raisons suivantes que nous extrayons de sa circulaire, et qu'il vient de nous répéter de vive voix. 1° La population

qu'on pourrait réunir à la jonction des rivières Fal et Tikoé lui a paru trop peu considérable pour justifier l'établissement d'une mission au milieu d'elle. Il n'a compté qu'une centaine de huttes dans un giron d'environ trois lieues. Il croit que, dès le principe, M. Lemue et lui, ont été induits en erreur par les exagérations des petits chefs Koranas, qui ne mesurent pas leurs prétentions sur leur puissance. 2° L'antipathie que ces chefs ont les uns pour les autres ne permet pas à M. Cochet d'espérer qu'on parvienne à les réunir sur une station. Gerrit Linx considère Mosheu comme son ennemi. Il ne s'accorde pas mieux avec Hoorzaam son plus proche voisin. Gerrit et Hoorzaam ont eu de vifs débats en présence de notre frère, l'un et l'autre prétendant avoir un droit exclusif sur lui. 3° Il ne se trouve pas dans ce pays-là de fontaine qui puisse suffire aux besoins d'un établissement. Celle dont M. Cochet a d'abord fait choix tarit bientôt après qu'on l'eût découverte. Notre frère pense cependant que ce n'est qu'à l'aide des avantages qu'offrirait une localité fertile et bien arrosée qu'on pourrait lutter avec quelque espérance de succès contre les habitudes vagabondes des Koranas, et leur tendance à se subdiviser en fractions hostiles les unes aux autres. 4° Quant à Mamusa et à Friedau, le premier de ces endroits est indéfiniment occupé par Mahura, le second ne plaît pas aux Koranas parce que le bétail y dépérit, et, bien que Mosheu s'y soit réfugié, on sait qu'il l'a déjà abandonné une fois, ce qui fait présager qu'il n'y restera pas longtemps. D'ailleurs, les environs de Friedau n'ont aucun habitant, et M. Cochet pense qu'une mission dont l'influence ne s'étendrait pas au-delà de Mosheu et de ses gens aurait trop peu d'avenir, vu qu'elle serait restreinte à environ 300 personnes, dont 200 Koranas et 100 Béchuanas. 5° La seule alternative qui restât à notre frère

était donc de s'établir à la jonction des rivières Fal et Tikoé, et de se constituer le missionnaire de tous les Koranas de ces parages, sans avoir égard à la nature de la localité. De là, d'après le calcul de frère Lemue, on aurait pu évangéliser environ 1,000 à 1,200 Koranas. M. Cochet a pensé que ce plan est inexécutable, bien qu'il ne laisse pas de paraître séduisant de loin. Il s'est demandé quel bien il pourrait faire à des annexes que leur distance ne lui eut permis de visiter que fort rarement. Friedau eût été à trois journées de lui, Léchuai à près de deux. Il eût eu, pour visiter ces deux endroits, à traverser le Fal qui est sujet à des crues considérables. Les gens de Ngaip qui errent encore le long des bords de la Tikoé, se fussent trouvés tantôt à deux, tantôt à quatre journées de marche. — Avant de revenir dans le pays des Bassoutos, M. Cochet à écrit à M. Lemue pour l'instruire de son intention et lui en exposer les motifs. Dans sa réponse notre frère de Motito n'a pas dissimulé la peine que ce changement lui cause. Il craint que la retraite de frère Cochet ne décourage tellement les ouvriers de la Société que désormais aucun ne se sentira porté à reprendre la mission abandonnée. Il lui semble que l'essai fait par son collaborateur a été beaucoup trop court. Le temps eût pu amener quelque changement favorable. Presque toutes nos stations ont eu de petits commencements. Avant tout il eût fallu penser à l'urgence des besoins. Comme cela a été observé déjà, frère Lemue croit que M. Cochet, en se plaçant à la jonction, se fût trouvé au centre de 1,000 à 1,200 individus, sur le tiers desquels il eut exercé une influence directe. Cette population lui paraît renfermer un nombre considérable de personnes bien disposées, considération importante, vu qu'il n'est pas rare d'être dans une grande ville sans avoir un auditoire nombreux. Cette population

comprend d'ailleurs la petite Eglise de Friedau qui n'a pas moins de 60 et quelques adultes baptisés, et une école de 70 à 90 enfants. La résolution passée dans les dernières Conférences au sujet de l'école normale, et le départ de M. Lauga en conséquence de cette résolution, mettent nos frères de Motito dans l'impossibilité de porter secours à cette annexe. Enfin M. Lemue se demande si l'état de dégradation dans lequel sont les Koranas, et les divisions intestines qui les travaillent, ne sont pas des motifs propres à exciter le zèle d'un missionnaire plutôt qu'à le refroidir. — De notre côté, avant de nous rassembler, nous avons invité frère Lemue à nous écrire. Il l'a fait, et son opinion sur la question générale vient d'être analysée. Pour ce qui tient à la retraite de frère Cochet, notre ami la regarde comme un fait accompli. Il respecte les principes conscencieux d'après lesquels son collègue a agi. Il termine sa lettre en demandant que nous fassions un nouvel appel au Comité en faveur des Koranas, ou que nous les recommandions aux missionnaires de la Société de Berlin qui s'occupent tout spécialement de cette tribu. — La Conférence a été unanime à regretter que le but pour lequel frère Cochet avait été affilié à la Mission du Nord ait été manqué. Ce but avait été clairement exprimé. Il s'agissait de donner un pasteur à l'Eglise de Mamusa. Des circonstances impérieuses ont entièrement changé la question, et l'ont placée sur un terrain trop nouveau et trop inconnu à la majorité des membres de la Conférence pour qu'ils puissent avoir une opinion indépendante. Nous sympathisons vivement aux épreuves des frères Lemue et Cochet, comprenant tout ce qu'ils ont dû souffrir, l'un en voyant abandonnés ces Koranas auxquels il a voué un intérêt si profond, et l'autre en se trouvant placé dans des circonstances qui ne lui permettaient pas

de mettre la main à l'œuvre avec l'approbation de sa conscience, et le sentiment qu'il se trouvait là où les intérêts généraux de l'œuvre demandaient sa présence. — Le fait que les missionnaires de la Société de Berlin s'occupent depuis un an à fonder des stations le long du Fal, et qu'ils viennent d'en établir une à deux journées du point que MM. Lemue et Cochet avaient d'abord choisi, porte la Conférence à penser qu'il peut entrer dans les vues du Seigneur de confier l'éducation religieuse de tous les Koranas aux frères prussiens. Ils n'ont pas d'autre champ de travail de ce côté de l'Orange, et par suite des malheurs qu'ils ont essuyés en Cafrerie, plusieurs d'entre eux ne savent présentement vers quel point se diriger. Les principaux d'entre eux ont déjà étudié la langue et les mœurs des Koranas dans leur station de Béthanie. L'unité de plans et d'enseignement si essentielle pour contrebalancer et détruire la tendance des Koranas à se subdiviser, ne pourra guère s'obtenir qu'autant qu'ils seront tous placés sous les soins d'une seule Société. Enfin, des missionnaires, qui se chargeraient de la peuplade entière, trouveraient, dans l'étendue et l'importance de leur œuvre, des encouragements à supporter avec patience les difficultés spéciales qu'offre cette mission. La Conférence a donc été unanime à reconnaître la nécessité de recommander les Koranas à la bienveillance des agents de la Société de Berlin. Une lettre va être écrite à ces frères pour les inviter à s'entendre à ce sujet avec M. Lemue. La chose est d'autant plus facile à entamer que M. Wouras, ayant appris que frère Cochet avait quitté la jonction, s'est empressé d'écrire pour demander si ce changement était définitif. — Lorsque nous en sommes venus à choisir un poste pour frère Cochet, notre attention s'est portée sur Koesberg et Bâle. Le premier de ces endroits est vis-à-vis Béerséba, entre le Ca-

lédon et l'Orange, sur la route de Béthesda; le second, à moitié chemin de Béerséba à Mékuatling. Au premier résident les représentants d'une branche importante de la famille qui règne sur les Bassoutos. Depuis sept à huit ans on y demande un missionnaire. Bâle vient d'être abandonné par M. Schreiner qui s'y était placé sous nos auspices. Cet ouvrier de la Société des Missions de Londres nous avait été recommandé par le docteur Philip; mais ses vues s'étant dernièrement tournées vers le méthodisme, il a quitté son poste pour occuper une station qui lui a été offerte par les Wesleyens. A son départ il nous a recommandé la population dont il se séparait, et au milieu de laquelle il n'avait encore pu faire que fort peu de chose, par suite de l'irrésolution dans laquelle il s'était trouvé. De son côté M. le Dr Philip a manifesté le désir que nous nous chargeassions de l'œuvre entreprise par M. Schreiner. Le chef de ce district, appelé Letanta, s'est aussi adressé plusieurs fois à nous. Les habitants des deux endroits en question manifestent le dessein d'avoir recours à d'autres Sociétés, dans le cas où nous ne pourrions pas nous charger d'eux. Ce double appel nous étant fait en même temps, nous nous fussions trouvés dans un extrême embarras si, par une direction providentielle, M. Dyke ne nous eût écrit qu'il se propose d'aller immédiatement à la ville du Cap pour se faire consacrer par les pasteurs de l'Eglise réformée. L'exécution de ce projet allant mettre un nouvel ouvrier à notre disposition, nous avons cru devoir répondre favorablement aux demandes qui nous étaient faites, et décider que M. Cochet s'établira à Koesberg, et que M. Dyke, dès qu'il sera de retour, fondera une station chez Letanta. Il faudra changer l'emplacement de la station qui a été mal choisi. Du reste on n'y perdra rien, vu que M. Schreiner n'a rien bâti de durable. Nous espérons

chers Directeurs, que vous approuverez ces plans, et que le Seigneur, sans le secours duquel nous ne pouvons rien faire, daignera en bénir l'exécution. — Pendant que nous étions réunis à Béerséba, frère Ludorf nous a adressé une lettre pour se plaindre du local qu'il occupe, et nous informer qu'il vous a écrit à ce sujet, et vous a demandé de l'autoriser à se bâtir une maison de dimensions assez vastes. Il se trouve, en effet, que notre ami est présentement assez mal logé.

« Considérant donc qu'il est urgent de faire justice aux réclamations de frère Ludorf, nous avons conseillé l'érection immédiate d'une petite maison en briques crues, et dont les dimensions seront de 35 p. sur 16. Ce bâtiment pourra servir plus tard de lieu de dépôt pour le papier et tous les objets appartenant à la presse.

« Tous les frères étant présents à cette Conférence extraordinaire, il nous a paru qu'il n'y avait pas lieu à nous réunir en avril, époque de nos Conférences annuelles. Grâce à Dieu, notre œuvre continue à être bénie. Chacun de nous vous enverra directement un rapport détaillé sur l'état de sa station. — Une lettre de recommandation adressée aux pasteurs de l'église réformée de la ville du Cap va être remise à M. Dyke. Ce frère s'est acquis notre estime et notre amour par une coopération active et désintéressée. Il nous tarde de le voir revenir auprès de nous revêtu de la charge à laquelle il s'est préparé pendant plusieurs années.

« Nous vous remercions sincèrement, Messieurs et chers frères, des sacrifices que vous vous êtes imposés pour nous mettre à même de donner quelque éducation à nos enfants. Nous acceptons avec reconnaissance ce nouveau témoignage de sympathie.

« Nous terminons, Messieurs et chers frères, en nous recommandant à vos prières, et en vous assurant de notre respect et de notre amour en Jésus-Christ.

« *Pour la Conférence :*

« S. Rolland, président.
« E. Casalis, secrétaire. »

En même temps que la lettre ci-dessus, nous en avons reçu une de M. Cochet, lui-même (16 avril 1847), où ce missionnaire entre dans de grands détails sur son voyage dans le nord du pays, et sur les motifs qui l'ont ramené vers le Calédon. Comme ce rapport, par son contenu, rentre dans celui de la Conférence, nous ne l'insèrerons pas ici.

## STATION DE BÉTHESDA. — Extraits d'une lettre de M. Gosselin, aide-missionnaire, en date du 17 février 1847.

Il y a longtemps que nous n'avons rien publié de notre correspondance avec M. Gosselin. Ce n'est pas que ses lettres nous aient manqué, ou qu'elles aient été sans intérêt, mais c'est que les dernières, exclusivement consacrées à des détails sur des travaux matériels que dirige ce cher frère, ne pouvaient guère se donner par fragments, et que l'abondance des matières nous a forcé, à insérer de préférence les nouvelles relatives aux progrès spirituels de la mission.

Dans la lettre que le Comité vient de recevoir, M. Gosselin parle d'une visite qu'au mois de juillet dernier il a faite à M. Arbousset et à la station de Morija. « J'ai été reçu, dit-il, avec joie par tous les habitants de

la station. Chacun a voulu me parler en particulier des peines et des joies qu'il avait éprouvées. Le dimanche, 26, je leur ai annoncé l'Evangile, et, les jours suivants, je me suis entretenu avec frère Arbousset sur son voyage (au Cap), sa santé, et les progrès de l'Evangile. Nous nous sommes racontés réciproquement nos peines et nos joies, et, pour notre encouragement, nous nous sommes rappelé la gloire qui attend les enfants de Dieu dans les cieux. Nous avons aussi causé sur les moyens de répandre l'Evangile dans le monde et autour de nous. Comme des marchands aiment à parler de leurs marchandises, et les négociants de leur négoce, de même les chrétiens, et particulièrement les employés du Seigneur, aiment à parler de l'œuvre de leur maître, et à s'encourager mutuellement. »

Rappelé subitement à Béthesda par cette violente maladie de M. Schrumpf, dont une lettre de Mme Schrumpf nous a donné le touchant récit, M. Gosselin parle de ses impressions durant le cours de cette émouvante épreuve, comme durant la maladie (les couches) de Mme Schrumpf, qui a suivi de près celle de son mari. « Cependant, dit-il, Dieu a encore eu pitié de nous. Nous pourrions dire avec le prophète: toutes tes vagues et tes flots ont passé sur nous ; mais aujourd'hui nous sommes de nouveau tous bien portants, et nous pouvons rendre grâce à Dieu de ce qu'il ne nous a pas fait selon nos péchés, et ne nous a pas rendu selon nos iniquités. S'il nous châtie, c'est dans son amour, et ce qu'il fait est toujours pour le bien, de sorte que nous pouvons encore dire que tous ses bienfaits sont sur nous. »

Il annonce ensuite que la nouvelle maison qui vient d'être bâtie à Béthesda étant terminée, le famille missionnaire en a pris possession le 1er février. L'ancienne maison a pu, au moyen d'un mur de séparation abattu,

être transformée en chapelle. Ainsi l'œuvre matérielle de la station avance, et ce qui reste à faire, s'achèvera, dit M. Gosselin, avec la grâce de Dieu, le temps et la persévérance.

« Quant à l'œuvre spirituelle, ajoute-t-il, elle a fait aussi ses petits progrès en ceux qui viennent nous écouter. Malheureusement le nombre n'en est pas grand; quelques personnes seulement ont grossi notre petite congrégation, le reste est encore endormi dans le péché. Mais, maintenant que nous voilà débarrassés de nos grands travaux (la construction de la maison), nous nous proposons d'aller, si Dieu nous en fait la grâce, évangéliser dans les villages. Notre frère Schrumpf a commencé, et a déjà pu, dans six d'entre eux, annoncer l'Evangile à beaucoup d'âmes. Que le Seigneur veuille nous faire avoir accès auprès des gens, et ouvrir leurs cœurs à sa parole, et puissions nous bientôt voir le voile qui les couvre encore tomber par la seule puissance de l'Evangile, à la gloire de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ! »

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## INDES ORIENTALES.

(1er article.)

*Grande activité missionnaire. — Pourquoi l'Inde a-t-elle été donnée à l'Angleterre? — Appels pressants. — Missions romaines. — Coup-d'œil sur l'ensemble des missions de l'Inde.*

Un champ de missions d'une prodigieuse étendue s'ouvre devant nos pas, lorsque, traversant depuis l'Indo-Chine le golfe du Bengale, nous rencontrons les rives de l'Indostan. Toute la presqu'île, dont le contour commence aux bouches du Gange pour se terminer à celles de l'Indus, et toutes les contrées qui, plus au Nord, vont s'élargissant toujours jusqu'à ce qu'enfin elles s'arrêtent à la formidable chaîne des monts Himalaya, tels sont les lieux que nous aurons à parcourir pour voir ce qu'opère la grâce de Dieu en faveur de cent-vingt ou cent-trente millions de nos semblables. L'imagination des peuples anciens en avait fait le pays des merveilles, de la richesse et de la sagesse; nous y verrons ce beau rêve commençant à se réaliser sous l'influence de l'Évangile. — Nous n'avons pas ici devant nous, comme en Chine, un empire dont les envoyés du Seigneur n'ont encore pu toucher que les bords. Presque sur tous les points, au contraire, une lutte ardente y est engagée entre la vérité et l'erreur. Nous y trouverons le missionnaire évangélique travaillant à son œuvre aussi bien dans les états demeurés indépendants que dans ceux où l'Angleterre a établi son pouvoir. C'est une portion du globe qui a paru aux chrétiens du monde

entier digne d'un si grand intérêt, qu'une foule de Sociétés y ont envoyé, comme à l'envi, leurs représentants. L'activité privée s'y est jointe à l'activité collective; le zèle du magistrat, celui du militaire y est devenu l'émule du zèle du pasteur; les Sociétés d'éducation et les Sociétés bibliques y donnent la main à celles qui font prêcher l'Évangile. L'immensité de ces travaux, la diversité des lieux qui en sont le théâtre, leurs résultats, chaque année plus nombreux, tout concourt à réjouir l'ami des missions. Appelé à en présenter un tableau qui soit à la fois concis, fidèle, édifiant, nous devons nous consoler si, à force de richesse dans les matériaux étalés devant nous, notre tâche est devenue de plus en plus difficile. Les chers frères qui voudront nous suivre ont un sûr moyen de trouver de l'intérêt à nos récits: c'est de n'oublier jamais de quel prix est devant Dieu chaque âme que sa Parole a éclairée et sauvée.

Nous ne reviendrons pas sur ce qui, déjà si souvent, a été dit de l'état religieux et social des peuples de l'Inde, quoique la connaissance en soit presque indispensable pour comprendre les difficultés contre lesquelles l'Évangile doit lutter. Peuple mou et sensuel, l'Indou se laisse retenir volontiers dans les liens d'une idolâtrie qui ne s'adresse que faiblement à sa conscience; cette conscience, endormie par des pratiques tantôt minutieuses et ridicules, tantôt cruelles, est peu touchée des appels pressants de la religion du Sauveur. Le lien des castes vient encore resserrer puissamment celui de la superstition. Quitter sa caste pour confesser le Dieu vivant et vrai, c'est quitter son père et sa mère, c'est abandonner ses biens, c'est se résoudre à être la balayure du monde. La religion de l'Indou se lie d'ailleurs intimement à tous les phénomènes d'une nature riche et imposante, qui parle vivement à une imagination facile à exalter. L'Himalaya, avec ses

cîmes resplendissantes, n'est-il pas le trône de la divinité? Le Gange majestueux, qui s'échappe du sein de ces monts, ne sort-il pas des pieds de Vishnou avec le pouvoir de purifier de tous les péchés? Les bramines ne sont-ils pas issus de la bouche même du dieu Brama? Ne puisent-ils pas leur sagesse dans des livres également merveilleux par leur antiquité et par leur contenu? Puis, qui sont-ils pour les peuples de l'Inde ces chrétiens qui leurs prêchent leurs doctrines? Ne sont-ils pas d'avides conquérants venus pour s'enrichir des dépouilles de leurs souverains? — Le mahométisme, à son tour, puissant dans une partie de l'Inde, depuis les temps où y florissait l'empire du Grand-Mogol, oppose à l'Évangile l'intolérant orgueil de ses sectateurs. Ces diverses causes servent peut-être à expliquer comment il se fait que, eu égard aux moyens employés, l'Inde prise dans son ensemble, offre des résultats inférieurs à ceux de la plupart des autres champs de missions.

Et pourtant ces résultats sont bien dignes de nos actions de grâces. Ils montrent que le Seigneur est puissant pour surmonter des obstacles que la sagesse humaine croirait aisément invincibles; ils doivent convaincre qu'il y a, dans cette portion de l'Orient, un peuple de Dieu, que la prédication de l'Évangile y manifestera de nos jours. Les chiffres font sans doute apprécier bien imparfaitement les bénédictions d'une telle œuvre; cependant, qui n'en comprendrait l'étendue, en apprenant que c'est au nombre de *cent mille* qn'il faut compter les Indous qui ont rejeté superstitions et castes, et qui font profession de reconnaître dans l'Évangile la vérité divine et salutaire? Sur ce nombre, il en est environ *quatorze mille* qui participent au repas du Seigneur; bien faible troupeau, et comme noyé au milieu de cent millions d'âmes, dira-t-on, résultat magnifique en lui-même, di-

rons-nous, et que les dernières années ont vu s'accroître dans une progression de plus en plus rapide. Oui, nous nous sentons autorisés à voir dans un avenir peu éloigné l'Inde se couvrant de la connaissance de l'Éternel. Parmi les signes favorables qui nous l'annoncent, aucun ne nous frappe autant que la conviction devenue toujours plus générale parmi les hommes pieux en Angleterre, qu'ils ont reçu de Dieu une mission toute spéciale à l'égard des Indes orientales, depuis le jour où il a permis qu'elles fussent soumises au sceptre britannique.

Pourquoi l'Inde a-t-elle été donnée à l'Angleterre ? Telle est la question qui ne cesse de se répéter au milieu des Sociétés de missions, et qui chaque fois y réveille avec puissance dans des milliers de cœurs le sentiment d'une responsabilité redoutable. Cette responsabilité s'accroît de tout ce que Dieu a daigné faire pour aplanir les difficultés qui longtemps ont entravé cette œuvre (1). Elle s'accroît encore au souvenir angoissant de l'état moral de certaines villes de l'Inde, surtout de la populeuse Calcutta, où l'on voit une notable portion des habitants rejeter l'idolâtrie, mais pour demeurer sans culte quelconque, et devenir la triste proie de l'incrédulité dont ils dévorent avidement les écrits. Que de cœurs saignent à cette pensée ! « *La jeune Inde* (car cette dénomination significative a passé jusqu'en Orient), la jeune Inde n'aura-t-elle brisé les langes de la superstition que pour tomber dans les filets de l'incrédulité ? » Ce cri que fait en-

(1) Nos lecteurs savent qu'il fut une époque ou la *Compagnie des Indes Orientales*, guidée par les principes d'une politique toute humaine, était hostile à l'œuvre des Missions, et favorisait les pratiques idolâtres. Elle a laissé subsister jusqu'à ces derniers temps l'usage qui privait les Indous et les Mahométans convertis de toutes leurs propriétés et de leurs droits civils.

tendre maint orateur au milieu des réunions de chrétiens, ne laissera ralentir ni leurs prières ni leurs efforts.

Une autre circonstance d'un grand intérêt vient fortifier notre espoir. C'est que ce même zèle évangélique se communique aux Anglais qui sont établis dans l'Inde. Ce n'est plus le temps où il était d'usage de dire, avec non moins de vérité que d'ironie, que les Anglais qui allaient habiter l'Inde, laissaient leur religion en passant au Cap-de-Bonne-Espérance, et oubliaient de l'y reprendre à leur retour. Plusieurs sont devenus de fervents promoteurs du règne de Dieu, fondent des stations missionnaires, les entretiennent avec une noble libéralité. Qu'on nous permette d'en citer un exemple récent. Une Mission nouvelle vient d'être établie à Dacca et dans la province de Tippera, à la frontière orientale du Bengale. Trois élèves de l'institut de Bâle y ont été envoyés. Cette œuvre, qui aurait dépassé les ressources de nos frères de la Suisse, sera soutenue essentiellement par des chrétiens anglais, aux pressantes sollicitations de qui elle est due. Les uns fournissent gratuitement une étendue de terrain considérable, d'autres des sommes d'argent non moins importantes. Leurs vœux appellent un nombre de missionnaires encore beaucoup plus grand, et leur générosité s'étendrait dans la mesure des besoins de l'œuvre. « Le major W., écrit M. Hœberlin, chargé de plaider leur cause en Europe, est un de nos amis les plus chauds. Sur les 700 roupies qui forment son revenu mensuel, il trouve le moyen d'en prélever 600 pour des œuvres chrétiennes. Il m'a déjà remis 6,200 roupies en faveur de la Mission projetée, et il élèvera cette somme à 10,000 aussitôt que cela sera nécessaire. Mais c'est peu pour lui de consacrer à l'œuvre du Seigneur la majeure partie de ses biens temporels; il s'y dévoue lui-même comme le plus zélé missionnaire, passant des heures entières de chaque journée à parcourir les

rues pour annoncer le Sauveur aux païens, les inviter à entrer dans le règne de Dieu, et répandre sa sainte Parole. Je ne peux vous rendre l'impression que produisent sur nous la foi, la charité, le dévouement de cet homme, sa simplicité d'enfant, son cœur qui voudrait embrasser le monde entier. Quel précieux ami pour votre mission. » Or, de tels amis deviennent, par la bonté de Dieu, toujours plus nombreux dans toutes les parties de l'Inde.

Une autre voix vénérée et chaque jour plus pressante plaide sans se lasser en faveur de cette contrée. C'est celle de l'évêque de Calcutta. On ne saurait dire tout ce qu'on a entendu d'appels touchants pendant le séjour que ce digne serviteur de Dieu, lui-même missionnaire si dévoué, a fait récemment en Angleterre. La cause des Missions de l'Inde lui sera à jamais redevable, non-seulement par le temps, l'argent, les efforts personnels qu'il lui a consacrés, mais encore par le soin qu'il a mis à diriger les missionnaires, à les animer du véritable esprit de l'Évangile, à prévenir les rivalités d'opinions et d'Églises, à subordonner tout, dans cette œuvre excellente, à l'amour du Seigneur et à l'amour des âmes. « Si jamais il y eût des *campagnes blanches et prêtes à être moissonnées*, s'écriait-il devant une nombreuse assemblée, ce sont celles de l'Inde anglaise, et si jamais il y eût un moment, un moment critique, qui appelât à des efforts redoublés, extraordinaires, pour serrer ces fruits précieux, c'est celui où nous sommes. Tout ce que les Sociétés de missions, tout ce que les excellents serviteurs de Dieu, qui ont commencé cette œuvre, — les Schwartz, Gericke, Brown, Martyn, Thomason, — ont pu désirer pour voir s'aplanir la route devant eux, nous l'avons maintenant. Voyez quelle étendue de pays placée sous notre sceptre : 2,000 milles, de Singapore aux monts Himalaya, presque autant du Bourampouter à l'Indus ! Et quelle

population! elle est au moins quarante fois plus nombreuse que celle de tous vos autres champs de missions réunis (1). Puis, cette population n'est presque nulle part à craindre du missionnaire par un caractère de sauvage rudesse; bien au contraire, douce, intelligente, accessible, en partie civilisée, et peu attachée aux doctrines de sa propre religion, elle se montre moins hostile que passive aux instructions qu'elle reçoit de la nôtre. — Partout le paisible missionnaire peut vaquer à ses saints travaux avec sécurité, sous l'égide de nos lois. Partout les rapides progrès de l'instruction minent les vieux fondements de l'Indouisme. Partout l'esprit des natifs se réveille à de nouveaux besoins. L'Inde passe d'un état d'apathie timide, humble et servile, à la réflexion, à l'activité, à l'esprit d'entreprise. Depuis que l'Indou, instruit et moral dans sa conduite, est comme sûr de parvenir à quelque emploi public, depuis que la profession du christianisme ne l'expose plus à la perte de ses droits civils et de ses biens, l'Évangile se trouve entouré de moins d'obstacles. — Considérez aussi combien l'Inde s'est rapprochée de l'Angleterre par un mode de navigation dont les conséquences ne le cèderont guère à celles de l'imprimerie; considérez encore que, semblable à la Palestine au temps du berceau de l'Église, et à Rome à l'époque de la chute de l'empire d'Occident, l'Inde est appelée à devenir le centre des Missions de l'Orient. La Chine d'un côté, Caboul, la Perse, l'Arabie de l'autre, ont les yeux sur elle, et admirent déjà sa gloire militaire et l'étendue de son commerce. Ne dirons-nous pas enfin qu'une époque de paix durable semble avoir commencé, et promet au serviteur de Dieu le calme nécessaire à son œuvre? L'An-

(1) Ces paroles s'adressaient à des amis de la *Société anglicane des Missions*.

gleterre doit à la fois au Dieu des miséricordes un sacrifice d'actions de grâces pour les témoignages de sa faveur, et un sacrifice d'expiation pour le temps déjà trop long où elle est restée dans la torpeur et la négligence. Le monde civilisé qui la contemple semble lui demander si elle saura reconnaître les devoirs que lui impose la possession d'un si immense empire. Et nous, chrétiens, qui connaissons l'inexprimable amour de notre Père céleste et le prix du sang de l'Agneau répandu pour les hommes, nous resterions dans l'inertie! et, tandis que la carrière des emplois civils et militaires y attire une foule empressée, nous ne montrerions qu'indifférence et dureté de cœur aussitôt qu'il s'agit de la Parole du témoignage et du salut de l'Indou! »

Tous ces appels que l'Inde adresse à l'Église évangélique par la voix de ses missionnaires, par celle de ses convertis, par celle de tant de millions d'âmes sans Dieu et sans espérance au monde, tous ces appels (nous le disons avec douleur) acquièrent une force redoublée par le zèle que l'Église de Rome déploie sur cet ancien théâtre de ses succès, et par la nature des moyens qu'elle se permet. Les paroles suivantes d'une bramine *païen* sont pleines de vérité; mais on se tromperait si on voulait en conclure que le catholicisme n'a rien à espérer dans l'Inde. « Le prêtre romain, disait-il, offre le pardon à bon marché; nous aussi. Il assure que la messe peut retirer du purgatoire les âmes de ses ancêtres; nous attribuons le même pouvoir à nos cérémonies en l'honneur de Gaja. S'il est vrai que le prêtre est capable de changer du pain et du vin en chair et en sang, il ne l'est pas moins que nos Mantras communiquent un pouvoir divin à des images. Que sont les moines catholiques? une imitation de nos Sanjasis. Ils ont leurs rosaires, nous avons nos Malas. Ils invoquent Marie, et nous Ganga-Mai. Leurs

prêtres restent célibataires, nos gosaïs également. A leurs nonnes nous pouvons opposer les jeunes filles consacrées à nos temples. Ils croient pouvoir se vanter de leur ancienneté; mais que sont leurs 1800 ans auprès des quatre Jugs de l'Indouisme? » Ce triste parallèle ne conduit-il pas naturellement à la pensée que le christianisme corrompu de Rome a des chances particulières de réussite dans l'Inde? Quoi qu'il en soit, il nous paraît utile d'insérer quelques détails récents sur la position que le catholicisme s'efforce d'y prendre.

« Plus d'une fois, écrit de Calcutta M. Duff, à la date du 7 octobre 1846, j'ai eu à signaler les démarches insidieuses et les progrès du papisme dans ce champ du travail évangélique. Il y a seize ans qu'en arrivant ici, j'aurais pu le croire près de s'éteindre. Les prêtres, ignorants et bornés à l'excès, appartenaient tous à la race abatardie des natifs portugais; leurs ouailles étaient tout apathie, ignorance, superstition formaliste. Aucun moyen d'instruction pour leurs enfants, qui fréquentaient en partie les écoles protestantes, sans qu'on s'inquiétât pour eux des effets du prosélytisme. Tout est changé maintenant. L'arrivée d'un vicaire apostolique, duement accompagné, et sorti du collége de Maynooth avec toute la ferveur d'un missionnaire et l'énergie d'un Irlandais, a promptement ravivé une religion qui déjà semblait se mourir. Des écoles et de nouvelles églises n'ont pas tardé à être construites. Bientôt suivit le collége de St-Xavier, avec ses professenrs jésuites envoyés de Rome, puis le couvent de Lorette qui se peupla de religieuses arrivées d'Irlande, puis encore d'autres institutions romaines. Un évêque et enfin un archevêque vinrent couronner l'édifice hiérarchique. — Les catholiques n'ont pas limité leurs travaux à Calcutta, ou aux autres grandes villes de l'Inde qui renfermaient déjà des adhérents de leur culte; ils ont de plus suivi d'un

œil vigilant les progrès de toutes nos missions protestantes ; et, partout où nos missionnaires avaient réussi à défricher quelque portion des épaisses broussailles du paganisme, et à cultiver, moyennant la bénédiction de Dieu, quelques tendres plantes à sa gloire, là aussi les émissaires de Rome sont arrivés à la hâte pour arracher et détruire ou pour accaparer. En divers lieux, ils ont déjà triomphé, en ravageant, comme « le sanglier de la forêt, » ce qui promettait de devenir une vigne fertile... Encouragés par quelques succès récents, ils ont constitué, il y a un mois, une Association des natifs convertis au catholicisme, laquelle s'est placée sous le patronage de « sa grâce, le très-révérend archevêque d'Édesse, vicaire apostolique du Bengale, » et de saint François Xavier, apôtre de l'Inde. » Le grand but qu'elle se propose est « de travailler par tout moyen légal, à la conversion de ceux qui sont hors du giron de l'Église catholique, de leur procurer des instructions et des secours propres à les fortifier dans la foi, de les soulager dans leurs besoins temporels et de leur fournir les moyens de pourvoir à leur propre subsistance. » Indulgence plénière est promise à ceux de ses membres qui s'acquitteront de certaines dévotions. Ainsi, en dépit de tous les efforts destinés à répandre la pure lumière de l'Évangile, les ombres de la nuit, pourrait-on croire, vont s'étendre et s'épaissir sur les nations. Mais, ne désespérons point... Prions, pour que chacun de nous reçoive l'inestimable privilége de faire briller son petit flambeau au travers des ténèbres. Et à la vue du plus faible rayon de lumière, élevons nos cœurs avec joie avec la ferme espérance que le matin s'approche, un matin sans nuages, celui du soleil de justice. »

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'ensemble de ces Missions de l'Inde, théâtre de tant de craintes, de tant d'espérances et de glorieuses luttes. Nous avons dit le

nombre des Indous qui ont quitté l'idolâtrie; il est difficile de dire exactement en combien de lieux divers ils sont répartis sur la surface de cette immense contrée; car il est autour de la plupart des stations un assez grand nombre de villages visités par les missionnaires et habités par quelques chrétiens. « Quoi! s'écriait avec surprise un Indou, dont tout l'extérieur avait quelque chose de respectable, en trouvant un messager de Christ dans les *Sunderbunds*, cette contrée de forêts et de canaux située à l'orient de Calcutta, quoi! ici encore je vous rencontre!.. Quand je suis au nord de Calcutta, je vous y vois sûrement, et vous entends parler de Jésus-Christ; quand mes affaires me conduisent au midi de la ville, vous y êtes aussi, et Jésus-Christ est également le sujet de vos discours; me transporté-je dans quelque village éloigné, je puis compter d'entendre répéter les mêmes paroles; mais qui aurait cru qu'ici, dans ces solitudes des forêts, le nom de Jésus-Christ retentirait aussi! On dirait vraiment que vous êtes partout. » Cette scène pourrait se répéter dans beaucoup d'autres lieux, car l'Evangile trouve insensiblement le chemin des retraites les plus ignorées. Dans l'Inde on peut évaluer à 230 au moins, sans parler des annexes plus nombreuses encore, les stations d'où la lumière évangélique rayonne dans la contrée environnante (1). Quant aux missionnaires, nous croyons qu'ils ne sont pas au dessous de 350, sans parler d'un nombre d'aides beaucoup plus considérable encore. C'est une augmentation frappante depuis une dizaine d'années. En effet, il n'y aura bientôt plus une seule des provinces de l'Inde qui n'ait part à ces travaux de cha-

(1) Il est vrai que, dans cette énumération, la plupart des grandes villes comptent pour plus d'une station, comme ayant des missionnaires de plusieurs Sociétés.

rité; ici d'anciennes missions dès longtemps affermies, là des établissements nouveaux; pour un point qu'on abandonne, après un long et ingrat travail, plusieurs dont on prend possession au nom de Jésus-Christ. On se demande même, en voyant s'étendre en tout sens cette activité, si peut-être il n'eût pas été préférable de la restreindre à un plus petit nombre d'endroits, où elle eût acquis une intensité plus grande, elle eût lutté avec plus de succès contre les difficultés. Quoiqu'il en soit, tous ces corps épars de la petite armée marchent en avant, et il n'y a pas de jour où les anges des cieux ne se réjouissent des conquêtes qui se font sur l'empire du prince des ténébres.

Partons des rives bénies du Birmah. A peine arrivés à la province limitrophe de l'Assam, par laquelle l'Inde touche à la Chine, nous rencontrons déjà une petite troupe de missionnaires américains sur divers points de cette grande vallée du Bourhampouter, qui servira de route pour porter un jour l'Evangile en Chine, dans le Thibet et dans les hautes régions de l'empire Birman. Si, de là, nous suivons la chaîne de l'Himalaya, où se trouvent les vastes états indépendants de Boutan et de Népal, nous aurons la douleur de les voir, jusqu'à ce jour, entièrement fermés pour le règne de Dieu; mais, au pied de cette forteresse imposante, deux ou trois stations éparses dans les chaînes méridionales se présenteront à nous comme les postes avancés de l'armée qui pénétrera dans le cœur de l'Asie. Cependant nous atteignons près de sa source ce Gange fameux, qui, sans cesse grossi par les tribus des montagnes, reçoit, dans tout son cours, tant d'hommages superstitieux; nous suivons au travers des provinces de Delhi, d'Agra, dans le royaume d'Oude, qui ne conserve plus qu'une indépendance imaginaire, dans l'Allahabad, le Béhar, et jusqu'au Bengale, partout une multitude de villes importantes, populeuses, partout aussi

une grande activité missionnaire, des Bibles répandues, des Eglises en progrès, des sociétés diverses se refusant à toute autre rivalité qu'à celle du zèle. Krishnagore est sur notre route; s'il a trompé de trop grandes espérances, il nous réjouit encore par les marques certaines d'un beau et vaste réveil. Sérampore, où se déploya l'énergie admirable de Carey et de ses compagnons d'œuvre, Calcutta, centre de travaux immenses et variés, et jusqu'à ces districts des embouchures du Gange, où l'alligator et le tigre sont en lutte avec la puissance de l'homme, sont témoins des victoires journalières de la croix. Tout le contour de la presqu'île du Deccan mettra sous nos yeux des bénédictions non moins signalées. Nous en verrons déjà sur les côtes d'Orissa, si tristement célèbres par le culte de l'idole Juggernauth; plus au midi, le pays de Telugu était presque ignoré dans l'histoire des missions, maintenant il nous montrera plusieurs Sociétés occupées de concert à lui apporter le salut; mais que sont ces commencements, faibles encore, auprès de la magnifique transformation qui s'opère, sous l'influence de l'Evangile, dans le pays des Tamules, dont toute la côte orientale nous présentera bientôt l'aspect d'une contrée chrétienne. Là est Madras, l'émule de Calcutta; là, Tranquebar, autrefois si florissant sous les soins de la Mission danoise, et dont aujourd'hui on commence à réparer les brèches; là, Tanjore, où se poursuit l'œuvre de Schwarz, Madura, centre de travaux étendus, Nagercoil, qui compte 15,000 chrétiens indigènes, Tinevelly, surtout, où l'Eglise s'accroit glorieusement comme aux premiers jours. A Ceylan, le Boudhisme n'a plus confiance en lui-même, et la connaissance du Sauveur s'étend lentement sur ses ruines. Enfin, nous ne trouvons encore que sujets d'actions de grâces et d'espérances, lorsque nous achevons, sur les pas des missionnaires, le

tour de la grande presqu'île, ou que nous pénétrons dans son intérieur encore trop peu visité. En traversant successivement le Travancore, les églises du Malabar, celles qui s'étendent rapidement dans la province de Canara, en parcourant Bombay et ses environs, puis la presqu'île de Guzerate, et en voyant jusqu'au Maratte belliqueux qui occupe les hauteurs du Deccan, prêter l'oreille à l'Evangile de paix, il est impossible de méconnaître un conseil miséricordieux du Seigneur envers les populations de l'Inde. Les jours semblent s'approcher où nous nous réjouirons à l'ouïe de nouvelles plus grandes encore que celles qui nous en ont été racontées. Heureux serons nous, si, en présentant à nos lecteurs l'état actuel de ce champ de missions, nous provoquons chez eux aussi plus de zèle chrétien et de plus ferventes prières.

---

# VARIÉTÉS.

## EXTRAITS D'UN JOURNAL DE VOYAGE,

PAR M. DYKE.

### I.

*Départ pour Motito. — La caravane. — Le pays. — Un dimanche au désert. — Les Boërs émigrés. — Une station délaissée. — Les Korannas. — Une attaque. — Jean Bloëm et ses gens. — Borgelong et ses habitants. — La famine. — Une ville déserte.*

Depuis longtemps notre cher frère M. Dyke se proposait de faire, avec M. Lautré, une visite à la station de Motito, non seulement pour y passer quelques jours avec les frères qui l'habitent, mais encore pour observer le

pays, et avec l'espoir de trouver, chemin faisant, l'occasion d'annoncer utilement l'Evangile. Ce voyage avait été retardé par plusieurs circonstances, et, entr'autres, par une révolte des Boërs émigrés qui parcourent le pays que devaient traverser les voyageurs. Ce dernier obstacle ayant été levé par la défaite des Boërs, MM. Dyke et Lautré ont pu, dans le courant de l'été dernier, réaliser leur projet, et c'est du Journal de ce voyage, tenu par M. Dyke, que nous extrayons les passages suivants, bien propres, ce nous semble, à intéresser les amis de notre œuvre missionnaire au Sud de l'Afrique, en leur faisant connaître toujours mieux un pays, des tribus, des mœurs, tout un état social, avec lequel il est bon qu'ils se familiarisent.

« Ce fut le 2 juillet, qu'après nous être mutuellement recommandés à la protection de notre bon Dieu et Sauveur, nous nous séparâmes de nos chers amis de Béthulie, M. et Mme Pellissier. Quelques Batlapis de cette station, ayant appris que nous allions visiter le pays de leurs pères, avaient exprimé le désir de se joindre à nous, de sorte qu'au départ nous formions une caravane d'une trentaine de personnes, avec deux waggons attelés de bœufs, quinze ou seize chevaux, quelques bœufs de charge, et un troupeau de moutons destinés à être tués en route pour nous servir de nourriture. Sept d'entre nos compagnons appartenaient à l'Eglise de Béthulie. L'un d'eux, Leina, second fils de Lepui, fut choisi pour diriger notre marche. Ce jeune homme, voulant faire tout à la fois un voyage d'agrément et d'affaires, emportait avec lui un grand assortiment de chapeaux fabriqués au Cap, qu'il se proposait d'échanger en route contre des bœufs et des moutons.

« Les trois premières journées de notre voyage n'of-

frirent aucun incident qui vaille la peine d'être raconté. Nous traversâmes cette partie du pays qui s'étend au nord de Béthulie, et entrâmes dans le district de Philippolis, occupé par la tribu des Griquois qui a pour chef Adam Kok. Ce pays, d'un aspect agréable, abonde en pâturages et pourrait, s'il était mieux pourvu de sources d'eau, nourrir une population considérable. Tel qu'il est, on le regarde comme l'une des contrées du Sud de l'Afrique les plus propres à l'entretien des bestiaux, et à ce titre il est l'objet de la convoitise des fermiers qui ont quitté la colonie. Quelques-uns même en ont affermé des Griquois d'assez vastes portions, pour lesquelles ils paient un prix fort élevé.

« Dès que nous fûmes sortis de ce qu'on peut appeler les postes avancés de Béthulie, nous eûmes le plaisir de voir le paysage s'animer à nos yeux d'une foule de troupeaux d'élans (spring bock.—A. Euchore), qui, à l'approche de nos waggons, s'enfuyaient en franchissant d'un seul bond chacun des sentiers qu'ils trouvaient sur leur passage, comme s'ils se fussent défiés même du terrain qu'avait foulé le pied de l'homme. De temps en temps aussi, un nuage de poussière, s'élevant au loin, nous annonçait l'approche de quelque troupe de gnous, qui, nous apercevant bientôt, suspendaient tout-à-coup leur marche rapide, en jetant des regards défiants sur les intrus qui osaient ainsi parcourir leurs domaines; puis, l'instant d'après, ils secouaient la tête en signe de défi, battaient leurs flancs de leur longue queue blanche, et, poussant un éclatant hennissement, reprenaient leur course en soulevant de leurs pieds une poussière qui les dérobait promptement à notre vue, tout en nous indiquant la direction qu'ils prenaient et la prodigieuse rapidité avec laquelle ils franchissaient les collines et les vallées.

« Le 5 juillet fut le premier dimanche que nous passâmes dans le désert. Qu'il est doux pour ceux qui servent le Seigneur, de savoir que « le Très-Haut n'habite pas dans des temples faits par la main des hommes, » mais que « le ciel est son trône, la terre son marchepied, » et que c'est à eux qu'a été faite cette promesse: « Partout où deux ou trois sont assemblés en mon nom, j'y suis au milieu d'eux. » C'est avec cette précieuse assurance que notre petite troupe entonna ce jour-là un joyeux cantique d'actions de grâces pour bénir le Dieu qui avait déjà protégé le commencement de notre voyage, et s'unit en prières pour le supplier d'en bénir également la suite. Je venais d'achever une exhortation à nos gens, quand nous vîmes paraître trois waggons appartenant à un parti de Boërs ambulants qui vinrent dételer à une petite distance de nous. Pendant que ces *soi-disant* chrétiens étaient occupés à dresser leurs tentes et à établir des enclos de pierres pour leurs moutons, ils purent entendre retentir à leurs oreilles les chants de Sion, sorte de témoignage fidèle, protestant contre la violation qu'ils faisaient eux-mêmes du sabbat. Dans l'après-midi, M. Lautré et moi, nous leur fîmes une visite, et profitâmes de cette occasion pour leur représenter quel mauvais exemple ils donnaient aux natifs, en même temps que tout le préjudice porté aux intérêts éternels de leurs âmes par ce mépris qu'ils font du jour du Seigneur. Nous leur laissâmes aussi quelques traités religieux, et quelques livres élémentaires pour l'instruction de leurs nombreux enfants, dont la plupart ne savaient pas lire un mot, bien qu'ils eussent déjà atteint l'âge de raison. — On vous a déjà souvent parlé sans doute de l'ignorance profonde au sein de laquelle vivent des centaines de ces fermiers émigrés, eux et leurs familles. Loin de s'améliorer sous ce rapport, leur condition semble, au contraire, aller

toujours en empirant. La vie nomade des uns, l'esprit inquiet et indépendant des autres, les détournent de plus en plus de l'instruction et les empêchent de prêter l'oreille aux enseignements de l'Evangile. Très peu d'entr'eux même en sentent le besoin, et la plupart environnés, comme d'un manteau pharisaïque, de la pensée de leur supériorité sur les payens, ne s'imaginent pas que leur salut puisse être l'objet d'un doute. Quelques-uns, à la vérité, fréquentent de temps à autre les stations missionnaires où le service se fait en hollandais ; mais si le prédicateur prêche fidèlement l'Evangile, ils abandonnent bientôt le culte, aimant mieux rester éloignés de tout moyen de grâce, que d'être repris de ces vices, qui, hélas! ne sont que trop chers à la plupart d'entr'eux. Quand vos missionnaires vous disent franchement ce qu'ils pensent de ces malheureux émigrés, veuillez, Messieurs et très honorés frères, ne pas l'attribuer à des motifs indignes de vous ou d'eux; ne pensez pas non plus qu'ils fassent peu de cas des âmes de ce peuple où se trouve plus d'un descendant de leurs compatriotes. Bien souvent au contraire ils gémissent sur l'état spirituel de ces pauvres gens; toutes les fois qu'ils peuvent leur faire entendre quelque exhortation affectueuse, ils le regardent comme un privilége; mais comme ils ont rarement l'occasion de le faire, c'est entre les mains de Dieu qu'ils sont obligés d'en remettre le soin, et ils ne manquent pas d'en faire l'objet de fréquentes prières.

« Le lundi, 6, quelques heures de marche nous mirent en vue de la station de Béthanie, naguère si intéressante. Nous nous étions promis beaucoup de plaisir à la visiter; mais, en nous en approchant, nous fûmes péniblement frappés du silence qui y régnait. Une jolie chapelle, les bâtiments de la mission et un jardin en excellent rapport, voilà tout ce qui reste de Béthanie. Quand nous y fûmes

entrés, nous demandâmes à l'un des frères qui s'y trouvaient encore ce qu'étaient devenus les Korannas ; il nous répondit que, quelque temps auparavant, ils avaient tous, à l'exception d'une douzaine de familles, quitté ce lieu pour aller s'établir sur les bords du Fal. Une dispute s'était élevée entr'eux et les Griquois de Philippolis, quant à la possession du territoire sur lequel Béthanie est située ; et au lieu de faire le moindre sacrifice pour arranger l'affaire, ils avaient trouvé plus simple de déloger pour s'enfoncer plus avant dans le désert, et se fixer dans un pays de beaucoup inférieur à celui-ci sous tous les rapports. C'est en 1834 que les missionnaires de la Société de Berlin avaient commencé leurs travaux à Béthanie. Depuis lors, leur zèle, leur persévérance, et la patience qu'ils ont montrée dans maintes épreuves, ont été exemplaires, et Dieu a tellement béni leurs efforts, que, par leur ministère, un des plus fameux chefs de bandits Korannas a été amené avec plusieurs de ses compagnons à renoncer à leur vie de déprédations et de vol. Au moment où l'émigration a eu lieu, l'Eglise était nombreuse, les écoles florissantes, et tout annonçait, malgré bien des misères spirituelles, que l'Evangile avait déjà subjugué bien des cœurs. Mais la civilisation y avait fait peu de progrès. La paresse est le trait dominant du caractère de ce peuple. Béthanie présentait d'immenses avantages, entr'autres un sol fertile et bien arrosé ; mais, durant l'espace de dix ans qu'ils y ont passés, les Korannas n'ont essayé qu'une seule fois, m'a-t-on dit, de cultiver quelques champs de blé. En vain les zélés missionnaires leur ont-ils mis sous les yeux un bel exemple de travail et de succès, en vain les ont-ils encouragés de toutes les manières, dès que le mot de départ a été prononcé, ils n'ont tenu compte ni des peines, ni des dépenses que l'on s'était imposées pour élever les bâtiments

de la Mission, ni des conseils que tous s'accordaient à leur donner. Qui aurait pu les retenir? Rien ne les attachait au sol, pas un jardin qu'ils eussent formé, pas le plus petit arbrisseau portant fruits qu'ils eussent planté; quelques minutes leur ont suffi pour enlever et placer sur des waggons ou sur des bœufs les misérables nattes enfumées dont se composent leurs cabanes, et, en quelques minutes aussi, Béthanie, comme station de Korannas, a cessé d'exister. Le dévoué missionnaire M. Wouras et deux de ses collègues, voyant les membres de leur troupeau s'éloigner, les ont suivis à cinq journées de marche dans le désert. Ils sont restés là, exposés à toutes les intempéries du climat et à toutes sortes de souffrances, et n'ayant pu qu'au bout de quelques mois, se bâtir une nouvelle demeure, qui probablement ne sera pas plutôt finie que la tribu vagabonde se remettra en marche pour aller se fixer momentanément dans un autre lieu. Mais, ni cette perspective, ni les fatigues et les dangers, ne découragent ces fidèles serviteurs de Christ, pas plus que leurs excellentes femmes. Exhorter et soutenir les Korannas convertis, prêcher l'Evangile aux autres, et étendre ainsi le règne de Dieu dans cette tribu, voilà tout ce qu'ils veulent. Puisse l'Auteur de toute grâce accorder à leur persévérance le salut de ces âmes au bien desquelles ils se sont dévoués!

« Nous fûmes reçus à Béthanie d'une manière très affectueuse par les frères Winter, Döhne et Possel. Depuis bien des années M. Winter est établi à Béthanie, et s'il est possible d'y reconstituer une station pour les tribus environnantes, il y continuera ses travaux. MM. Döhne et Possel dirigeaient précédemment des stations fondées en Caffrerie par la Société de Berlin. C'est à la suite de la terrible guerre qui vient de désoler ce pays, qu'ils ont été forcés de se réfugier à Béthanie.

« La mission parmi les Korannas a toujours rencontré de puissants obstacles, et n'a obtenu que quelques succès partiels. On ne saurait s'en étonner pour peu que l'on se rappelle les premières habitudes si barbares et si vagabondes de ce peuple. Les lecteurs du *Journal des Missions* se rappelleront que, lorsque les premiers missionnaires français arrivèrent ici, et depuis 1832 à 1835, le seul sujet de conversation qu'offrit le pays situé au nord du fleuve Orange, était les déprédations commises par les Korannas, ou les atrocités auxquelles se livrait le féroce Matébélé, les premiers semblant rivaliser avec celui-ci en actes horribles de cruauté. Pendant des années ils furent la terreur des stations missionnaires, et furent plus d'une fois sur le point de faire abandonner celles du Kuruman et de Béerséba. Ils se plaisaient à répéter que « les Béchuanas étaient les vaches et eux les veaux, » et dans ces temps ils étaient vraiment redoutables aux autres tribus qui ne pouvaient opposer à leurs fusils que la lance fragile et le bouclier de cuir. Cependant, leur nonchalance et leurs habitudes efféminées les placent au dernier rang parmi les natifs du Sud de l'Afrique. Pour être des voleurs ils n'en étaient pas plus braves, et on peut dire qu'il n'y a rien en eux de l'esprit du guerrier. Ils sont également restés très-bas placés sur l'échelle de la civilisation, et à part quelques rares exceptions, parmi lesquelles il faut placer le chef Mosheu et sa famille, ils ne font aucun effort tant soit peu vigoureux pour sortir de leur infériorité. Quelques voyageurs ont à la vérité remarqué qu'ils étaient souvent vêtus à l'européenne, et qu'ils avaient un grand nombre de waggons. Mais ces derniers articles sont nécessaires à un peuple qui change si souvent de demeure, et dont les chasses se prolongent souvent pendant des mois, et, d'un autre côté, l'usage du cheval force presque les

hommes à celui des pantalons. Voilà comment ces faits s'expliquent. Quant à sa manière de vivre, le Koranna reste bien au-dessous de tous les Africains du Sud (les Bushmen exceptés). Il n'a aucune idée de décence; sa cabane de nattes est bien la plus misérable manière de s'abriter qui puisse se concevoir; elle est presque toujours sale, laissant souvent pénétrer à l'intérieur le soleil ou la pluie, et aussi peu favorable à la santé qu'au développement de la moralité. On ne saurait avoir visité un village de Korannas, sans être enclin à adopter cette opinion exprimée par plusieurs voyageurs, que la plupart des maladies dont meurent ces gens, ont leur source dans leur manière de vivre. Comme je l'ai déjà dit, la paresse est un de leurs vices dominants. Il est fort rare de voir un Koranna conduire ses troupeaux au pâturage, ou tirer au retour le lait de ses vaches, cette tâche est celle des femmes; il ne fait aucun enclos pour préserver son bétail. Cultiver un jardin ou quelque champ de blé est pour lui hors de question; tout au plus, et comme par un effort de courage, se donnera-t-il la peine de soigner quelques plants de tabac, dont les feuilles font ses délices. Rien ne peut guère le faire sortir hors de son village, que la chasse aux antilopes, qui, au moins, lui fait faire quelque exercice. Du reste, et quand il reste chez lui, toutes les heures qu'il est forcé d'enlever au sommeil, il les consacre, soit à se faire une pipe avec un os ou un morceau de pierre argileuse, soit, lorsque la nécessité l'y force, à fabriquer nonchalamment un vase de bois pour recevoir le lait de ses vaches. N'oublions pas de compter parmi les traits distinctifs des Korannas, l'orgueil et l'esprit d'insubordination. Cela ne les empêche pas d'être les plus effrontés mendiants que l'on puisse voir. Au fait, ils exigent plus encore qu'ils ne *mendient*; car tout ce qui flatte leur vue, que ce soit un mouchoir, une che-

mise, un couteau, des pantalons, ou quelques feuilles de leur tabac bien aimé, ils le demandent aussitôt, et d'un ton d'autorité qui fait sentir encore le bandit d'autrefois sous le mendiant d'aujourd'hui.

« Le 7 juillet, à midi, nous quittâmes Béthanie, en nous dirigeant de nouveau vers le Fal, et en côtoyant le Riet, rivière qui, après s'être réunie au Modder, va à cinq journées de marche de sa source, qui est aux environs de Béthanie, se jeter dans le Fal. Nous rencontrâmes sur notre route plusieurs fermes de Boërs émigrés, à plusieurs desquels M. Lautré eut occasion de rendre quelques bons services médicaux.

« Le 14, nous atteignîmes les bords du Fal, et nous nous mîmes aussitôt à en effectuer le passage. Mais il paraît qu'avant d'y arriver, nous avions traversé un village de Korannas. Très-souffrant depuis la veille d'un mal de tête nerveux, je ne l'avais pas aperçu, et nos wagons ayant dans la même journée passé à travers plusieurs villages du même genre, nos compagnons n'y avaient pas fait grande attention et ne s'étaient pas même enquis du nom du chef dont la domination s'étendait sur les quelques chétives nattes qui abritaient les habitants de ce lieu. Il manqua nous en coûter cher, comme on va le voir. Un de nos waggons, entré le premier dans le fleuve, avait de la peine à remonter la rive très-escarpée de l'autre bord. Tout notre monde, y compris ceux de nos hommes qui étaient armés et montés pour la chasse, alla à son secours, tandis que le second waggon, dans lequel nous voyagions, resta au milieu du lit du fleuve, attendant que son tour vînt d'en remonter. Tout à coup, à ce moment, un Koranna monta sur le devant de notre waggon, nous demanda où nous allions, et sur notre réponse que nous allions à Motito, il ajouta : « Le capitaine vous demande » Prenant ces mots pour une invi-

tation polie que nous envoyait quelque chef Koranna de l'autre rive, nous n'y fîmes pas de réponse positive. Cependant le premier waggon ayant été dégagé de l'obstacle qui l'avait arrêté, Leina revint à nous et donna ordre au *Leider* (l'homme qui conduit avec une corde les bœufs de devant) d'aller en avant; mais à peine eût-il prononcé ces mots, que cinq ou six Korannas se précipitèrent devant les bœufs et les détournèrent du gué. Leina surpris, et ne comprenant pas mieux que nous la cause de ce mouvement, pensa que nous étions tombés entre les mains d'une troupe de brigands, ou qu'une guerre qui avait menacé de s'élever entre les Korannas et les Batlapis, avait en effet éclaté. Il résolut en conséquence de faire un effort pour dégager le waggon; mais il ne fut pas plutôt descendu du siége où il s'était déjà replacé, n'ayant pour arme que le long fouet dont il se servait pour accélérer la marche des bœufs, qu'il fut saisi par une troupe d'hommes aux figures les plus farouches que je me rappelle avoir jamais vues; en un instant ils le jetèrent à terre et se mirent à le frapper de coups de poings et de bâtons. Sur-le-champ je me précipitai à mon tour au milieu de ce groupe de furieux pour sauver la vie du jeune chef qui se trouvait évidemment dans un imminent danger. Je parvins ainsi à détourner de lui leur attention pour l'attirer sur moi; mais avant que j'eusse eu le temps de faire la moindre question, je reçus du chef de la bande un coup violent; mes mains se trouvèrent attachées, et ce fut alors seulement que j'appris que le chef devant lequel nous devions comparaître n'était rien moins que le fameux Jan Bloem, nom bien familier à tous ceux qui connaissent l'histoire de cette partie de l'Afrique, comme celui de l'un des plus entreprenants et des plus heureux chefs de bandits Korannas. Le crime dont on nous accusait était *d'avoir passé par le village de ce chef sans*

*nous y être arrêtés.* Certainement, si j'avais su que Jan Bloem était si près de nous, je n'aurais pas manqué cette occasion de voir un homme aussi remarquable. C'était maintenant comme prisonnier que j'allais paraître devant lui. Après avoir été à moitié tiré, à moitié poussé pendant quelques minutes, je me trouvai en présence de ce redoutable personnage. Sur-le-champ je lui demandai une réparation de l'insulte et de l'injuste arrestation dont nous venions d'être les victimes. Quand il sut que nous étions des missionnaires, il exprima son regret de ce qui s'était passé et essaya d'en rejeter la faute sur ses *enfants* (c'est ainsi qu'il désignait les drôles qui nous avaient attaqués); « ils nous avaient pris, dit-il, pour appartenir à un parti de Boërs qui avaient été dernièrement mis en fuite, ou pour des marchands transportant de la poudre au delà du fleuve; tout ce qu'il pouvait, lui, dire à cela, c'est que ses gens auraient mieux fait de commencer par nous demander qui nous étions. » J'étais parfaitement de son avis; mais je comprenais parfaitement aussi que s'ils n'avaient pas suivi cette marche, c'est que le pillage a pour ces hommes un charme presque irrésistible, et qu'en vue d'un butin à faire, ils sont incapables de réflexion. Voyant que Jan Bloem n'était disposé à nous accorder aucune réparation, je lui dis que je ferais de l'affaire un rapport à l'agent du gouvernement anglais, afin qu'il eût à mettre ordre à des procédés de cette nature. Cette menace parut faire quelque impression sur lui, et il me promit qu'il enverrait sur ce sujet des explications écrites aux missionnaires des stations que nous allions visiter (1). Notre

(1) Ces explications ne sont cependant jamais venues en sorte que je me regarde encore comme obligé de donner connaissance de ce fait à l'agent britannique.

Si nous avions été des marchands ou des Boers émigrés, nous

waggon nous fut alors rendu, et nous nous remîmes sur-le-champ en route. Mais ce ne fut qu'après que nous eûmes traversé le fleuve que j'appris toute la grandeur du péril dont le Seigneur venait de nous délivrer. On me dit, en effet, que lorsque les compagnons de Leina l'avaient vu dans la position que j'ai décrite, ils avaient saisi leurs armes et se préparaient à tirer sur les Korannas, quand heureusement ils s'étaient aperçus que nous étions au milieu du groupe. S'ils avaient fait feu, il est probable qu'ils n'auraient pas manqué leur coup; car plusieurs d'entre eux étaient d'excellents tireurs; et si le sang avait coulé, il n'est pas moins probable que c'en eût été fait de nos vies. Reconnaissants de la grâce qui nous avait été faite, nous adressâmes à Dieu une fervente prière, pour lui demander la conversion de ce peuple encore si ignorant, et continuâmes en paix notre route.

« Sept heures de marche nous conduisirent à Likatlong, station de la Société des Missions de Londres, où nous fûmes reçus de la manière la plus affectueuse par M. Helmore et sa famille, au sein de laquelle nous passâmes agréablement quelques heures. Ils nous donnèrent sur leurs travaux de nombreux et encourageants détails. Cette station a été fondée, il y a quatre ans, pour une portion de la tribu de Batlapis soumise à l'autorité de Jantje, fils de Mothibé. Ce chef étant lui-même converti, plusieurs chrétiens, appartenant aux autres stations de la même tribu, sont venus se joindre à celle-ci. Il en est résulté,

---

aurions eu sans doute à racheter le crime d'avoir essayé de traverser le village sans faire visite au chef. Et à supposer que des individus de ces catégories n'eussent pas manqué à cette déférence, il est probable qu'on aurait trouvé quelqu'autre excuse pour les rançonner.

Ajoutons pourtant que les frères de la société de Berlin n'étant pas éloignés des lieux occupés par Jan Bloem, ce chef a invité MM. Wouras et quelques autres d'entre eux à devenir ses missionnaires.

pour cette station, de nombreuses et attentives congrégations et une église qui compte plus de deux cents membres.

« Le 16 juillet, nous partîmes à cheval pour nous rendre à *Borgelong*, l'une des principales villes habitées par les Batlapis. La distance à franchir n'était que de quarante milles; mais nos chevaux étaient tellement fatigués, que nous n'arrivâmes que dans la soirée du second jour.

« On estime que Borgelong contient de six à sept mille habitants, gouvernés par *Gasibonoe*, fils aîné de Mothibé. Les membres de l'église y sont au nombre de plus de cent; mais, par suite de quelques difficultés locales, il n'y a aucun missionnaire, et cette église n'est qu'une annexe de la station de Kuruman, qui en est éloignée de six journées de marche en waggon. C'est un instituteur natif, nommé Morisinyana, qui tient régulièrement l'école et dirige les exercices du culte. Le lendemain de notre arrivée étant un dimanche, je prêchai, sur l'invitation de Morisinyana, à un auditoire d'environ trois cents personnes qui écoutèrent avec l'attention la plus soutenue. C'étaient pour la plupart des femmes, dont un grand nombre étaient habillées à l'européenne. Les hommes du lieu avaient suivi leur chef à une expédition de chasse; ils étaient partis depuis plusieurs semaines et on pensait que leur absence se prolongerait encore autant.

« Le soir, M. Lautré, à qui je servis d'interprète, entretint la même congrégation du zèle qui existe en Europe pour l'extension du règne de Dieu. — Notre intention était de repartir le lendemain; mais nous ne pûmes nous procurer des chevaux. Nous nous vîmes ainsi obligés d'accepter la proposition d'un chrétien âgé qui nous offrit, si nous voulions rester un jour de plus à Borgelong, de nous accompagner avec des bœufs de charge. Ce retard ne nous aurait pas été trop désagréable, puisqu'il y

avait là de quoi employer notre temps en œuvres charitables ; mais la faim commença bientôt à se faire sentir, et nous n'avions rien pour l'apaiser. En vain nous parcourûmes toute la ville pour trouver à acheter quelque mouton ou quelque chèvre, il n'y en avait pas ; un bol de lait doux fut tout ce que le pauvre instituteur eut à nous donner, et ce ne fut que vers le soir du second jour, que nous réussîmes à acheter une chèvre qu'il nous fallut payer un prix exorbitant. Presque toute la population de Borgelong vivait alors de racines, et ceux qui avaient le bonheur de pouvoir se procurer un peu de lait, le conservaient scrupuleusement pour leurs enfants. Comme je l'ai dit, les hommes étaient alors à la chasse, et beaucoup de familles s'étaient, pendant ce temps, réfugiées sur les fermes à bestiaux, à quelques milles de distance, où elles pouvaient au moins avoir du lait en certaine quantité. C'est que les effets d'une longue sécheresse se faisaient à ce moment cruellement sentir. Dans un vaste rayon autour de la ville, c'est à peine si l'on apercevait une touffe d'herbe, et dans les fermes même, situées bien au delà, les pâturages étaient misérablement désséchés.

« Le mardi, nos guides, le vieux Motali, et un jeune homme de ses parents, se trouvèrent prêts à nous accompagner, et nous partîmes pour Motito, chacun de nous portant en selle une portion de la chair de notre chèvre destinée à nous servir de nourriture durant les trois jours de marche qui devaient nous conduire au terme de notre voyage. De toutes les façons de voyager en usage au sud de l'Afrique, le bœuf de charge est assurément la plus curieuse, mais aussi presque toujours la plus fastidieuse.

«Vers trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes ainsi à Taung, naguère encore la ville la plus considérable qu'habitassent les Batlapis; on n'en estimait pas la population à moins de douze mille âmes. Mais une semaine

avant notre passage, elle avait été abandonnée entièrement sous l'influence du chef *Mahura*, homme d'une ambition démesurée, qui s'était figuré qu'en s'enfonçant plus avant dans l'intérieur, il parviendrait à établir sa domination sur une plus vaste étendue de terrain (1). En passant à travers cet immense village, nous fûmes frappés du soin avec lequel sont construites les maisons des Béchuanas ; elles font certainement honneur à leurs architectes féminins (car chez les Batlapis et les Barolongs ce sont les femmes seules qui préparent les matériaux et bâtissent les maisons, et chacune de ces constructions leur coûte, avant d'être achevée, bien des mois d'une infatigable activité). Celles que nous avions là sous les yeux étaient encore en fort bon état ; pas un seul pieu n'en avait été ôté, et les clôtures environnantes étaient presque toutes encore debout. En entrant dans le village, j'oubliai un instant que les habitants n'étaient plus là. Je les cherchais du regard, les hommes activement occupés à coudre ou à préparer leurs harnais, les femmes allant faire leur provision d'eau, les enfants se livrant à leurs jeux. Mais en vain, pas un mouvement, pas le moindre son ne vint troubler la solennelle et silencieuse tranquillité du lieu. Il me sembla alors que je me trouvais seul vivant au milieu des morts ; un sentiment de tristesse, qu'il m'est impossible de décrire, s'empara de moi, et me tournant vers mes compagnons dont la marche me semblait trop lente, je les priai de se hâter, afin que nous pussions quitter bien vite « cette cité solitaire du désert. » Nous fûmes obligés de marcher encore deux heures avant de nous arrêter pour passer la nuit. Les hyènes et autres animaux sauvages, qui prennent le soir possession de Taung et des environs, eussent été un voisinage trop dangereux. *(La fin au prochain numéro.)*

---

(1) Voy. sur cette émigration de Mahura, p. 122. sv.

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### STATION DE MORIJA.— Rapport de M. T. Arbousset, adressé aux Membres du Comité.

*Assistance divine accordée aux missionnaires dans les difficiles fonctions de leur charge.— Accomplissement du projet d'émigration de la tribu de Molapo. — Baptême de trente-trois néophytes. — Détails sur Libé. — Réveil. — Vingt conversions dans le village de Letsié.— Prospérité de l'Eglise.— Cas de discipline. — Fête donnée à cinquante jeunes chrétiens de Morija et Bossiou. — Ecole. — Constructions. — Cérémonie à l'occasion de la pose de la première pierre de la nouvelle Eglise de Morija.*

Morija, 21 mai 1847.

Messieurs et très-honorés frères,

« L'année missionnaire qui vient de s'écouler a été, sous tous les rapports, bien remplie pour vos frères de Morija et bien bénie. Nos forces, grâce à Dieu, ont suffi à nos besoins. Il y a eu guerre en Cafrerie ; quelques troubles politiques ont aussi éclaté sur notre frontière septentrionale ; nous avons été en danger de voir les Bassoutos courir chez les Amakodras, ce qui aurait pu avoir mille conséquences fâcheuses pour la tribu. Mais, dans toutes ces circonstances critiques, le Seigneur a

daigné se tenir auprès de nous; il a dirigé et amené les événements à bonne fin. Ces événements m'ont obligé à faire un voyage de deux semaines dans la contrée, en compagnie avec le chef Moshesh; mais outre que cette excursion a aidé à la tranquillité du pays, elle a contribué à la diffusion de l'Évangile.

« Autant j'en dirais de ceux que j'ai été appelé à entreprendre avec quelques-uns de mes collègues, dans le but de fixer l'émigration de Jérémie Molapo et de son parti. Cette émigration s'est effectuée. Le désir des chefs est accompli; la mission consent à tout et le sanctionne. Un nouveau district s'ouvre à ses travaux; elle a pour moyens les bras de deux ouvriers éprouvés dans la personne de M. et Mme Keck, et un certain nombre d'indigènes convertis, ou depuis longtemps instruits dans les vérités chrétiennes. Parmi ceux qui nous ont quittés à cette occasion-là, se trouvent dix-huit communiants, treize enfants baptisés et vingt-sept individus qui suivaient nos catéchismes. Ces gens-là sont, pour la plus grande partie, établis à deux lieues de la station de Cana, avec les autres émigrés; mais leur moisson de millet récoltée, ils vont tous être exhortés et pressés de se transporter auprès du missionnaire, comme a déjà fait leur chef Molapo.

« Tout en étendant nos rets au loin, nous n'oublions pas non plus de les déployer auprès, et d'y recueillir ce que le Pilote souverain y fait entrer. Trente-trois néophytes ont été reçus, en décembre dernier, dans le sein de notre Église par le baptême. Ils se sont fortifiés depuis et nous ont beaucoup édifiés. Quelque temps auparavant, nous y avions vu entrer un vieillard endurci, ennemi du bien, plein de superstitions et de défauts, comme il est plein de jours; je veux parler de Libé, frère aîné du chef Mokachané. Il demeure à peu près à mi-chemin de Morija à

Bossiou. Une nuit, il y a cinq ou six ans, ayant été appelé par un de ses sujets dangereusement malade, je selle un cheval et je vole à son secours. Le remède administré opère, les gens de l'endroit en sont reconnaissants. Avant de leur dire adieu, je les réunis autour de Libé, pour leur annoncer à tous la vérité. Leur chef seul s'irrite, il me lance un regard d'ours. Qu'avez-vous, lui demandai-je, à m'objecter? Voyez s'il y a du mal dans ce discours : « Je suis l'Éternel ton Dieu, etc. » Je lui lis les dix commandements. « Bah! bah! me répondit-il, que ton père vienne pour m'instruire. » Je parle au vieillard du Dieu Jéhova, lui dis qu'il est bon, qu'il est saint, qu'il est puissant. A ce mot il me demande : « Peut-il d'un vieillard faire un jeune homme? » Le soleil se levait en ce moment-là dans les Maloutis, brillant de jeunesse et de fraîcheur. « Là haut, dis-je à Libé, en renforçant la voix, regardez ce vieillard-là que mon Dieu rend toujours jeune. » On se tut, on me dévora des yeux ; le chef seul, un peu confus, rassembla ses forces et quitta sa hutte en murmurant. Depuis lors il a, lui aussi, été reçu en grâce. Ses concubines ont été renvoyées; ses enfants, il les exhorte toujours à servir Dieu. Ses prières sont très-simples, et le nom de *Père* y revient à chaque phrase ; il répète nos cantiques comme il peut. Ses questions vont loin, plus loin que je n'aurais cru. Par exemple, il demandait dernièrement si c'est bien à Adam et Ève qu'il faut imputer la chûte? Si Jésus est appelé la pierre de l'angle, parce que c'est sur lui seul que la foi repose, etc.? Le vieillard a un désir particulier de déloger. Son baptême fit beaucoup de sensation ; Moshesh, en particulier, y versa des larmes, et une parente du néophyte y reçut des impressions qui restent encore, malgré qu'on ait d'ailleurs immolé bien des brebis pour la guérir en la purifiant, et administré tant et plus de drogues. La ma-

lade proteste que c'est seulement sa conscience qui lui fait du mal.

« Le réveil, cette année-ci, a pris un développement plus grand que jamais. Nous comptons au-delà de soixante catéchumènes, dont une partie doivent, dans deux mois, être baptisés et reçus dans l'Église, ce qui facilitera l'admission, au catéchisme, de trente à quarante convertis prêts à y entrer. Le village populeux, mais froid du chef Letsié, n'est plus aussi mort qu'auparavant, tant s'en faut; plus de vingt conversions y ont eu lieu, dont un certain nombre radicales, remarquables, propres à frapper les naturels, leur faisant ainsi passer plus aisément sur l'indifférence et l'obstination précédentes de cette partie de notre population. « Laissez-moi me donner à Christ, dit l'un de ces prosélytes, je veux *repayer* son sang précieux. » Un autre s'écrie, avec non moins de sentiment : « Que puis-je offrir à Jésus, si ce n'est mon cœur ? » Celui-ci regarde au Sauveur comme au seul médecin de la maladie du péché, suivant son expression originale. Un des principaux de l'endroit, plein d'intelligence, d'habileté et de douceur, avoue qu'il a dès longtemps compris, reçu, admiré la vérité, mais qu'il n'en a éprouvé les heureux effets que depuis qu'il lui a été donné d'écouter avec l'oreille du cœur, qu'il appelle la *grande oreille*.

« L'influence du troupeau s'étend dans la proportion qu'il augmente. L'émigration mentionnée plus haut, nous a très-peu nui sous ce rapport-là ; nous y étions préparés et le Seigneur daigne réparer nos brèches. L'Église est vivante, unie, fidèle à sa profession ; ses membres prennent tous une part plus ou moins active à la diffusion de la lumière. Du dehors l'on continue à venir à la prière et aux catéchismes ; l'on arrive de quarante-huit différents villages. Beau spectacle assurément, et pour le chrétien et pour l'infidèle !

« Un communiant et sa femme ayant été convaincus d'intempérance, ont été publiquement repris, « afin que tous en aient de la crainte ; » et les pots où ils brassaient leur bière m'ayant été remis par eux en signe de repentance, je les envoyai chercher avec un wagon, et les ai soigneusement fait cacher dans un coin de notre Église. Ces deux membres se trouvent placés, depuis lors, sous une surveillance spéciale du pasteur, qui peut inopinément les aller voir, ou bien envoyer quelqu'un chez eux, pour s'assurer qu'ils restent fidèles à la promesse qu'ils nous ont faite de ne plus rien boire d'enivrant. Comme les personnes sont âgées, l'affaire a beaucoup frappé un de leurs fils, qui s'est écrié à ce sujet : « Et moi, que deviendrai-je, si je ne m'amende aussi ? » Il est à présent plus sérieux et plus régulier à la prière.

« Un autre communiant qui avait commis la faute d'échanger du blé contre une vache un jour de dimanche, s'est humilié et l'a de bon cœur donnée à manger à un pauvre Bushmen. Un catéchumène, dans le même cas, m'a remis la sienne pour que je l'emploie à quelque œuvre de charité. Enfin, un jeune homme du troupeau ayant levé la main sur sa belle-mère, en a fortement été repris. Il a cru aussi devoir lui offrir une vache, et je n'y ai pas mis d'empêchement, vu le temps et les lieux où nous vivons, et considérant surtout que le pénitent me disait : « Ma belle-mère m'a pardonné ; mais je veux un signe pour me rappeler ma faute et pour montrer en même temps à ceux du dehors que je me repens sincèrement de mon péché. »

« Nos excursions missionnaires sont plus ou moins fatigantes, mais d'ailleurs bénies. Nous ne manquons jamais de chrétiens disposés à nous accompagner, ce qui aide à leur piété, comme au bien de ceux que nous évangélisons ainsi, les missionnaires autant que le troupeau,

et le troupeau autant que les missionnaires. Nous eûmes une petite fête à ce sujet vers la fin de l'année dernière. J'appelai trente-cinq frères indigènes de Morija ou des environs, et quinze de Bossiou. Je leur fis tuer un bœuf gras et servir le thé dans mon jardin. Après quoi j'offris à chacun d'eux un exemplaire du Traité des *Vérités chrétiennes*, comme une arme et un petit auxiliaire dans nos efforts d'évangélisation. Un de mes amis du Cap, M. A. Steedman, m'ayant fait présent d'une cinquantaine de vestes de cuir-laine, je les déployai ensuite et les leur distribuai. Les montagnes du pays sont froides ; ces vestes sont chaudes ; elles seront bien venues en temps rigoureux, surtout quand nous sommes appelés à porter l'Évangile au loin. A cet effet, chaque néophyte doit se procurer un cheval et sa selle, ce qu'un très-grand nombre ont déjà fait. Des hommes venus d'un pays éloigné s'occupent de la conversion de la contrée ; ceux qui y sont nés pourraient-ils y être indifférents ? Non. Ce mot si juste, si beau de Luther, tout chrétien devrait le prendre pour devise et tâcher de le réaliser : « *Fides Christum mihi donat, charitas ex fide me proximo.* » C'est ce que nous cherchons à leur inculquer pour leur propre bien et celui de leurs compatriotes.

« L'école journalière confiée aux soins de Mme Maeder a continué son petit train accoutumé. Bon nombre d'enfants y ont reçu les premiers rudiments de la lecture et appris le catéchisme, ainsi que maints airs religieux et plusieurs cantiques. Une intéressante distribution d'habits et de petits livres y a eu lieu après ma rentrée du Cap, d'où j'avais rapporté ces divers objets. L'émigration de Molapo nous a enlevé beaucoup d'élèves des plus réguliers; d'un autre côté, quelques parents ont placé leurs enfants à l'école de Bossiou avec notre consentement. Enfin, le soin que requièrent les millets dans cette saison,

retient les naturels dans les champs avec leurs familles, ce qui nous a décidés à suspendre momentanément l'école.

« Louisa, cette intéressante chrétienne indigène, que nous avions prise avec nous au Cap, a tenu pendant un an, dans le village du chef Baalla, son père, une école journalière que fréquentaient une trentaine d'enfants et quelques adultes. Depuis lors s'étant mariée au chef Michel Makuai, dans une autre localité, elle y a commencé une école semblable, composée de quinze enfants.

« L'autre jeune fille Ntlapu, que nous avons eue aussi avec nous dans le voyage, s'est donnée au Seigneur et marche à présent devant lui avec fidélité. Je fis appeler ses père et mère, après ma rentrée du Cap, et leur dis de la reprendre ou bien de me la laisser encore pour quelques années, durant lesquelles pourrait s'achever son éducation, dont une pieuse comtesse russe m'avait offert, par l'intermédiaire du Rév. M. B. de Cape-Town, de couvrir les frais. Ils exprimèrent le désir de la revoir, mais tout en la consultant d'abord, et elle les supplia de nous la laisser encore, ce qu'ils lui ont accordé. Ainsi le plan proposé s'est poursuivi ; cette enfant nous reste et nous fait bien du plaisir.

« Il en est de même de Rapetloane, jeune garçon plein d'intelligence et de douceur, que ses pieux parents m'ont confié presque entièrement, pour que je le prépare à entrer dans notre école normale, s'il se convertit. Il l'est peut-être déjà ; du moins sa conduite et son application sont exemplaires. Il reçut, il y a deux ou trois ans, des impressions sérieuses qui ne s'effaceront pas aisément. Le feu prit à une cabane dans le fond de laquelle il se trouvait seul et sans moyen d'en sortir : il s'enveloppa dans son petit kros, et se mit à prier Dieu, disant : « Sei-
« gneur, si tu brûles mon corps, au moins, délivre-moi

« du feu de l'enfer, en sauvant mon âme.» Alors Dieu envoya à son secours, et retira cet enfant du milieu de l'incendie.

« Au matériel, il s'est fait, comparativement, beaucoup cette année à Morija. Sous la surveillance de M. Maeder, les naturels ont enlevé le terrain qui encombrait le derrière de la maison du missionnaire, ce qui l'assainit à la fois et lui donne une plus grande cour. Tous les ouvriers ont été payés en petits livres ou en habits, sans dépenses pour la Société. Le terrain qui a été enlevé, se trouvant presque tout d'argile ou de gravier, a servi à pratiquer des sentiers secs et convenables dans le jardin. La congrégation est allée *gratis* à un marais situé à cinq milles de distance, et en a rapporté six à sept cents bottes de roseaux, avec lesquels notre frère Maeder a été à même de mettre une nouvelle couverture sur ma maison. Il a aussi bâti un poulailler et deux autres petites maisons semblables, coupé quelques charretées de bois au Calédon, planté pour lui-même un jardin potager et un verger qui ne contribuent pas seulement à son bien-être domestique, mais ajoutent aussi à la beauté de l'endroit. — De leur côté, les naturels avancent dans l'industrie, et s'habillent mieux qu'avant. Le froment, la pomme de terre, les pêchers commencent à devenir communs dans la mission, ce qui donne à nos gens une plus grande aisance. L'un d'eux, Esaïe Léhéti, se bâtit une maisonnette en pierre sous la direction de mon cher compagnon d'œuvre, et avec le peu de secours qu'il lui prête dans ce travail.

« Enfin, la première pierre d'un temple a été posée il y a trois mois, et ce bâtiment s'est poursuivi depuis lors. Nos amis de Bossiou, Moshesh et un nombre considérable d'indigènes étaient présents à la cérémonie. Elle s'ouvrit par quelques considérations générales sur l'origine des mai-

sons de prières. Je fis ensuite l'histoire de notre liste de souscriptions qui s'élève à présent à plus de 10,000 fr., et pour laquelle un de mes amis de Madras dans les Indes, nous a fait parvenir £5. Les assistants souscrivirent ce jour-là pour plus de 600 fr., et notre frère Casalis offrit de recueillir d'autres dons dans son Eglise. Il esquissa l'histoire de la mission, Moshesh raconta celle de la fondation de Morija, et faisant lever quatre de ses fils qu'il refuse de faire passer par le rite de la circoncision, il les montra à l'assemblée, en disant : « Ils serviront le « Seigneur; ils renonceront aux superstitions anciennes « du pays, pour apprendre dans ce lieu à connaître « Jéhova et à lui plaire.» J'observai que la condition des femmes ayant été rabaissée en Afrique, elle avait besoin d'y être relevée, vu que toutes les fondations de bienfaisance appartenaient à nos mères comme à nous. J'ajoutai qu'on ne devait pas trop s'étonner si je faisais lever ma compagne, et lui confiais le soin de poser la pierre angulaire, ce qui fit beaucoup de sensation. Mon collègue de Bossiou offrit au Seigneur une prière fervente; nous chantâmes debout un cantique d'actions de grâces. Je parlai de notre Société, je montrai aux Bassoutos son rapport de 1845, et j'y lus (à leur grand étonnement) les noms de tous ceux d'entre eux qui avaient déjà souscrit. Ce rapport fut enfermé ensuite dans une bouteille, ainsi qu'un shilling de 1842, un plan du nouveau temple, et une inscription que je lus publiquement en français et en sessouto. Après quoi, la bouteille fut bien fermée avec un bouchon de plomb, et mise dans un trou percé au milieu de la pierre de l'angle. Tout dans cette cérémonie était nouveau pour les assistants, plein d'encouragement, d'intérêt, d'instruction, symbole de la mission elle-même, s'il pouvait m'être permis de le faire remarquer. L'inscription était ainsi conçue :

« L'an de grâce 1847, et le cinquième jour du mois « de mars, a été posée la pierre fondamentale de cette « Maison de prière, élevée à Morija, dans le pays des « Bassoutos, par la Société des Missions évangéliques « de Paris chez les peuples non-chrétiens; et cette « pierre a été posée par Catherine Arbousset, l'épouse « du missionnaire, en présence de Moshesh, le chef des « Bassoutos, de Letsié, son fils aîné, d'une grande réu-« nion de gens, de Clarisse Maeder, de E. Casalis, de « P.-F. Lautré, de H.-M. Dyke, de Th. Arbousset, de « F. Maeder, l'architecte et maçon de ce temple, qui « sera élevé au nom de L'Eternel, l'Eternel, le Dieu « fort, pitoyable, miséricordieux, tardif à colère, abon-« dant en grâce et en vérité, qui garde la miséricorde « jusqu'en mille générations, qui ôte l'iniquité, le crime « et le péché, qui ne tient point le coupable pour inno-« cent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants, « jusqu'à la troisième et la quatrième générations, et qui « nous a promis, disant : Même, je mettrai mon pavillon « au milieu de vous, et mon âme ne vous aura point en « en aversion. Mais je marcherai au milieu de vous, et « je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple. Amen.» (Exode, XXXIV, 6, 7. Lévitique, XXVI, 11, 12.)

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

| | |
|---|---|
| Communiants. . . . . . . . . . | 184. |
| Enfants baptisés. . . . . . . . . | 160. |
| Catéchumènes. . . . . . . . . . | 64. |
| Personnes bien disposées suivant les catéchismes.. . . . . . . . . . . | 162. |
| Célébrations de mariage. . . . . . , | 109. |
| Auditoire aux services du dimanche. . | 400. |

Agréez, Messieurs les directeurs, avec ce rapport, l'assurance de mon constant attachement en J.-C.

TH. ARBOUSSET.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## *La Société de Missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre.*

Les amis même de l'œuvre des Missions sont loin de rendre toujours justice à ses progrès, et de bénir assez vivement le Seigneur, le Maître de la moisson, qui la soutient et la fait prospérer si visiblement. L'impatience particulière aux hommes de ce siècle, gagnerait-elle peut-être aussi les chrétiens? Laisseraient-ils refroidir dans leur cœur l'intérêt que mérite la plus excellente de toutes les œuvres, parce qu'elle ne s'accomplit pas pendant la durée des quelques jours de leur vie? Cependant on peut leur montrer que la marche du règne de Dieu n'a pas la lenteur que plusieurs lui supposent. Qu'ils comparent l'état général des Missions évangéliques, ou seulement l'état d'une même Société, à deux époques diverses, et nous pensons qu'ils auront sujet de se réjouir avec actions de grâces. Nous sommes heureux d'en pouvoir fournir aujourd'hui une intéressante preuve dans l'histoire de la Société que rappelle le titre de cet article. Un de ses secrétaires, le révérend H. Venn, en a dernièrement retracé l'origine et l'état actuel dans une notice dont nous extrayons quelques détails.

Un petit nombre de chrétiens, pasteurs et laïques, sentent le besoin de travailler à répandre dans le monde l'Evangile du salut, demandent l'assistance du Seigneur, et fondent, en l'an 1799, la Société des Missions pour l'Afrique et pour l'Orient, qui, en 1813, reçoit le nom si connu qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. La côte d'Afrique

aux environs de Sierra-Léone, tel est le lieu qu'elle choisit pour y envoyer des missionnaires; mais, qui le croirait aujourd'hui? plusieurs années s'écoulent, et l'on n'a point encore les fonds nécessaires pour cet envoi; c'est en 1804 seulement qu'on peut y songer, et dix années entières ont passé, avant qu'une seconde Mission puisse être entreprise. Les revenus s'élèvent lentement jusqu'à la somme de £2500.

Pendant les dix années qui suivent, la Société prend un essor nouveau. Dès l'an 1814, une Mission commence à Madras et dans l'Inde méridionale, et il s'en établit successivement dans la Nouvelle-Zélande, à Malte, à Smyrne, à Calcutta, à Ceylan. Le revenu a atteint £30,000.

Une troisième période de dix années voit les fonds arriver à la somme de £47,500, et les établissements de missions s'étendre à Bombay, à l'Amérique Septentrionale, à la Jamaïque, et à d'autres portions des Antilles, à l'Egypte, à l'Abyssinie.

Une quatrième période d'égale étendue se termine à l'année 1844; la Société reçoit de ses amis un revenu de £100,000; il est employé tout entier à maintenir et à fortifier les Stations déjà établies. On entreprend une Mission en Chine; mais c'est avec un fonds spécial collecté pour cet objet.

Les grâces spirituelles ont-elle marché de pair avec les secours temporels? L'exiger serait prescrire à Dieu ses voies. Toute Société, comme tout chrétien, doit s'attendre aux jours fâcheux; en définitive, la foi y trouve son compte, l'œuvre de Dieu se dégage de bien des éléments humains, on s'appuie moins sur le bras de la chair. La Société épiscopale a donc eu des revers; ses Missions destinées à ramener à la pureté de la foi les anciennes Eglises déchues de l'Orient, pour les faire

servir à leur tour de flambeaux au milieu des populations païennes et mahométanes, n'ont pas répondu aux espérances qui reposaient sur elles. Deux fois ses missionnaires ont été repoussés de l'Abyssinie. La jalousie de l'église grecque les a forcés de quitter le champ de l'Asie-Mineure, dès que quelque vie spirituelle s'est manifestée dans leurs écoles. Un essai infructueux de vingt-cinq ans a fait abandonner Malte. Enfin, l'Eglise syrienne de la côte de Malabar persévère si obstinément dans ses erreurs et ses superstitions, que les missionnaires en sont venus à suivre à son égard la même marche qu'à l'égard des papistes et des païens, invitant ses membres à rompre avec elle pour s'unir à une Eglise plus pure.

Le monde païen, tel est donc le champ que la Société a reçu de la main du Seigneur pour y répandre la parole du Royaume. Mais là, qui ne reconnaîtrait que le souffle de l'Esprit a été abondamment répandu sur cette bonne semence ! L'accroissement du nombre des communiants pendant le cours des dernières années, est un fait qui parle éloquemment ; car, tandis qu'avant 1835, il n'atteignait pas 900, il a dépassé 9,000 dans l'année 1845. En voici un tableau qui fera juger de l'état comparatif des principales Missions, et de leur accroissement graduel :

| MISSIONS. | 1836 | 1837 | 1838 | 1839 | 1840 | 1841 | 1842 | 1843 | 1844 | 1845 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Afrique occidentale. . . . . . | 643 | 707 | 902 | 1075 | 1177 | 1362 | 1414 | 1275 | 1330 | 1560 |
| Calcutta et Inde septentrionale. | 12 | 12 | 32 | 341 | 330 | 285 | 429 | 481 | 644 | 640 |
| Madras et Inde méridionale. . | 285 | 279 | 314 | 417 | 599 | 1214 | 1467 | 1639 | 2103 | 2348 |
| Ceylan . . . . . . . . . . . | 105 | 102 | 120 | 133 | 131 | 135 | 92 | 111 | 182 | 212 |
| Nouvelle-Zélande. . . . . . | 64 | 160 | 178 | 202 | 233 | 584 | 1292 | 1822 | 2851 | 3837 |
| Antilles (Indes occidentales). . | 11 | 43 | 88 | 234 | 280 | 645 | 919 | 533 | 636 | 570 |
| Amérique du Nord-Ouest. . . | 195 | 211 | 267 | 300 | 300 | 378 | 437 | 451 | 456 | 457 |
| Missions moins importantes . . | » | » | » | 19 | » | » | 1 | 3 | 3 | 4 |
| TOTAL. . . . . . . | 1315 | 1514 | 1901 | 2721 | 3050 | 4603 | 6051 | 6315 | 8205 | 9628 |
| Accroissement annuel. | » | 199 | 387 | 820 | 329 | 553 | 1448 | 264 | 1890 | 1423 |

Il ne faut pas oublier que l'admission à la Cène du

Seigneur n'a lieu qu'à la suite d'une profession de foi satisfaisante, justifiée par une conduite vraiment chrétienne. Le temps qui s'écoule entre le baptême et l'admission à la communion, sert à démontrer la sincérité des candidats, et les communiants restent soumis à une discipline vigilante.

De tels résultats paraîtront encore plus encourageants, si l'on se rappelle combien est faible le nombre des missionnaires européens, tant ministres que simples catéchistes, qui les ont obtenus, et surtout, combien peu ce nombre a reçu d'accroissement depuis quelques années. Voici, en effet, le tableau des divers ouvriers de la Société à deux époques différentes.

| | en 1836. | en 1845. |
|---|---|---|
| Ecclésiastiques d'Europe. . | 70 | 115. |
| Catéchistes d'Europe. . . | 59 | 35. |
| Ecclésiastiques indigènes. . | 3 | 10. |
| Instituteurs indigènes. . . | 426 | 1042. |

Ajoutons que des calculs faits avec exactitude, démontrent que le nombre total des personnes qui assistent au culte public et font profession de christianisme dans les stations établies par la Société, ne peut pas être au-dessous de 80,000. Que d'âmes qui, il y a peu d'années encore, étaient plongées dans les ténèbres et dans les souillures du paganisme, et n'avaient d'autre culte que celui des idoles ou des démons!

Pour rendre plus sensibles ces bénédictions répandues sur les travaux de la Société parmi les païens, on a mis en regard l'état religieux de la population de deux missions importantes, celles de Sierra-Léone et de la Nouvelle-Zélande, et l'état de deux paroisses de Londres, abondamment pourvues de secours spirituels. La population de la colonie de Sierra-Léone, en 1844, était de 41,058 âmes, comprenant beaucoup d'esclaves libérés,

récemment débarqués, et plongés encore dans leur état de paganisme, tandis que plusieurs centaines d'africains convertis venaient de quitter la colonie. Quant à la Nouvelle-Zélande, c'est à 110,000 âmes qu'on peut porter sa population, répandue sur une contrée aussi vaste que l'Angleterre, et comparativement peu pourvue de secours religieux. Or il se trouve que dans les seules églises fondées par la Société épiscopale, le nombre des communiants est à Sierra-Léone, de un sur vingt-cinq de la population totale, et à la Nouvelle-Zélande de un sur vingt-sept, tandis qu'il n'est que de un sur vingt-huit ou vingt-neuf dans les deux paroisses de Londres mentionnées ci-dessus. Même résultat à l'égard des personnes qui assistent au culte public; à Sierra-Léone, on a trouvé leur nombre formant plus d'un cinquième de la population, et à la Nouvelle-Zélande plus d'un quart, tandis que dans les deux paroisses de Londres, il est un peu moins considérable. Et pour mieux faire comprendre l'état réel de ces deux belles missions, ajoutons qu'à côté des ouvriers de la Société épiscopale, se trouvent ceux d'une autre Société qui a également à se réjouir de bénédictions signalées dans le même champ de travail, savoir la Société wesleyenne.

N'oubliez pas maintenant que toutes ces conversions, tous ces baptêmes ne montrent encore qu'une portion du succès obtenu par les missionnaires. Ce n'est pas par des tables statistiques qu'on peut apprécier entièrement les effets de l'Evangile. Le messager de Christ sert, par ses travaux persévérants et souvent ingrats en apparence, à frayer longuement le chemin du Seigneur à de futurs ouvriers qui recueilleront les fruits de sa patiente fidélité. Chacun de ses efforts tend à affaiblir l'empire de l'erreur, à miner l'édifice de l'idolâtrie, à ébranler la confiance du païen dans ses faux dieux. L'esprit de recherche se

réveille, les ténèbres se dissipent, tout un avenir se prépare.

Les preuves de cette assertion se présentent en foule. L'Inde, surtout, les offre à chaque pas. Écoutons un missionnaire de Ceylan qui nous donne le résultat de son expérience de vingt années : « Notre séminaire contenait alors sept garçons. Tels étaient les préjugés contre le christianisme, qu'il nous était fort difficile de trouver des parents qui consentissent à nous confier leurs enfants. A présent toutes les difficultés sont aplanies. Avec de plus grandes ressources nous pourrions donner une instruction chrétienne à toute la nouvelle génération de Ceylan.» — Ecoutez encore le témoignage d'un riche brahmine de Bénarès, qui amenait son fils à un missionnaire pour prendre soin de son éducation : « Je me suis convaincu, après avoir lu vos livres sacrés, qu'ils enseignent la vraie religion. Je ne me sens pas capable d'arriver à la pureté de ses préceptes ; mais voici mon fils, recevez le comme votre enfant, nourrissez-le à votre table, faites-en un chrétien.» Puis il remit au missionnaire la somme de 10,000 roupies (plus de 25,000 fr.), pour payer les frais de l'éducation de l'enfant. — Un témoignage non moins significatif se trouve dans l'opposition régulière et violente que font à la religion de l'Evangile, des associations d'Indous effrayés de voir chanceler leurs antiques superstitions. — « En augmentant les districts missionnaires de la province de Tinevelly, » dit M. Tucker, de Madras, « et en plaçant dans chacun d'eux un fidèle serviteur de Christ, je ne doute pas qu'on n'arrivât promptement, moyennant la bénédiction du Seigneur, à l'entière conversion des villages de la partie méridionale de cette province, et qu'on ne vît graduellement les Brahmines et les villes de la partie septentrionale suivre ce mouvement.» — L'évêque de Madras confirme pleinement ce

témoignage, dans le journal si intéressant de sa dernière tournée missionnaire; mais nous n'anticiperons pas sur les détails remarquables que nous serons appelés à donner plus tard de cette portion de l'Inde.

Il a donc été donné à la Société épiscopale d'accomplir une œuvre dont l'importance et les bénédictions n'ont cessé de s'accroître d'année en année. Si ses succès à venir pouvaient se calculer d'après les chiffres du tableau que nous avons donné ci-dessus, il en résulterait que dans dix ans, le nombre des personnes instruites par ses missionnaires, serait d'un demi-million, et qu'une période de temps pareille à celle qu'elle a traversée depuis son origine, lui suffirait pour devenir l'institutrice d'une population égale à celle de toute l'Inde britannique. Un tel calcul ne paraît exagéré que lorsqu'on perd de vue les obligations de l'église, et le pouvoir de son chef.

Dans un rapport plus récent de la Société épiscopale, se lisent ces questions, qui s'adressent également à la conscience des membres de toutes les autres Églises et de toutes les autres Société de missions: « Nous demandons si l'œuvre des missions n'est pas le grand moyen destiné à étendre le royaume du Sauveur? si elle n'occupe pas la première place dans le nombre des œuvres de piété et de charité? si elle n'appelle pas ceux que Dieu a distingués par une plus grande mesure de ses dons et de ses grâces, à se consacrer à la noble carrière de missionnaire? si elle ne fait pas un devoir aux *riches de ce monde* de montrer plus de libéralité et de renoncement dans leurs offrandes qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent? si, enfin, tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus et qui connaissent le prix de son salut, ne doivent pas assiéger de ferventes et de constantes prières, le trône du Dieu des missions, pour qu'il réchauffe la charité de l'Église,

qu'il envoie des ouvriers dans sa vigne, et qu'il favorise tous les travaux missionnaires d'abondantes effusions de son Esprit de vie?»

### *Les missionnaires W. Yates et W. Knibb.*

Elle s'efface trop promptement la mémoire des hommes qui ont disparu de ce monde, après avoir fait briller la lumière de leurs œuvres chrétiennes. La facilité avec laquelle on laisse leurs noms se remplacer par d'autres noms dans l'histoire du règne de Dieu, ressemble trop à la légèreté et à l'ingratitude. Cette pensée nous encourage à consacrer quelques mots à la mémoire de deux missionnaires qui se reposent, depuis environ deux ans, de leur laborieuse carrière. Ils l'ont parcourue avec un dévouement sans bornes pour leur Maître, et ils ont été dans sa main des instruments d'élite pour le salut de plusieurs. Nous voulons parler du missionnaire Yates, de Calcutta, et du missionnaire Knibb, de la Jamaïque, l'un et l'autre attachés au service de la Société des missions baptistes d'Angleterre, l'un et l'autre enlevés à cette Société pendant l'année 1845.

*William Yates* a servi la cause de Christ pendant trente ans, dans l'Inde. Il y avait eu pour prédécesseurs les célèbres Carey, Ward et Marshman, et avait reçu de de Dieu les dons nécessaires pour succéder dignement au premier, dans l'œuvre immense de la traduction des Ecritures. Voici, suivant ses propres paroles, comment il partagea le temps de sa carrière évangélique; il écrivait en 1839 : « Dix années se sont déjà envolées depuis mon retour d'Angleterre; et dès lors que de changements survenus! Elles ont été essentiellement consacrées aux devoirs pastoraux, tandis que j'avais été appelé, les

quatorze années précédentes, à travailler comme missionnaire, en prêchant aux païens, et en instruisant la jeunesse. Il paraît que l'œuvre de mes derniers jours sera surtout celle de la traduction. C'est celle que mon cœur affectionne. En me reposant patiemment sur le Seigneur, j'ai donc atteint l'objet de mes vœux. Mais maintenant, oh maintenant, puissé-je recevoir la vigueur de corps et d'esprit nécessaire pour ne pas rester au-dessous d'une telle œuvre, pour donner à des millions d'âmes accès aux sources d'eau vive, pour leur présenter les oracles de Dieu dans un langage qui ne soit pas pour elles un prétexte de s'en détourner avec mépris! Qui est suffisant pour cette œuvre? Seigneur, toute ma capacité vient de toi, je m'en remets humblement à toi. Que l'Esprit qui a dicté ta parole me dirige, et l'œuvre s'accomplira.»

Cependant on va juger à quel point, sans nuire à son activité pastorale, il se livrait dès long-temps à ses travaux de prédilection, auxquels il avait préludé par une étude approfondie des langues de l'Ancien et du Nouveau-Testament, de l'Arabe, ainsi que de plusieurs langues de l'Inde. « Pendant les quatorze dernières années de sa vie,» dit M. Leslie, « il a traduit toutes les Saintes-Ecritures en Bengali, tout le Nouveau-Testament en langue Urdu (ou Hindoustani), en Hindoui, en Sanscrit, ainsi que la moitié de l'Ancien-Testament dans cette dernière langue. Il a, en outre, publié une grande grammaire Urdu, des traductions de plusieurs ouvrages sancrits, un grand dictionnaire sanscrit, et plusieurs autres ouvrages en diverses langues (1). Il m'est impossible de com-

(1) Ce sont des ouvrages religieux, apologétiques, philologiques, historiques, etc., dont l'énumération serait trop longue ici.

prendre tant de travaux joints à des prédications fréquentes. Ce qui ajoute à mon étonnement, c'est qu'il eut toujours une santé faible qui l'obligea assez fréquemment à rester alité des semaines entières. Jamais, d'ailleurs, il n'empiéta sur les heures consacrées au sommeil, jamais il ne négligea ses devoirs domestiques, jamais il ne se dispensa du culte qui se célébrait dans la maison de Dieu. Il savait aussi donner du temps à ses amis, et joindre à tout cela beaucoup de lectures de simple délassement.»

Quel était son secret pour accomplir tant de choses? Il n'en avait d'autre que de sentir vivement le prix du temps. Un ami désirait savoir s'il suivait une méthode particulière dans ses travaux si multipliés. « Aucune,» répondit-il, avec cette absence complète de prétention qui lui était propre, « quand j'ai quelque chose à faire, je vais et je le fais ; voilà tout.» La fuite rapide du temps l'effrayait et l'avertissait : témoin ces paroles de son journal : « En neuf mois, j'ai perdu ma femme et plusieurs de mes amis; des quinze personnes qui ont commencé avec moi l'œuvre missionnaire de Calcutta, me voici demeuré seul; plusieurs sont mortes; celles qui survivent sont loin d'ici. J'en ai vu un bien plus grand nombre appartenant à d'autres Sociétés, arriver ici, travailler quelque temps, puis disparaître. Seigneur, aide-moi à achever bientôt l'œuvre que tu m'as donné à faire, puis renvoie ton serviteur en paix, et recueille-le auprès des amis qu'il chérit.».

Son cœur, adonné tout entier à la tâche qu'il sentait avoir reçue de Dieu, restait insensible aux offres les plus brillantes qui eussent pu l'en distraire. Le gouvernement de l'Inde, assure un de ses amis, connaissant ses grands talents, lui offrit, il y a cinq ans, la somme de *mille* roupies par mois (plus de 2,500 fr.), pour entrer entièrement

à son service ; mais il refusa. Et cependant son revenu, en y comprenant les appointements qu'il recevait, ne dépassa jamais le quart de cette somme. Il s'était si complétement dévoué à l'œuvre des missions, qu'il aurait volontiers consenti, plutôt que de l'abandonner, à vivre dans une cabane et à se nourrir d'un peu d'eau et de riz. Il était entré pauvre dans cette carrière, et il est resté pauvre jusqu'à la fin. Mais combien il a été tout-à-coup enrichi !

Nous n'entrerons pas ici dans de grands détails sur les titres que le docteur Yates s'est acquis à la reconnaissance de l'Église chrétienne, par ses nombreuses et belles traductions des Livres-saints, nous contentant de citer les paroles suivantes du missionnaire Wenger, qui eut le bonheur d'être associé, pendant quelques années, à une partie de ses travaux : « Si un esprit qui offre un bel équilibre dans toutes ses facultés, qui est doué de brillants talents et enrichi par une vaste et solide érudition; si une fermeté de conviction inébranlable, fondée sur un ardent amour de la vérité et tempérée par une humilité sincère; si ces qualités, accompagnées d'une infatigable activité, d'une conscience délicate et de ferventes prières, doivent constituer un éminent traducteur de la Bible, je puis affirmer que William Yates réalisait cette image. »

Cependant sa santé s'altérait tous les jours plus profondément, et il s'embarqua pour l'Europe, laissant dans l'Inde sa famille, à laquelle il n'avait pas cru dire un dernier adieu. Mais le Seigneur lui préparait un précieux dédommagement. M. Wardlaw, missionnaire de la Société de Londres, se trouvait dans le vaisseau qui ramenait le docteur Yates, et fut pour lui un ami plein d'affection. Chaque jour, par son moyen, la parole de Dieu et la prière préparaient le malade à une fin qui s'approchait rapidement. Il en reçut la nouvelle avec calme, et dit :

«Qu'elles sont belles ces paroles de l'apôtre : Notre légère affliction, qui n'est que pour un temps, produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente ! La gloire, en échange de l'affliction; une affliction légère, un poids de gloire; une affliction d'un moment, une gloire éternelle ! » — « Je lui avais cité à un autre moment ces mots, dit M. Wardlaw : J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, me la donnera en ce jour-là. Et j'avais ajouté : « Vous pouvez tenir le même langage, sans doute ? » Il garda le silence un moment, puis il me dit : « Avec beaucoup d'imperfections, avec tout ce qui me fait sentir que je ne suis qu'un serviteur inutile, je me suis pourtant efforcé, pendant mon séjour dans l'Inde, de faire la volonté de mon Maître, et de combattre pour sa cause... Oh ! si j'avais mille vies à donner pour le service de Christ, je les estimerais bien employées, et les sacrifierais toutes pour l'amour de celui qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi. » — C'est avec un doux sentiment de la paix et de la joie qui se trouvent en Christ, qu'il s'endormit au Seigneur, le 3 juillet 1845. Le vaisseau se trouvait dans les eaux de la Mer-Rouge; c'est là que ses restes mortels ont trouvé un tombeau. Yates était âgé de 53 ans.

Tout autres furent le caractère et la carrière du missionnaire *Knibb.* Homme d'action et plein d'énergie, il fut placé par le Seigneur sur un théâtre où ces dons purent se déployer avec éclat. Chacun sait que son nom fut associé, pendant nombre d'années, à l'histoire des missions de la Jamaïque, et particulièrement qu'il joua un rôle important pendant la période orageuse qui précéda l'émancipation des Noirs. Il souffrit avec eux et pour eux; il plaida leur cause; et lorsqu'il eut vu tomber leurs fers,

il continua à exercer au milieu d'eux son ministère pendant l'époque mémorable où l'on vit des hommes, à peine émancipés, former des églises admirables de zèle. En effet, peu d'années s'étaient écoulées depuis que de pauvres esclaves avaient été rendus à la liberté, lorsque le monde chrétien apprit qu'à la Jamaïque seulement, et dans les seules stations de la Société baptiste, 30,000 nègres se faisaient une obligation devant Dieu, de pourvoir eux-mêmes aux frais de leur culte, de salarier eux-mêmes leurs pasteurs, d'entretenir eux-mêmes leurs écoles, et de laisser ainsi à la Société qui avait été l'instrument de leur conversion, la possibilité d'aller chercher, dans d'autres parties du monde païen, d'autres âmes à convertir à Jésus-Christ. William Knibb contribua puissamment à cette vie religieuse des Églises nègres. Dès son arrivée à la Jamaïque, où il venait prendre une place laissée vacante par la mort prématurée de son frère, on le vit s'emparer de son œuvre avec toute l'ardeur d'une bouillante jeunesse, et poursuivre sa course avec cette activité incessante et cette décision de caractère qui formaient un de ses principaux traits.

On a pu juger, en Angleterre même, de tout ce qu'il y avait, dans le cœur de Knibb, de dévouement pour la cause qu'il avait embrassée avec tant de chaleur. Les Églises nègres venaient de déclarer qu'elles espéraient de pouvoir se suffire à elles-mêmes, mais elles réclamaient l'envoi de plusieurs pasteurs ; elles sollicitaient en même temps la formation d'une mission en Afrique, au milieu de leurs compatriotes païens. Knibb se charge d'être leur avocat en Angleterre. Il part en 1840 ; il y fait un séjour de six mois ; par ses récits animés, il excite un intérêt tout nouveau pour ses chers nègres. On raconte que pendant ces six mois, il parla dans 154 assemblées de culte ou de missions, qu'il fit pour cela 2,000 milles de

chemin dans les comtés de l'Angleterre, et qu'il adressa la parole à un nombre d'auditeurs qu'on peut évaluer à deux cent mille. Aussi remplit-il son but. Non seulement il obtint le don nécessaire pour commencer la mission d'Afrique, mais il recueillit de quoi équiper et envoyer un surcroît de dix missionnaires ou pasteurs aux Églises de la Jamaïque. Enfin, une dette de 3,000 livres sterling pesait sur la Société des Missions; Knibb sollicite un effort nouveau pour obtenir cette somme; il s'engage à recueillir 500 livres sterling pour cet objet parmi les nègres affranchis, et la dette est couverte. On peut juger de l'enthousiasme qu'excita son retour; il ramenait cinq des nouveaux missionnaires, leurs femmes et cinq institutrices. Le son du canon se mêlait à celui des prières et des cantiques, pour exprimer la joie de la foule. Le lendemain on vit 3,000 auditeurs se presser dans la grande chapelle de Falmouth, sa paroisse, et mille autres qui se tenaient en dehors, malgré un soleil ardent. Knibb prêcha à cette foule attendrie; puis, au milieu d'une émotion générale, il prit la Cène avec 1,600 membres de son troupeau.

L'année 1845 le ramena encore en Angleterre; il y venait plaider de nouveau la cause de ses chers nègres. Tant de temples avaient été bâtis, tant d'écoles fondées, que ces nouvelles Églises succombaient sous le poids d'une dette énorme. La Société baptiste des missions entra dans ses vues, et bientôt après Knibb put leur apporter un précieux subside de 6,000 livres sterling. « Je vais entrer dans la vingt-deuxième année de ma vie missionnaire, disait-il à ses amis d'Angleterre, en prenant congé d'eux pour la dernière fois. Lorsque j'arrivai, il y a vingt-un ans, à la Jamaïque, je n'y trouvai que quatre missionnaires de notre Société. J'y passai les sept premières années au milieu de scènes d'obscurité et de misère; je vis même un des diacres de mon Église étendu sur la terre

et frappé impitoyablement pour avoir prié chez moi. Au bruit des coups de fouet, à la vue du sang qui ruisselait de son corps, je pris la résolution calme, mais bien décidée, de mettre tout en œuvre pour briser les indignes fers des esclaves. Ces sept années se terminèrent par les horreurs de l'insurrection ; vous les avez ouï raconter, nous les avons vues et senties; mais la destruction de nos chapelles, mais tant d'autres scènes affreuses furent le coup de mort de l'esclavage.... Ce fut alors, qu'à peine échappé de la prison, les membres de mon troupeau mis à mort ou dispersés, une multitude de fidèles fouettés et exposés à mille tourments, je fus moi-même chassé de ce repaire d'infamie, et que j'arrivai ici le cœur saignant. Je n'oublierai jamais ces trois années de lutte angoissante, pendant lesquelles je parcourus ce pays dans tous les sens, répétant la triste histoire des souffrances du Nègre, et cherchant à défendre sa cause. Mais enfin l'heure de la liberté sonna. En même temps l'œuvre de la grâce prit un essor merveilleux, et sept nouvelles années ne s'étaient pas écoulées, que vingt missionnaires de notre seule Société avaient baptisé 22,000 personnes, que vingt-cinq nouvelles chapelles avaient été bâties, que 120,000 livres sterling avaient été employées à relever l'Église de ses ruines et à l'étendre... Avec quelle joie je vais apporter à nos frères de la Jamaïque les nouvelles preuves de votre charité !.... Adieu ; que notre devise soit : Travaillons pour Christ sur la terre, jusqu'à ce que nous nous reposions avec lui dans le ciel ! »

Knibb n'eut que le temps d'arriver au milieu de son troupeau. A peine il y avait repris le cours de ses travaux, qu'il fut atteint de la fièvre jaune, et qu'il succomba, après quatre jours de souffrances, le 15 novembre 1845. Cette nouvelle répandit de toutes parts une grande consternation, des cris de douleur se faisaient entendre dans

la ville de Falmouth, et lorsque l'heure des funérailles arriva, sept à huit mille personnes de toute classe et de toute dénomination formèrent le convoi qui suivait ses dépouilles mortelles.

Nous ne pourrions répéter ici tous les témoignages rendus à ses grandes qualités. L'énergie naturelle à son caractère se montrait, dans les derniers temps de sa vie, tempérée par une expression de douceur toute céleste, qui fit dire à plusieurs de ses amis, que sans doute, mûr pour le ciel, il ne leur serait pas longtemps conservé. L'un d'eux ajoute : « Le dévouement qu'il ne cessa de montrer pour la cause de tout un peuple, ne diminuait en rien la chaleur de son intérêt dans les cas de souffrances particulières. Fallait-il visiter la demeure de l'affliction, il n'hésitait pas un instant de partir, au milieu même de la nuit, pour faire jusqu'à vingt et trente milles. Son cœur, son influence, sa bourse, tout était à la disposition du malheureux.» Un autre dit : «Il a imprimé un caractère particulier à la génération au milieu de laquelle il a vécu. Il suffit de l'avoir vu pour comprendre toute l'influence dont il jouissait au milieu des nègres. C'était un homme plein d'énergie, et les nègres sentaient qu'ils pouvaient s'appuyer sur lui. Son cœur était affectueux, et les nègres l'aimaient. Jamais on ne commit d'erreur plus grande, qu'en traitant la race nègre avec dureté. Knibb était tendre et bon; aussi le nègre le vénérait, l'écoutait, le suivait avec un prodigieux entraînement. »

# VARIÉTÉS.

## EXTRAITS D'UN JOURNAL DE VOYAGE.

PAR M. DYKE.

### II.

*Arrivée à Motito. — Etat de la station.— Visite à Kuruman. — MM. Moffat et Hamilton. — Les mains brûlées. — Départ de Motito. — Mamusa. — Mosheu et sa famille. — Les Batlapi et leur chef Mahura.*

Vendredi, 22. Ce jour-là nous voyageâmes à travers la rangée de collines qu'on nomme Engaboung et Maropo. Notre chemin était tellement rocailleux que notre marche n'égalait pas même en vitesse celle d'un wagon attelé de bœufs sur des routes ordinaires. Vers le soir, nous arrivâmes à la fontaine de *T'logo ea motu*, dont nous bûmes les eaux avec délices, attendu que depuis bien des heures nous souffrions cruellement de la soif. Bientôt après, l'arrivée de la nuit nous força de chercher un lieu de repos. Comme cette partie du pays est souvent visitée par les lions, nous établîmes notre bivouac sous un grand mimosa, dont les branches auraient pu, en cas d'attaque, nous servir de refuge. Nous eûmes soin aussi d'entretenir un feu de garde pour éloigner de nous le « roi du désert. » Grâces à Dieu pourtant, aucune visite de ce genre ne vint troubler notre sommeil, et le lendemain nous pûmes, sitôt après le lever du soleil, nous remettre joyeusement en route, avec l'espoir encourageant

de voir nos frères de Motito avant le retour de la nuit. La distance à franchir se trouva cependant plus grande que nous ne l'avions pensé, et bien que nous eussions laissé derrière nous nos guides et leurs bœufs à marche pesante, ce ne fut que bien avant dans la nuit que nous arrivâmes à la station. On peut concevoir combien notre joie fut grande en nous trouvant auprès de nos amis, et avec quelle affection ils nous reçurent. Si dans les pays civilisés, on se sent heureux de se revoir après une longue séparation, que doit-ce être quand ces réunions ont lieu dans les profondeurs du désert? MM. Frédoux et Cochet étaient depuis peu de temps venus se joindre aux familles de M. Lemue et de M. Lauga.

On m'avait souvent parlé de Motito comme d'une station remarquable par sa beauté topographique, de sorte que j'étais par avance tout disposé à bien contempler le paysage qui l'environne. L'hiver venait à peine de faire place au printemps; mais à Motito, la vallée qu'arrosent les sources de la station rafraichissait de sa riche verdure l'œil fatigué du désert et des effets sautillants et trompeurs du mirage; le saule gracieux avait mis au jour ses feuilles d'un vert tendre, et quelques arbres à fruits étaient ornés déjà de leurs riches boutons. Ajoutez à cela que nos frères se sont donné beaucoup de peine pour faire de Motito un séjour agréable; leurs habitations sont spacieuses, comme il faut qu'elles le soient pour la conservation de la santé dans ces régions presque tropicales; leurs jardins, entourés de fortes enceintes en pierre, sont abondamment pourvus d'une grande quantité d'arbres fruitiers, et les saules qu'ils ont plantés de leurs propres mains, ainsi que les seringas (des Indes) dont ils ont eux-mêmes déposé la graine en terre, sont maintenant des arbres élevés, et commencent à fournir des matériaux utiles pour les constructions de la station.

Malgré l'habitude qu'ont les Béchuanas de changer souvent de demeure, la population de Motito continue à être considérable ; mais elle est encore en grande partie indifférente aux invitations que leur adresse l'Évangile de paix. Rien ne prouve mieux la foi et le zèle de nos frères que la persévérance qu'ils ont apportée ici à leurs travaux spirituels au milieu des nombreux sujets de découragement qu'ils ont eu à surmonter. Mais Dieu ne les a pas oubliés, et bien qu'on ne puisse pas dire qu'ils aient recueilli une abondante moisson, ils ont pourtant obtenu quelques beaux fruits ; l'Esprit saint s'est servi de leur ministère pour amener aux pieds de Jésus-Christ un bon nombre d'âmes converties à lui. Mais je ne pense pas, Messieurs et chers frères, que ce soit à moi qu'il appartienne de vous donner la statistique de cette station. Les bien-aimés frères qui la dirigent n'auront pas manqué de vous tenir au courant de ce qui s'y fait pour la gloire de Dieu.

Il ne me semble pas non plus que je doive vous entretenir longtemps de la délicieuse station de *Kuruman*, que j'eus alors l'occasion de visiter aussi. Sa belle fontaine, ses jardins et ses vergers en plein rapport, ses constructions, son église spacieuse et bien bâtie, sont revenus plus d'une fois dans les lettres de vos missionnaires et dans divers récits de voyageurs qui sans doute ont passé sous vos yeux. Quoique l'on en ait pu dire, du reste, ces éloges ne me semblent pas aller au delà de la réalité ; de toutes les stations que j'ai visitées, celle de Kuruman me paraît toujours, au moins quant à l'apparence, la plus intéressante.

Ce ne fut pas sans une profonde émotion que je me trouvai en présence des vénérables missionnaires Moffat et Hamilton. Toute leur personne porte les traces de ces longues années de rudes travaux qu'ils ont passées au

service de leur maître; leurs forces sont affaiblies, le temps a blanchi leurs cheveux; l'âge et les fatigues ont sillonné de rides le front et les joues de ces hommes jadis si robustes. Que de hautes et précieuses leçons rien que dans ce vénérable aspect! Bien souvent, pendant les instants que je passai auprès d'eux, mes prières eurent pour but de demander au Seigneur que sa grâce me rende capable de marcher sur les traces de ces hommes au zèle si infatigable et remplis d'un amour si profond pour les âmes des payens. J'eus le bonheur de pouvoir rester deux jours avec eux, et n'oublierai jamais les avis précieux qu'ils me donnèrent dans des conversations toutes pleines de la plus cordiale affection chrétienne.

Il y a maintenant trois missionnaires à Kuruman, MM. Moffat, Hamilton et Aston. Leur temps est entièrement rempli soit par la direction des services religieux, soit par les écoles, soit par les travaux manuels. Jamais on ne les voit inoccupés. Les lourds cercles de fers qui entourent les roues d'un wagon à bœufs appartenant à l'un des membres de la station, ont-ils besoin d'être regarnis de clous,en un clin d'œil M. Moffat s'est débarrassé de sa veste et les coups vigoureux de son marteau retentissent à travers la station. Une grande activité règne aussi dans l'imprimerie, et à chaque instant il en sort quelques publications pour les écoles. Lors de notre visite, la seconde feuille du Catéchisme (abrégé) de Fisher était sous presse, et dès que l'ouvrage sera achevé on le remplacera par une traduction du *Voyage du Chrétien* par Bunyan, et par le *Livre des Proverbes*. Enfin les nombreuses annexes de la station obligent souvent les frères qui en sont chargés à d'assez longs voyages, soit pour examiner des candidats, soit pour administrer le baptême ou la sainte Cène.

J'ai déjà, à propos de Borgelong, parlé des tristes effets

d'une sécheresse prolongée. Mais c'est dans le district de Kuruman surtout qu'ils se sont fait le plus cruellement sentir. Déjà plusieurs personnes y étaient mortes de dénuement. Beaucoup de parents, oubliant la voix de la nature, abandonnaient les enfants aux besoins desquels ils ne pouvaient plus pourvoir, et pendant que nous fûmes sur la station, on y apporta plusieurs de ces misérables petites créatures. Il serait superflu sans doute d'ajouter qu'elles furent reçues et traitées avec tendresse par les missionnaires et par les gens du village.

A notre passage on amena à M. Lautré une petite fille dont les mains avaient cruellement souffert de l'action du feu, au point qu'elles ne recouvreront probablement jamais leur force. Il paraît que la malheureuse enfant avait été prise sur le fait au moment où elle commettait un vol, et que, suivant une coutume barbare encore en vigueur chez les Béchuauas, on lui avait lié les poignets ensemble et on les avait tenus sur un feu lent jusqu'à ce que les chairs avaient été mises à nu. Qnand, après des punitions de ce genre, des enfants se rendent de nouveau coupables de vol, on les lie de nouveau de la même manière et on les brûle ainsi jusqu'à ce que la chair soit entièrement consumée. Il n'est pas rare de rencontrer parmi les Béchuanas des individus qui ont ainsi complètement perdu l'usage de leurs mains, pour avoir dans leur enfance commis plusieurs actes de vol.

Nous nous étions proposé de ne passer que trois semaines à Motito. Mais nos amis nous soumirent un plan de retour que nous crûmes devoir adopter, autant pour le bien de la mission que pour obéir aux invitations de l'amitié. M. Lauga devait sous peu quitter Motito pour aller à Carmel, faire les préparatifs nécessaires à la fondation du nouveau séminaire; MM. Lemue et Cochet voulaient aussi visiter l'église de Mamousa et le pays si-

tué à la jonction du Fal et du Tikoué, pour juger de la possibilité d'établir une station dans l'une ou l'autre de ces localités. Ils nous proposèrent de les attendre et de prendre cette route pour regagner le Lessouto; nous y consentîmes, heureux de trouver ainsi l'occassion de faire nos observations sur la mission parmi les Korannas.

Ce plan une fois arrêté, nous dûmes permettre à Leina et à nos guides de Bethulie de s'en retourner par la route la plus directe. Comme c'est la dernière fois que j'aurai dans ce récit occasion de parler de ce jeune chef, je dois lui rendre ce témoignage, que durant tout le temps qu'il a été avec nous il s'est conduit de la manière la plus convenable. Nous n'eûmes pas un instant à regretter qu'il se fût joint à nous, et ce fut à lui peut-être que nous dûmes en partie la bonne harmonie qui ne cessa de régner dans notre petite caravane.

Le 20 août, MM. Cochet et Lemue eurent fini leurs préparatifs et nous nous mîmes en ronte. M. Lauga et mon cher compagnon de voyage, M. Lautré, devaient venir nous rejoindre quelques jours plus tard.

Pendant les quatre semaines que j'avais passées à Motito, je m'étais plusieurs fois adressé an petit troupeau de croyants et d'auditeurs qui s'y plaît à écouter la parole sainte. Ainsi cette station, à laquelle, d'après tout ce que j'en avais ouï dire, je m'intéressais déjà si vivement, m'était devenue plus chère, maintenant que je connaissais la figure et le caractère de quelques-uns de ses membres, et que de doux souvenirs d'une affection toute fraternelle se rattachaient aux moments que j'y avais passés. Oh! puisse le Seigneur répandre de plus en plus sur elle les trésors de son Saint-Esprit; que ceux qui s'y attendent à lui soient fortifiés, et que les cœurs endurcis du reste de la population soient enfin touchés de telle sorte, que Motito

devienne au spirituel, comme il l'est déjà par sa position topographique, une véritable oasis au milieu du désert.

Du 21 au 26, nous marchâmes vers Mamousa, nous entretenant fréquemment sur la route de la perspective qui se présentait à notre frère Cochet. Avant notre départ nous avions appris que Mahura, avec ses Batlapis et quelques autres fragments de tribus soumis à son autorité, était venu s'établir dans le voisinage de Mamousa, et que M. Ross, qui avait été son missionnaire à Taung, l'avait suivi dans cette émigration. Il y avait en conséquence peu d'espoir de pouvoir fonder pour les Korannas une station à Mamousa, quelques avantages que pût d'ailleurs offrir cette localité, et c'était vers un autre point, vers la rivière Tékoué, que se portèrent nos vues. On nous avait dit qu'il y avait là plusieurs villages bâtis par les Korannas.

(M. Lemue nous ayant déjà entretenus des dévastations commises à Mamousa par Mahura et ses Batlapis, et de l'oppression sous laquelle ce chef fait gémir Mosheu et sa tribu (p. 122 sv.), nous omettons ici la partie du journal de M. Dyke qui a rapport à ces événements.)

Les membres de l'Eglise de Mamousa avaient été prévenus de la visite de M. Lemue, en sorte que la plupart d'entre eux nous attendaient à notre arrrivée au milieu d'eux. Les trois jours suivants furent employés par M. Lemue à examiner les candidats an baptême. Cinq d'entre eux furent jugés dignes de le recevoir, d'après leurs réponses aux questions que M. Lemue leur fit sur les objets de la foi, et d'après le bon témoignage rendu à leur conduite. J'entrerais volontiers ici dans quelques détails sur cet intéressant examen, mais ce serait sans doute un empiètement sur le droit de MM. Lemue ou Cochet ; je leur en laisse le soin.

Nous ne quittâmes pas Mamousa sans faire une visite

à la ville de Mahura. Là, nous eûmes avec M. Ross une conversation fort intéressante. Ce dévoué serviteur de Christ était alors occupé à élever pour sa famille une maison, ou plutôt un chétif abri en roseaux et en pieux. Il y a quatre ans qu'il est avec les Béchuanas sans être parvenu, durant tout ce laps de temps, à jouir d'une habitation tant soit peu convenable pour la santé, ou qui pût offrir quelque agrément. Celle qu'il se contruisait en ce moment n'était encore que provisoire, puisqu'il prévoyait bien que dans un an il aurait probablement à la quitter pour suivre son troupeau. Il nous exprima son regret d'avoir été forcé de venir s'établir dans un lieu que nous paraissions avoir désigné comme celui d'une station à fonder, et nous pûmes comprendre, à ses discours, qu'il s'était vu placé dans l'alternative ou de venir à Mamousa ou de quitter Mahura et ses gens, parmi lesquels il avait une congrégation de 700 âmes et une Eglise composée de 111 membres. Il nous dit qu'il était resté à Taung jusqu'au dernier moment, afin qu'on ne pût pas dire ensuite qu'il avait encouragé cette émigration, à laquelle au contraire il s'était opposé autant qu'il était en son pouvoir de le faire.

Avant de quitter Taung M. Ross avait fait ou fait faire des recherches dans les différents quartiers de la ville pour savoir s'il n'y était point resté quelques vieillards ou quelques infirmes. Ce soin charitable avait sauvé la vie à plusieurs misérables, entre autres à deux vieilles femmes, qui, sur le point de finir leurs jours, avaient été abandonnées par ceux à qui incombait la charge de pourvoir à leurs besoins. M. Ross avait eu la bonté de les faire monter sur son propre wagon, et les avait ainsi transportées au camp de leurs parents émigrés, qui pendant quelque temps s'étaient refusés à les recevoir. Parmi ceux que l'on avait également condamnés à périr

misérablement d'inanition, se trouvait aussi un petit garçon perclu de ses membres, et qu'en raison de cette infirmité, ses barbares parents avaient regardé comme un objet sans valeur. Après deux jours de cruelles souffrances, occasionnées par la faim et par la peur des bêtes féroces dont il entendait déjà les hurlements autour de la ville déserte, ce petit misérable avait été apporté à M. Ross, qui après lui avoir donné de quoi manger l'avait mis sur le dos d'un bœuf, et fait conduire auprès de quelques parents chrétiens qu'il avait à Borgelong. Je ne pus m'empêcher de tressaillir en entendant ces récits. J'avais bien entendu dire que c'était autrefois la coutume, parmi plusieurs tribus africaines, de laisser ainsi les personnes âgées ou infirmes devenir la proie de la faim ou des bêtes sauvages; mais je n'avais jamais vécu qu'au milieu des Bassoutos, parmi lesquels cet usage a complétement cessé, si jamais il y a existé, et je croyais qu'il ne se retrouvait plus chez aucune des autres tribus qu'ont visitées les messagers de la paix. Ici je recevais plusieurs preuves du contraire. O Dieu ! que sont encore nombreux les endroits de la terre où règnent les ténèbres! O que ton règne vienne !

*(La fin au prochain Numéro.)*

---

# NOUVELLES RÉCENTES.

*Appel pressant du Comité.*

« Dans les temps difficiles que nous traversons, où les besoins des Sociétés religieuses semblent croître dans la proportion des nécessités temporelles qui nous pressent

de toutes parts, élever la voix au sein des Églises pour réclamer de nouveaux secours, peut paraître une démarche aussi intempestive qu'infructueuse; et peut-être que, retenus par ce sentiment instinctif qui répugne à solliciter de la part de ses frères des sacrifices répétés, nous aurions hésité nous-mêmes à recourir, en ce moment, à l'appel que nous croyons devoir faire, si la force des choses, autant qu'un devoir impérieux, ne nous y contraignait. Que venons-nous dire, en effet, à nos amis et collaborateurs? Le voici en deux mots : La Société des Missions évangéliques de Paris, qui fait depuis vingt-cinq ans une œuvre expressément commandée par la Parole de Dieu, à laquelle de nombreux amis en France et à l'Étranger se sont associés depuis son origine, et dont les succès, par un effet de la bénédiction d'en Haut, ont été nombreux, variés, croissants et remarquables, se trouve actuellement dans un embarras financier que nous ne pouvons tarder plus longtemps de porter à leur connaissance.

« Rien de nouveau, au reste, dans l'état de situation que nous allons prendre la liberté de vous soumettre. A l'époque de notre dernière assemblée générale, M. le trésorier, n'ayant en caisse que 20,578 francs 45 c., prévint les amis de notre Institution qu'un mois plus tard il aurait à payer une trentaine de mille francs de traites venues d'Afrique; qu'en outre, plusieurs dépenses de la Mission, appartenant à l'exercice qui venait de se clore, n'ayant pu, à cause de la distance, être soldées plus tôt, porteraient nécessairement sur l'exercice suivant, et augmenteraient d'autant son budget, et enfin que, depuis plusieurs années, les recettes de la Société ne s'étant pas accrues dans la proportion de ses dépenses, on devait s'attendre, si la libéralité des Chrétiens n'y apportait remède, à voir arriver une crise pénible pour la Société. L'année précédente, nous avions également an-

noncé que, par suite de l'élévation du traitement des missionnaires, qui ne suffisait plus à leurs besoins, et de la décision prise concernant l'établissement du collége indigène de Carmel, des charges nouvelles et considérables peseraient sur la caisse des Missions. Ces prévisions se sont réalisées, et les embarras pressentis sont survenus. En juin dernier déjà, un mois seulement après l'assemblée générale, le Comité s'est vu forcé de contracter un emprunt de 22,000 fr., et dernièrement son trésorier vient de recevoir l'avis qu'au 5 novembre prochain, il aura de nouveau à payer 18,000 fr. pour solde d'autres traites qui écherront à cette époque. C'est donc, comme on le voit, un déficit de 40,000 fr. qui existe à l'heure qu'il est dans la caisse de la Société, à quoi il faut ajouter que les dépenses courantes de l'œuvre en France et celles prévues de la Mission en Afrique, constituent des engagements sacrés, qui peuvent s'élever à 70,000 fr. Les recettes de l'année dernière n'ont été que de 102,500 fr. Il faudrait, pour qu'au mois d'avril prochain nos ressources balançassent nos dépenses, que la Société eût fait une recette générale de 130,500 fr.

« Communiquer cet état de choses à nos frères de la France et de l'Étranger, c'est leur en faire sentir la gravité. Toutefois, c'est avec confiance que nous leur donnons cet avis ; car nous savons tout l'intérêt qu'ils portent à notre Société. Que de fois ne nous ont-ils pas encouragés par les assurances de leur sympathie et les marques de leur libéralité ? Ils nous ont dit, ils nous ont répété plus d'une fois : « L'œuvre est bonne, elle est sainte, elle est bénie du Seigneur ; marchez courageusement en avant, envoyez de nouveaux ouvriers, multipliez le nombre de vos stations, fondez des Missions nouvelles sur d'autres points du globe ! Si vous êtes fidèles à répondre aux appels du Seigneur, nous vous viendrons en aide, et

les ressources pour étendre et développer votre œuvre ne vous manqueront jamais. » Nous avons suivi une partie de ces conseils, non point en créant des établissements nouveaux en Asie et en Amérique, mais en cherchant à satisfaire aux besoins légitimes de la Mission fondée chez les Béchuanas, à mesure qu'ils se sont manifestés à nous. Se pourrait-il maintenant que nos amis nous refusassent les moyens de soutenir une œuvre qu'ils nous ont si fortement engagés à poursuivre ? Nous ne le croirons jamais. Ils aiment trop cette œuvre pour qu'ils consentent à l'abandonner ou seulement à la voir languir. Ses fruits dans le passé ont été si beaux, si abondants ; son présent est si plein d'espérance. Voyez depuis quelques mois seulement, que d'établissements nouveaux qui ont surgi, qui sont en formation ou en projet : Carmel, Cana, Hébron, Hermon ! Qui n'a été réjoui, ému, touché jusqu'au fond de l'âme par le récit de la conversion de ce vieux Libé, oncle de Moshesh, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a renoncé publiquement à ses superstitions, à ses vices, à son incrédulité, et a courbé son front orgueilleux sous le joug aimable et doux de l'Évangile! Dernièrement encore, le missionnaire Arbousset nous a appris la bonne nouvelle du baptême de trente-trois néophytes dans la station de Morija, la conversion de plus de vingt indigènes dans le seul village de Letsié, fils aîné de Moshesh, et l'association formée par cinquante jeunes chrétiens de Bossiou et de Morija, qui se sont engagés à évangéliser de concert le pays, en se procurant, pour cela, chacun un cheval et une selle, et en s'encourageant par cette pensée, que, puisque des missionnaires étrangers avaient franchi les mers pour venir les arracher à leurs ténèbres, il serait honteux que les natifs eux-mêmes restassent en arrière de si nobles travaux. Et la cérémonie solennelle de la pose de la première pierre de la nouvelle Église de

Morija, au milieu d'un concours considérable de peuple, en présence du roi du pays, et après avoir obtenu pour cette construction une souscription de 10,000 fr. au Sud de l'Afrique seulement et de 600 fr., séance tenante, dans une assemblée dont toute la richesse consiste dans ses troupeaux; n'est-ce pas là aussi un événement digne de provoquer notre plus vive émulation et nos plus énergiques efforts ?

« Ces faits et tant d'autres récents ou anciens, que nous ne voulons ni ne pouvons rappeler ici, réjouissent les anges dans le ciel ; comment nous laisseraient-ils indifférents sur la terre? Vous ne refuserez donc pas, chers et bien aimés frères, votre assistance prompte et efficace à une œuvre dont le passé et le présent font un si pressant appel à votre charité. Vous n'attendrez pas le printemps prochain, ni même la fin de l'année, pour nous faire passer les gages de votre fraternel amour. Vous vous direz que nos nécessités sont pressantes et sérieuses; par vous mêmes et par vos amis vous recueillerez des dons et des souscriptions qui nous mettront au large. Pour vous y encourager, permettez que nous vous transcrivions ici un court appel contenu dans une lettre particulière de l'un de nos chers missionnaires, reçue tout récemment. Nous voudrions prolonger au milieu de nos Églises l'écho de cette voix émouvante qui nous a parlé du fond des déserts du Lessouto : « Nous n'avons jamais « eu plus besoin des prières et de l'appui de nos amis « d'Europe. L'Église de Christ doit se rappeler qu'il y a « eu des temps où l'on n'était chrétien qu'à la condition « d'exposer sa tête au bloc ou son corps au bûcher. De « nos jours on ne l'est qu'à la condition de mettre à la « disposition du Seigneur tout son bien, s'il le faut, pour « faire simultanément avancer l'œuvre d'évangélisation à « l'intérieur et à l'étranger, que Dieu lui-même a com-

« mencée dans ce siècle favorisé. Ah ! que les regards « de nos frères se tournent vers Jésus mourant sur la « croix ; qu'ils *croient* que quiconque meurt loin de Jésus « est éternellement perdu, et ils seront les premiers à se « dire qu'ils n'ont encore rien fait. »

« Peut-être n'aurions-nous pas eu nous-mêmes la confiance nécessaire pour tenir ce langage ; mais des hommes qui sacrifient tous les jours leur vie en des privations et en des souffrances de toutes sortes, ont sans doute le droit d'user de ces énergiques paroles.

« Encore un mot, et nous finissons. Dans ce moment même le Comité a à sa disposition plusieurs ouvriers suffisamment préparés pour leur carrière, prêts à partir, brûlants du désir de rejoindre leurs devanciers dans la Mission, impatients de s'associer à l'œuvre magnifique que le Seigneur leur accorde d'y poursuivre sous sa bénédiction. Mais comment pourrions-nous songer à décider le départ toujours si coûteux de nouveaux missionnaires, quand les ressources nous manquent pour entretenir ceux qui sont déjà à leur poste? Nous sommes donc forcés de les retenir en France, et nous les y retiendrons aussi longtemps que non seulement le déficit de la caisse ne sera pas comblé, mais encore que nous ne serons pas assurés de pouvoir supporter de nouvelles charges. La réponse que nos amis feront au présent appel, déterminera donc, ou l'envoi en Afrique, ou la prolongation de séjour en Europe, d'ardents et fidèles missionnaires qui languissent de mettre la faucille dans ces vastes campagnes toutes blanches qui appellent des bras et des moissonneurs. »

Paris, 7 octobre 1847.

---

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### STATION DE MOTITO. — Lettre de M. Lemue, sous la date du 6 janvier 1847.

*Derniers moments et mort de Madame Ross. — Son caractère. — Les orphelins recueillis.*

« Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ,

« J'ai la douleur de vous informer que la mission chez les Béchuanas vient d'éprouver une grande perte dans la personne de Mme Ross. M. Ross est Ecossais et appartient à la Société de Londres. Il arriva en Afrique en 1841, et fonda une station chez Mahura, au commencement de 1844. La compagne de ses travaux, naguère si dévouée, si active, vient de terminer son humble, mais pieuse carrière, pour aller recevoir la couronne incorruptible et pour jouir de la félicité des élus. Depuis plusieurs semaines elle souffrait d'une colite aigue qui avait déjà moissonné plusieurs individus sur le Kolong. Son mari, alarmé des progrès de la maladie, lui conseilla de faire une visite à ses amis, dans l'espoir, disait-il, qu'un changement d'air lui serait salutaire. Il pensa la perdre en route ; mais le Seigneur ne permit point ce surcroît d'épreuves. Lorsqu'elle arriva à Motito, elle était toujours

en proie à de grandes souffrances, et malgré le repos et les soins que nous nous empressâmes de lui donner, le mal empira durant les trois premiers jours; au quatrième, qui était le 5 décembre, elle succomba. Vers les onze heures du matin, ma femme qui ne la quittait pas, et qui essuyait la sueur froide dont elle était baignée, s'aperçut qu'elle perdait l'usage de la parole. Dans ce moment notre sœur agonisante, levant les yeux au ciel, joignit les mains pour demander la prière. J'entrai; la sérénité et la paix étaient empreintes sur tous ses traits, et elle avait encore une pleine connaissance; nous ployâmes les genoux tous ensemble pour recommander à Dieu notre amie mourante, à ce Dieu clément qui a dit : *Invoque-moi au jour de ta détresse.* Quelques secondes plus tard elle avait exhalé le dernier soupir dans les bras de son mari. Quel coup pour notre frère! Son amie venait d'échanger ce monde de misère contre un monde meilleur, et lui, jusqu'au dernier moment, n'avait jamais perdu l'espérance de la conserver! Cependant le Seigneur soutint son serviteur d'une manière extraordinaire. Pour nous ce fut un moment bien solennel que ce passage soudain de la vie à l'éternité, et de la souffrance à la gloire.

« Il est consolant de penser que notre sœur n'a point été retirée de ce monde sans s'y être préparée. Nous avons au contraire la douce confiance qu'à l'arrivée de l'Epoux sa lampe brûlait toujours de la flamme sacrée de la foi, de l'amour et de l'humilité. Depuis son arrivée en Afrique, et surtout depuis l'époque où son mari entreprit sa mission chez les Batlapi, elle avait montré un courage et un renoncement à toute épreuve. Les privations auxquelles elle s'était librement soumise, étaient dures, nombreuses et presque incroyables; mais elle s'était identifiée à l'œuvre de son mari, et elle ne connaissait d'autre joie

qne celle de travailler à la conversion des âmes. On peut dire aussi sans crainte d'exagération, qu'elle avait su se concilier à un haut degré l'estime des cœurs endurcis auxquels elle s'était si généreusement dévouée. Le nom de Ma-Fanny, sous lequel elle était connue, sera longtemps prononcé par les natifs avec regret, et toujours avec respect. Cette âme pieuse, bien loin de rechercher une vaine approbation de la part des hommes, et de se complaire en ses vertus, ne mentionnait jamais ses privations à ses amis. Quelques jours avant sa mort, pendant son pénible trajet de Mamusa à Motito, son mari et elle méditaient sur la requête des fils de Zébédée à notre Seigneur. Alors un pressentiment de sa fin prochaine s'empara de son âme, et elle s'écria avec l'accent de la conviction : « Oh ! je serais trop heureuse d'occuper la dernière place parmi les rachetés du Seigneur ! » Son courage et sa soumission ne la quittèrent jamais pendant tout le cours de sa maladie. Elle répétait souvent à ma femme qu'elle s'en remettait entièrement à la volonté de Dieu, soit pour la vie, soit pour la mort ; qu'elle avait l'assurance que le sang de Christ purifie de tout péché ; que ses meilleures œuvres n'étaient que souillures à ses propres yeux, et qu'elle recourrait à Jésus-Christ, comme le brigand sur la croix. Tels étaient les sentiments qui l'animaient à la veille de son départ.

« Lorsque sa mort fut connue, les croyants de Motito demandèrent, comme un privilège, de veiller auprès de sa dépouille mortelle. Le lendemain dimanche, on eut les services comme de coutume, et après avoir participé aux gages précieux de l'amour infini du Rédempteur, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, les fidèles et tout le reste de la congrégation accompagnèrent notre sœur jusqu'à sa dernière demeure. Là un service funèbre eut lieu sur sa tombe, et maintenant ses restes

inanimés reposent près d'Eugénie Lauga, jusqu'à ce que le son de la dernière trompette les rende à la vie. Non loin d'elle, dans le Lohorutzi, reposent aussi les cendres d'une autre héroïne chrétienne, Mme Wilson, d'Amérique. Un même but les a rassemblées, une même foi les a animées, une même fin a terminé leur humble et utile carrière. Sans doute elles sont aussi réunies dans un même amour pour adorer à jamais les perfections du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu trois fois saint, béni éternellement.

« Mme Ross a laissé trois orphelines, dont l'aînée n'a que cinq ans, et la plus jeune dix mois. Les missionnaires du Kuruman, informés de l'événement douloureux qui venait d'avoir lieu, M. Ashton et Mme Moffat se mirent en route pour Motito ; mais ils n'y arrivèrent qu'après l'inhumation de notre sœur. M. Ross consentit à nous confier ses orphelines. Il fut décidé que les deux aînées seraient remises aux soins des familles missionnaires du Kuruman, et la plus jeune aux soins de Mme Lemue. Notre frère dut faire ce nouveau sacrifice dans l'intérêt de sa famille. Il était arrivé, lui cinquième, à Motito, il s'en retourna seul et menant deuil à son poste. L'église naissante qui vient de se former au sein des Batlapi, réclame sa présence ; mais il n'aura plus, pour le seconder dans ses travaux, celle qui partageait ses joies et ses peines, et qui prenait une part si active dans son œuvre. Je ne le recommanderai point à vos prières et à votre sympathie chrétienne, étant bien persuadé que ses épreuves, à mesure que je vous les ai fait connaître, ont trouvé un vif écho dans vos cœurs. Cette dispensation mystérieuse de la Providence met à découvert toute notre fragilité; et nous en particulier qui en avons été les témoins, puissions-nous n'en pas perdre le souvenir, et nous appliquer, selon l'exhortation de notre divin Sauveur, à prier et à veiller,

afin que nous ne soyons point surpris par le jour de son avénement. *Que notre mort soit la mort des justes, et que notre fin soit semblable à la leur !*

« C'est dans ces sentiments que je demeure, Messieurs et très-honorés frères, votre dévoué serviteur et frère affectionné dans la foi,

P. Lemue.

---

## BÉTHESDA.

Extrait d'une lettre de M. P. Lautré, missionnaire-médecin.

11 Janvier 1847.

*Activité de M. Lautré. — Défiance de la part des natifs. — Heureuse et périlleuse délivrance de Mme Schrumpf.*

« Messieurs et très-honorés frères,

« Votre lettre m'a trouvé au milieu de l'accomplissement de mes devoirs ; heureux dans le présent, encouragé par de bonnes espérances pour l'avenir. Comment en serait-il autrement, lorsque la voie pour faire du bien m'est ouverte, me devient de plus en plus claire, et qu'avec le secours du Seigneur, je peux m'efforcer d'atteindre à un but aussi excellent que celui qui est devant moi ? C'est toujours à engager le pécheur à quitter les voies coupables dans lesquelles il marche pour suivre son Dieu que je travaille ; c'est à secourir ceux en qui le Seigneur a placé son affection, que je suis fréquemment appelé, agréable tâche, dans l'accomplissement de laquelle mes sentiments religieux ont été plus d'une fois ravivés. . . . .

« Les chrétiens ne sont pas les seuls qui viennent

me demander des soins médicaux. Plusieurs païens, entièrement éloignés de l'Evangile, très-opposés à ses enseignements, attirés par les nouvelles de quelques guérisons, sont tour à tour venus chez moi, ou, lorsque leur état ne leur a pas permis de franchir la distance qui les sépare de Thaba-Bossiou, ils m'ont envoyé des messagers pour me prier de vouloir bien les secourir. Le vif désir d'être guéris ou soulagés de quelques infirmités, les oblige à venir à la maison missionnaire; mais les appréhensions de sortilège qu'ils y apportent, rendent souvent ma position délicate et difficile. Le but premier du serviteur de Christ est la conversion du pécheur. Toutefois, chercher à atteindre directement cette fin dès le principe, serait s'exposer, dans quelques cas, à éloigner de soi, sans retour, des hommes que des procédés désintéressés, bienveillants, chrétiens, peuvent attirer, rendre confiants, disposés à recevoir à salut les vérités évangéliques.

« Les craintes que, non-seulement les missionnaires, mais les chrétiens Béchuanas même inspirent à une certaine classe de païens, vous seront rendues évidentes par le fait suivant. Un vieillard, chef de plusieurs villages, atteint de cécité, entendit parler de moi, et crut d'après ce qui lui fut rapporté, que je pourrais lui rendre la vue. Il m'envoya, à deux reprises, des exprès pour me prier de vouloir bien aller le voir. Lorsque mes occupations me le permirent, je me rendis auprès de lui. Je le trouvai atteint de deux cataractes capsulo-lenticulaires, et lui annonçai, après l'avoir informé des conséquences ordinaires et des conséquences accidentelles des soins que réclamait son état, que je n'avais point d'objection à l'opérer. Il m'en témoigna sa satisfaction, et exprima le désir d'être opéré sans retard. Mais dès que je mis à l'accomplissement de son désir la condition qu'il passerait

quelques jours à Thaba-Bossiou, dans une maison chrétienne quelconque, tout changea de face. J'eus beau lui expliquer qu'obsédé par ses sujets comme il l'était, j'avais lieu de craindre que quelque substance médicamenteuse ne lui fût empiriquement administrée ; que quelque imprudence n'eût lieu, que par suite le succès de l'opération ne fût compromis ; et enfin, que pendant un certain nombre de jours, mes soins pouvaient lui devenir indispensables pour atteindre le but que je me proposais. « J'ai peur d'aller demeurer chez les chrétiens ; je crains « qu'ils n'exercent quelque sortilège sur moi. » Telles furent ses réponses et les dispositions morales qu'il manifesta ; ce fut en vain que je m'efforçai de les dissiper. Les villes qui sont sous ce chef ne sont pas, en général, mieux disposées que lui à recevoir l'Evangile. J'espère, toutefois, que le Seigneur daignera bénir les efforts qui seront faits pour amener ce peuple à Lui, changer ses appréhensions en confiance, et ses craintes des effets de l'Esprit du Seigneur en désirs profonds de posséder une bonne mesure de ce même Esprit.

« Le nombre des malades qui viennent réclamer mes soins est toujours considérable. Il se passe peu de semaines que je n'aie plusieurs opérations chirurgicales à pratiquer. Le vieux père de Moschesch, Moschesch lui-même, dans ces derniers temps, ont eu besoin de secours médicaux, que, sur leur demande, je leur ai donnés. Ils en ont obtenu de bons résultats. . . . .

« A la fin du mois dernier, j'ai été appelé à me rendre auprès de Mme Schrumpf, à laquelle j'ai été obligé de faire l'une des plus graves opérations obstétricales, la craniotomie, pour prévenir la fin prématurée et déplorable de notre sœur. Je rends de vives actions de grâces au Seigneur pour le secours qu'il a accordé à la malade et à l'opérateur. Nous le bénissons tous pour les soins de

son amour qui descend si libéralement sur son peuple. Mme Schrumpf est hors de danger.

« Vous me pardonnerez si je ne vous ai pas marqué combien de fois j'ai été appelé à me rendre dans telle ou telle station de notre Société pour cause de maladie plus ou moins grave de quelqu'un des membres des familles missionnaires. Vous ne sauriez connaître toutes nos joies, et par cela même les partager. Pourquoi toutes les nouvelles de nos épreuves vous parviendraient-elles, iraient-elles vous affliger ? C'est pour le Seigneur que nous souffrons et que nous travaillons. Soutenus par sa grâce, nous entrerons dans les tabernacles éternels où Jésus sera notre part, notre félicité à toujours.

« Dans cette espérance, Messieurs, je demeure votre humble et très-dévoué,

F.-P. LAUTRÉ.

## STATION DE BÉRÉE. — Lettre de M. Maitin.

20 avril 1847.

*Epreuve de ce missionnaire. — Mort de sa fille.— Paroles touchantes de cette enfant.— Sympathie des missionnaires et des habitants de la station. — Femme indigène amenée au Seigneur par une réflexion de la fille du missionnaire. — Détails satisfaisants sur l'état de la station. — Baptême de six personnes. — Bonnes dispositions du chef Khoabane.*

« Messieurs et très-honorés frères,

« Le Seigneur vient de nous visiter par une épreuve qui nous fait verser bien des larmes, quoique nos cœurs soient soumis à ses dispensations toujours sages. L'aimable enfant qu'il nous avait donnée, et qui était déjà

pour nous un sujet de tant de joie et d'espérance, ne fait plus tressaillir nos cœurs par sa candide gaîté et les bonnes dispositions que nous étions si heureux de remarquer en elle. Après dix-huit jours de maladie (fièvre scarlatine accompagnée d'inflammation pulmonaire), notre douce Eugénie a été enlevée à notre affection le 25 du mois dernier. Quoiqu'âgée seulement de trois ans et trois mois, cette enfant semblait déjà comprendre et sentir quelque chose de l'amour du Sauveur. Quoiqu'il ne me convienne pas de parler des qualités de notre enfant, je ne puis cependant résister au besoin que j'éprouve de vous faire part de deux ou trois faits qui nous consolent dans notre affliction, tout en nous rappelant la grandeur de la perte que nous avons faite. Seize heures environ avant sa mort, notre chère enfant sortit d'un état de torpeur occasionné par la maladie, tourna ses yeux encore expressifs vers la fenêtre, comme si elle cherchait à découvrir quelque chose, et bientôt les fixa sur sa mère et lui dit : « Maman, tu m'as dit que le Seigneur est ici, où « est-il ? je ne le vois pas. — Nous ne pouvons pas le « voir, répondit sa pauvre mère, mais il est avec nous, « mon enfant. — Oui, répéta l'enfant, il est avec nous, « il est là dans mon cœur. » Quelques moments avant qu'elle rendît le dernier soupir, sa mère l'embrassa et lui dit en pleurant : « Adieu, adieu, ma chère enfant, tu « vas vers le Sauveur ! » A ces mots, la petite qui était à l'agonie, semble se ranimer, ouvre ses yeux, et de ses lèvres déjà glacées par le froid de la mort sortent ces paroles qu'elle accompagne d'un doux sourire : « Oui, « maman, je le crois. » Hélas ! ce sourire, qui contrastait avec les derniers restes de vie qui s'échappaient avec effort de ce corps usé par la maladie, a été le dernier que nous ayons eu le bonheur de surprendre sur les lèvres de notre enfant chérie. Mais béni soit le Seigneur pour

l'espérance qu'il nous donne de retrouver notre Eugénie au nombre des rachetés de l'Agneau! Nous sentons le vide qu'elle a laissé; mais, lors même que nous le pourrions, nous ne voudrions pas la ravir à la félicité dont elle jouit.

« Dans notre épreuve, nous avons eu le privilége d'avoir auprès de nous des amis qui ont su partager nos afflictions et nos larmes. Nos bien-aimés frères, MM. Lautré, Casalis et Dyke, après avoir donné tous les soins possibles à notre chère malade, nous ont soutenus, après sa mort, par leur présence et leur bonne sympathie. Frère Keck eut aussi la bonté de venir se joindre à nous pour déposer dans la terre les restes mortels de notre Eugénie. Les habitants de ma station ont pris aussi une vive part à notre douleur, et bien des paroles consolantes nous ont été adressées par les membres de notre petit troupeau. Plusieurs personnes demeurèrent pendant des heures entières assises devant notre demeure, donnant cours à leur douleur, et cette douleur était sincère.

« Quoiqu'enlevée bien jeune de cette terre, notre enfant laisse de bien doux souvenirs, et l'on peut même dire que son passage ici bas n'a pas été tout-à-fait inutile pour l'avancement du règne de Dieu dans ce pays. Qu'on en juge par le fait suivant. Deux jours après l'enterrement de notre enfant, nne femme vint demander à me parler; l'angoisse était peinte sur sa figure, et les sanglots qu'elle poussait lui permettaient à peine d'exprimer ses pensées. Elle me parla de ses péchés, de sa douleur d'avoir offensé Dieu, de la crainte de mourir dans son état de condamnation, et, faisant allusion à la mort de notre enfant, elle dit que c'était elle qui l'avait *réveillée dans ses péchés.* « Quelques jours avant la maladie « d'Eugénie, » raconte cette femme humiliée, « ma pe- « tite Maria s'amusait avec elle. Eugénie commence à

« chanter quelques paroles d'un cantique; après quoi, se « tournant vers moi, elle me dit d'un air sérieux : « Moi et « Maria nous ne chantons pas les mauvaises chansons « des Bassoutos, nous chantons les cantiques de Dieu; et « moi, ajouta un peu après l'enfant, j'aime le Seigneur ; « et toi, l'aimes-tu, Masékouai? (c'est le nom de la « femme). Le regard dont Eugénie accompagna ces pa- « roles, fit une telle impression sur moi que je fus obligée « de me détourner pour pleurer. Dès-lors j'ai beaucoup « souffert. Oh! que je voudrais trouver grâce auprès de « Dieu, et pouvoir aller auprès d'Eugénie ! » — J'ajouterai un mot au sujet de cette intéressante femme. J'ai eu presque tous les jours des entretiens avec elle, et je puis dire que je n'ai pas encore vu parmi les Bassoutos de conversion plus décidée que la sienne. N'est-il donc pas vrai de dire que le Seigneur fait son œuvre avec les instruments les plus faibles, et que de la bouche des petits enfants il tire sa louange?

« J'espère, Messieurs, que vous m'excuserez si je n'entre pas aujourd'hui dans de grands détails sur nos travaux à Bérée. L'épreuve par laquelle nous venons de passer a éprouvé ma santé et celle de ma chère compagne; mais le Seigneur connaît nos besoins, et il saura, s'il le juge utile pour son œuvre et pour nous-mêmes, renouveler nos forces, et nous accorder la grâce de continuer nos travaux jusqu'à ce qu'il nous appelle à aller rejoindre notre bienheureuse enfant.

« En attendant que je puisse vous envoyer un rapport spécial sur la station de Bérée, je vous dirai, Messieurs et chers frères, que le Seigneur continue à nous donner quelque encouragement. L'opposition que j'ai toujours rencontrée lorque j'ai voulu aller annoncer l'Evangile dans les villages qui nous entourent, quoiqu'encore opiniâtre, n'est plus cependant si générale. Ainsi il est beau-

coup moins difficile que précédemment de lier conversation avec quelques personnes et de gagner leur attention. Dans la station même, l'œuvre fait aussi des progrès. Le 11 de ce mois, j'ai eu encore une fois le privilége d'augmenter mon petit troupeau de fidèles par l'admission dans son sein de six personnes. Le baptême de ces sœurs en Christ (c'étaient toutes des femmes) a produit une bonne impression sur les habitants de ma station. Ce jour-là, j'eus plus de deux cents auditeurs, et le lendemain deux hommes vinrent me parler de leur désir de servir le Seigneur. Un autre sujet de joie pour nous, c'est que nous espérons compter bientôt au nombre de nos candidats au baptême le chef Khoabane. Depuis quelque temps cet intéressant vieillard me parle de son âme avec un accent de sincérité qui me touche..... Mais je ne veux pas anticiper sur les détails que j'aurai à vous communiquer dans mon rapport général. Aujourd'hui j'ai voulu seulement apprendre à nos chers directeurs que, dans notre affliction, le Seigneur nous donne des sujets d'encouragement et de joie.

« Recevez, Messieurs et très-honorés frères, mes salutations chrétiennes, et croyez-moi toujours votre dévoué serviteur dans l'œuvre du Seigneur.

« J. MAITIN. »

## STATION DE WELLINGTON.—LETTRE DE M. BISSEUX.

21 juin 1847.

*Baptême de deux néophytes. — Leurs pieuses dispositions. — Influence des prières d'une mère. — Etat de la station.— Obstacles à l'Evangile.*

« Hier, au culte du matin, écrit M. Bisseux, dans la chapelle de Wagen-Makers-Valley, et en présence d'une

grande assemblée très-recueillie, j'ai administré le baptême à deux néophytes, qui promirent solemnellement de renoncer pour jamais au paganisme, au monde et aux œuvres du diable. Dimanche prochain, elles entoureront avec leurs frères la table de la communion pour recevoir les gages de l'amour de notre bien-aimé Rédempteur, et fortifier leur foi aux mérites de sa mort. Grande est leur joie d'être membres de l'Eglise chrétienne. Leur gratitude est grande aussi, et elles en ont donné une preuve non équivoque en m'apportant chacune d'elles un dollar pour la Société. C'est la pite de la veuve, tout ce que possédaient ces deux pauvres négresses.

« Si les morts ont connaissance de ce qui se passe sur la terre, la mère de Rébecca que j'ai baptisée se sera associée à la joie de sa fille. Pendant sa vie, Christiana (c'est le nom de cette pieuse mère) n'avait pas de plus grand bonheur que de voir marcher ses enfants dans la vérité. Etant près de sa fin, elle me recommandait encore de veiller sur leurs âmes, et de les préparer à ce qu'elles pussent entrer bientôt dans l'Eglise de Jésus-Christ. Il n'y a que deux ans que cette mère chrétienne est morte, et déjà ses deux filles sont devenues membres du troupeau. Nous pouvons dire en tout cas qu'il y a eu de la joie dans le ciel auprès des anges au sujet de leur conversion.

« Clara est une chrétienne éprouvée; sa piété a mûri à l'ombre des afflictions; pleine de douceur, elle supporte tous les mauvais traitements de son mari, et on ne l'entend jamais se plaindre que de ce qu'il ne soit pas converti à Jésus-Christ.

« Si, à côté de ces faits réjouissants, je jette les yeux sur la majorité de mes auditeurs, hélas ! la mort y règne : il y en a peu qui se réveillent; peu qui se repentent. Les prédications ne manquent pas; des appels sérieux sont adressés aux consciences; eux, de leur côté, reconnaissent

la nécessité de se donner à Dieu, mais ils temporisent : « Nous travaillerons à notre salut une autre fois, quand « nous aurons fini telle ou telle chose, quand nous serons « catéchumènes : » tel est leur langage habituel. Un homme vous intéresse, il est assidu au temple, il vous parle avec tristesse de ses péchés, de ses anciennes folies, la parole de Dieu fait maintenant toutes ses délices ; va-t-il devenir sérieux, chrétien? Vous voudriez déjà annoncer cette bonne nouvelle ; mais, hélas ! la fin de cet homme vous prouve que ce n'était qu'en tremblant qu'il fallait vous réjouir. Le scandale arrive à cause de la parole, et il retourne à un train de vie pire qu'auparavant. Voilà, de toutes les épreuves du missionnaire, la plus triste et la plus décourageante.

« Vous trouverez, Messieurs, que mon Eglise s'est accrue de quatre membres cette dernière année. Depuis que je suis ici, j'ai baptisé 43 adultes, 38 enfants, et béni 145 mariages.

« Je suis, Messieurs et très-honorés frères,
avec affection,
« Votre dévoué serviteur,

« Bisseux. »

---

## THABA-BOSSIOU.

*Une face de la vie missionnaire. — Pressant appel.*

Nous extrayons le passage suivant d'une lettre particulière et récente du missionnaire Casalis. Il nous semble que ce cri du cœur doit retentir en dehors des murs de la maison des Missions, vers laquelle il a été poussé.

« . . . . . . J'ai reçu avec reconnaissance vos dernières lettres. Si vous saviez le bien que votre correspondance

nous fait. C'est une véritable aumône. Ecrivez-nous souvent, et avec détail. Ah ! songez que depuis quatorze ans nous nous dépensons pour autrui, sans presque avoir le temps de penser à nous-mêmes ! Le manque de distractions et d'incidents propres à remettre le cœur, à égayer l'esprit, ou, comme on dit trivialement, à remonter la machine, expose le missionnaire à la mélancolie, au dégoût de toutes choses. Chaque épreuve, chaque sensation pénible, chaque perplexité semble buriner dans l'âme des traits indélébiles. Vous comprendrez ce que je veux dire ; que nos amis se souviennent donc un peu de nous, et travaillent à nous redonner du ton.

« J'aime à espérer que les assemblées générales de cette année auront ranimé l'intérêt de nos coréligionnaires pour l'œuvre des Missions. Nous n'avons jamais eu plus besoin de leurs prières et de leur support. L'Église de Christ doit se rappeler qu'il y a eu des temps où l'on n'était chrétien qu'à la condition d'exposer sa tête au bloc, ou son corps au bûcher ! De nos jours, on ne l'est qu'à la condition de mettre à la disposition du Seigneur tout son bien, s'il le faut, pour faire simultanément avancer l'œuvre d'évangélisation à l'intérieur et à l'étranger que Dieu lui-même a commencée dans ce siècle favorisé. Ah ! que les regards de nos frères se tournent vers Jésus mourant sur la croix, qu'ils *croient* que quiconque meurt loin de Jésus est éternellement perdu, et ils seront les premiers à se dire qu'ils n'ont encore rien fait.»

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## INDES ORIENTALES.

(2e article.)

### INDE SEPTENTRIONALE. — PRÉSIDENCES D'AGRA ET DE CALCUTTA.

*L'Himalaya. — Assam et Loodiana. — Le bassin du Gange. — La grande guerre. — Travaux missionnaires. — La prédication. — Les voyages. — Une mela. — Les écoles. — Les aides-missionnaires natifs. — L'imprimerie. — Benarès. — Le village chrétien. — Progrès général. — Krishnaghur. — Calcutta. — Union des missionnaires. — Chandernagor.*

C'est, comme nous l'avons dit dans un premier article, un immense champ de travail que celui qui s'ouvre dans l'Inde, à l'entreprenante activité des missionnaires chrétiens. Il y a là aussi, pour l'ami de cette œuvre, de nombreux travaux à suivre, et déjà, grâces à Dieu, d'encourageants succès à constater. C'est par le nord que nous allons en commencer la revue. Que nos lecteurs se souviennent que tout ce que nous pouvons faire ici pour eux, c'est d'enlever en courant quelques gerbes à une vaste moisson.

La limite septentrionale de l'Inde est, comme on sait, formée par l'imposante chaîne des monts Himalaya, qui s'y développe sur une étendue d'environ trois cents lieues. Les versants indiens de ces montagnes sont, au récit des voyageurs, un pays plein de beautés naturelles, mais d'un accès difficile, d'une température peu salubre,

et ne renfermant que des populations agricoles dispersées et comme cachées dans le creux des vallées. Ces faits expliquent comment ils offrent peu de chose à la contemplation chrétienne, qui se demande en quel lieu l'Évangile est prêché. Quatre stations naissantes, à Sabathu, à Dardschiling, à Kotghur et à Simla, voilà tout pour la partie soumise à la domination anglaise; plus loin, à l'est, dans les pays indépendants de Népaul et de Boutan, il n'y a rien encore. Sous ce rapport, l'Himalaya est un des points les plus sombres de toute l'Inde. Ne nous hâtons pourtant pas de nous en éloigner. A chacune de ses extrémités, sur deux pointes de terre qui font saillie en dehors du pourtour de l'Inde, l'une au nord vers le Caboul et le Punjab, l'autre à l'est vers le Thibet et la Chine, se trouvent dès à présent placées, comme postes avancés, deux stations missionnaires, celle de Loodiana et celle de la province d'Assam, à qui cette position semble, plus encore que leur importance actuelle, réserver, dans les voies de la Providence, de hautes destinées. On dirait deux épées dont la pointe menace sans cesse ces vastes régions de la Haute-Asie, si peu connues encore. Ces épées se mettront inévitablement un jour en mouvement, poussées par une force puissante, et ne peut-on pas espérer qu'elles seront, chacune de son côté, cette épée de la parole de vérité, à qui est promise la conquête du monde. Ces stations, fondées il y a une douzaine d'années, appartiennent l'une et l'autre à des Sociétés de Missions américaines, et les missionnaires qui les desservent aujourd'hui, semblent, avec l'énergie entreprenante de leur nation, se préparer déjà à ce rôle lointain d'aggression évangélique. Ceux de Loodiana ont déjà étudié la langue du Punjab, et poussé dans ce pays des reconnaissances. Ceux d'Assam écrivent : « Nous ne sommes ici que les pionniers de l'Évangile, et nous ne

faisons que jeter autour de nous quelques grains de semence qui, après avoir, sous la bénédiction divine, fertilisé la vallée du Bourhampouter, pourront être, par le souffle irrésistible de l'Esprit, poussés vers d'autres terres. » Fait singulier que ces positions ainsi prises sur les deux seules issues de l'Inde du côté de la terre, et prises simultanément, sans accord préalable, par des enfants de cette Amérique, le pays des grands défrichements, des entreprises hardies, des lointaines explorations de terrains inconnus! N'est-ce point là un des préparatifs lointains de Celui qui dirige toute l'œuvre missionnaire? Qui mieux que cette race conviendrait à la conduire hors de de l'Inde, quand le moment en sera venu? Et n'est-ce pas encore, pour le dire en passant, une circonstance bien propre à faire ressortir la puissance de la foi chrétienne, que ces soldats du Nouveau-Monde, venus de si loin se placer aux rangs les plus avancés et comme aux avant-postes des grandes batailles livrées à l'erreur, sur les lieux mêmes qui furent le berceau de l'humanité, et si malheureusement, hélas! le théâtre de ses premières révoltes ?

Mais à peine avions-nous posé le pied sur l'Inde, que nous en voilà sortis sur l'aile d'espérances trop hâtives. Hâtons-nous d'y rentrer et transportons-nous au sud de Loodiana, dans l'antique et renommée cité de Delhi. Là commence, pour se prolonger de l'ouest à l'est, jusqu'au golfe du Bengale, sur une longueur d'environ trois cent cinquante lieues, un immense bassin, l'un des plus riches et surtout l'un des plus peuplés du golfe. De vastes cours d'eaux y répandent l'abondance ; d'innombrables villages et une foule de villes considérables en couvrent la surface ; la nature y déploie mille beautés ; le commerce y a, depuis des temps immémoriaux, établi d'importants marchés. Mais, quels que soient ces avantages, sa grande

célébrité lui vient d'autre part encore ; c'est le bassin du Gange, la terre la plus sainte de tout l'Hindoustan, le lieu de naissance, et encore aujourd'hui le siége principal de ces vieilles superstitions, qui depuis tant de siècles ont écrasé, sous un joug abrutissant, des milliers de générations. Le Gange et ses affluens ! Qui ne sait quel rôle jouent, dans les annales religieuses de l'Orient, ces ondes majestueuses et révérées ? Qui n'a entendu parler de ces myriades de pélerins qui viennent de toutes parts, sur une foule de points, leur demander, en s'y plongeant, quelquefois la guérison des maladies du corps, mais toujours et surtout la purification des souillures de l'âme ; de qui enfin sont restées complétement ignorées, et ces croyances absurdes à un nombre prodigieux de divinités imaginaires, ou ces pratiques stupides, ridicules, souvent dégoûtantes et cruelles, que la cupidité de la caste supérieure exploite continuellement au détriment de la multitude ?

C'est sur ce terrain qu'est venu, en face des deux religions de Brahma et de Mahomet, qui s'y partageaient l'empire, se poser humblement, mais avec résolution et hardiesse, la religion de Jésus-Christ. A peine installée sur cette terre d'ignorance et de fables, le christianisme n'aspire à rien moins qu'à en expulser les anciens maîtres. Y réussira-t-il ? Nul n'en doute, pas même ce vieux monde qu'il attaque. Celui-ci usé, décrépit, faible de son découragement même, se sent déjà prêt à s'affaisser sur lui-même. Le nouvel arrivé, lui, est fort de toute la force que donnent la conscience du vrai, des convictions célestes, de nombreux et éclatants succès remportés en cent endroits divers. A lui l'avenir : il le sent, le proclame et dit hardiment à ces parages où il a posé son pied : «Vous serez à moi ; un peu plus tôt ou un peu plus

tard, le sceptre de Christ vous gouvernera.» Examinons ce qu'il a fait déjà ponr justifier ces prétentions.

De Delhi à Calcutta, soixante-dix stations environ ont été fondées soit sur le Gange, la Jumna ou d'autres rivières, soit plus avant, à droite et à gauche, sur les côtés du bassin. De ces postes, la moitié environ est répartie entre les provinces supérieures du Gange; le reste appartient au Bengale. Nommer parmi les premiers les villes renommées de Delhi, d'Agra, de Muttra, de Bénarès, de Chunar, de Goruckpore, d'Allahabad, de Mirzapore, de Patna, c'est dire qu'il a pris possession des lieux les plus apparents. Citer, si nous le pouvions sans trop nous arrêter, les stations plus humbles qu'il a fondées dans des villes obscures ou même dans des villages, serait montrer qu'il n'a point méprisé les lieux bas de la terre. Là comme ailleurs, il ne redoute ni la lumière ni l'obscurité. Dans le Bengale même, ses positions sont plus serrées les unes contre les autres; mais elles ont le même caractère. Calcutta a pour sa part six stations principales ayant chacune de nombreuses annexes dans les environs, et toutes en pleine voie de prospérité. Les plus importantes paraissent être ensuite, après celle de Sérampore, le théâtre des immenses travaux entrepris par les Pères des Missions, le vénérable Carey et ses compagnons, celles de Jessore, de Chunar, de Burdwan, de Dinagepore, de Barisal et de Krishnaghur. Nous reviendrons, si nous en avons le temps, sur quelques unes d'entre elles.

Chacune de ces stations, auxquelles se rattachent presque toujours un certain nombre d'annexes, a un ou plusieurs missionnaires, suivant son importance et celle du district dans lequel elle est appelée à faire rayonner la lumière de l'Évangile. C'est bien peu, saus doute, que soixante-dix postes, et tout au plus le double de mission-

naires, pour une population d'au moins quarante millions d'âmes. Aussi le cri continuel de ceux-ci vers les chrétiens qui les ont mis à l'œuvre, est-il : «Envoyez-nous des renforts, l'œuvre nous déborde, les campagnes sont blanches, priez et agissez pour que les ouvriers y viennent. » Aussi encore sont-ils obligés de se multiplier en déployant une activité extraordinaire.

Quelle tâche, en effet, que la leur ! Jetons un coup-d'œil sur leurs travaux. Rien ne saurait nous donner une plus juste idée de l'importance de ces Missions, et même de leurs progrès, que la connaissance des moyens qu'elles emploient pour atteindre leur but.

La prédication directe et régulière de l'Évangile, cette première fonction du ministre de Jésus-Christ, se fait ici de plusieurs manières. Aux stations elle réunit dans les temples des auditeurs « généralement assez recueillis, qui commencent, disent les missionnaires, à comprendre que la maison de Dieu n'est pas une maison de bruit et de distraction. » Mais il ne vient là que ceux qui ont déjà compris, à quelque degré, la valeur de l'Évangile ; les autres, il faut aller les chercher. L'Hindou est de sa nature ou trop indifférent ou trop mou pour aller au devant du bien qu'on lui veut faire ; rarement même le soin qu'on prend de le lui porter, trouve en lui autre chose qu'indolence et apathie. Le missionnaire va de maison en maison appeler les uns, stimuler les autres ; mais les traits les plus saillants de son ministère, sont ce qu'on appelle aux Indes les *prédications au bazar* et les *travaux itinérants.*

Les premières sont, comme le nom l'indique, des sortes de conférences tenues, aussi souvent qu'ils le peuvent, dans quelqu'un de ces marchés où affluent continuellement un grand nombre de marchands, de voyageurs, de brahmines et d'oisifs. Installé là sous une tente

avec l'un de ses collègues ou quelqu'un de ces aides indigènes dont nous parlerons bientôt, ou bien se promenant à travers la foule pressée, le missionnaire questionne, parle, enseigne tous ceux qui veulent bien lui donner quelques instants d'audience. Si un auditoire quelque peu intéressant se réunit, il reste à l'entretenir durant des heures entières. Si la foule est trop bruyante, il en attire autour de lui ce qu'il peut, et conduit ses auditeurs hors du bazar dans quelque quartier plus tranquille, où il les tient mieux sous sa main. Si enfin il se trouve là quelque âme sérieuse, angoissée ou docile, qui recueille avec avidité les mots de la parole sainte, le fidèle serviteur la saisit, lui parle suivant ses besoins, et ne la laisse plus lui échapper. Un grand nombre de ceux qui réjouissent aujourd'hui les Églises par leur vie spirituelle, en ont reçu le germe au bazar. Rarement le missionnaire sort de là sans avoir eu à discuter avec quelque brahmine ou avec quelque prétendu sage musulman. Jamais il ne rentre chez lui qu'après avoir distribué au moins quelques centaines de Nouveaux-Testaments ou de Traités religieux, dont il a soin de faire ample provision.

Les *travaux itinérants* se rattachent au même système. Autour des stations il y a, comme nous l'avons dit des annexes, tout au moins des villages où se trouvent quelques hommes qui, dans une rencontre avec le missionnaire, auront manifesté une bonne disposition, reçu un livre ou fait une question; il faut les visiter; des contrées populeuses ne l'ont pas encore été; il faut que là aussi témoignage soit rendu au nom du Sauveur. Enfin, n'y a-t-il pas sans cesse quelque exploration à faire, quelque essai à tenter, quelque pierre à jeter çà et là pour la construction future d'une nouvelle Église? Le missionnaire de l'Inde, toujours accompagné au moins d'un aide, et muni de ses Traités, va faire ses tournées qui embrassent

souvent de vastes circuits et durent des semaines ou même des mois entiers. Voici le Saïb qui arrive, dit-on dans les endroits où il est déjà connu, et on se rassemble autour de lui. Que nous veut cet homme ? demande-t-on dans les autres, et on se rassemble encore. Ainsi Christ se trouve toujours prêché. On écrivait dernièrement d'Agra, que les agents de cette Mission venaient, dans une tournée de ce genre qui avait duré trois semaines, d'évangéliser plus de cent endroits divers.

Mais où il est surtout curieux et intéressant de suivre le missionnaire, c'est à l'une de ces *mela*, foires ou fêtes religieuses, qui tiennent une si grande place dans la vie superstitieuse des Hindous. On sait que dans ces fêtes, qu'on pourrait appeler celles des grandes ablutions, des multitudes se pressent dans les villes saintes ; on y voit accourir quelquefois plus de cent mille pélerins, brahmines, dévots, faquirs ou simples croyans aveuglés par l'ignorance. Laissons-nous raconter ce que vit et ce que fit, l'année dernière, à celle d'Hurdwar, l'une des plus renommées, le missionnaire américain Jamieson, de Loodiana.

« Voilà seize jours, écrit-il, que je suis à la Foire, et j'y ai reçu beaucoup d'encouragements. Avant notre arrivée nos frères avaient choisi un lieu convenable et nous y avaient élevé d'abord une tente pour la distribution de nos livres, et puis plus loin une vaste *shimiana* (sorte de hangar) pour la prédication. Devant la première, à demi ouverte et garnie de tablettes chargées de livres, un de nos frères, avec plusieurs aides indigènes, s'est tenu du matin au soir, employé sans cesse à donner des volumes à tous ceux qui en ont voulu et se sont montrés capables de les lire. Je ne sais pas le chiffre de ceux qu'il a ainsi distribués ; mais il y en avait 3,600 livres pesant.

« Dans la *shimiana*, il y a également eu toute la journée des prédicatious ou des entretiens religieux, et pas un instant nous n'avons cessé d'y avoir des auditoires nombreux et attentifs. C'était une vue réjouissante que cette enceinte continuellement remplie, et que deux ou trois cents auditeurs qui, n'ayant pu trouver place, se pressaient tout autour, avides de boire quelques gouttes de l'eau vivifiante de la Parole.

« Plus d'une fois, après les prédications de notre frère Thomson, qui parle parfaitement la langue du pays, un sentiment d'admiration a semblé s'emparer de l'assemblée entière, et à deux reprises différentes, lorsque, les mains levées vers le ciel, il invita les assistants à se joindre à lui pour prier le Tout-Puissant, la multitude se leva comme un seul homme. Une autre fois, lorsqu'il eut fini de parler, on entendit plusieurs voix s'écrier que jamais rien de pareil ne s'était entendu dans la religion de l'Inde.

« Huit ou dix pélerins respectables ont paru s'intéresser vivement aux doctrines de l'Évangile. Quelques-uns ont même exprimé le désir de les embrasser. Ils venaient régulièrement au lieu de réunion, et nous avertissaient quelquefois qu'ils voyaient à l'ombre de la tente que l'heure de prêcher était arrivée. Nous avons invité ceux dont les dispositions nous paraissaient les meilleures, à nous accompagner chez nous pour recevoir une instruction plus approfondie; mais aucun ne paraît avoir été suffisamment préparé à faire un tel pas. Quels seront les effets ultérieurs de la vérité qu'ils ont ouïe, c'est ce que Dieu seul peut savoir. Puissent ces hommes égarés, mais intéressants, être amenés par elle à la connaissance de Jésus! »

Hélas! trop de faits répondent d'une manière attristante à la dernière pensée de ce récit. Un autre mission-

naire, après avoir vu, dans une fête pareille, tout autant d'empressement et d'avidité, rapporte la remarque que lui fit à ce sujet son aide indigène ; elle est caractéristique du naturel des Hindous et peint d'une manière pittoresque l'un des plus grands obstacles aux progrès de l'Évangile parmi eux: « Cela est désolant, disait cet homme; dites à ces gens tout ce que vous voulez, ils vous répondent : « Cela est vrai, cela est vrai, oh! excellent! » Et si, en leur parlant, vous vous animez et devenez plus pressant, les voilà qui renversent leurs têtes en arrière, ferment à demi les yeux, paraissent plus pieux que Noë, Job et Daniel, en laissant échapper des sons qui semblent les signes de la plus profonde repentance; vous croyez que réellement la vérité s'est emparée d'eux, que vous les tenez : eh bien! non, il n'y a rien, rien; tout ce qu'ils ont fait, c'est pour vous faire plaisir; et encore ne s'imaginent-ils pas qu'il y ait là le moindre mal : c'est pour eux une affaire de politesse. »

« L'hypocrisie, le mensonge et la légèreté sont les grands péchés de ce peuple; et ce qu'il y a de pis, ajoute le missionnaire qui nous a fourni ce dernier trait, c'est qu'ils sont convaincus que leur hypocrisie est de la sagesse, le mensonge une arme fort excusable, et que quant à la légèreté, il ne vaut pas la peine d'en parler. »

Qu'espérer d'un tel peuple? peu de chose sans doute dans les générations présentes, mais l'avenir peut le régénérer sous l'influence de l'Évangile. C'est par les enfants qu'il le faut prendre, et de là, dans l'Inde, la prodigieuse importance accordée par les missionnaires à la fondation et au soin des écoles. « On a remarqué, écrit l'un d'eux, que les seules contrées où l'Évangile ait remporté de beaux et solides triomphes, sont celles où l'on a employé des moyens efficaces pour répandre une instruction vraiment chrétienne..... Les écoles et les séminaires doivent être à présent le principal et le plus constant objet de nos

soins. » Ainsi pensent aux Indes tout ceux qui ont à cœur les progrès du règne de Dieu. Aussi ne s'établit-il pas une station sans qu'elle s'entoure aussitôt, par les soins de ses directeurs, d'autant d'écoles qu'il se peut dans tout le rayon de pays où elle peut les encourager et les surveiller, et presque toujours aussi d'une ou deux maisons d'orphelins. Qu'on juge par un seul fait du développement donné à cette partie de l'œuvre. Une station, celle de Sibsaya, n'avait pas quatre ans d'existence qu'elle comptait déjà dans son voisinage, avec sa maison d'orphelins, quatorze écoles renfermant ensemble de sept à huit cents élèves. C'est par centaines de milliers que se comptent, dans le pays que nous parcourons, les enfants, garçons ou filles, qui reçoivent à l'école missionnaire, en même temps que les connaissances élémentaires, les premières notions de la foi chrétienne et les premières impressions de la piété. Voilà ce qui assure au christianisme l'avenir de l'Inde.

De là sortiront d'ailleurs ces hommes en qui les missionnaires trouvent des auxiliaires si utiles, et sur lesquels ils font reposer de douces espérances, nous voulons parler des natifs convertis se dévouant au service de la grande cause à titre de colporteurs, instituteurs, catéchistes ou enfin ministres. Ils en ont déjà un certain nombre, mais « c'est par milliers, disent-ils, qu'il les faudrait compter. Un pays comme celui-ci, avec ses 150 millions d'habitants, son immense éloignement de tous les pays chrétiens, et avec des préjugés si profondément enracinés, ne pourra jamais être efficacement évangélisé que par ses propres enfants. Il faut faire en religion ce que le gouvernement anglais a fait dans ses intérêts politiques. Il a d'abord envoyé ses troupes bien disciplinées pour commencer l'œuvre de la conquête; puis ensuite il a levé régiment sur régiment parmi ses sujets hindous et les a employés à livrer ses batailles sous la conduite des officiers

européens. Ayons, nous aussi, sous notre direction, des soldats indigènes; ils sont mieux qualifiés que nous sous beaucoup de rapports. Parlant la langue du pays, accoutumés au climat, en rapport complet d'habitudes premières, de sentiment, de mœurs, de langage avec leurs compatriotes, ils se mêleront avec eux comme nous ne parviendrons jamais à le faire, et sauront s'introduire là où tout accès nous restera encore longtemps fermé. L'intelligence et la sagacité naturelles à cette race nous garantissent qu'il s'en trouvera un grand nombre; et encore une fois, c'est à eux que la conquête spirituelle de l'Inde est réservée. »

Pour compléter ce tableau succinct des principaux moyens d'influence que mettent en œuvre les missionnaires, il faudrait parler des immenses travaux qui se font pour la composition et l'impression des livres religieux que l'on répand en nombre prodigieux parmi les Hindous; mais nous avons assez parlé de moyens; quels sont les résultats? examinons-les sur quelques points.

Qui connaît le nom du Gange a entendu parler de Bénarès, la plus célèbre des villes qui vivent et s'enrichissent de la sainteté des eaux du fleuve. C'est la cité des brahmines. Ses habitants se distinguent parmi tous ceux de l'Inde par leur opulence, leur savoir et surtout leur dévotion idolâtre. On peut à bon droit l'appeler la forteresse de Satan, car nul part il n'a des sujets plus soumis, et, pour séduire leurs âmes, des traditions plus antiques, des ministres plus dévoués, des pratiques plus imposantes et plus nombreuses. Aussi est-ce une sorte de dicton parmi les chrétiens et les Hindous, que, quand Bénarès sera convertie, toute l'Inde le sera aussi. Eh bien! le christianisme y a pris pied; il s'y est implanté déjà. Trois missions appartenant à des sociétés diverses y travaillent simultanément à la diffusion des lumières évan-

géliques, et déjà quelques beaux fruits sont venus les encourager, soit dans la ville même, soit dans les environs. En voici un remarquable. A Sigra, non loin de Bénarès, une chapelle spacieuse et d'un aspect frappant par son architecture, ouverte depuis un an environ, est le point central d'un village nouveau qui s'appelle *le Village Chrétien*. Il n'y a en effet là que des chrétiens, et malgré son origine toute récente, il compte déjà, au rapport du missionnaire Leupolt, 280 habitants répartis dans vingt-huit maisons, nombre insuffisant, car elles sont toutes pleines, et plusieurs familles demandent à venir grossir encore la petite colonie. « La conduite de ces gens, dit le missionnaire, continue à être satisfaisante, au moins à l'extérieur, et nous avons lieu de croire que chez quelques-uns l'œuvre de la grâce est en voie de progrès. » L'établissement de ce village a fait sensation dans le pays et inspiré aux défenseurs de l'idolâtrie autant de crainte que de colère. « Voyez, disait l'un d'eux à l'Hindou qui avait vendu le terrain sur lequel on a bâti, voyez le mal que vous avez fait. Quand ces gens arrivèrent ici, il ne leur fallait qu'un petit coin pour eux; ensuite ils ont bâti une maison, puis un village, puis une Église; maintenant ils ont auprès de leur Église une vaste étendue de terre. Vous verrez que bientôt ils y ouvriront une route et la borderont de maisons. C'est ainsi qu'ils s'étendent à l'est et à l'ouest, au sud et au nord, jusqu'à ce qu'enfin l'Inde tout entière leur appartiendra, à eux et aux leurs. On ne pourra plus les arrêter maintenant. »

Et le pauvre Hindou mécontent avait raison. Rien ne pourra désormais arrêter l'envahissement de l'Inde par cette foi vivante et pure à qui l'empire du monde est promis. Sans doute que, dans cette partie du nord surtout, les progrès sont lents; la sueur des ouvriers tombe souvent sur une terre qui n'en semble pas plus fertile; de

leurs rangs partent souvent des cris de lassitude et de découragement; ils n'ont pas ici le bonheur de voir les vastes mouvements qui, dans d'autres pays, ont proclamé si haut la puissance de la Croix pour sauver. Le nombre des âmes régénérées est, de leur propre aveu, bien petit encore; celui des personnes baptisées dans toutes les stations, depuis cinquante ans, n'excède pas le chiffre de 4,000; et telle est la lenteur du mouvement comparée à la grandeur des efforts déployés, que la moyenne du nombre des conversions n'est guère que de 30 pour chaque station. Mais à côté de ces signes affligeants, il en est d'autres qui réjouissent et assurent l'espérance. Ce ne ne sont pas les grands torrents tombant du ciel qui fertilisent le mieux la terre; c'est la pluie fine et continue qui, au lieu de glisser à sa surface, l'amollit et la pénètre doucement. Ce qui promet à l'Évangile de prochains triomphes ici, ce sont ces congrégations qui se fondent, ces écoles qui se multiplient; c'est cette foi en Brahma et en Mahomet qui s'ébranle, cette distinction des castes qui perd de sa force, ces superstitions qui devant la lumière perdent chaque jour quelque chose de leur antique crédit; ce sont ces notions et ces idées chrétiennes qui peu à peu, mais sur une vaste échelle et sans s'arrêter un instant, s'infiltrent dans les esprits et y font leur travail. Cela est surtout sensible au Bengale, où les postes missionnaires sont plus anciens et en plus grand nombre. Tous les témoignages s'accordent à représenter l'idolâtrie comme déclinant rapidement dans cette province.

Nous avons dit qu'il ne s'était opéré dans ces contrées aucun grand mouvement vers l'Évangile. Il y a quelques années pourtant qu'on eut l'espoir d'en voir surgir un à Krishnaghur, dans le Bengale; le cœur des chrétiens zélés en tressaillit d'espérance et de joie. De toutes parts la foule s'y pressait autour des missionnaires; on ne pou-

vait suffire aux demandes de livres, d'instructions, d'admissions dans l'Église; un nombre considérable d'âmes paraissaient émues et touchées à salut. En peu de temps, plus de 2,000 Hindous furent admis au baptême, après avoir donné, à ce qu'il semblait, des gages suffisants de la sincérité de leur conversion. Mais, hélas! ce ne fut là que le prestige de quelques jours; on s'était trop pressé peut-être; l'amour des âmes n'est-il pas excusable d'avoir ses moments de joie imprudente? Bientôt ce zèle apparent se refroidit; un grand nombre, qui avaient suivi Christ plus pour « les pains et les poissons » que pour sa parole, se retirèrent en voyant qu'il n'y avait rien à *gagner* à son service; d'autres se refroidirent et retombèrent dans cette mollesse apathique naturelle à l'Hindou.

Les prêtres catholiques qui, fidèles à leur tactique d'accourir s'implanter partout où il y a des œuvres protestantes prospères ou en ayant l'apparence, arrivèrent à Krishnaghur et réussirent à y attirer à eux 140 des nouveaux chrétiens. Le désappointement fut douloureux. Hâtons-nous d'ajouter pourtant que toute vie ne s'est pas retirée de cette mission, qui compte encore parmi les plus importantes du Bengale. L'évêque anglican de Madras, après l'avoir visitée l'année dernière, a annoncé, dans un rapport intéressant, qu'il y était resté encore quelque chose de précieux et un bon nombre de cœurs dans lesquels l'œuvre de la grâce lui a paru affermie ou sérieusement commencée. Krishnaghur est encore, suivant lui, destinée à devenir un noyau précieux de christianisme dans ces contrées. Des nouvelles plus récentes annoncent qne ces prévisions tendent à se réaliser; bien des natifs, dit-on, reviennent à l'Évangile; les écoles se remplissent de nouveau, et un bon nombre de ceux qu'avaient séduits les efforts artificieux des missionnaires papistes, demandent à être réadmis dans le sein de l'Église,

loin de laquelle ils s'étaient momentanément laissé entraîner. « Qu'on prie pour eux et pour nous, » disent les missionnaires du pays.

Des nouvelles très-réjouissantes sont dernièrement aussi venues de deux points bien éloignés l'un de l'autre : d'Agra, la première grande ville que le Gange arrose en descendant des montagnes, et de Barisal, située auprès de son embouchure. Sur l'une et l'autre de ces stations, il y a eu des prédications bénies et plusieurs conversions remarquables. Agra, qui comptait déjà 94 communiants, vient de voir d'un seul coup 36 Hindous recevoir le baptême, et les chefs de la mission demandent à grands cris des renforts qui les mettent en mesure de répondre mieux qu'ils ne le peuvent, aux besoins religieux qui se manifestent autour d'eux.

Ainsi fait aussi le missionnaire de Barisal, où, le premier dimanche d'octobre 1846, 115 personnes ont été baptisées ensemble, et où des centaines d'Hindous, écrit-il, ne demandent qu'à recevoir une instruction plus étendue. Puissent ces signes encourageants se fortifier sur ce point et se manifester sur plusieurs autres!

Nous avons déjà dit un mot de la grande ville de Calcutta, qui est actuellement le point de départ et comme le quartier-général des missions du Bengale et même de toute l'Inde septentrionale; mais pour dire tout ce qui s'y fait pour l'avancement du règne de Dieu parmi les payens, il nous faudrait plus d'espace que nous n'en avons. Six sociétés de missions y ont, à côté de l'Église anglicane et de plusieurs autres communions protestantes, établi des stations que desservent avec activité plus de vingt missionnaires et un nombre beaucoup plus grand de natifs. Églises, établissements de bienfaisance, écoles de toute espèce, séminaires pour la formation des aides indigènes, imprimeries, toutes ces institutions nécessaires aux

progrès de la cause s'y sont multipliées à un degré dont on ne saurait assez bénir le Seigneur. Un nombre prodigieux d'Hindous, faisant partie de sa population de 600,000 âmes, ou la visitant occasionnellement, y trouve continuellement les moyens d'être amenés à la vérité. On n'estime pas à moins de 700 ceux que les missionnaires ont jugés assez avancés dans la foi pour être admis par le baptême au nombre des membres de leurs Églises respectives. C'est presque le cinquième du chiffre approximatif qu'on établit pour toute l'Inde du nord; nombre bien chétif sans doute quand on le rapproche de ces millions qui ne connaissent encore d'autre sauveur que les eaux du Gange; mais il y a pour le chrétien, qui sait le prix des âmes, une autre manière de grouper les chiffres, et d'après celle-là, n'y a-t-il pas une grande valeur dans celui de 700, quand il s'applique à de nouveaux frères en la foi!

Nos lecteurs auront remarqué peut-être qu'en parlant des œuvres missionnaires du nord de l'Inde, nous n'avons point indiqué par quelle Société particulière de Missions elles ont été fondées. Toutes les grandes Associations de Missions de l'Angleterre, de l'Amérique, et même de l'Allemagne, sont cependant là à l'œuvre, plaçant à côté les unes des autres leurs agents et leurs stations. Mais qu'importe au spectateur qui contemple de loin et de haut cette grande guerre de la vérité contre l'erreur, la couleur et l'uniforme particulier de chacun des corps d'armée qui s'y sont engagés? Ne lui suffit-il pas de savoir que tous n'ont que le même chef et ne veulent qu'une seule et même chose, arracher des âmes à Satan? Les missionnaires de l'Inde sont les premiers à oublier ces diversités. « Longtemps avant que l'on eût songé à fonder en Europe une *Alliance évangélique*, nous disait il y a quelques jours, à Paris, l'un d'eux, le Révérend M. Long, de Calcutta, nous en avions formé une aux

Indes. Une fois par mois, dans cette capitale, un repas fraternel nous réunit toujours au nombre d'une vingtaine appartenant à toutes les dénominations religieuses, et c'est pour nous une occasion précieuse, non de resserrer des liens qui n'en ont pas besoin, mais de nous fortifier et de nous consoler mutuellement par de douces et affectueuses communications. » Touchant accord dont on n'entend jamais parler sans plaisir, et qui nous semble une condition de succès de plus assurée à la grande cause de l'Évangile dans le pays où il se manifeste !

Terminons cette revue rapide et imparfaite par une observation toute française, mais à laquelle le sentiment qui nous la dicte fera trouver grâce, et peut-être même, nous l'espérons, vaudra quelque sympathie. En parcourant les feuilles missionnaires du Bengale, nous y avons trouvé le nom d'une ville française, le nom d'une ville qui nous appartient ; mais là il n'y a ni station ni chrétien protestant français pour nous représenter, ou nous faire connaître, on n'y trouve qu'une Mission de l'Église romaine. Et puis, au moment même où nous en faisions la remarque, voici que ce frère de Calcutta, dont nous venons de rapporter une parole, venait nous voir et nous disait : « On ne sait pas aux Indes qu'il y a en France une Société de missionnaires. Pourquoi n'avez-vous pas au moins un missionnaire à Chandernagor ? » Ce reproche indirect nous a remplis de regrets et de honte. Quoi ! il se livre là, sous l'étendard de la Croix, une des plus grandes batailles spirituelles que le monde ait encore vues, et nous n'y sommes pas ! Oh ! prions, afin que le Maître des cœurs dispose ceux des chrétiens à fournir à notre Société des Missions les moyens d'envoyer, elle aussi, son contingent, quelque chétif qu'il puisse être, à la sainte milice qui combat sur les bords du Gange !

---

# VARIÉTÉS.

## EXTRAITS D'UN JOURNAL DE VOYAGE.

PAR M. DYKE.

(FIN.)

*Difficultés pour l'établissement d'une station. — Essai tenté sur le Tikoé. — Retour.*

La ville de Mahura renferme des gens appartenant à toutes les tribus voisines. Cela tient à la politique ambitieuse et tyrannique de ce chef, qui ne fait du reste à cet égard que suivre l'exemple de bien d'autres chefs de ces contrées. Dès qu'un homme a recours à sa protection, il est obligé de se placer sous sa surveillance immédiate, en venant habiter la même ville que lui. De cette manière, s'il lui prenait plus tard envie, dans des jours plus prospères, de se détacher de son protecteur, ou s'il se montrait insoumis, ses troupeaux et tout ce qu'il peut posséder seraient saisis en un instant. Mahura doit à l'adoption de ce système l'avantage de réunir tout son monde dans la même ville. Hors de là il ne compte guère que des ennemis. Mais l'immense quantité de bétail que possède tout son peuple parvient généralement à épuiser en très peu de temps les pâturages des lieux où il se fixe, et laisse peu ou point de terrain à la culture du blé indigène. Ainsi s'expliquent, en grande partie du moins, les fréquentes migrations de cette tribu.

Le 2 septembre, M. Lauga, sa famille et M. Lautré nous rejoignirent à Mamousa. Le 3, en conséquence, tous nos préparatifs étant achevés, nous prîmes congé de notre cher frère M. Lemue, dans la société et les conversations duquel j'avais trouvé tant de plaisir et d'édification. Le 5, après avoir heureusement passé le Fal, nous arrivâmes à l'endroit fixé pour la nouvelle station que doit fonder M. Cochet. De la réception qui nous fut faite par le chef Koranna, et des premiers arrangements qni furent pris en conséquence, je ne vous dirai rien, Messieurs, parce que M. Cochet en a pris note exacte et vous en aura sans doute parlé (1). Je me contenterai de vous dire en peu de mots quelle impression j'ai reçue de ce commencement de mission. En vous parlant plus haut du caractère des Korannas j'ai exprimé le doute qu'on puisse beaucoup compter sur le succès permanent d'une mission parmi eux. Cependant j'ai eu à Mamousa l'occasion d'étudier de plus près Mosheu et sa famille, et je dois lui rendre cette justice, qu'à bien des égards je l'ai trouvé supérieur au reste de sa nation. Depuis longtemps ce chef est connu de plusieurs missionnaires, et tous s'accordent à le représenter comme le plus estimable de tous les Korannas et comme l'emportant de beaucoup sur eux par des goûts plus élevés et plus solides. Quelques-uns des siens ont à cœur d'imiter ses bonnes qualités, et c'est ce qui a rendu particulièrement chère à nos frères l'Eglise de Mamousa. Je m'associe pleinement à ce sentiment, et sans l'arrivée des Batlapis j'aurais cru aussi que Mamousa était un lieu très-convenable à l'établissement d'une station, et d'une station qui selon toute apparence eut donné dès le début les plus heureuses espé-

(1) Voyez ce qui a été dit sur ce sujet dans la lettre de la Conférence, pag. 321 et suiv.

rances. Mais dans l'état actuel des choses, je crains fort que Mamousa ne soit entièrement perdu pour nous. Je crains aussi que l'influence possédée autrefois par Mosheu ne soit perdue sans retour, et que même en allant se fixer ailleurs il ne soit jamais capable de réunir autour de lui une population assez considérable pour que nous puissions avec sécurité lui accorder un missionnaire. On a pensé qu'une station établie sur le Tikoé serait utile à Mosheu, et que l'endroit où il se fixera pourrait en devenir une annexe, et recevoir fréquemment les visites de M. Cochet. Mais l'exécution de ce plan présente de grandes difficultés, dont la première est la position géographique de l'endroit fixé pour la station. Ce lieu est sur la rive Est du Fal, tandis que Mamousa, ou tel autre point que Mosheu pourra choisir pour s'y fixer, sera à deux ou trois journées de distance, et de l'autre côté de cette rivière, qu'il est, en plusieurs saisons de l'année, impossible de traverser. En outre, la population réunie au confluent du Fal et du Tikoé est peu considérable et se trouve répartie entre plusieurs petits chefs, tous indépendants les uns des autres, prétendant tous à l'autorité suprême, et dont chacun voudra avoir le missionnaire pour lui seul. Il suffira donc, selon moi, que l'un de ces chefs se fixe sur la station pour que tous les autres s'en tiennent éloignés. Enfin il est à craindre que ces Korannas n'aient pour les émigrations le penchant commun à toute leur tribu. Ces obstacles, et quelques autres encore que je ne mentionne pas ici, me semblent assez graves pour faire douter qu'une station puisse s'établir ici d'une manière durable, Cependant, il ne nous a pas paru qu'ils fussent assez déterminants pour nous autoriser à rompre la promesse faite précédemment aux frères de notre Société, à des frères appartenant à d'autres Sociétés et aux orannas eux-mêmes, de faire un effort pour mettre les

moyens de salut à la portée de ces gens. Nous avions là sous les yeux l'état de dégradation où vivent ceux qui habitent les bords du Tikoé; nous savions que cet état est commun à des centaines de leurs compatriotes épars dans les environs, nous pensions à leur complète ignorance des choses de Dieu, nous nous souvenions de l'Eglise de Mamusa, et nous nous disions que de ce point seulement il serait possible de pouvoir lui assurer quelque secours spirituel. En pesant toutes ces considérations, il n'est aucun de nous qui, s'il avait cru y être appelé de Dieu, se fût refusé à rester au milieu de ces Korannas. Nous confiant donc en Celui qui tient tout entre ses mains, et dans l'espoir que la population pourrait s'accroître, et que les divers chefs consentiraient, sous l'influence du missionnaire et en faisant de ce point une condition au séjour de ce missionnaire parmi eux, à renoncer à leurs prétentions rivales, nous laissâmes là, non sans larmes et sans d'ardentes supplications, M. Cochet, mais provisoirement seulement et jusqu'à ce qu'il ait pu bien juger par lui-même de la valeur des espérances de succès qui pourront s'offrir à lui. Quelques semaines lui suffiront pour cela, et le Seigneur lui montrera alors la voie qu'il devra suivre.

En arrivant au Fal, nous trouvâmes la route que M. Daumas a indiquée dans sa carte de 1840, et qu'il avait suivie lui-même pour aller à Motito et pour en revenir. Je termine ici ces extraits de mon Journal de voyage; je leur ai déjà donné plus d'étendue que je ne me l'étais proposé, plus peut-être que je n'aurais dû le faire. Si vous le trouvez, Messieurs, veuillez user envers moi d'indulgence en considérant que j'y ai été entraîné par le désir de vous donner une idée du caractère des peuples que j'ai eu occasion de voir, et en pensant que mes observations pourraient servir à expliquer quelques-

unes des circonstances les plus importantes qui se rattachent à la mission entreprise dans ces contrées par notre chère Société.

## *La Bible en Chine.*

La ville de Lintschuan, dans la province de Kiangsi, est le centre d'un commerce de librairie considérable, qui s'étend sur toutes les provinces de la Chine. Nous lisons dans les journaux du missionnaire Gützlaff, que l'association chinoise, dont il est le fondateur (1), a trouvé un des principaux libraires de Lintschuan disposé à entreprendre l'impression, soit de la Bible, soit d'autres ouvrages chrétiens, et à en favoriser la dissémination et la vente dans l'empire, par le moyen de ses correspondants. Encouragé par la réussite de cette première démarche, le Comité a commencé par confier à la librairie chinoise l'impression et la vente de divers ouvrages religieux, entre autres d'une histoire biblique parvenue déjà à sa septième édition. Si cet essai répond à ses espérances, il suivra la même marche pour l'impression et la vente de la Bible. Quel pas immense nous aurons fait, s'écrie Gützlaff, si le Seigneur donne libre cours à sa Parole dans tout l'empire! Nous ne faiblirons ni dans nos prières ni dans notre travail, jusqu'à ce que nous voyions le Nouveau-Testament en vente dans toutes les librairies de la Chine.

Ainsi chaque bénédiction conduit l'association chinoise à de nouvelles et grandes entreprises. Le nombre de ses évangélistes s'accroît de mois en mois. Parvenue à la fin de sa troisième année, elle en comptait cinquante qui déjà,

(1) Voyez *Journal des Missions*, mars 1847, page 97 et suivantes.

sortant des limites de la province de Canton, parcouraient plusieurs autres provinces où l'attention, le sérieux d'une foule de personnes à l'ouïe de l'Évangile, avaient dépassé toute espérance. C'est à 304 que s'élevait alors le nombre des personnes baptisées; «moins d'*une*, dit G.., pour chacun de ces millions qui forment la population de l'empire. Il y a bien là de quoi humilier, de quoi provoquer des prières nouvelles, un travail plus soutenu. Et cependant les bénédictions de cette dernière année dépassent celles des deux premières réunies. La main de Dieu se montre partout à nous; il prépare des âmes dans une foule de lieux auxquels nous ne pensions pas; l'œuvre s'étend; bientôt peut-être nous aurons besoin de cent évangélistes... Étonnantes destinées que celles de l'empire chinois! Huns, Turcs, Mongoles, Mantchous, se sont tour à tour précipités en dévastateurs sur la Chine, mais sans y laisser plus de traces que le vaisseau qui sillonne les flots de la mer. Le Boudhisme seul y a fait de vastes et durables conquêtes sans y employer le glaive. L'Islamisme a paru, a déployé ses armes charnelles, mais n'a trouvé que peu de sectateurs. Les Nestoriens ont disparu après quelques progrès. Le Papisme est arrivé, mais ses grands efforts et ses sacrifices n'ont pas amené le résultat qu'on en pouvait attendre. Enfin, au bout de dix-huit siècles, l'infinie sagesse du Seigneur ouvre une porte à son Évangile d'amour. Ce qu'il a annoncé touchant les progrès de sa connaissance s'accomplira par cette même parole puissante qui a appelé à l'existence ces myriades d'âmes humaines. Le conseil de Dieu touchant le salut de la Chine est ferme et immuable, l'exécution en est assurée, et le cœur se dilate à la pensée que le moment en est venu. C'est avec larmes et gémissements qu'aujourd'hui, commençant une nouvelle année, nous avons supplié notre Rédempteur de permettre que nous puissions envoyer des

messagers de salut dans chacune des dix-huit provinces de l'Empire... Il nous a donné, presque à l'instant même, des marques de son bon plaisir. Il nous a envoyé le vieux et digne Kinglun, qui venait de baptiser, il y a peu de jours, huit personnes converties à Kitjio. Aussitôt après arrivent trois Chinois de Tschouking, ville à six journées d'ici; ils nous remettent un papier où nous lisons que, poussés par un ardent désir de connaître la vérité qui est en Jésus, ils viennent nous prier de les instruire. On nous remet ensuite une lettre de Tchung, annonçant que le nombre de ceux qui confessent la foi à l'Évangile, dans cette grande ville, s'est tellement accru qu'il est nécessaire d'y fonder une église. Tandis que nous étions à donner essor à notre joie, arrive encore une lettre de Hi l'évangéliste, qui dans son voyage au Kiangsi, s'est arrêté à Tocklo et y a baptisé cinq frères... Oui, le Seigneur a pitié de son petit troupeau, et il ne nous abandonnera pas.»

# NOUVELLES RÉCENTES.

### *Etat financier de la Société des Missions d'Amérique.*

L'un des derniers numéros du *New-York Observer* signale un déficit de 53,000 dollars (c'est-à-dire 265,000 francs), dans les finances de la Société des Missions d'Amérique (American Board of Commissioner's for Foreighn Missions).

# SOCIÉTÉ

DES

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

### THABA-BOSSIOU. — RAPPORT DE M. CASALIS SUR CETTE STATION, SOUS LA DATE DU 21 MAI 1847.

*Conduite de Moshesh envers les missionnaires.— Dispositions intérieures de ce chef. — Paroles remarquables qu'il a prononcées. — Sanctification du dimanche dans la station. — Baptême de 12 personnes. — 25 indigènes se préparent à entrer dans l'Eglise; 13 autres annoncent des dispositions sérieuses.—Impression salutaire produite par le baptême des néophytes.—Réunions d'édification.—Etat prospère de l'école.—Piété du sous-maître Salomon. Fête donnée aux enfants. — Bon témoignage rendu à la coopération de MM. Dyke et Lautré. — Souscriptions dans le troupeau en faveur de l'érection d'un temple à Morija. — Prière au Seigneur.*

« Messieurs et très-honorés frères,

« Dire d'une manière officielle et précise quel est l'état de l'œuvre dans la station où il réside, est toujours une tâche délicate et difficile pour le missionnaire. S'il la considère par rapport à lui-même, il sent qu'il ne saurait rendre compte de son administration avec assez de réserve et d'humilité. S'il l'envisage par rapport aux ré-

sultats obtenus, il se sent pressé de rendre à Dieu la gloire due à son nom, et de proclamer les hauts faits de l'Éternel. Pour ma part, je ne trouve, dans tout le cours de mon ministère, qu'une longue confirmation de la parole de saint Paul : « Dieu a choisi les choses faibles de « ce monde, et même celles qui ne sont point pour con- « fondre les forts. » J'ai vu se réaliser à mon égard les promesses que le Seigneur adressait autrefois à un peuple inhabile aux combats : « L'Éternel, ton Dieu, « marchera devant Toi, et c'est Lui qui subjuguera ces « nations, et tu posséderas leur pays. » Comme les précédentes, cette année a été une année de bénédictions. Le maître de la vigne s'est tenu près de nous, et a daigné se servir de moi pour opérer quelque bien. Il nous a conservé la paix dans des circonstances difficiles. Il a incliné le cœur de Moshesh à suivre les conseils de modération, de prudence et de confiance en Dieu qui lui ont été donnés. Grâce à la bonne intelligence qui a régné entre ce chef et les missionnaires, nos diverses Églises ont joui de tout autant de liberté et de protection qu'elles peuvent en souhaiter. Puissent-elles en être reconnaissantes, et, lorsque le jour de l'épreuve viendra, avoir la consolation de se dire qu'elles ont rendu gloire à Dieu de leur prospérité temporelle aussi longtemps qu'il a jugé convenable de la faire durer! Moshesh paraît entièrement revenu de la froideur envers la cause de l'Evangile que nous avions remarquée chez lui pendant l'absence de ses fils. Il a repris son ancienne assiduité au culte public. Il écoute la prédication du salut avec intérêt et respect, et se plaît à honorer les serviteurs de Christ. Chose étonnante! tandis que son genre de vie personnel est, sous certains rapport, si loin d'harmoniser avec les lois divines, ce chef manifeste la plus vive sollicitude pour l'avancement spirituel des chrétiens qui l'entourent; il est souvent le pre-

mier à les avertir de l'approche d'une tentation, et il leur fournit le moyen de l'éviter. Il disait dernièrement à l'un de ses frères qui lui annonçait sa résolution d'embrasser l'Évangile : « Oh! ne me trompe point, et que « ce que tu viens de me communiquer soit fixé pour tou- « jours. Sache que s'il t'arrive de déshonorer l'Église, « j'en éprouverai autant de douleur que si tu m'avais « percé le sein. »

« Les services publics sont généralement bien fréquentés à Thaba-Bossiou ; le dimanche y est religieusement observé. L'aspect que présente pendant cette sainte journée la colline sur laquelle est située la station nous réjouit et nous édifie. On voit de tous côtés des groupes de personnes, décemment vêtues, lisant quelques portions des Écritures, ou s'entretenant du sermon qu'elles viennent d'entendre, ou bien encore unissant leurs voix pour louer le Seigneur. L'assemblée ne se retire que vers le coucher du soleil, lorsque tous les services sont terminés. Elle n'aime pas à le faire sans saluer la famille du missionnaire, habitude parfois fatigante pour nous, mais qui révèle trop de simplicité et d'affection pour ne pas nous réjouir vivement. Après que chaque famille s'est ainsi retirée, il règne autour de la mission un calme parfait, qui permet aux serviteurs de Christ d'élever leurs âmes à Dieu dans la solitude et de jouir d'une partie de ce repos si doux et si précieux qu'amène avec lui le sabbat chrétien.

« Grâce à cette fréquentation assidue du temple, l'œuvre de la conversion des âmes a pu se poursuivre sans interruption. Le nombre des candidats au baptême s'élevait l'année dernière à 25 ; il se monte aujourd'hui à 34. 12 des premiers ayant été baptisés il y a quelque temps, il se trouve que, depuis nos dernières conférences, 21 personnes ont donné des preuves de conversion suffisantes

pour les faire admettre à l'épreuve et aux instructions du noviciat. En outre, il y a présentement 10 individus qui manifestent une vive componction, et viennent fréquemment chercher auprès de leur pasteur des encouragements et des conseils. Ainsi la bonne nouvelle a été reçue par une trentaine d'âmes dans le courant de douze mois. Puissent notre joie et notre reconnaissance ne le point céder à celles des anges qui font retentir les Cieux d'hymnes d'allégresse pour un seul pécheur qui vient à se repentir.

« Comme nous venons de le faire observer, l'Église s'est accrue de 12 membres, et dans cinq semaines elle en admettra 13 de plus à sa communion. Les derniers baptêmes ont attiré beaucoup de monde à Thaba-Bossiou. Tous les fidèles de Morija s'y trouvaient. La ferveur des catéchumènes, la clarté de leurs réponses, l'humilité de leur maintien ont profondément touché et édifié l'assemblée. Je voudrais pouvoir dire un mot de chacun de ces chers enfants en la foi. J'aurais à parler d'un Simon Mapétla, qui, après avoir vieilli dans le péché, trouve le joug du Seigneur bien léger auprès de celui du démon; d'un Philippe Setlouhou, longtemps sourd aux instances de ses deux frères, André et Salomon, et maintenant un avec eux dans la foi; d'un Thomas Lissa, qui, il y a à peine deux ans, disputait, le bouclier et la lance à la main, la possession d'un bœuf à son frère cadet, et qui, à cette heure, peut passer pour un modèle de douceur et de soumission; d'un Mathieu Taolé, homme aimable et réglé, doué d'une grande intelligence, mais qui, pendant longtemps, s'était fait un oreiller de sécurité de la connaissance théorique qu'il a de bonne heure acquise des vérités révélées; d'une Nahomi Mamatsuélé, qui, après avoir été la cause de désordres graves à Beerséba par de prétendus sortiléges, et s'être fait chasser publiquement de

cette station, a été convertie à Thaba-Bossiou, et a, pendant trois années de stricte surveillance, offert la preuve vivante que la grâce peut changer le caractère le plus pervers..... Mais, je le sens, Messieurs, ces détails m'entraîneraient trop loin ; l'heureux accroissement que le Seigneur a daigné donner à son Église me met dans l'impossibilité de vous faire connaître les frères et les sœurs qui marchent sur les traces des Moussetsé et des Manoah. J'espère que vous les rencontrerez un jour au pied du trône de l'Agneau.

« J'ai eu à exercer la discipline ecclésiastique dans deux cas très-graves, et d'autant plus affligeants pour le troupeau et pour moi, que les coupables comptaient parmi les membres les plus affermis. La contrition qu'ils manifestent ne nous permet pas de douter qu'ils ne fussent réellement nos frères. L'Église tout entière, après les avoir rejetés de son sein pour un temps, a cru devoir renouveler et confirmer son alliance avec le Seigneur par des jours consacrés à l'humiliation et à la prière. Elle se rassemble une fois par semaine pour son édification. Depuis quelque temps, je lis dans ces réunions l'excellente bibliothèque de feu M. Gonthier. Nous y trouvons de nombreux exemples à suivre, et notre jeunesse, encore timide et inexpérimentée, s'aguerrit en apprenant comment le Seigneur a su, dans tous les siècles, délivrer ses élus des maux intérieurs et extérieurs qui les ont assaillis.

« L'école nous donne la plus grande satisfaction. Les élèves sont réguliers et soumis. Leurs progrès répondent aux soins qu'ils reçoivent. Un nombre considérable est parvenu à écrire fort proprement, et à faire sans trop de difficultés les quatre premières règles de l'arithmétique. Je ne saurais donner trop de louanges au sous-maître Salomon : rien ne le distrait de l'accomplissement de son de-

voir; je suis même obligé de l'arracher de temps en temps à ses occupations, et de lui rappeler le soin qu'il doit prendre de sa santé. La piété vivante de ce jeune homme contribue à faire régner dans l'école un sérieux qui rend le maintien de la discipline fort aisé. Treize écoliers, dont le plus âgé n'a pas encore dépassé sa seizième année, ont été convertis et pourront bientôt être baptisés. J'ai donné dernièrement une petite fête à cette intéressante jeunesse. Autour d'une longue table étaient assis 120 enfants. Un petit bœuf avait été préparé pour eux. Leurs mères avaient cuit force pain de sorgho, et cueilli une grande quantité de cannes à sucre. Après le repas, nous avons chanté à trois parties des cantiques sur les airs 30, 68, 26, 29 et 97 des chants chrétiens. Puis l'examen des élèves a eu lieu en présence de leurs parens, de Moshesh et d'un grand nombre d'autres personnes.

« J'ai dû renoncer à la coopération de M. Dyke, qui a entrepris un voyage à la ville du Cap. Jusqu'au moment de son départ, il m'a été d'un grand secours, surtout pour l'évangélisation au dehors, qui est une partie essentielle de notre tâche. Mon bien-aimé frère, M. Lautré, grâce aux soins médicaux qu'il donne aux naturels, et que les païens eux-mêmes commencent à demander et à rechercher avec confiance, pourra, en temps ordinaire, répandre dans le district de Thaba-Bossiou la semence impérissable dc l'Évangile. Il a dû voyager beaucoup cette année pour porter les secours de son art à différentes familles missionnaires. Ses fatigues ont été parfois excessives; mais grâce au Seigneur, sa santé n'en a pas été altérée.

« Le troupeau de Thaba-Bossiou a témoigné le désir de contribuer aux frais de l'érection d'un temple à Morija. Les souscriptions ne sont point encore terminées; elles se montent déjà à 20 bœufs, 7 brebis et une livre sterling en argent comptant.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

| | | |
|---|---|---|
| Membres de l'Église. . . . . | 100 | |
| Enfants baptisés. . . . . . . | 69 | (5 décédés.) |
| Candidats au baptême. . . . | 34 | |
| Personnes dernièrement réveillées. | 10 | |
| Écoliers. . . . . . . . . . . | 120 | |
| Auditeurs . . . . . . . . . . | 400 à 450. | |

« Je ne saurais terminer ce Rapport sans m'écrier avec le roi-prophète : « Non, point à nous, non, point à « nous, Seigneur, mais à ton nom donne gloire! » Toi seul peux convertir les pécheurs; nous ne sommes que des voix qui crient dans le désert. Opère toujours davantage par ton Esprit tout puissant et tout bon, et pardonne à tes serviteurs leurs doutes qui t'offensent, leurs négligences et leurs transgressions; convaincs-les toujours plus de leur nullité personnelle et de l'immutabilité de tes décrets pour le salut du monde.

« Je demeure, Messieurs et très-chers frères, votre dévoué serviteur en Christ. « E. Casalis. »

---

## STATION DE MÉKUATLING. — Rapport de M. Daumas en date du 1er aout 1847.

*Actions de grâces rendues à Dieu de ce qu'il a préservé cette station des horreurs de la guerre. — Tranquillité rétablie au moyen des troupes anglaises.— — État général de la station.— Les membres de l'Eglise et leurs faiblesses. — Détails sur la mort chrétienne de l'un d'entre eux.— Assiduité au culte public.— Etat prospère des écoles. — Nouvelle construction d'une école.—Catéchumènes.—Preuve d'affection de la part des habitants des environs de la station. — Travaux de bâtisse. — Annonce de l'envoi d'une carte du pays.*

Messieurs et très-honorés frères,

Comme il a été convenu dans notre dernière conférence extraordinaire réunie à Béerséba que chacun des missionnaires enverrait directement son rapport, je m'empresse de mettre la main à la plume et de vous envoyer une statistique de l'état de l'œuvre dans ma station.

Et d'abord que des actions de grâces soient rendues au Seigneur de ce qu'il a daigné nous préserver, jusqu'à présent, des guerres qui ont désolé une partie de la colonie du Cap, et ravagent encore, à l'heure qu'il est, la Caffrerie. Les stations, dans ce pays, sont ruinées de fond en comble; plusieurs missionnaires ont dû les abandonner et porter leurs pas ailleurs. Quand je pense que, depuis que je suis en Afrique, c'est pour la seconde fois que les sociétés des missions ont vu leurs efforts paralysés et les populations des stations dispersées, je ne puis que rendre grâce au Seigneur de sa bonté envers nous de ce qu'il nous a protégés pendant toute cette année encore, contre une invasion qui eût été si funeste à nos établissements.

Les environs de notre station n'ont pas toujours été fort tranquilles; un parti de Boers a jeté plusieurs fois le pays dans une certaine agitation; mais grâce à l'agent que le gouvernement anglais a établi dans le pays à la tête de quelques troupes, l'ordre a été maintenu. — Plusieurs fermiers hollandais ont préféré se retirer dans le pays insalubre de la baie de Lagoa plutôt que de se soumettre aux lois anglaises.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, tout semble être resté dans un état plus ou moins stationnaire, tant sous le rapport extérieur que sous le rapport intérieur et moral. Aucune maison nouvelle n'a été élevée dans la station; les conversions ont été peu nombreuses, de sorte que l'œuvre

n'a pas présenté un aspect aussi réjouissant que les années précédentes. Le Seigneur a voulu ainsi nous humilier et nous montrer qu'Il est seul tout-puissant pour convertir et régénérer; sa grâce seule, en effet, peut produire quelque vie au milieu de toutes ces tribus plongées encore dans de si profondes ténèbres.

*Membres de l'Eglise.* — Notre expérience nous convainc toujours plus, que nous avons affaire à des peuples enfants; nous ne trouvons point parmi eux cette « fixité dans les idées, cette fermeté dans les convictions « qui assurent parmi des peuples plus avancés, la constance des résolutions. » Nous avons fait la même expérience que nos frères missionnaires dans la mer du Sud, c'est que les tentations des sens ont encore une grande prise sur eux. Un des missionnaires des îles Sandwich disait : « Les meilleurs membres de nos églises ne sont pas ce qu'ils doivent être. Ils manquent de maturité et de fermeté; facilement séduits, ils sont peu propres à annoncer l'Evangile à leurs compatriotes. » Cette citation que je tire de notre *Journal des Missions*, ainsi que les paroles qui précèdent, m'a extrêmement frappé. Je puis dire aussi que les membres de mon église, même les plus avancés, ne sont pas ce qu'ils devraient être; ils manquent, en général, de persévérance, non pas qu'ils abjurent le Christianisme, mais je voudrais les voir marcher d'un pas plus ferme dans cette *voie étroite* qui mène à la vie. Ils manquent d'humilité et leurs progrès dans la sanctification sont lents. Leur zèle va, en général, en diminuant après le baptême. Malgré les soins que nous mettons à les prévenir contre cette erreur, ils l'envisagent trop souvent comme le *but* au delà duquel il n'y a plus rien à faire, au lieu de l'envisager comme *moyen* de grâce. S'ils parviennent à s'abstenir, pendant quelque temps, d'infractions ouvertes à la loi de Dieu, ils se croient

parfaits et font bientôt de nouvelles chûtes ; ils n'ont pas non plus assez d'égards les uns envers les autres ; leurs relations avec d'autres tribus ont malheureusement trop de rapports avec celles que soutenaient entre eux les Juifs et les Samaritains. Avant leur conversion, ils avaient une telle habitude du mensonge, que souvent, même sans qu'ils y pensent, ils retombent dans ce vice. Nous avons aussi beaucoup à gémir à cause de la dépravation des mœurs et de l'adultère en particulier ; c'est là notre plus grande croix.

Voilà bien des sujets de découragement ; j'ai jugé à propos de vous les signaler en toute franchise, afin que, vous rappelant nos difficultés et nos combats de tous les jours, vous éleviez vos mains en haut et combattiez ainsi avec nous dans cette bonne guerre. *Le Seigneur seul connaît ceux qui sont siens.* Voilà notre consolation. Quelques faits réjouissans viennent aussi nous fortifier et nous ranimer dans le service du Seigneur.—« La mort des bien-aimés de l'Éternel est précieuse devant ses yeux. » Cette parole du psalmiste nous est revenue à la mémoire à l'occasion de la mort d'un des membres de notre église. C'était Timothée Tlao. Une longue maladie l'avait fait tomber dans un grand dépérissement ; tous les moyens qui étaient à notre disposition, avaient été employés en suivant pour cela les conseils de M. Lautré, mais sans succès. Dès lors je me fis un devoir de le visiter régulièrement afin de le préparer à comparaître devant son juge. Il me recevait toujours avec reconnaissance et les quelques paroles qu'il me disait me prouvaient que sa foi reposait sur le rocher des siècles. Son père et quelques-uns de ses parents attribuant à l'impuissance de notre Dieu et de nos remèdes le dépérissement de notre malade, firent tous leurs efforts pour l'enlever de la station et le conduire dans leur village où ils voulaient offrir des sacrifices

à leurs ancêtres comme le plus sûr moyen de le rendre à la santé. Mais il ne voulut jamais y consentir, disant qu'il se confiait en Dieu, son sauveur, qui saurait bien le rétablir s'il le jugeait à propos. Un jour, comme je lui demandais de me faire part de ses sentiments, il me dit : « Comme Abraham quitta son pays et sa parenté pour « se rendre en Canaan, moi aussi j'ai tout quitté pour « venir dans cette station, au milieu de gens que je ne « connaissais point; je ne savais pas que Dieu m'y at- « tirait pour m'amener à sa connaissance; je me réjouis « maintenant de ce que je l'ai trouvé et malgré les souf- « frances que j'endure, je ne me repens pas d'être venu « ici. »

Je dois avoir mentionné dans une de mes lettres précédentes la part que Timothée a prise à la collecte que nous faisions pour acheter des bancs pour la chapelle. En me remettant les dix schellings, montant de la souscription, il me dit : « Je désire que mon nom figure avec ceux de « mes frères, afin de montrer que je prends plaisir à « cette œuvre. » Lorsque le moment de son départ approcha, je me rendis auprès de lui pour l'engager à traverser sans rien craindre la vallée de l'ombre de la mort. Après que je lui eusse adressé quelques paroles d'exhortation, il me regarda fixement, comme s'il voulait me dire quelque chose; ensuite il demanda qu'on le soulevât, ce qu'on s'empressa de faire. Il leva les mains au ciel et retomba épuisé sur sa couche ; puis il me regarda encore et me dit : « Je ne tiens plus à rester ici-bas, il « me tarde de déloger! » Après avoir prié avec lui, je le saluai affectueusement, pensant bien que je ne le reverrais plus dans ce monde. Le lendemain, à notre grand étonnement, il était encore en vie. Il me fit encore appeler en disant que ce qui le retenait encore ici-bas, c'était une faute qu'il avait commise et qu'il sentait qu'il

devait, avant son départ, confesser à son pasteur. Il le fit, je l'adressai à Jésus, l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde et je l'exhortai à s'en remettre à lui avec foi et à se confier dans ses mérites expiatoires. Après cette confession, il parut tout à fait calme et se sentit heureux d'être entouré de ses amis. Il nous dit : « Un croyant doit « mourir entre les bras d'autres croyants. » Il désira alors qu'on le soutînt, et peu d'instans après, il s'endormit en s'écriant : « Jésus, mon sauveur, aie pitié de moi. »

*Culte.* — Je n'ai que des actions de grâces à rendre au Seigneur pour l'assiduité avec laquelle le service divin est suivi. Lorsque nous voyons trois à quatre cents personnes entendre régulièrement à Mékuatling la prédication de l'Évangile du salut, nous nous rappelons que notre Seigneur a dit que sa parole ne retournerait pas à lui sans effet, et nous nous confions dans sa promesse. Les services du soir, dans lesquels j'explique familièrement l'Évangile selon Saint-Matthieu, sont très-fréquentés, surtout lorsqu'il y a un beau clair de lune. Un de nos auditeurs les plus assidus, mais qui n'a pas encore fait profession de christianisme, a été détourné par des arguments bibliques du projet qu'il avait de prendre une seconde femme. En général, il y a beaucoup de tranquillité dans le temple, et presque toute la congrégation est habillée.

*Ecole.* — J'ai la joie de vous annoncer que je l'ai tenue aussi régulièrement que possible; Agosi a continué à m'aider dans cette tâche. Il y a un certain nombre de jeunes gens qui écrivent sur du papier; ceux qui peuvent lire couramment s'exercent à écrire sur l'ardoise. Il y a déjà une certaine correspondance entre les stations; lorsque quelqu'un part pour Bossiou, Beerséba, ou ailleurs, il n'est pas rare qu'on vienne me demander une feuille de papier pour écrire à quelques amis. Lorsque

je m'absente, s'il arrive quelque chose d'extraordinaire dans la station, j'en suis généralement instruit par lettres, avant mon retour. Un bon nombre d'écoliers sont à l'épellation ou à l'alphabet. L'ancienne chapelle qui nous sert d'école étant près de s'écrouler malgré les réparations continuelles qu'on y a faites, je me suis décidé à bâtir, avec l'aide des indigènes, une école dans laquelle les élèves auront moins de liberté et pourront être mieux surveillés.

*Classe de catéchumènes.* — Les plus avancés reçoivent un cours de religion, les commençants des leçons d'histoire biblique. La troisième classe est composée de la jeunesse qui apprend par cœur le catéchisme du docteur Watts, que nous avons le bonheur de posséder dans la langue des Bassoutos. J'espère que prochainement plusieurs de ces catéchumènes pourront entrer dans l'Église comme membres du troupeau.

*Environs de la station* — Comme je me trouve seul et que j'ai beaucoup à faire dans la station, je ne puis parcourir souvent les environs. Soit inimitié naturelle contre l'Évangile, soit indifférence, les indigènes ne se rapprochent guère de nous le jour du Seigneur; cependant nous avons toujours eu à nous louer des égards qu'ils nous montrent. Dernièrement encore, ils nous ont donné une nouvelle preuve de leur attachement pour nous. J'avais fait savoir au chef Moletsané que je désirais que ses gens ensemençassent mon champ de blé, parce que ma charrue était brisée. Au jour fixé, nous vîmes arriver des environs une foule d'hommes et de femmes qui venaient se joindre aux gens de la station. Ils se mirent à piocher en cadence, après s'être alignés comme un régiment, et en chantant des cantiques. Au bout de quelques heures, ils eurent béché et ensemencé mon champ, qui est d'une assez grande étendue. La mère du

chef, qui est âgée de plus de soixante-dix ans, dirigeait une bande de femmes et travaillait comme elles. Lorsque le travail fut fini, je donnai à tous ces gens une tête de bétail, qui fut tuée et distribuée entre eux par morceaux.

Deux membres de l'Église ont été suspendus pour cause d'adultère.

Trois catéchumènes se sont relâchés et sont retournés au monde.

En fait de travaux manuels, j'ai à vous annoncer que le perron de la chapelle a été pavé en pierre plate, et qu'une écurie en pierre, de seize pieds de large sur trente-trois de long, a été construite par deux de nos indigènes. L'endroit où nous nous proposons de bâtir notre nouvelle demeure, était couvert d'immenses rochers que nous avons dû faire sauter avec de la poudre ; ces débris seront employés à la construction du presbytère.

J'avais pris avec moi à Natal cette lettre qui est écrite depuis quelque temps, pensant pouvoir la copier et l'envoyer depuis là ; mais ce ne fut pas possible. Je me suis vu dans la nécessité d'aller à Natal pour me procurer les planches dont j'ai besoin pour construire les bancs de la chapelle, parce que je ne pouvais me les procurer ni ici ni à Colsberg, à cause de la guerre des Caffres. J'espère vous envoyer quelques détails sur ce voyage, accompagnés d'une carte du pays que nous avons parcouru.

Voici le résumé général de l'état de la station.

| | |
|---|---|
| Communiants membres de l'Église . | 73 |
| Enfants baptisés. . . . . . . . | 84 |
| Écoliers, adultes et enfants. . . . | 100 à 150 |
| Catéchumènes. . . . . . . . . . | 140 |
| Mariages. . . . . . . . . . | 56 |
| Auditeurs. . . . . . . . . . | 350 |

Continuez, Messieurs, à vous souvenir de nous dans vos prières, et croyez-moi

Votre bien sincèrement affectionné en Christ,

F. DAUMAS-COLANY.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## INDES ORIENTALES.

(3e article.)

### PRESIDENCE DE MADRAS.

*La côte d'Orissa. — Le Telougou. — Mission chez les Tamules.— Madras.— Tanjore.— Tinevelly. — Aspect général. — Influence du Christianisme sur la conduite des natifs.*

Il en est des peuples comme des individus. L'Esprit du Seigneur souffle où il veut, sans que personne puisse rendre raison de ses préférences, dire pourquoi les uns sont pris et les autres laissés. L'histoire des Missions anciennes et modernes est pleine de faits qui prouvent cette vérité. Nous allons en voir de frappants dans la partie du champ missionnaire que nous avons à parcourir aujourd'hui. En suivant du nord au sud, depuis les rives du Bengale jusqu'au cap Comorin, les côtes orientales de la vaste presqu'île du Deccan, un grand nombre de stations et des travaux multipliés se présentent à nos regards, mais sous un aspect et avec des succès bien divers. Sur plusieurs points, les messagers de l'Évangile sèment avec difficulté et recueillent peu ; sur d'autres ils trouvent un terrain fertile et béni, où chaque grain, pour ainsi dire, développe son germe et donne sa tige ; ici les âmes, qu'à

force d'appels et de soins ils amènent à la connaissance du Sauveur, forment à peine des dizaines; là elles se comptent par milliers et par dizaines de milliers. Le chrétien qui contemple ces inexplicables diversités reconnaît que *les voies de l'Eternel ne sont pas les voies de l'homme;* il se réjouit en Dieu des vastes succès; il attend et espère l'accroissement des petits; pour tous il prie en se confiant en la miséricordieuse sagesse de Celui que tous les peuples de la terre doivent un jour connaître et servir.

La partie septentrionale du pays que nous venons d'indiquer est celle qui offre à l'ami des Missions le moins de faits réjouissants par leur importance; il en est pourtant quelques-uns qu'il faut citer.

A Cuttack, principale ville de la côte d'Orissa, la Société générale des Baptistes a établi le siége principal des œuvres entreprises par elle dans ces parages; elle y a environ cent cinquante communiants, avec deux écoles renfermant ensemble une centaine d'élèves, et une imprimerie active d'où sort annuellement un grand nombre de volumes saints et de traités divers en langue du pays. Les stations environnantes de Choga, de Khondita, de Berhampore et de Poorée, ont depuis quelques années été l'objet de bénédictions encourageantes, bien qu'en général l'œuvre d'évangélisation ne s'y accomplisse que lentement et d'une manière peu étendue. La dernière est située non loin du fameux temple de Jaggernaut. C'est une sorte de drapeau planté en face de l'une des plus célèbres forteresses de Satan, et qui rappelle la petite église d'Éphèse, à côté du temple de Diane. Plus de vingt prédicateurs natifs concourent avec les missionnaires européens à répandre, dans le ressort de ces stations, la connaissance de l'Évangile. La Société a récemment dé-

cidé qu'un collége y serait fondé pour former de jeunes indigènes aux fonctions du ministère sacré.

Plusieurs autres Sociétés, dont quelques-unes allemandes, ont fondé des stations dans les mêmes contrées et dans le Telougou. Arrêtons-nous quelques instants aux travaux entrepris dans cette dernière province par la Société des Missions de Londres. Ses principales stations sont à Cuddapah, à Vizagapatam et à Chicacole. Il y a là quelques progrès à constater : une centaine de communiants et surtout un assez bon nombre d'enfants dans les écoles. Écoutons l'un des missionnaires, M. Hay, de Vizagapatam, exposer les traits généraux et les espérances de l'œuvre qui se fait dans ce pays. Les sentiments qu'il exprime se retrouvent dans presque tous les rapports de ses collègues, on pourrait dire de tous les ouvriers employés dans l'Inde.

« Il nous est pénible, comme à un trop grand nombre de nos compagnons d'œuvre, de ne pouvoir dire quelque chose de bien positif sur le résultat de nos travaux au milieu de ce peuple qui périt dans son ignorance. Tout ce que nous pouvons assurer, quant au présent, c'est que la précieuse semence est répandue en ces lieux. On y connaît mieux le christianisme, et un grand nombre de personnes ne font aucune difficulté de reconnaître que comme système religieux elles le préfèrent à tout autre ; mais, en présence des ennemis déterminés et puissants que le Sauveur a dans ce pays, bien peu de ceux qui voudraient le servir osent se déclarer hautement pour lui. Aussi mon plus grand espoir repose-t-il sur la jeunesse. La génération naissante ne ressemblera pas à celles qui l'ont précédée. Il m'arrive souvent de passer des heures délicieuses dans ma *classe biblique*, au milieu des jeunes natifs qui la fréquentent. Là j'espère que le bon grain n'aura pas été semé en vain. Les têtes inclinées de nos

élèves, leur langage sérieux, leur ton pénétré et attendri, la larme qui brille dans leurs yeux quand on leur parle de l'amour de Jésus pour les pécheurs et du jugement qu'il doit exercer un jour, tout nous prouve que la vérité n'a pas seulement éclairé leur esprit, mais qu'elle a aussi touché leur cœur et fait impression sur leur conscience. »

Hors des écoles les missionnaires de ces contrées reçoivent pourtant aussi quelques encouragements. Voici comment l'un d'eux, M. Dawson, de Chicacole, rend compte des effets de sa prédication dans un village qu'il visitait : « A Dhoosée presque tous les habitants se rassemblèrent autour de moi et de mes compagnons indigènes, pour entendre les bonnes nouvelles que nous leur apportions. Hommes, femmes, enfants, tous semblaient ne pouvoir s'en rassasier, et ils y passèrent la journée tout entière.

« Le soir, quand la foule se fut enfin dispersée, une dizaine de ces pauvres gens revinrent, et je les entendis demander à nos domestiques : « Quel est le nom de ce Sauveur dont votre maître nous a parlé? Nous ne sommes pas sûrs de bien nous le rappeler. » Nos gens leur répondirent que j'étais fatigué et qu'ils eussent à me laisser reposer. Mais leur question avait été pour mon cœur comme une brise rafraîchissante ; je me hâtai de les appeler, et quand ils furent entrés dans ma tente, l'un d'eux, vieillard de bonne mine, s'assit en me disant : « Monsieur, nous avons écouté tout ce que vous nous avez dit, et nous sommes persuadés que la vérité est de votre côté. Quelques-uns d'entre nous sont donc convenus qu'il serait mal de mépriser le bon message que vous nous avez apporté, et quoique nous ne soyons pas sûrs de pouvoir faire tout ce que vous nous avez dit, nous sommes bien décidés à quitter le culte des faux dieux, et

à ne prier que le Sauveur ; mais nous ne nous rappelons pas bien exactement son nom ; est-ce ceci ? » Et il disait, mais en le prononçant mal, le nom de Jésus-Christ. Je leur répétai plusieurs fois ce nom sacré, et le leur présentai de nouveau comme le seul par lequel ils pussent être sauvés. J'ajoutai que j'étais si heureux des dispositions où je les voyais, que je leur enverrais quelqu'un pour leur apprendre à adorer ce vrai Sauveur, et ils se retirèrent enchantés de cette promesse. »

Ces traits et plusieurs du même genre, rapportés par les missionnaires de ces contrées, montrent que la superstition y est comme entamée par le christianisme. Ccpendant le Telougou est un des cantons de l'Inde où elle a encore le plus d'empire. Quelquefois on croit que l'un de leurs innombrables dieux va perdre ses adorateurs, et en effet il en est abandonné, mais c'est pour être aussitôt remplacé par quelque autre. Ainsi, depuis quelques années, les ravages que le choléra a exercés sur ces côtes ont irrité les Hindoux contre la déesse de ce fléau, la fameuse Durga. Voyant que les hommages extraordinaires qu'ils lui rendaient ne les avaient jamais préservés des atteintes du mal, leurs efforts pour se la rendre propice ont cessé. Mais, hélas ! ce n'a été de leur part qu'un changement de folie : c'est maintenant au redoutable dieu Rama qu'ils attribuent le pouvoir de les délivrer du choléra. Ils espèrent que celui-là sera plus facile à apaiser que Durga, et tel est l'enthousiasme excité par cette nouvelle superstition, que le moindre doute exprimé sur son efficacité suffirait, surtout dans les villages, pour mettre en danger la vie de l'imprudent qui l'attaquerait sans ménagements.

Là, du reste, comme dans toute l'Inde, c'est, malgré leur ignorance et leur grossièreté parmi les classes inférieures du peuple, que le christianisme trouve le plus faci-

lement accès et fait le plus de conquêtes. Aussi les castes élevées, celles des brahmines surtout, font à la foi chrétienne et à ses prédicateurs une opposition constante, et que peut seul empêcher d'être violente l'appui que les missionnaires trouvent dans leur qualité d'Anglais, ou du moins dans la protection du gouvernement. « Que venez-vous faire ici? disait à l'un d'eux, en l'abordant avec fureur au milieu d'une assemblée nombreuse qu'il évangélisait, un vieux brahmine très-influent dans le pays; pourquoi nous apportez-vous ces livres? nous n'en avons pas besoin. Vous appartenez à la Compagnie, vous avez de l'influence, c'est là ce qui vous autorise à venir nous prêcher votre Jésus; mais nous n'en voulons pas; tous vos efforts sont vains. Oh! que ne pouvons-nous être appuyés comme vous! nous irions aussi prêcher pour nos dieux, et nous déracinerions du pays votre religion chrétienne. » Le missionnaire engagea cet homme à l'écouter et à discuter avec calme; mais il s'y refusa et se retira en continuant à haute voix ses vociférations. Après son départ, le missionnaire voulut recommencer sa prédication, mais le coup avait porté; et telle est encore l'influence des préjugés, que la foule, qui, avant l'interruption, s'était montrée attentive et bien disposée, non seulement ne voulut plus écouter, mais encore se mit à proférer des paroles de raillerie ou d'hostilité, et força le serviteur de Christ à s'éloigner à son tour.

Quelquefois les ennemis de la vérité sont moins heureux dans leurs attaques; c'est surtout ce qui arrive quand, fiers de leur habileté à manier les subtilités de leurs doctrines brahminiques, ils essaient de les opposer aux prédications chrétiennes. « Comme j'étais à entretenir de Jésus-Christ une assez nombreuse assemblée, raconte un missionnaire, un brahmine prit la parole et voulut me prouver que Dieu était en tout, dans l'homme,

dans la vache, dans le porc, dans le chien. « Mais s'il en est ainsi, lui répondis-je, si Dieu est effectivement dans vous et dans le chien, pourquoi, lorsqu'un chien s'approche de vous, vous hâtez-vous de vous enfuir, et pourquoi, s'il vient à vous toucher, vous regardez-vous comme souillé? Le chien et vous n'êtes donc pas une même chose. » Cet argument fit sourire l'assemblée qui nous écoutait, et le brahmine, ne sachant que répondre, s'en alla. Cela me donna un avantage dont je profitai pour répandre des Traités et parler de l'Évangile, j'espère avec quelque succès. »

Cependant la distinction des castes, cet obstacle si puissant aux progrès de l'Évangile, devra, tout l'annonce déjà, céder, elle aussi, devant la force de la vérité. « Cette grossière et funeste absurdité des castes, écrit le missionnaire Hay, que nous avons déjà cité, perd beaucoup de son empire sur les affections de ce peuple; on commence à la trouver trop pesante pour être longtemps supportée. En voici une preuve entre plusieurs autres. Quand, il y a quelques années, j'ouvris notre école anglaise en y recevant les enfants de toutes les castes, il se manifesta une opposition telle que je fus obligé d'en retirer, pour l'instruire à part chez moi, un enfant qui appartenait à l'une des dernières castes. Mais lorsqu'en octobre dernier j'ai ouvert mon école d'indigènes, d'après le même principe, ce même enfant et plusieurs autres des castes les plus viles y sont venus prendre leur place parmi les brahmines et les banyans, sans que personne ait songé à faire à ce sujet la moindre plainte. »

Des faits analogues sont signalés de presque tous les points de l'Inde. « C'est avec bien du plaisir que je vous annonce le mariage de notre jeune et chère protégée Rose, écrivait dernièrement à une de ses amies la femme d'un missionnaire de Madras, M$^{me}$ Porter. Elle vient

d'épouser un jeune natif d'une piété éprouvée, et qui a reçu une excellente éducation dans l'Institut de l'Église libre d'Écosse. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce jeune homme appartient à une des castes les plus élevées et que Rose est une *paria*. Le nouvel époux, qui a déjà reçu l'autorisation de prêcher, et qui espère être consacré au saint ministère dans un an, a eu, ainsi que quelques-uns de ses amis, de grandes épreuves à supporter quand il a déclaré son intention de renoncer au culte des idoles et aux droits de sa naissance. Rose, quoique *paria*, est admise, sans difficulté de la part des païens, à enseigner dans notre école les petites filles des castes les plus hautes. »

Cette lettre de Mme Porter nous a conduits à Madras, au centre des populations tamules. Disons quelque chose de ce qui s'y fait pour l'accroissement de l'Église chrétienne.

Madras est la seconde ville de l'empire indo-britannique. Elle a une haute importance politique, un immense commerce, et une population qui dépasse 450,000 âmes; mais au point de vue missionnaire, ce n'est pas, il s'en faut de beaucoup, un des points sur lesquels l'Esprit du Seigneur ait jusqu'à présent soufflé avec le plus de puissance et d'efficacité. Cette immense population reste encore plongée à peu près tout entière ou dans la superstition, ou dans le culte exclusif des intérêts matériels. Le paganisme le plus absurde s'y trouve à côté des systèmes irréligieux les plus raffinés et de l'indifférence la plus complète.

Cependant le zèle des Sociétés et des missionnaires n'a pas manqué à l'œuvre qui s'offre ici à leur activité. La Société des Missions épiscopales y a 6 missionnaires assistés de 15 ouvriers indigènes, avec 104 communiants et environ 300 élèves répartis dans six écoles. Trois con-

grégations se rattachent à cet établissement, et deux d'entre elles paraissent être prospères, soit quant à la sincérité de leurs membres, soit quant aux progrès qu'ils font dans la foi et dans la pratique des vertus chrétiennes.

La Société des Missions de Londres entretient à Madras 5 missionnaires avec 8 aides indigènes, ayant pour objets de leurs soins 60 communiants, 15 écoles et plus de 600 élèves.

Les missionnaires Wesleyens y sont au nombre de 6; ils ont admis à la cène environ 400 naturels et comptent environ 2,000 enfans dans les 60 écoles qu'ils ont fondées et placées sous la direction d'autant d'instituteurs indigènes.

Chacune des deux églises d'Écosse y est aussi représentée par trois missionnaires, un bon nombre d'aides indigènes et plusieurs écoles renfermant environ 800 élèves. Une Société allemande, dite de Gossner, y a un missionnaire, et enfin la grande Société américaine, quoique venue l'une des dernières, y a déjà envoyé six de ses agents et y a pris une position importante.

Voilà, certes, de nombreux moyens de grâce pour cette grande cité; mais l'opposition à l'Évangile y est forte aussi, et nulle part peut-être dans l'Inde, ceux qui embrassent la vérité ne sont exposés à plus de dangers, appelés à de plus grands sacrifices. Il s'y est même formé, depuis quelques années, sous l'impulsion donnée à la fois par l'hindouïsme et par l'incrédulité, une société antichrétienne dont le but hautement proclamé est de combattre l'influence de l'Évangile. Cette association a de nombreux agents qu'elle envoie au loin, elle imprime des livres, a ses journaux et tient des assemblées publiques où se prononcent des discours violents. Son influence s'est fait sentir d'une manière assez fâcheuse pour que le gouvernement ait cru devoir prendre des mesures destinées

à protéger contre elle les indigènes nouvellement convertis.

Le nombre de ceux-ci s'accroît lentement et péniblement à Madras; mais, grâce à Dieu, il n'y reste pas complétement stationnaire. Voici comment un missionnaire de la Société de Londres, M. Drew, annonçait dernièrement l'entrée de quelques âmes dans l'Église du Sauveur :

« Le 18 avril dernier, six personnes ont été baptisées au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Parmi elles se trouvaient un vieil idolâtre et sa femme, blanchis l'un et l'autre au service de Satan, mais que le Seigneur a miséricordieusement visités et appelés dans son champ vers la onzième heure. Le mari est presque aveugle, mais encore vigoureux de corps et d'esprit. C'était un *Pandaram*, c'est-à-dire un pélerin consacré à Siva, et par conséquent un des plus fermes appuis du culte voué à l'esprit du mal. Il porte sur son corps des traces nombreuses du zèle fanatique qui l'animait jadis. Son cou et ses épaules sont encore enflés et comme devenus insensibles par suite des coups affreux qu'il avait coutume de s'y appliquer avec une énorme masse en fer, lorsqu'en présence de son idole, il se livrait à ses accès de diabolique enthousiasme. Rien de plus touchant que d'entendre cet homme renoncer solennellement à ses idoles et déclarer publiquement que désormais il ne vivrait plus que pour Jésus-Christ. — La confession de sa femme n'a pas été moins frappante. C'est une femme intelligente et d'un caractère décidé qui, elle aussi, paraît avoir une remarquable vigueur d'esprit. Sa voix sonore remplissait notre chapelle, et l'énergie de ses expressions comme de son accent remuait délicieusement le cœur de tous les assistants.

« Avez-vous, lui demandai-je, renoncé au culte des idoles ?

— « Oui, j'y ai renoncé, dit-elle, j'y ai complétement renoncé.

— « Croyez-vous en notre Seigneur Jésus-Christ?

— « Je crois en lui, oh! oui, je crois bien fermement en lui.

« Ces réponses furent faites avec une décision et une sorte d'emphase sérieuse qui dénotaient la conviction la plus profonde.

« Les quatre autres personnes baptisées en même temps étaient toute une famille, composée du père, de la mère et de deux enfans. Tous ces néophytes avaient, durant le cours de leur longue instruction, réjoui notre congrégation par la rapidité de leurs progrès et la pureté de leur conduite. — Quelques semaines plus tard, nous avons encore eu le bonheur d'administrer le baptême, après de longues épreuves, à deux jeunes filles sorties de l'une de nos écoles.

L'apôtre Paul se félicitait, en écrivant aux Corinthiens, de ce que Dieu *avait choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, et les choses viles et méprisées de la terre, et même celles qui ne sont pas, pour anéantir celles qui sont.* Ces paroles reçoivent tous les jours dans l'Inde de remarquables accomplissements; écoutons encore le même M. Drew nous en raconter un : « Dans une de mes dernières visites à la station de Poonamallée, j'ai eu le bonheur d'administrer le baptême à sept personnes, dont 3 adultes et 4 enfants; c'est le nombre le plus élevé qu'il m'eût encore été donné de recevoir à la fois dans l'église du Sauveur. Un intérêt tout particulier s'attachait pour nous à ces néophytes; ils étaient tous des *parias*, appartenant à cette misérable race qui, depuis un temps immémorial, a été opprimée et foulée aux pieds par des maîtres impitoyables, et ils portaient encore les signes de cette longue et cruelle oppression :

leurs corps étaient maigres, mal faits et réduits à de chétives proportions ; leur peau noire et comme sans vigueur retombait en rides larges et molles sur leur front abattu. L'un d'eux, cependant, était le chef (maire) du village (car on veut bien leur permettre de remplir cette fonction), et on pouvait lire sur son visage l'habitude de la réflexion et de la pratique des affaires.

« Cependant, ces êtres si longtemps écrasés sous un joug de fer ont été *affranchis par le Fils*, et ils étaient venus là confesser la foi qu'ils ont mise en lui, l'espérance qui les anime d'avoir part aux richesses de son héritage. Comme je leur parlais de ces richesses, du prix auquel ils avaient été rachetés, de cette famille où ils allaient être reçus, du royaume des cieux, de ses joies, de ses couronnes, et à mesure que je regardais ces pauvres êtres si déchus aux yeux de la chair, il me semblait presque que tout cela ne pouvait pas être pour eux, que tant de grandeur ne pouvait pas venir s'allier à tant de bassesse. Mais lorsqu'un instant après je les entendis rendre compte, en termes pleins de chaleur et de force, de leur foi et de leurs espérances, et que je vis briller dans leurs yeux la flamme sainte qui annonçait la joie d'une âme bien vivante, quoique comme ensevelie depuis longtemps dans les souffrances de la terre, je me rappelai la puissance de Christ pour rendre la vie aux morts, et plein moi-même de reconnaissance et de joie, je bénis du fond de mon cœur la miséricorde infinie du Dieu de l'Évangile.

« Plusieurs payens des plus hautes castes, anciens seigneurs et maîtres de nos humbles convertis, assistèrent à leur baptême ; ils parurent touchés, et je ne pus m'empêcher de l'être moi-même en voyant la profonde attention avec laquelle ils m'écoutèrent quand je parlai des priviléges, de la grandeur et des devoirs qui se rattachent à la vocation chrétienne. Ces hommes hautains n'auront

pas manqué d'être frappés de cette libéralité du christianisme envers des êtres dégradés à leurs yeux ; ils manifesteront ces impressions, et qui sait jusqu'à quel point ce qu'ils en diront pourra se répandre et contribuer à l'avancement du règne de Dieu? »

Ajoutons à ces récits encourageants le trait suivant qui montre que les espérances des missionnaires quant à l'heureuse influence des écoles, commence déjà, partiellement du moins, à se réaliser. « Une jeune fille de Madras, appartenant à l'une des castes élevées, vient, écrit-on, d'être littéralement appelée à renoncer à son père, à sa mère, à sa maison, à tout, pour charger la croix de son Sauveur et le suivre, et elle l'a fait avec une constance dont nous ne pouvons trop bénir Dieu. Quand le temps où elle devait quitter l'école fut arrivé, son père vint la chercher en lui annonçant qu'elle allait être mariée, suivant l'usage du pays, à un homme qu'elle n'avait jamais vu, mais qui avait de grandes richesses. Là dessus, à l'indicible étonnement du père, elle refusa de le suivre en disant que, si elle se mariait ainsi, l'œuvre de son salut serait en péril. Son père fit pour la séduire briller à ses yeux la perspective des bijoux, des riches vêtements qu'elle recevrait, d'une vie entière passée au sein de la fortune ; mais elle se contenta de lui répondre : « Croyez-vous, mon père, que je vais vendre mon âme pour des pierreries? mon âme a plus de valeur que le monde entier. » Elle parla longtemps sur ce ton, et d'une manière si ferme et si décidée, quoique toujours respectueuse, que le père, après avoir inutilement épuisé tour à tour les promesses, les pleurs et les menaces, fut obligé de se retirer sans elle, et que le fiancé, irrité de ce refus outrageant, a épousé une autre jeune fille. »

Mais il est temps que nous nous dirigions vers ce point lumineux qui, au sud de l'Inde, attire et captive depuis

bien des années les regards de tous ceux qui aiment l'Évangile et en suivent les progrès dans cette partie du monde, vers les missions de Tanjore et et de Tinevelly.

La première fut le théâtre à jamais célèbre des travaux et des succès de ce modèle des missionnaires, le pieux et vénérable Schwartz, dont notre journal a raconté la vie (3e année, page 5). Sa mémoire y est encore en bénédiction comme il a été annoncé que serait toujours celle du juste; mais son œuvre, il est triste d'avoir à le dire, n'a plus, depuis un bon nombre d'années, marché en tête de celles qui se faisaient dans l'Inde. Plusieurs circonstances ont concouru à en ralentir les progrès : les habitants de cette ville et des contrées avoisinantes vivent en général dans une grande aisance, et comme cela arrive presque toujours, leurs richesses ont été un piége pour leurs âmes; la persécution et l'opprobre de Christ ne les ont pas trouvés fermes et persévérants; beaucoup sont, déjà anciennement, retournés aux superstitions qu'eux ou leurs pères avaient abandonnées; d'autres sont devenus la proie de l'indifférence et du matérialisme; déplorables chûtes qui ont été un cruel mécompte pour tous les amis de l'œuvre, et en particulier pour les successeurs du fidèle et grand serviteur de Christ, au ministère duquel tant de grâces avaient été accordées. Hâtons-nous d'ajouter que plusieurs milliers de chrétiens sont pourtant restés fidèles dans les différentes stations qui dépendent de cette mission, et, ce qui est plus réjouissant encore, que depuis quelques années, tous les rapports s'accordent à dire que la vie y renaît, que les travaux missionnaires y redoublent d'activité et de succès, qu'on peut, en un mot, espérer de voir ces os un instant desséchés, reprendre vie, se couvrir de nouveau de muscles et de chair, redevenir ce qu'ils ont été, un des plus beaux monuments de la miséricorde céleste dans ce pays.

Ce que Tanjore a été, et pourra redevenir encore par la bonté du Seigneur, Tinevelly l'est aujourd'hui. Jamais même rien ne s'est passé dans l'Inde qui puisse être comparé aux pas de géant que depuis quelques années l'œuvre de l'Évangélisation a faits sur ce point. C'est bien ici qu'a soufflé dans toute l'énergie de sa puissance vivifiante cet Esprit d'en haut qui régénère et rassemble autour de la croix les peuples que Dieu veut arracher à *la vallée de l'ombre de la mort.* Nous avons donné dans ce journal (au mois de mai 1844), de nombreux détails sur cette mission. Elle était déjà belle et florissante alors ; de nouveaux et continuels progrès en font le jardin missionnaire le plus béni que puissent se plaire à contempler les amis du salut des âmes. Le nombre des convertis y semble dépasser aujourd'hui le chiffre de 50,000. Ecoutons les récits des missionnaires qui desservent les 15 districts ou stations principales, fondées à Tinevelly et dans les environs par la Société des missions épiscopales et par la Société pour la propagation de l'Évangile, seulement. Ce qui se passe dans les unes suffira pour nous faire connaître ce que nous ne pourrons pas dire des autres ; car toutes marchent d'un même pas dans la voie triomphante où il a plu à Dieu de les faire entrer. Ce sont partout les mêmes succès dans le présent, les mêmes espérances pour l'avenir. Voici d'abord le témoignage du vénérable évêque anglican de Madras, appelé par sa charge à visiter de temps à autre ces églises qui sont sous sa direction spirituelle.

« Le mouvement de ce peuple vers l'Évangile, disait-il l'année dernière dans un discours public, se continue avec une fermeté et un redoublement d'énergie que paraissent exciter, au lieu de l'affaiblir, les nombreux obstacles qu'il rencontre. Cependant, il est entièrement pur de toute agitation fébrile et n'offre aucun de ces signes

peu rassurants qui accompagnent souvent les mouvements populaires et les font ressembler *au pétillement des épines sous le chaudron.* C'est évidemment un feu que n'a point allumé la main de l'homme.... Chaque district de cette mission a ses congrégations bien dûment et distinctement organisées, plus ou moins nombreuses et dont les membres sont plus ou moins avancés dans la foi, suivant qu'il plaît à Dieu de faire produire à la semence de sa parole, ici trente grains, là soixante, et plus loin cent. Avec quel plaisir ceux qui, en Angleterre, suivent les progrès de l'Évangile dans cette partie de l'Inde, n'apprendront-ils pas que depuis ma dernière tournée, en 1842, plus de 18,000 âmes y ont été ajoutées à l'Église? Que dira de cela l'homme du monde indifférent pour les choses spirituelles? Que diront contre ces faits les ennemis nombreux des missions; car j'appelle ennemis de cette œuvre tous ceux qui, ayant les moyens de la soutenir, ne le font pas? Je parle en toute vérité et en toute sobriété quand je dis qu'à Tinevelly l'Évangile fait des progrès rapides, continuels, que l'homme peut hâter sans doute, mais qu'il n'est pas en son pouvoir d'arrêter. Et je pèse parfaitement la portée de mes paroles quand je déclare que dans ma conviction il y a parmi les chrétiens natifs de ce pays une *foi* aussi solide, une *espérance* aussi ferme, une *charité* aussi réelle et aussi vivante qu'il est possible d'en rencontrer dans les pays chrétiens les plus favorisés; et quand je souhaite, comme je le fais du fond de mon cœur, que l'Évangile soit pour tous ceux qui font profession de christianisme, une pierre aussi précieuse qu'elle l'est pour ces milliers d'êtres pauvres et trop longtemps méprisés, que la grâce de Dieu a, par le ministère des missionnaires, fait passer des *ténèbres du paganisme à sa merveilleuse lumière.* »

Plus tard, le même prélat, venu en Angleterre pour le

rétablissement de sa santé, y a hautement et dans plusieurs réunions, rendu les mêmes témoignages à l'œuvre qui se fait à Tinevelly et au zèle courageux et persévérant des hommes qui s'y sont dévoués. « Ce sont, dit-il en parlant de ceux-ci, des hommes qui ont risqué et risquent encore tous les jours leur vie pour Jésus-Christ; des hommes qui travaillent avec joie, avec amour, pleins de foi et de bonnes œuvres, au milieu de mille difficultés, d'obstacles et d'anxiétés dont il est impossible de se faire une juste idée lorsqu'on n'a pas vécu parmi eux. Pendant huit ans il m'a été donné d'avoir avec eux les relations les plus intimes et les plus cordiales, de m'associer à leurs épreuves et de me joindre aussi à eux pour bénir le Seigneur de l'abondante bénédiction qu'il lui a plu de répandre sur leur travail. Mais que ces bénédictions sont consolantes pour chacun de ces frères bien-aimés! Suivez-moi par la pensée dans les plaines sablonneuses de Tinevelly; ce n'est pas vers une terre de promesses imaginaires que je vais vous conduire. Ce que je voudrais vous y faire contempler, c'est, dans chacune des stations, une église vaste, bien bâtie, convenablement arrangée; puis, 7 ou 800 chrétiens natifs, avec la prière sur les lèvres et je le crois, une foi sincère dans le cœur, confessant ensemble, dans l'attitude du plus humble recueillement, qu'ils sont de pauvres pécheurs, mais recevant de la bouche d'un de nos missionnaires, ou plus souvent encore, de quelque ministre indigène leur compatriote, l'assurance qu'il y a par devers Dieu pardon en Christ pour tous ceux qui se repentent. Et quel autre fait intéressant encore que l'œuvre qui se fait là dans les écoles! J'ai bien des fois, et je me plaisais à en répéter l'expérience, obtenu de la bouche des enfants de l'Inde, garçons ou filles, qui fréquentent nos écoles, des expositions de la foi, et des récits des principaux faits de l'histoire chrétienne, appuyés

les uns et les autres par des textes bien appropriés des écritures, aussi exacts et aussi satisfaisants que ceux que vous pourriez obtenir des enfants les plus avancés qui suivent les écoles d'Angleterre le mieux et le plus chrétiennement dirigées.

« Cette extension donnée à l'éducation chrétienne n'est pas un des traits les moins réjouissants qui se présentent ici à nous. En voici un qui couronne dignement cette partie de l'œuvre. Deux séminaires sont établis, l'un à Sawyerpooram, et l'autre à Vediarpooram, pour recevoir les jeunes chrétiens natifs qui donneront le plus d'espérances. Ils y recevront une éducation supérieure, grâce à laquelle les uns pourront devenir des ministres de la Parole, et les autres tout au moins des catéchistes ou des instituteurs capables. L'un de ces établissements est disposé pour recevoir cent vingt-quatre élèves, l'autre quarante-huit, et tout donne lieu de penser que bientôt ils se trouveront insuffisants encore pour qu'on puisse y admettre tous les jeunes gens indigènes, capables et pieux, dont le besoin se fait de plus en plus sentir. »

Voilà, suivant le digne évêque de Madras, l'aspect général sous lequel se présente la mission de Tinevelly. Recueillons maintenant quelques-uns des détails donnés par les missionnaires eux-mêmes. Notre seul regret est que l'espace nous manque pour en pouvoir citer beaucoup ; aussi choisirons-nous de préférence ceux qui nous paraîtront le plus propres à donner une idée de l'influence pratique du christianisme sur les sentiments et sur la conduite des nouveaux convertis.

« Je suis souvent plein de joie, écrit le missionnaire Hobbs, de Satankoollam, en voyant les principes du vrai christianisme remplacer ce trait si marqué du caractère des Hindous, l'amour du gain. C'est là, tout le monde en convient, ce qui, dans leur état naturel, est le mobile de

toute leur conduite. Eh bien! il y a dans nos congrégations un grand nombre de chrétiens qui sont prêts à sacrifier sans hésitation leurs intérêts terrestres, imaginaires ou réels, aux devoirs imposés par le christianisme. Leurs conducteurs spirituels n'ont, pour obtenir d'eux ces sacrifices, qu'à les leur indiquer, et beaucoup même ont assez de droiture et de discernement pour savoir, sans que nous le leur disions, ce qu'ils ont à faire à cet égard, comme aussi assez de foi et de force pour l'accomplir avec une complète abnégation d'eux-mêmes. »

La station de Nelloor eut à supporter, il y a deux ans, des épreuves nombreuses et cruelles. Une persécution violente, acharnée, y fut dirigée par les païens contre tous ceux qui faisaient profession de christianisme; on les accabla d'injures et de voies de fait, leurs maisons furent brûlées, leurs champs dévastés. Or, voici ce que dit de leur conduite le missionnaire Schaffter, l'un des serviteurs les plus actifs qui soient à l'œuvre dans ce pays. « J'ai souvent été surpris de l'attachement inébranlable au christianisme que ces pauvres gens ont montré durant ces temps de malheur. Ils ont, eux et leurs catéchistes, travaillé pour ainsi dire nuit et jour pour soutenir la cause de Christ, et cela avec un zèle joyeux et dévoué qui bien souvent a ranimé le mien prêt à se décourager. Je ne sais en vérité ce que j'aurais fait quelquefois si je n'avais eu leur exemple sous les yeux. Jamais je ne les ai vus reculer devant l'accomplissement des devoirs les plus pénibles, les plus dangereux, et qui ne pouvaient manquer d'exciter contre eux la malveillance d'ennemis nombreux et puissants. Il est aussi à ma connaissance que plusieurs ont résisté à des tentations, ordinairement toutes puissantes sur des Indous, des offres d'argent et autres séductions du même genre. »

«Le choléra,raconte un autre missionnaire, M.Thomas,

qui dirige la station de Meignapooram, a, comme d'habitude, fait parmi nos gens d'horribles ravages; mais les dispositions qu'un grand nombre d'entre eux a montrées sous les atteintes du fléau ont été si remarquablement réjouissantes, que je ne puis résister au plaisir d'en rapporter un exemple particulier. C'est le chef (maire) du village de Pattakery, qui en est le héros. Cet homme, qui avait été baptisé avec sa femme il y a sept ans, et était depuis quelque temps l'un de nos communiants les plus réguliers, est par sa position de fortune au-dessus de la plupart de nos gens. Il avait deux enfants de quatre et de cinq ans. Quand le choléra fit irruption dans le village, un des enfants fut une des premières victimes; il mourut en quelques heures. La mère fut ensuite atteinte et résista, mais avec difficulté, et au moment même où elle était dans le plus grand danger, son second fils tomba aussi malade et fut enlevé sous ses yeux.

« Quelques jours après ces douloureux événements, j'allai voir le pauvre père et m'efforçai de répandre dans son cœur brisé les consolations de l'Évangile. Mais il les avait déjà reçues d'une voix plus puissante que la mienne. Je fus surpris et heureux de l'entendre me citer, avec un ton de profonde résignation, ces paroles de Job, si bien appropriées à la circonstance : *L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté, que le nom de l'Eternel soit béni.* Le Seigneur m'a soutenu, ajouta-t-il, et c'est surtout de ma femme qu'il s'est servi pour m'empêcher de tomber dans le désespoir ou la folie. Quoiqu'elle souffrît horriblement elle-même, et qu'elle vînt de voir ses deux fils expirer à côté d'elle, elle n'a pas cessé de m'exhorter à mettre ma confiance en Dieu, et de me répéter que *tout ce qu'il fait est bien.* »

Dans le district où ce fait s'est passé, il n'y a pas eu, au rapport du même missionnaire, moins de six cent qua-

rante-neuf baptêmes dans le courant d'une aunée; trente-quatre mariages y ont été célébrés entre chrétiens. C'est un des signes réjouissants que le zèle apporté maintenant par les natifs à faire donner à leurs unions le sceau de la religion. On les voit pour faire bénir leurs mariages accourir des points les plus éloignés de la station, et tout se passe ordinairement dans ces occasions avec tout le sérieux et la décence qu'on peut désirer trouver chez des chrétiens. Les écoles de Meignapooram renferment plus de neuf cents élèves, dont trois cents filles. Les chrétiens qui en dépendent, ont donné 1,500 roupies pour la construction d'une église nouvelle, somme considérable pour eux et dont le sacrifice montre que le christianisme est pour eux autre chose qu'une forme vaine. Quand cette église sera construite, le missionnaire compte voir s'y réunir chaque dimanche un auditoire d'au moins mille personnes. Des faits pareils se passent dans tous les districts.

On regrette de s'éloigner si vite d'un champ si fertile en enseignements et où la droite du Seigneur fait des choses si merveilleuses. Il le faut pourtant. Terminons cette revue imparfaite et trop rapide par le tableau des impressions qu'a reçues dernièrement, de ce qu'il a vu dans ces contrées, un missionnaire, le révérend Newman, qui les visitait pour la première fois. Ce témoignage a d'autant plus de valeur que celui qui le rend, n'ayant encore pris aucune part aux œuvres accomplies, les a pu juger avec une parfaite impartialité. « J'ai, dit-il, parcouru la plupart des stations et un grand nombre de villages, et je puis dire que la réalité a dépassé de beaucoup mon attente. Le christianisme prend évidemment possession de ce sol, et ces Églises qui se bâtissent de toutes parts, ces écoles qui se multiplient, ces congrégations qui se forment, mais surtout ces cœurs qui se soumettent par milliers à la Parole sainte, tout présente ici l'aspect d'un

corps plein de vie et de force, d'un arbre puissant qui, arrosé par des eaux rafraîchissantes, étend au loin ses branches et enfonce chaque jour davantage dans la terre ses vastes et fortes racines.

« Il ne faut pas croire d'ailleurs que les effets du christianisme soient renfermés dans le cercle de ceux qui l'embrassent. Son influence se fait sentir dans le sein même des masses qui nous entourent; l'instruction se répand, les intelligences se développent, les préjugés et les superstitions, quoique trop vivantes encore, tendent visiblement à s'écrouler devant la force de la vérité. Beaucoup d'Indous intelligents sont convaincus de la folie du paganisme et ont à la lettre honte de leurs idoles; l'habitude et la crainte seules les retiennent loin de l'Évangile. « Nos pères ont fait comme cela, disent-ils ; nous ne pouvons plus adorer les idoles ; mais si nous déclarions hautement le cas que nous en faisons, nos amis s'éloigneraient de nous et nous serions repoussés par nos plus proches parents. » Et ces excuses suffisent pour tranquilliser des esprits qui ont bien acquis quelques lumières, mais que la grâce divine n'a pas encore touchés et gagnés. Quant à nos gens, tous ceux qui font profession de christianisme, sont-ils de vrais et vivants serviteurs de Christ ? Plût à Dieu qu'on le pût croire ! Mais la charité la plus large ne peut aller jusques là. Et même parmi ceux qui sont sincères, il y en a beaucoup, j'ai déjà pu le remarquer, dont les infirmités spirituelles sont grandes ; le vieil homme apparaît souvent encore sous le nouveau. Mais qu'on se rappelle ce que ces gens ont été, les grossières superstitions qu'ils ont sucées avec le lait, l'atmosphère de paganisme dont ils sont entourés, la faiblesse de caractère qui leur est naturelle; qu'on joigne à cela les penchants vicieux qui leur sont communs avec tous les enfants d'Adam, mais qu'ont plus ici qu'en bien d'autres

lieux, favorisés les absurdités d'une religion mensongère; qu'on se rappelle ce qu'ils ont été, qu'on regarde ensuite à ce qu'ils sont, et l'on se sentira pressé d'offrir à Dieu des adorations sincères et de vifs accens de reconnaissance. Nul autre pouvoir que le sien n'aurait pu faire ces choses. Que toute gloire lui soit rendue! »

---

# VARIÉTÉS.

## *Une Réunion de prière chez les Hindous de Tinevelly.*

Le culte n'est pas la religion, mais il en est pourtant une partie assez essentielle pour que l'on puisse, de la manière dont il se célèbre tirer quelques indices sur l'état et les progrès religieux d'un peuple. A ce titre, nos lecteurs ne verront sans doute pas sans intérêt les détails suivants sur la manière dont ces Hindous de Tinevelly, dont nous venons de leur parler, comprennent et pratiquent le culte public. Voici comment un missionnaire nouvellement arrivé dans ce pays raconte ce qu'il a vu, sous ce rapport, dans une des nombreuses annexes de la Mission.

« En arrivant à la porte de la petite église, nous y trouvâmes le catéchiste et quelques autres personnes qui attendaient l'heure de la Prière du soir. Bientôt le signal se fit entendre. Il se donne ici, non pas, comme en Europe, par le son de la cloche, ni avec la trompette, comme sur nos vaisseaux, ni au moyen de la voix, comme chez les musulmans : on se sert pour cela d'un grand tambour formé d'un tronc de palmier creusé en partie et recouvert d'une peau de mouton. L'effet de cet instrument est

très-étrange ; il agite et excite, mais sans être désagréable, et sans qu'on s'en trouve plus mal disposé aux actes qui vont suivre. A ce signal, les gens accoururent de tous les côtés, et l'église se trouva bientôt à peu près pleine. A l'exception de M. Schaffter (le missionnaire de ce district), de moi et d'un jeune homme qui nous avait accompagnés, tout le monde s'assit par terre. Les hommes, qui avaient en entrant délié et ôté leurs turbans, s'étaient assis d'un côté. Les femmes, vêtues, suivant l'usage du pays, d'une simple pièce de toile de coton, très-longue et ingénieusement arrangée de manière à envelopper tout le corps et à former pour la tête une sorte de capuchon, prirent place de l'autre côté de l'église. Les enfants de l'école occupaient le milieu, en face de la chaire. Je fus frappé, là comme dans les autres assemblées que j'avais déjà vues, du profond recueillement avec lequel la plupart des assistants se mettaient à genoux, sitôt qu'ils étaient à leur place, pour implorer sur leur réunion la bénédiction divine. Généralement les femmes se prosternaient jusqu'à terre, tandis que les hommes, se tenant, quoique aussi agenouillés, dans une position plus droite, joignaient les mains et priaient en fermant les yeux ; le tout avec une simplicité enfantine, et qui me parut faire un étrange contraste avec la manière si peu respectueuse dont on voit trop souvent les chrétiens d'Europe s'acquitter de cet acte.

« Pendant que tout cela se passait, et tandis qu'on allumait les lampes, ma curiosité se porta sur deux ou trois jeunes gens qui, se tenant près de la porte et au milieu de l'Église, paraissaient fort occupés à écrire avec leurs plumes de fer sur de longues feuilles de palmiers. Je ne pouvais comprendre ce qu'ils faisaient; mais je ne tardai pas à m'en rendre compte, car dès que tout fut prêt pour le service, le catéchiste apporta au mission-

naire une sorte de registre contenant un rapport détaillé sur tous les membres de la Congrégation, et indiquant avec quelle régularité ils avaient suivi le culte, et, s'il m'en souvient bien, les progrès que chacun des jeunes gens avait faits dans l'étude de l'Écriture sainte. Le missionnaire examina rapidement la liste, nomma à haute voix quelques délinquants, et leur adressa une courte et paternelle exhortation. Cet usage me surprit singulièrement; mais on me l'expliqua ensuite, et je compris que le missionnaire, ne pouvant visiter cette partie de son troupeau qu'à de longs intervalles, et n'y consacrer quelquefois que de de très-courts instants, il était indispensable qu'il fût ainsi mis chaque fois au courant de ce qui s'était passé durant son absence, afin de pouvoir administrer sur-le-champ les encouragements ou les réprimandes nécessaires au progrès de l'œuvre.

« Ces préliminaires achevés, le service commença par le chant d'un cantique tamul, que tous semblèrent répéter du fond de leur cœur. Ensuite, M. Schaffter lut le chapitre XII^e de l'Épître aux Hébreux, et se mit à l'expliquer d'une manière simple et à peu près comme nous ferions en Europe dans une instruction destinée à des enfants. Après chaque explication, il adressait rapidement aux assistants quelques questions sur ce qu'ils venaient d'entendre, et ceux qui avaient compris ou savaient répondre, le faisaient avec simplicité, et en général avec justesse. Cet exercice a un double but : celui de s'assurer que les natifs comprennent bien le missionnaire, et celui d'empêcher les distractions, toujours assez faciles pour ce peuple.

« Lorsque M. Schaffter eut fini son exhortation, et que j'eus moi-même adressé quelques mots à l'assemblée, une prière d'actions de grâces fut prononcée, puis le culte se termina par le chant d'un cantique en forme de

doxologie. Après quelques instants de recueillement, les hommes remirent leurs turbans; les femmes rajustèrent leur vêtement, replacèrent leurs enfants sur leur dos; les élèves de l'école firent leur salaam, c'est-à-dire touchèrent leurs fronts et s'inclinèrent en disant à haute voix : « *Ay-â-Salaam*, » (Nous vous souhaitons la paix, Monsieur), puis toute l'assemblée se retira silencieusement et en bon ordre. »

# NOUVELLES RÉCENTES.

*Situation financière de la Société.*

Nous ne pouvons qu'exprimer notre juste et vive reconnaissance à ceux des amis de la Société, qui, en réponse à notre appel du mois d'octobre, ont mis un si touchant empressement à nous seconder. Mais, malgré leur libéralité, nous avons la douleur de leur annoncer que notre situation financière n'est pas essentiellement améliorée.

Il est bien essentiel que nos amis se rappellent que si après nous avoir, dans ce moment, fait des dons extraordinaires, ils ne nous envoient pas, à la fin de l'exercice, leurs contributions ordinaires, nous nous retrouverons dans le même embarras.

# TABLE DES MATIÈRES.

## SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

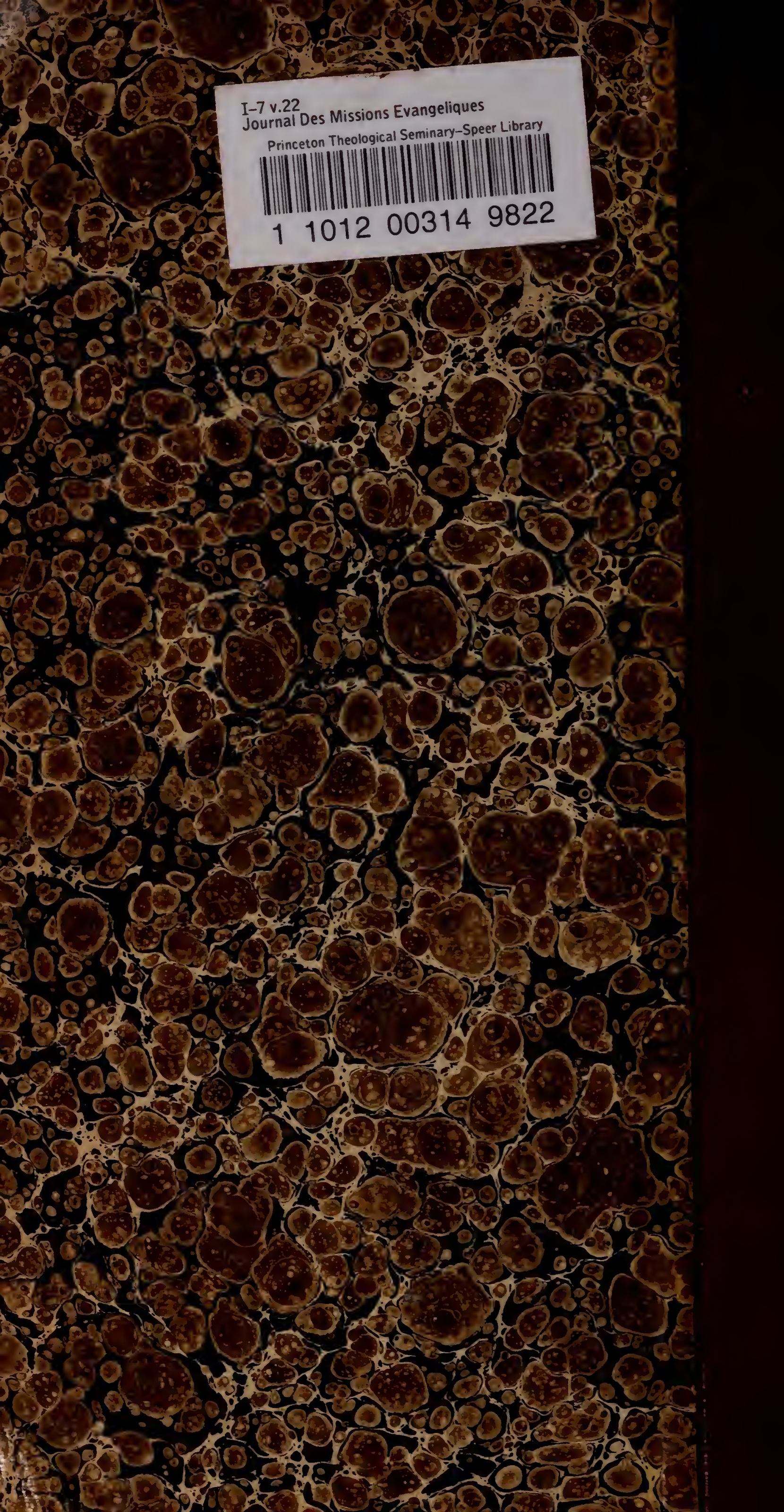
---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## VARIÉTÉS.



## NOUVELLES RÉCENTES.


I-7 v.22
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00314 9822